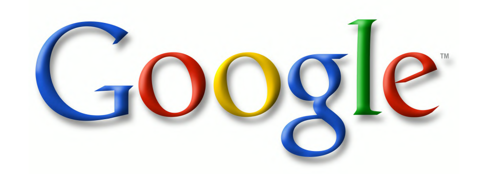



Digitized by Google



HISTOIRE

DU CANADA.

HISTOIRE
DU CANADA
ET VOYAGES

QUE LES FRÈRES MINEURS REÇOLLECTS Y ONT FAICTS
POUR LA CONVERSION DES INFIDÈLES

DEPUIS L'AN 1615

PAR

GABRIEL SAGARD THEODAT

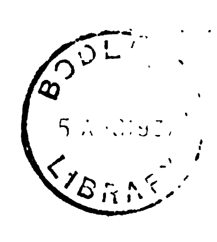
AVEC UN DICTIONNAIRE DE LA LANGUE HURONNE

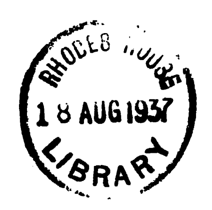
NOUVELLE ÉDITION
PUBLIÉE PAR M. EDWIN TROSS.

PREMIER VOLUME.

PARIS
LIBRAIRIE TROSS
5, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 5.

1866




18 AUG 1937
LIBRARY

NOTICE

SUR

F. GABRIEL SAGARD THÉODAT

ET SON ŒUVRE

PAR

H. EMILE CHEVALIER

Servant d'introduction à la nouvelle édition

DE

L'HISTOIRE DU CANADA

PAR LE F. SAGARD

PARIS

LIBRAIRIE TROSS

5, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 5

1866

I

L'*Histoire du Canada* et le *Grand Voyage au pays des Hurons*, par Gabriel Sagard Théodat, sont en général si peu connus, malgré l'excellence relative de ces deux ouvrages, mais vraisemblablement à cause de la rareté des éditions anciennes (1), que la plupart des biographes et bibliographes n'ont fait aucune mention de l'œuvre ou de l'auteur, et que le très-impartial historien du Canada, M. F. X. Garneau, semble avoir ignoré jusqu'à leur existence.

Je ne vois pas, en effet, qu'il en parle en l'une ou l'autre édition de son *Histoire du Canada*. Il paraît même méconnaître l'époque exacte de l'établissement des Récollets au Canada. D'après M. Garneau, ces religieux ne s'y seraient fixés que vers 1620 (2), tandis que cinq années auparavant ils débarquaient et fondaient un couvent à Québec. Dans son livre,

(1) On a offert, durant des années, 1,200 fr. d'un exemplaire de l'*Histoire*, sans pouvoir s'en procurer un seul.

(2) *Histoire du Canada*, par F. X. Garneau, 2e édition, tome I, pages 63-64.

Sagard en fournit des preuves authentiques (1). L'intéressant travail intitulé *Les Ursulines de Québec* publie d'ailleurs les lignes suivantes :

« Le plus grand témoignage d'amour que Dieu, dans sa bonté infinie, puisse donner aux nations infidèles, c'est de les appeler à la connaissance de son admirable lumière. L'année 1615 fut une année de miséricorde pour le Canada, signalée par l'arrivée des premiers missionnaires Récollets, le P. Denis Jamay, le P. Joseph Le Caron et le Frère Pacifique du Plessis.

« Ce fut, dit M. l'abbé Ferland, un beau jour « pour Champlain et pour les colons réunis autour « de lui, que celui où, dans la petite et pauvre cha- « pelle de Québec, ils assistèrent pour la première « fois (le 25 juin 1615) au saint sacrifice de la « messe, sur les bords du grand fleuve St-Laurent, « inaugurant ainsi la foi catholique dans le Ca- « nada. »

L'oubli de M. Garneau, en ne mentionnant pas Sagard, est d'autant plus regrettable qu'il savait fort bien que la colonisation de la Nouvelle-France fut une entreprise essentiellement cléricale. Il le dit en vingt endroits de son *Histoire*. Aurait-il pu l'omettre aussi? Non. Quand Jacques Cartier partit, en 1535, pour son second voyage, sa commission ne portait-elle pas que François Ier s'était décidé à le renvoyer au Canada pour « induire les peuples d'iceux pays à croire à notre sainte foi », et, par là, « mieux parvenir à faire chose

(1) Sagard, tome I, pages 36 et suivantes.

agréable à Dieu notre créateur et rédempteur, et qui fût à l'augmentation de son saint et sacré nom et de notre mère sainte Eglise? »

M. Moreau (1), à qui j'emprunte cette citation, ajoute avec raison :

« Cette pensée fondamentale de la colonisation canadienne se retrouve également dans tous les titres des premiers gouverneurs de l'Acadie. Henry IV recommandait au marquis de la Roche spécialement l'agrandissement de la foi catholique (2), et, dans la commission de De Montz, il définissait ainsi le devoir principal du gouverneur colonial : « Sou-
« mettre, assujétir et faire obéir tous les peuples de
« ladite terre à son autorité et par les moyens d'i-
« celle à toutes les voies les appeler, faire instruire,
« provoquer et émouvoir à la connoissance de Dieu
« et à la lumière de la foi et religion chrétienne. »

En faisant ces remarques, je n'ai ni la prétention

(1) *Les Prêtres français émigrés aux États-Unis*, par M. C. Moreau.

(2) Dans les lettres patentes délivrées en 1598 par Henry IV au marquis de la Roche, il est stipulé que « le sieur de la Roche aura *particulièrement* en vue d'établir la foi catholique » ; et dans les lettres de Louis XIII, datées de Saint-Germain-en-Laye, le 20 mars 1615, on lit : « Les feu rois nos prédécesseurs ayant acquis les titre et qualité de Très-Chrétien en procurant l'exaltation de la Sainte Foi Catholique, Apostolique et Romaine, et en la défendant de toutes oppressions... et soit ainsi que nous soyons remplis d'un extrême désir de nous maintenir et conserver ledit titre de Très-Chrétien, comme le plus riche fleuron de notre couronne... voulant non-seulement imiter en tout ce qui nous sera

ni le désir de critiquer l'*Histoire du Canada* par M. Garneau. Il me siérait mal de m'attaquer à ce beau monument de l'esprit humain, à moi qui en ai fait un juste éloge lors de son apparition à Québec.

Je me plais à répéter ce que j'écrivais alors dans la *Ruche littéraire*, de Montréal :

« L'*Histoire du Canada* de M. Garneau est une de ces œuvres rares qu'on ne saurait trop estimer, malgré de légers défauts dus à la timidité de l'auteur, qui parfois hésite à se prononcer contre les abus, dans la crainte de froisser quelque fraction de cette société dont il s'est fait le chroniqueur. »

Le reproche que je me pense en droit de lui adresser aujourd'hui, c'est d'avoir passé sous silence le livre si curieux du frère Sagard ; c'est d'avoir publié, un peu bien par ignorance j'imagine, les lignes que voici :

« Il y a peu de pays, en Amérique, sur lesquels ont ait tant écrit que sur le Canada, et qui soient, après tout, si pauvres en histoires ; car on ne doit pas prendre pour telles plusieurs ouvrages qui en portent le nom et qui ne sont autre chose que des mé-

possible nosdits prédécesseurs, mais même les surpasser en désir de faire établir la foi catholique et icelle faire annoncer ès terres lointaines, barbares et étrangères où le saint nom de Dieu n'est pas invoqué... »

En donnant cet extrait, l'auteur des *Ursulines de Québec* attribue les lettres qui le contiennent à Henry IV, sans se rappeler que ce monarque avait été assassiné cinq années auparavant, le 10 mai 1610.

moires ou des narrations de voyageurs, comme l'*Amérique septentrionale* de la Potherie (1). »

M. Garneau, toutefois, ne ménage pas les louanges au père Charlevoix. A mon sens, on pourrait beaucoup rabattre de cet enthousiasme pour le célèbre jésuite, dont l'*Histoire de la Nouvelle-France*, très-partiale, très-crédule, d'une digestion laborieuse, est plutôt l'œuvre d'un compilateur puisant à des sources, qu'il n'indique pas toujours, que celle d'un historien sérieux. On peut s'étonner à bon droit que le révérend Père ne souffle mot du frère Sagard, quoiqu'il daigne, cependant, raconter la mort du compagnon de ce dernier, le père Nicolas Vieil, qui se noya en 1625 dans la rivière des Prairies, non loin de Montréal et près d'un village auquel depuis, et pour cette cause, on a donné le nom de Sault au Récollet. De Sagard, de son *Histoire* ou de son *Voyage*, rien (2). Bien plutôt, Charlevoix laisse percer la joie qu'il ressent de *l'exclusion* des PP. Récollets du Canada, en 1635, et de leur remplacement par les PP. Jésuites. Après avoir raconté l'arrivée de ses confrères les PP. Brebeuf et Ennemond Masse, il ajoute :

« Jusque-là, on avait plutôt préparé les voies à l'établissement du Christianisme parmi ces sauvages que commencé une œuvre qui demandait une

(1) *Histoire du Canada*, par Garneau; préface de la deuxième édition. — Québec, 1852.

(2) Soyons juste. Il *veut bien* lui consacrer dix lignes, mais seulement dans ses *Fastes chronologiques !* mais seulement pour le taxer d'ignorance ! J'y reviendrai dans le cours de cette étude.

plus grande connaissance qu'on n'en avait encore pu acquérir de leur langue, de leurs coutumes, de leur croyance et de leur génie. Dans le séjour que les PP. Récollets avaient fait parmi eux; ils en avaient gagné quelques-uns à Jésus-Christ, mais ils n'en avaient pu baptiser que très-peu (1). »

Les PP. Jésuites furent appelés en 1625 au Canada, *sur la demande des PP. Récollets*, et principalement sur la proposition du P. Sagard, pour seconder ceux-ci dans leur mission; on trouvera aux pages 789 et 790 de la nouvelle édition que nous publions une lettre de remercîment du P. Lallemand au P. Provincial des Récollets, datée de Kébec, 28 juillet 1625. Le F. Sagard parle longuement de l'arrivée des Jésuites dans la Nouvelle-France. Il dit (page 784): « Le choix que nous fismes desdit Pere (*sic*) Jesuites « pour le Canada fut fort contrarié par beaucoup de « nos amis, qui taschoient de nous en dissuader, « nous asseurant qu'à la fin du compte ils nous met« troient hors de nostre maison et du pays, mais il « n'y avoit point d'apparence de croire à ceste mes« cognoissance de ces bons Pères. » Il est donc surprenant que les Jésuites soient restés muets sur le compte de Sagard, qu'on sache peu de chose de ce chroniqueur si bon, si naïf, et que même dans la volumineuse collection des *Relations des Jésuites*, depuis 1632 jusqu'en 1673, publiée à Paris et réimprimée il y a quelques années à Québec, on chercherait vaine-

(1) *Histoire et description de la Nouvelle-France*, par le P. de Charlevoix, de la Compagnie de Jésus, tome I, liv. V, page 277, édition de MDCCXLIV.

ment des détails relatifs à l'honnête auteur du *Grand Voyage au pays des Hurons* (1).

Nous sommes pourtant assurés que le lecteur nous saura gré d'avoir réédité son œuvre et que l'historiographe futur de l'Amérique y puisera de précieux matériaux sur les régnicoles actuels et les aborigènes; car, ainsi que l'a judicieusement observé M. Garneau, « les historiens de ce continent sont affranchis des difficultés qui ont embarrassé pendant longtemps ceux de l'Europe, par rapport à la question de l'origine des races dont descendent les différents peuples coloniaux américains. Ils peuvent, en effet, indiquer sans peine le point de départ du flot d'émigrants dans les diverses contrées de l'ancien monde, et suivre leur route jusque dans la plus obscure vallée où un pionnier eût élevé sa hutte dans le nouveau. S'ils veulent remonter au delà, ils trouveront tout fait par l'ardeur avec laquelle les Européens ont travaillé à régler définitivement la question de leur origine. Mais si cette grande tâche est finie pour eux, il en reste une autre semblable à finir pour les indigènes de l'Amérique, qui offre encore peut-être plus de difficultés et qui a déjà exercé l'ingéniosité de beaucoup de savants (2). »

A ce propos, nous désirons soumettre ici un certain nombre d'observations.

(1) Fait déplorable et singulier aussi : l'abbé Ferland, ce chercheur infatigable, ce véritable et modeste savant, qui a tant fait pour remettre en lumière l'histoire du Canada, l'abbé Ferland paraît n'avoir lu jamais Sagard !

(2) *Histoire du Canada*, par Garneau : discours préliminaire, note.

II

Depuis quelques années les sciences ethnographique et philologique ont heureusement accompli des progrès considérables, sérieux, qui permettront de déchirer bientôt le voile dont sont couvertes les pages de plusieurs grandes parties de l'histoire de l'univers.

Ainsi, dernièrement encore, on entassait hypothèse sur hypothèse, erreur sur erreur, pour prouver que l'Amérique n'avait dû, n'avait *pu* être peuplée que par des migrations, venues d'Asie, puis d'Europe. Qui n'a souri aux intempérances de pensée et de langage de l'auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains?* Ces pauvres Américains, il était bien difficile aussi de les reconnaître, de les avouer à la société catholique du XV[e] siècle et à celle des deux siècles suivants! Ils s'affirmaient envers et contre les Écritures. Fait inouï! N'ayant pas pris droit de naissance à la dispersion de la tour de Babel, il leur était, de par l'Église, interdit *d'être*, sauf pourtant des esclaves. On sait que, si un pape avait déclaré que l'Amérique ne pouvait exister, et avait, en conséquence, excommunié quiconque supposerait que la terre possédât deux hémisphères habités par des

« animaux raisonnables, » un autre pape (1), de par son autorité pontificale, fit présent de l'Amérique à un prince espagnol. La fine raillerie de François 1er à ce sujet est connue aussi. Quand on lui rapporta que les Portugais et les Espagnols faisaient, en vertu de cette bulle, main basse sur les immenses contrées transatlantiques nouvellement découvertes, il dit à Chabot, son premier amiral :

« Eh quoi! ils partagent tranquillement entre eux toute l'Amérique sans souffrir que j'y prenne part comme leur frère! Je voudrais bien voir l'article du testament d'Adam qui leur lègue ce vaste héritage! »

Pour François, comme pour Isabelle, Ferdinand et les monarques européens, comme aussi pour la cour de Rome, les Américains étaient retranchés de l'humanité. A peine le saint-siége daigne-t-il les placer au niveau des singes! Malgré les merveilles de civilisation découvertes au Mexique, au Pérou, au Chili, on s'obstina longtemps à leur dénier le titre d'hommes. Et, comme nous le disions plus haut, nombre de gens se refusent, même encore aujourd'hui, à admettre que l'Amérique a possédé, de longtemps, une population indigène autochthone (2).

(1) Alexandre VI. Qui n'a lu son étrange bulle en date de 1493, et commençant par ces mots : *Motu proprio, non ad vestram vel alterius pro vobis*, etc. ?

(2) Il y a quelques années à peine, M. de Lamartine a osé écrire et publier cette phrase incroyable : « Le globe est la propriété de l'homme; le nouveau continent, l'Amérique, est la propriété de l'Europe! »

III

La lumière pénètre néanmoins maintenant les ténèbres que les préjugés religieux avaient épaissies, à plaisir, sur le berceau des Américains. Les investigations des curieux, les considérations des savants, les torches du libre examen, ont porté la clarté dans cette nuit profonde. Pour moi, je n'hésite pas à me ranger à l'opinion du consciencieux explorateur H. B. Schoolcraft. *Les Américains ne sont pas un peuple* NEUF, *mais un peuple* DÉGÉNÉRÉ (1). Voilà le résumé de sa pensée, la pensée aussi de l'archéologue D. B. Warden, du professeur suédois Kalm, le premier qui ait parlé des monuments anciens de la vallée des États-Unis; voilà aussi l'idée de Douglass, de Carver, Forster, Roberston, Humbolt, de tous ceux, en un mot, qui se sont efforcés d'exhumer de ses forêts millénaires, de ses interminables prairies mouvantes, de ses vastes mers intérieures ou des abîmes de ses fleuves-rois, le passé de l'homme sur le continent américain.

Nouveau monde, l'a-t-on désigné. Oui, nouveau pour ceux de nous qui l'ont retrouvé dernièrement,

(1) Voyez *Algic Researches*, by Henry Rowe Schoolcraft.

mais plus vieux que le nôtre peut-être aux annales des âges. S'il est vrai que le crépuscule du soir enveloppe encore, pour les plus pénétrants, ces dolmens, ces kroumleac'hs, ces tumuli, et cette cohorte de six mille géants pétrifiés de la plaine de Carnac (1), qui arrêtent si souvent le voyageur en France et le plongent en de longues rêveries ; s'il est vrai que l'histoire gaélique soit encore un livre fermé aux plus érudits de notre monde, quoique l'on ait ramassé, épars, mutilés, quelques-uns de ses feuillets, tantôt sur un point, tantôt sur un autre du globe, comme par exemple en Bretagne, en Écosse, dans les steppes de la Russie, aux confins de l'océan Glacial ou à l'île Tinian, ou à celle de Pâques, et jusque vers le pôle antarctique, les mêmes ombres, mais aussi des monuments fréquemment semblables, d'une antiquité incalculée toujours, se déployent sur la naissance, sur l'industrie, des premiers habitants de l'hémisphère occidental.

J'en veux vraiment donner témoignage plus complet, plus détaillé, sans dépasser le cadre de cette notice.

Dans son *Hochelaga depicta*, Newton Bosworth a condensé la meilleure partie de ce qui avait été dit et écrit sur les origines américaines. Empruntons-lui quelques lignes :

« Ceux, dit-il, qui ont examiné ces matières sont d'avis que les tribus d'Indiens trouvées ici par Colomb et les navigateurs qui lui succédèrent avaient

(1) *La Bretagne*, par L. F. Jehan (de Saint-Clavien).

été précédées par un peuple beaucoup plus avance dans la civilisation et la science, sur les vestiges de la puissance et de l'habileté duquel le jour s'est fait de temps en temps. Les ruines des forts et des cités sous la surface actuelle du pays, les tertres et les tumuli au-dessus, ainsi que les ustensiles et les curiosités de diverses espèces qu'on en a tirés en différents lieux, montrent que les arts y étaient pratiqués sur une grande échelle, à des périodes précédant l'origine généralement supposée de l'histoire américaine. On a plausiblement soutenu l'idée que quelques parties au moins de ce continent furent connues des Norwégiens et des Danois, avant d'avoir été découvertes par le grand navigateur auquel l'honneur en a été assigné depuis des siècles.... »

Après ces mots, Bosworth énumère ses preuves et ses autorités sur ce qu'il nomme, à bon droit, les *Antiquités américaines*. Si intéressante que soit sa narration, nous ne le suivrons pas, nous bornant à renvoyer à son livre le lecteur curieux d'approfondir le sujet, ou bien aux *Recherches sur les antiquités de l'Amérique septentrionale*, par D. B. Warden (1), ou encore au mémoire présenté à la Société Géographique de Paris, par M. C. F. Rafinesque, sur les antiquités du Yucatan et de Chiapa (2). Cependant, il m'est impossible de ne pas rapporter le fait suivant, signalé

(1) Extrait du 2e volume des Mémoires de l'Académie des Sciences de l'Institut de France.

(2) On consultera aussi avec fruit les *Cités et Ruines américaines* par D. Charnay, avec un texte par M. Viollet Le Duc.

par Warden, et dont je fais aussi mention dans mon ouvrage *les Indiens Rouges*.

Vers 1825, en creusant une cave à Fayetteville, sur l'Elk (États-Unis), à une petite distance d'une ancienne fortification, on trouva une pièce de monnaie, qui dut être frappée, comme l'indique l'inscription, vers l'an 150 de l'ère romaine.

Elle porte d'un côté :

Antoninus Aug. Pius P. P. III cos.

Et de l'autre :

AURELIUS CÆSAR AVG. P. III COS.

Signifiant :

Antoninus Augustus Pius, princeps, pontifex, tertium consul;

Et :

Aurelius Cæsar Augustus, pontifex, tertium consul.

L'authenticité de cette découverte est incontestable. Sans enlever à l'œuvre glorieuse de Colomb aucun de ses mérites, elle semble démontrer que des Européens avaient abordé en Amérique bien avant le hardi pilote génois. Mais, quant à l'ancienneté de la civilisation américaine, elle est éloquemment et brièvement frappée au sceau de la vérité dans cette réflexion d'un savant de Boston:

« Quelque étrange que cela paraisse, l'Amérique possède des antiquités si considérables, si belles et si

majestueuses qu'on les peut mettre en parallèle avec celles de Thèbes ou de Ninive. Des ruines d'anciennes cités de proportions colossales; des fortifications, tombeaux et pyramides; des temples bâtis avec des pierres taillées, indiquant un goût raffiné pour l'architecture, et ornés de figures d'hommes ou d'animaux finement sculptées; de vastes autels décorés d'hiéroglyphes, rappelant sans doute la mémoire de ceux qui les ont élevés, mais que personne encore n'a pu déchiffrer; des restes de palais séculaires, couverts de merveilleux spécimens de sculpture et de peinture, avec d'autres marques de grandeur ancienne, *nous prouvent que ce continent n'est point un monde nouveau*, mais qu'un empire puissant existait ici à une époque très-reculée, qu'il regorgeait de populations profondément versées dans les arts, et jouissant avant la découverte des Européens d'un état de civilisation bien supérieur à ce que nous avons été induits à concevoir... »

Plus loin, après avoir parlé des antiques cités mexicaines, le même narrateur s'écrie :

« On a des preuves suffisantes pour attester que ces villes étaient en ruines, il y a au moins *seize ou dix-huit cents ans*. A Palenqué, a crû un cèdre immense dont les racines énormes enchâssent ses ruines. Toute la ville est couverte d'acajous et de cèdres d'une grosseur incroyable. Les cercles concentriques de quelques-uns de ces arbres ayant été comptés, il a été reconnu qu'ils avaient plus de neuf cents ans, et on est convaincu par des indices sûrs qu'une génération d'arbres de même essence, de même force, les a

précédés. Qu'ils sont peu nombreux cependant ceux qui pensent que l'Amérique est un vieux territoire, siége d'un ancien et magnifique empire! Mais les faits se dévoilent chaque jour aux yeux du monde étonné, et l'on espère que l'esprit d'investigation qui semble animer maintenant tous les gens instruits répandra bientôt quelques lumières sur l'histoire de cette remarquable région (1). »

IV

Voilà pour l'ancienneté de l'homme *civilisé* dans le nouveau monde. Un coup d'œil à présent sur les modifications qu'il a reçues des migrations intérieures et des envahissements extérieurs.

Par le nord, par le détroit de Behring, l'Amérique touche à l'Asie. Beaucoup de géologues pensent, avec une raison apparente, qu'en des temps plus ou moins reculés, les deux continents n'en formaient qu'un. Leur séparation serait le fait d'un cataclysme terrestre. Quoi qu'il en soit, les populations américaines et asiatiques ont eu et ont encore de nombreux rapports, de profonds mélanges. Les secondes, toutefois, refoulées aux extrémités de leur territoire, sous un climat et en des régions glaciales, durent,

(1) Voir la *Ruche littéraire et politique*, imprimée à Montréal (Canada), nº de septembre 1854.

plus que les premières, tenter des incursions chez leurs voisins. Si je ne me trompe, elles envahirent l'Amérique par deux voies et en deux courants, dont l'un suivit les rives de l'océan Glacial et parcourut le littoral jusqu'au cap Farewell, à la pointe méridionale du Groënland, tandis que l'autre, ou mieux inspiré, ou mieux servi par le hasard, se répandait vers les bords du Pacifique. Épopée bizarre peut-être, intéressante à coup sûr, que celle de cette double migration.

Voyez-vous ces gens du Nord, ces corps durs, las d'étouffer dans leurs peaux de bêtes, dans leurs yourtes, dans leurs caves de neige, s'ébranlant à la conquête du soleil? Et ils s'en vont sans armes, les pauvres pêcheurs! aussi bien ceux qui s'avancent par l'est que ceux qui marchent à l'ouest. Un canot de peau de phoque et d'ossements de baleine, — *kaiak* ou *konè* pour les hommes, *ommiah* pour les femmes, — voilà le véhicule. Instruments, outils, engins de guerre, point. Assurément, je ne donnerai pas ce titre à la lance, au javelot, flèche ou harpon dont ils attaquent les monstres de la mer! S'ils savent les mettre, et avec une dextérité merveilleuse, au service de leur prodigieux estomac (1), ils ignorent, ces simples, même de quelle utilité ils peuvent être dans leur entreprise. Grande, difficile, périlleuse, cette entreprise! Qu'ils prétendent border

(1) Sir George Simpson, gouverneur de la baie d'Hudson, dont la parole ne saurait être mise en doute, déclare que les habitants de l'extrême Sibérie estiment un homme en raison de la capacité de son estomac. Plus loin, il ajoute qu'ayant voulu expérimenter

le Pacifique ou l'Atlantique, des occupants antérieurs les verront arriver d'un œil jaloux. Les repousser, les chasser du territoire malgré son immensité, les exterminer, pour eux, sera un devoir, une gloire! Et ceux-ci, ils sont chasseurs, tous! ils aiment, ils exaltent la guerre, le meurtre de l'homme par l'homme! Et parmi eux les riverains du Pacifique, j'en vois d'habiles dans les arts et dans les sciences. Ces fastueuses cités du Mexique, dont il ne nous reste plus que des ruines colossales, n'auraient-elles pas eu alors pour les nomades de l'extrême Tartarie, comme de l'extrême Sibérie, l'attrait qu'ont aujourd'hui pour les hordes du Nord, les Northmen modernes, Paris, Londres, nos opulentes, nos fascinatrices capitales de l'Europe occidentale ?

Ah! c'est la vie, le plaisir, la joie, c'est le soleil qu'ils cherchent, qu'ils veulent obtenir à tout prix, les humains, surtout les déshérités de la nature! Au littoral de la mer Pacifique, ils admirent le pourpre, l'or du couchant, rêvent à ses splendeurs, à ses mystères; sur les glaciers du Groënland, ils s'animent, ils se réchauffent à ses feux, à ses éblouissants rayons. Groënland, Terre verte, non; mais

cette capacité, il choisit dans un village deux individus jouissant de quelque réputation (*a tolerable reputation*) et qu'il leur fit servir *à chacun* trente-six livres de bœuf bouilli et dix-huit de beurre fondu. Au bout d'une heure, ils avaient avalé environ la moitié du solide et du liquide sous les yeux de sir George Simpson. Deux témoins sûrs qu'il laissa près d'eux lui certifièrent, deux heures après, que ces voraces avaient alors englouti le tout. — *Narrative of a journey round the world*, etc., par Sir George Simpson.

Grianland, Terre d'Apollon, du midi, terre du soleil (1).

Vous la trouveriez ingrate, affreuse, mortelle, cette terre ! A nos émigrants, c'est une terre de Chanaan. Pied à pied, pouce à pouce, ils disputent les neiges, ils conquièrent les glaces. C'est qu'il y a là un homme, un homme terrible, le propriétaire par droit d'ancienneté; l'homme rouge, grand, svelte, fort, agile, tout muscles et nerfs, nourri des chaudes viandes du gibier, qui a horreur autant que jalousie de cet être informe, replet, lourd, repu de graisse et d'huile, venu, il ne sait d'où, pour usurper son droit exclusif à la chasse.

Bernard O'Reilly a compris ce drame sublime, sanglant ; en quelques lignes il l'explique dans son ouvrage sur le Groënland.

Les émigrants (Uskimè, Esquimaux, Gens de l'Eau, et non mangeurs de viande crue, comme l'ont prétendu Charlevoix et tant d'autres après lui) « étaient, dit-il, impropres à s'associer avec leurs nouveaux voisins. Il en résulta que les Indiens rouges, comme on les appelle, qui vivaient entièrement des

(1) Pendant les deux mois d'été, les feux du soleil sont brûlants au Groënland ; aussi les naturels ont-ils appelé cette contrée *Succanunga*, mot composé signifiant Terre du Soleil. Lorsqu'ils découvrirent le Groënland, les Celtes le nommèrent *Grianland*, ce qui dans leur langue voulait dire Terre d'Apollon ou du Soleil, d'où, par corruption, les Danois firent Groënland (Terre verte), désignation qui me paraît absurde, si elle n'est fort ironique, pour un pays relativement aussi dépourvu de végétaux, de verdure, que le Succanunga.

produits de leur chasse, attribuaient d'ordinaire aux méfiants Esquimaux chaque changement défavorable de temps qui pouvait nuire à cette chasse. De là des guerres, lesquelles, jusqu'à ce jour, se sont poursuivies avec une acharnée et furieuse âpreté. L'aspect de l'Uski, engoncé dans ses pelleteries, la tête enfouie dans un capuchon, le maintien bas, sans aucun air belliqueux, faisait un contraste bien remarquable avec l'homme rouge, de stature élevée, gracieuse, accoutumé à la guerre, impatient de l'intrusion (1). »

Cependant les Uskimè parviennent à s'imposer. La force latente, inéluctable, de l'inertie, les sert mieux que la valeur des armes. De même que la goutte d'eau sans cesse renouvelée creuse, perce le granit, de même, par leur renouvellement constant, ils finissent par entamer les glaces de l'Amérique septentrionale et y implanter leur race.

V

Pour la bande immigrante qui a pris par l'ouest, par la rive occidentale de l'Amérique, pas meilleur accueil. Je vois là, le long de cette côte comprise

(1) *Greenland, the adjacent seas, and the Nord-West Passage to the Pacific Ocean*, etc., par Bernard O'Reilly, Esq. New-York, 1818.

entre les Montagnes Rocheuses et la mer, depuis l'embouchure de la rivière Mackenzie jusqu'au golfe de Californie (1), une population étrange, sauvage, féroce, ayant teinte et notion des arts cependant. Pour la portion cantonnée entre l'île de Vancouver et le groupe des Aléutiennes, du 40° au 55° de latitude, si vous voulez, fut-elle le produit d'une expatriation mexicaine? Une invasion, une révolution inconnue, un douloureux exode, l'a-t-il poussée sous ce ciel dur, métallique? on ne sait encore. Des naufrages l'ont-ils portée en partie de l'archipel Sandwich sur cette côte désolée? on le soupçonne. Rien de positif toutefois, rien de prouvé. Les voyageurs qui ont exploré le pays, Vancouver, Cook, Dickson, Pagès, Marchand, notre si regretté La Peyrouse, sir G. Simpson, tous ont été frappés de l'intelligence artistique des naturels à certains égards. Ils fabriquaient les étoffes à la manière des habitants de la Nouvelle-Zélande, dit Cook. « Ils savent aussi peindre, ajoute-t-il quelques pages plus loin ; et l'on voit sur leurs chapeaux toutes les opérations de leur pêche dessinée ; nous avons vu deux figures peintes sur leurs meubles et sur leurs effets (2). » Des tableaux sur bois, des monuments d'une exécution vraiment remarquable et

(1) *Voyages d'Alex. Mackenzie dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale*, 1789-92-95.

(2) *Collection des Voyages*, rédigée par M. Bancarel, tome II, p. 226. Consulter aussi Duflot de Mofras. Moi-même, dans le cours de mes voyages en Amérique, j'ai eu occasion d'admirer souvent l'industrie des indigènes de la Colombie et de la Nouvelle-Calédonie.

probablement d'une haute antiquité, ont été trouvés chez eux. Aussi, un ethnographe, qui fait autorité dans la science, a-t-il cru pouvoir émettre les observations suivantes :

« Le lecteur curieux de remonter au principe des choses, étonné de voir, chez cette peuplade de Nootka ou du roi Georges, des meubles chargés d'ornements divers, de ciselures en creux et en relief, qui ne sont pas dépourvus d'agrément ni d'une espèce de perfection; surpris de voir l'architecture, la musique, la peinture, presque tous les arts de l'Europe, réunis chez des Indiens qui, sous d'autres rapports, lui offrent l'état de sauvages, se demande à lui-même : Quelle est donc l'origine de ces habitants? MM. Jean Reynhold Forster et de Fleurieu ont essayé de résoudre ce problème, et leurs conjectures ont le mérite de la vraisemblance.

« Selon ces savants, tout semble prouver que le nord de l'Asie est la mère-patrie des Indiens de Nootka; telle était même la croyance des premiers Mexicains sur leur propre origine.... Anderson, qui était du troisième voyage de Cook, et qui a dressé le vocabulaire de la langue de Nootka, y trouve la conformité la plus grande avec plusieurs expressions mexicaines.... (1). »

Je n'insisterai pas davantage sur ce sujet. Mais n'est-il pas évident que la lutte dut être longue aussi et furieuse entre les envahisseurs et les envahis, en

(1) Bancarel, tome X, p. 232-3, note.

quelque temps qu'elle eût lieu et à quelque race du Nord, de l'Est ou de l'Ouest qu'ils appartinssent les uns et les autres ?

Néanmoins, ici, à l'Occident, comme là-bas, à l'Orient, la victoire resta définitivement aux mains des hommes du Nord.

VI

Fait étrangement mystérieux, fatal, pensent quelques-uns : ces hommes du Nord, ces usurpateurs, ils vont être un jour chassés, exterminés par d'autres hommes du Nord, leurs compatriotes, souvent revenus après de lointaines, d'immenses pérégrinations, de fondamentales modifications, d'un point opposé (1).

Quelle destinée l'avenir couve-t-il, en son sein, pour nous habitants de l'Europe occidentale?

Si, dès les premiers temps de l'ère chrétienne, les Northmen reprennent le chemin, la route de l'Amérique septentrionale; s'ils soumettent, accaparent, colonisent l'Islande et le Groënland, dès le quinzième siècle, les Anglo-Saxons, les Normands de l'Angleterre et de la France, traverseront l'Atlantique, puis

(1) Les Espagnols, les Portugais, les conquérants de l'Amérique méridionale, ne sont point mon objet, mais facilement je les montrerais vaincus, déjà aujourd'hui, par la race normande.

l'autre hémisphère, et s'élèveront bientôt en fondant des empires jusqu'au détroit de Behring.

Noble tableau que celui dont je ne puis esquisser que bien faiblement les lignes principales !

A la fin du dix-septième siècle, après avoir été séparés, secoués, disséminés, durant des milliers d'années, nos gens, faisant un pas de plus, se retrouveraient à leur foyer primitif, au départ de cette prodigieuse carrière !

D'une main sûre, je crois, Forster a retracé leur itinéraire. Sans revenir sur les allusions de ceux que nous nommons les Anciens, sans rappeler ici Onomacrite, Antoine Diogène, Aristote, Strabon, Pline et Sénèque, je résumerai succinctement les chapitres que consacre à l'Islande et au Groënland l'auteur de l'*Histoire des découvertes et voyages faits dans le Nord* (1).

VII

La tradition chante la découverte de l'Islande par des pirates danois, dès une époque immémoriale ; et l'histoire affirme que « vers 861, un de ces pirates, nommé Naddodd, fut jeté par une tempête dans une île inconnue et l'appela *Schnee*, ou *Snow-Land* (pays

(1) *Histoire des découvertes et voyages faits dans le Nord*, par J.-B. Forster, mise en français par M. Broussonet. Deux vol. Paris, M.DCC.LXXXVIII.

des neiges), à cause des neiges dont les hautes montagnes de cette île étaient couvertes. » Des navigateurs suédois la visitent ensuite; l'un d'eux, Flock, change son nom en celui d'Iceland (Islande), île de glace, « qu'elle a toujours porté depuis. » Enfin, dans l'année 874, deux Norwégiens, Ingolf et son ami Lief, entreprennent de s'y établir et réussissent à y jeter les bases d'une colonie (1).

La subjugation de l'Islande par les Européens entraînait naturellement celle du Groënland, c'est-à-dire de la partie la plus septentrionale de ce continent que six siècles plus tard on appellera Nouveau-Monde ou Amérique.

Forcés par leur situation et le besoin de demander leur subsistance à la mer, les Normands avaient fait de grands progrès dans l'art maritime, alors même qu'il se traînait dans l'enfance chez les peuples les plus civilisés de l'Europe.

« La construction des vaisseaux du Nord était totalement différente de celle que les Grecs et les Romains avaient adoptée. Les vaisseaux du Nord étaient construits du plus fort chêne qu'on pouvait

(1) « Ceux qui découvrirent cette île y trouvèrent des livres irlandais, des crosses d'évêque, etc., ce qui leur fit croire que quelque peuple d'Irlande y avait autrefois habité. Mais il me paraît plus probable que des pirates normands auront fait une descente en Irlande, d'où ils auront remporté un grand butin, et que, surpris par la tempête, ils auront été poussés en Islande, comme Naddodd, et qu'ils y auront laissé ces différents objets. » (FORSTER, tome I, pag. 84-85.)

trouver, et ils avaient la proue et la poupe très-élevées. Ceux de la Méditerranée, au contraire, étaient bas et plats et principalement poussés par des rames. Toute leur structure semblait aussi plus légère que celle des vaisseaux du Nord. Ceux-ci, destinés à faire de longues expéditions, étaient toujours pontés, tandis que ceux qu'on employait dans la Méditerranée ne l'étaient que dans quelques cas particuliers. C'est pourquoi les écrivains de Rome ne manquent jamais de nous apprendre s'il y a des vaisseaux pontés dans une flotte, et de distinguer avec soin ceux qui le sont de ceux qui sont découverts.

« Ces connaissances dans la navigation que possédaient les nations du Nord, jointes à une fréquente pratique, rendaient ces peuples remuants, très-propres à vivre sur mer, et favorisaient infiniment leur goût pour les excursions maritimes. Les immenses richesses que la plupart des aventuriers de cette nation avaient acquises par leurs pirateries, la célébrité qui accompagnait toujours les vaillantes actions sur mer, leur religion même, qui savait si bien inspirer le courage et l'intrépidité, donner l'espoir d'une récompense délicieuse à ceux qui mouraient dans les combats, et le bonheur d'être réunis à Othine, dans le Walhalla, où ils boiraient dans les crânes de leurs ennemis l'hydromel et la bière que verserait la belle Walkyriurs, et de manger la chair rôtie du sanglier sauvage Scrimner, tout cela était bien fait pour inspirer aux hommes du Nord la confiance la plus audacieuse et le courage d'entreprendre les plus dangereuses expéditions navales dès qu'ils avaient l'espérance d'acquérir de la gloire. »

C'est de la sorte qu'en 982 le bannissement de l'un d'eux, Eric Rauda (le Rouge) amène la découverte, puis le peuplement par les Européens, de la plage groënlandaise. Environ vingt ans après, Leif, fils d'Eric, trouva le Vinland (Terre de la Vigne), c'est-à-dire Terreneuve. Snoro Sturleggen nous l'apprend dans sa *Saga* ou *Chronique du roi Olaus* (1).

« Dès lors, écrit Châteaubriand, le Vinland est fréquenté des Groënlandais. Ils y font le commerce des pelleteries avec les sauvages. L'évêque Eric, en 1121, se rend du Groënland au Vinland pour prêcher l'Évangile aux naturels du pays.

« Il n'est guère possible de méconnaître à ces détails quelque terre de l'Amérique du nord, vers les 49° de latitude, puisqu'au jour le plus court de l'année noté par les voyageurs, le soleil resta huit heures sur l'horizon. Au 49ᵉ degré de latitude on tomberait à peu près à l'embouchure du Saint-Laurent. Le 49ᵉ degré vous porte aussi sur la partie septentrionale de l'île de Terreneuve (2). »

Roberston et Pinkerton étaient d'opinion que Terreneuve fut d'abord colonisée par les Norwégiens, et le dernier pense que les Indiens Rouges qui habitaient cette île, à l'arrivée de Cabot, en 1497, des-

(1) Voir le *Speculum Regale*, attribué par Torfœus à ce vieux chroniqueur. On peut aussi consulter M. X. Marmier, *Lettres sur l'Islande*.

(2) Châteaubriand, *Voyage en Amérique*, préface.

cendaient de ces Norwégiens qu'Eric, évêque du Groënland, vint réformer au Vinland en 1221 (1).

Ces colonies prospérèrent pendant de longues années ; elles s'étendirent à l'Ouest, s'éparpillèrent sur les bords de la baie d'Hudson, du golfe Saint-Laurent, y jetèrent les germes de la religion chrétienne (2), puis elles disparurent, détruites sans doute par les naturels, les Skrelling, ces hommes de souche tartare, les maîtres du sol alors. « Et quoique une communication fût encore conservée pendant des siècles entre la côte orientale du Groënland et quelques parties du territoire danois, cependant cette communication fut interrompue vers la fin du quatorzième siècle par des masses accumulées de glaces qui formèrent une impénétrable barrière autour de la rive (3). »

L'effroyable peste de 1350 contribua fatalement peut-être aussi à la ruine de ces florissants établissements, dont on retrouve encore des vestiges dans le Vieux et le Nouveau-Groënland.

Les îles de Friesland,— avec ces cent villes aujourd'hui englouties dans l'océan, — et d'Estotiland, sont

(1) Voyez Montgomery Martin, *Colonies of the British Empire*. Voyez aussi mes *Indiens Rouges* (collection des *Drames de l'Amérique du Nord*).

(2) Quand les Français découvrirent la Gaspésie et l'Acadie, ils trouvèrent encore des croix plantées sur les hauteurs. Voir la *Nouvelle relation de la Gaspésie*, par le père Chrestien Le Clercq. Paris, M.DC.XCI.

(3) *Description du Groënland*, par le missionnaire Hans Egède.

reconnues vers ce temps. Une escadre de douze barques, dépêchée de Friesland, explore un vaste pays appelé Drogio. Drogio est certainement un nom normand, dit un auteur américain célèbre (1), car nous voyons que *Drogo* était un chef des Normands contre les anciennes baronies de l'Italie vers 787. On présume que Drogio était le continent de l'Amérique. Le voyage de l'escadre eut lieu, paraît-il, vers 1354, plus de cinquante ans après la découverte de l'aiguille magnétique, arrivée en 1300.

Une tempête jeta la flottille sur la côte de Drogio. Les naturels étaient cannibales. Ils n'épargnèrent les naufragés qu'à cause de leur habileté à la pêche. Ceux-ci remarquèrent que Drogio était un pays d'une immense étendue, ou plutôt *un nouveau monde ;* que les habitants étaient nus et barbares, mais que plus au Sud-Ouest, il y avait une région plus civilisée et un climat tempéré où les naturels avaient connaissance de l'or et de l'argent, vivaient dans des villes, élevaient des temples splendides aux idoles et leur sacrifiaient des victimes humaines.... (2).

A ce tableau, qui ne reconnaîtra le Mexique, la Floride ou la Louisiane ici, la Nouvelle-Écosse ou la Nouvelle-Angleterre plus haut ?

Autour de ces découvertes, il se fit si peu de bruit cependant, on y attacha si peu d'importance, qu'elles

(1) Washington Irving, *Vie de Colomb.*

(2) Pour plus amples détails, je renvoie à la relation des frères Zeno, imprimée en 1558 à Venise, dans un recueil intitulé *Découverte des îles de Frieslanda, Eslanda*, etc., reproduite dans le *Recueil des navigations* de Ramusio.

ne nous apparaissent qu'à travers la pénombre légendaire. Mais bientôt, comme une éclatante fanfare allait retentir dans le vieux monde étonné, ravi, la nouvelle de l'entreprise merveilleuse conçue et exécutée par Christophe Colomb..

VIII

« Ne disputons point à un grand homme l'œuvre de son génie, dit Châteaubriand dans son magnifique langage. Qui pourrait dire ce que sentit Christophe Colomb lorsque, ayant franchi l'Atlantique, lorsque au milieu d'un équipage révolté, lorsque prêt à retourner en Europe sans avoir atteint le but de son voyage, il aperçut une petite lumière sur une terre inconnue que la nuit lui cachait ! Le vol des oiseaux l'avait guidé vers l'Amérique ; la lueur du foyer d'un sauvage lui découvrit un nouvel univers. Colomb dut éprouver quelque chose de ce sentiment que l'Écriture donne au Créateur, quand, après avoir tiré la terre du néant, il vit que son ouvrage était bon : *Vidit Deus quod esset bonum*. Colomb créait un monde. On sait le reste : l'immortel Génois ne donna point son nom à l'Amérique ; il fut le premier Européen qui traversa, chargé de chaînes, cet océan dont il avait le premier mesuré les flots. Lorsque la gloire est de cette nature qui sert aux hommes, elle est presque toujours punie. »

Réflexion bien amère, trop vraie, hélas! On sait l'odyssée de Colomb ; on l'a entendu frapper, épuisé de fatigue, de faim, au couvent de la Rabida, proche Palos ; on a écouté ses savants entretiens avec le moine Juan Perez, le médecin Garci Fernandez et le hardi navigateur Martin Alonzo Pinzon; puis on l'a vu s'embarquer sur le Pinto et aborder dans cette féconde terre d'Amérique à laquelle l'ingratitude de ses contemporains lui refusa même l'honneur de donner son nom. Puis on a admiré sa persévérance, sa fermeté dans l'affliction, comme la hauteur de son génie. L'homme privé s'est montré aussi grand peut-être que l'homme public. Ce n'est pas moi, assurément, qui tenterai jamais d'arracher une feuille à la noble couronne que la postérité a si justement placée sur la tête de Christophe Colomb. La plupart de ses compagnons : Alonzo de Ojeda, Pedro A. Nino, Christ Guerra, Vicente Yanez Pinzon, Vasco de Balboa, Ponce de Léon, sont dignes aussi, malgré leurs fautes, de grands éloges. Je me sens prêt à endosser les paroles de Pierre Martyr (1) : « Pour déclarer ici mon opinion, tout ce qui a jusqu'à présent été découvert par les fameux voyages de Saturne et d'Hercule et de ceux que l'antiquité honorait comme dieux pour leurs actes héroïques, semble affreux, petit et obscur, si on le compare avec les victorieux travaux des Espagnols. »

On les a violemment accusés, et en toute justice, d'avoir, par rapacité, porté la flamme, le glaive, la

(1) P. MARTYR, Décad. III, c. 4. Je n'ai pas le texte sous les yeux, mais la traduction anglaise de Loke.

destruction dans ces riches contrées, au milieu de ces populations douces, hospitalières pour la plupart, — toutes incapables de résister aux armes des Européens. Mais peut-être les accusateurs n'ont-ils pas, dans leur réquisitoire, tenu assez compte de l'esprit qui dominait le monde catholique à cette époque. Un observateur très-fin, un historien consciencieux, Washington Irving, a fort nettement esquissé la société espagnole au temps de Colomb.

Écoutons-le.

« La conquête de Grenade mit fin aux guerres de la Péninsule entre les chrétiens et les infidèles : l'esprit de la chevalerie espagnole fut soudainement ainsi privé de sa sphère accoutumée d'action ; mais il avait été trop longtemps nourri et stimulé pour s'effacer soudainement aussi. La jeunesse de la nation, encouragée aux aventures audacieuses, aux exploits héroïques, ne pouvait se réduire aux occupations tranquilles et régulières de la vie commune ; mais elle soupirait pour un nouveau théâtre d'entreprises romanesques.

« C'est alors que le vaste projet de Colomb fut effectué. Son traité avec les souverains fut, en quelque sorte, signé de la même plume qui avait souscrit la capitulation de la capitale mauresque ; et l'on peut presque dire que sa première expédition partit de dessous les murs de Grenade. Beaucoup de jeunes cavaliers qui avaient essayé leur épée dans cette mémorable guerre, encombrèrent les navires des découvreurs, pensant qu'une nouvelle carrière leur était ouverte dans les armes, — une sorte de croisade dans des régions d'infidèles splendides et inconnues. »

Croisade! voilà la révélation, et, pour ces fanatiques Espagnols, la justification d'une partie des monstruosités dont ils se souillèrent dans les Indes occidentales. Et voilà aussi pourquoi ils échouèrent, avec les gens du Sud, à fonder des empires durables dans ces régions privilégiées, tandis qu'à une autre extrémité du nouveau monde, froide, déshéritée, pour laquelle la nature semblait s'être montrée une marâtre, les hommes du Nord arrivaient insensiblement, s'établissaient, et, à travers les neiges, les glaces, à travers les sombres forêts, jetaient dans le sol d'indestructibles racines. Aux brillants enfants du Midi il fallait de l'or, des pierreries, quelques fruits délicats et rafraîchissants; aux grossiers Normands, il fallait de rudes vêtements, une nourriture forte. Ils ont colonisé ceux-ci, ils ont cultivé la terre, ils l'ont rendue productive: la terre les a aimés, ils sont restés; les autres l'ont dépouillée, ravagée: elle, lasse, irritée, a fini par les repousser (1).

(1) L'idée de colonisation, les Espagnols l'eurent-ils? J'en laisse juges ceux qui liront le document suivant, « proclamation adoptée, » dit W. Irving, par les découvreurs espagnols dans leurs invasions des pays indiens.

« Moi, Alonzo de Ojeda, serviteur des puissants rois de Castille et Léon, civilisateurs des nations barbares, leur messager et capitaine, vous notifie et fais connaître, en la meilleure manière que je puis, que notre Dieu et Seigneur, seul et éternel, a créé les cieux et la terre, et un homme et une femme, dont vous et nous et tous les peuples de la terre avons été et sommes les descendants procréés, et tous ceux qui viendront après nous; mais le vaste nombre de générations qui ont procédé d'eux, dans le cours de plus de cinq mille ans qui se sont écoulés depuis la création du

IX

J'en voulais venir là.

N'eût-elle pas été favorisée par la puissante et généreuse initiative d'Isabelle de Castille, n'eût-elle pas

monde, fait qu'il est nécessaire que quelque race humaine se disperse dans une direction et une autre dans une autre, et qu'elles se divisent en beaucoup de provinces et royaumes, parce qu'elles ne pourraient se nourrir et conserver dans un seul. Tous ces peuples ont été mis à charge par Dieu notre Seigneur à une seule personne, nommée saint Pierre, qui a été ainsi fait seigneur et supérieur de tous les peuples de la terre et chef de toute la famille humaine, à qui tous doivent obéir, partout où ils vivent et quelle que soit leur loi, secte ou croyance ; il lui a aussi donné tout le monde pour son service et sa juridiction, et quoiqu'il ait désiré qu'il établît sa chaire à Rome, comme un lieu très-convenable pour gouverner le monde, cependant il a permis qu'il établît sa chaire en toute autre partie du monde, et jugeât et gouvernât toutes les nations Chrétiennes, Mauresques, Juives, Gentiles et toute autre secte ou croyance qui puisse exister. Cette personne est dénommée Pape, c'est-à-dire admirable, suprême, père et gardien, parce qu'il est le père et gouverneur de tout le genre humain. Ce Saint Père fut obéi et honoré comme seigneur, roi et supérieur de l'univers par ceux qui vécurent de son temps, et, de la même manière ont été obéis et honorés tous ceux qui ont été élus au pontificat ; et ainsi il en a été jusqu'au jour présent et il en sera jusqu'à la fin du monde.

« Un de ces pontifes, dont j'ai parlé comme seigneurs du monde, a fait donation de ces îles et continents de la mer océane et de tout ce qu'ils contiennent aux rois catholiques de Castille, qui, à cette

été accomplie par le vaste génie de son protégé, la découverte du nouveau monde, aurait encore été pour nous, Européens occidentaux, réalisée vers la fin du XVe siècle; car, alors que, opiniâtrément, Christophe Colomb postulait à la cour d'Espagne, son frère Barthélemy se rendait en Angleterre, chez les hommes du Nord, pour les convertir à l'idée de

époque, étaient Ferdinand et Isabelle, de glorieuse mémoire, et à leurs successeurs, nos souverains, suivant la teneur de certains papiers rédigés à cet effet (que vous pouvez voir si vous le désirez). Ainsi, Sa Majesté est roi et souverain de ces îles et continents en vertu de ladite donation, et presque tous ceux à qui cela a été notifié ont reçu Sa Majesté, ont obéi et servi Sa Majesté et lui obéissent et la servent à présent. Et, en outre, comme bons sujets, et avec bon vouloir, et sans résistance ou délai, du moment où ils ont été informés de ce qui précède, ils ont obéi aux religieux envoyés parmi eux pour prêcher et enseigner notre sainte foi; et de leur franche et agréable volonté, ils sont devenus Chrétiens et continuent de l'être. Et Sa Majesté les a reçus obligeamment et bienveillamment et a ordonné qu'ils fussent traités comme ses autres sujets et vassaux. Vous êtes aussi requis et obligés de faire de même. C'est pourquoi, de la meilleure manière que je puis, je vous prie et je vous conjure de bien considérer ce que je dis et de prendre tout le temps nécessaire pour comprendre le sujet et en délibérer, et de reconnaître l'Église pour souveraine et supérieure du monde universel, et le suprême pontife, appelé le Pape, en son nom, et Sa Majesté en sa place, comme supérieur et souverain roi de ces îles de terre ferme en vertu de ladite donation, et consentir à ce que ces pères religieux vous prêchent les choses susdites; et si vous faites ainsi, bien vous ferez, et ferez ce à quoi vous êtes tenus et obligés, et Sa Majesté, et moi en son nom, vous recevrons avec tout l'amour et la charité dus, et vous affranchirons vous, vos femmes et vos enfants de la servitude, afin que vous puissiez

Christophe. Mais il est pris par des pirates, pillé, et n'arrive sur les côtes de la Grande-Bretagne que privé de toute ressource pécuniaire. Il ne se décourage pourtant pas, se met au travail et achève, le 21 février 1480, une carte qu'il présenta plus tard avec les vers suivants à Henry VII :

> Terrarum quicumque cupis feliciter oras
> Noscere, cuncta decens docte pictura docebit,
> Quæ Strabo affirmat, Ptolemæus, Plinius atque

faire d'eux et de vous ce qu'il vous plaira et ce que vous penserez convenable, comme ont déjà fait les habitants des autres îles. Et, en outre, Sa Majesté vous donnera beaucoup de priviléges et d'exemptions et vous octroyera beaucoup de faveurs. Mais si vous ne faites pas cela, ou différez malignement et intentionnellement de le faire, je vous certifie que, par l'aide de Dieu, je vous envahirai violemment et vous ferai la guerre de tous côtés et toutes les manières que je pourrai, et vous soumettrai au joug et obéissance de l'Église et de Sa Majesté, et vous prendrai vos femmes et vos enfants et en ferai des esclaves, et les vendrai comme tels et disposerai d'eux comme Sa Majesté pourra commander ; et vous prendrai vos effets et vous ferai tout le mal et nuisance en mon pouvoir, comme vassaux qui refusent d'obéir ou recevoir leur souverain, lui résistent et lui font opposition. Et je proteste que les morts et désastres qui pourront être occasionnés seront votre faute et non celle de Sa Majesté, ni la mienne, ni celle des cavaliers qui m'accompagnent. Et de ce que je vous dis ici et requiers de vous, je somme le notaire ici présent de me donner ici son témoignage signé. »

Telle est la curieuse formule que les Espagnols faisaient lire aux Indiens avant d'envahir leur territoire. Plaisantait-il le philosophe qui s'écriait : « Comment recevrions-nous les habitants de la lune ou d'une autre planète s'ils venaient un jour nous signifier un manifeste de cette sorte ? »

Isidorus ; non una tamen sententia cuique.
Pingitur hic etiam nuper sulcata carinis
Hispanis zona illa, prius incognita genti
Torrida, quæ tandem nunc est notissima multis.

Un peu au-dessous de cette inscription placée sur la carte, on lisait celle-ci :

Pro autore, sive pictore.

Genoa cui patria est, nomen cui Bartholomæus,
Colombus de terra rubra opus edidit istud,
Londiniis, An. Dom. 1480, atque insuper anno,
Octava decimaque die cum tertia mensis
Febr. Laudes Christo cantentur abunde.

L'avare et cupide Henry VII, plus soucieux de trésors que de gloire, pressentit peut-être la grandeur des vues de Colomb, mais il ne risqua rien en sa faveur. Dégoûté, après plusieurs années de suppliques infructueuses, Barthélemy « vint, dit Forster, trouver à Paris Charles VIII ; ce prince fut le premier qui lui donna connaissance des importantes découvertes de son frère. » Les Anglais prétendent le contraire. D'après leur version, Henry VII aurait accepté les propositions de Barthélemy et dépêché celui-ci à la « recherche de son frère avec une invitation pour se rendre à la cour d'Angleterre. » Mais une rivalité d'amour-propre, seule, semble avoir donné naissance à cette assertion, qui ne repose sur aucun document authentique. L'esprit inquiet d'Henry VII fut éveillé peut-être par les démonstrations de Barthélemy. Ces démonstrations le préparèrent, le disposèrent à accueillir, quinze ans plus tard environ, la demande des Cabot, alors que l'Eu-

rope résonnait déjà au bruit des richesses rapportées par Christophe des îles qu'il avait découvertes. Je suis cependant porté à croire que le monarque anglais traita alors les Colomb et leur projet comme Napoléon Ier traita plus tard l'application de la vapeur à l'industrie et ceux qu'il appelait des *idéologues*.

X

Déjà les Normands, les Bretons, quelques Basques (1) même, dit-on, font la pêche de la morue sur un banc que bientôt nous nommerons Terreneuve. Quoi de sûr en ce récit? Rien. Quoi d'invraisemblable? Rien non plus. Mais il se trouve, en une ville maritime de l'Angleterre, à Bristol, un marchand vénitien, Gaboto, enrichi par son commerce dans la Méditerranée, très-entreprenant, très-influent, qui ambitionne, jalouse peut-être la gloire de Colomb. Ce que les Génois ne purent obtenir d'Henri VII, les Vénitiens l'achetèrent, — singulière fortune toutefois pour les Italiens.

Les Gaboto — nous disons Cabot aujourd'hui, — partirent, sous pavillon anglais, en aventureuse expé-

(1) Suivant le rapport de Lescarbot. — Il dit que lors de son voyage, en 1606, la langue des habitants de la côte orientale de Terreneuve était à demi biscayenne. Les *Antiquitates americanæ* vont bien plus loin, car elles affirment que, dès l'an mil, les Normands avaient exploré la plus grande partie de l'Amérique septentrionale.

dition. Leur origine, le lieu de leur embarquement, la date de leur découverte, tout, jusqu'à leur nom, a été sujet de contestation. Maintenant, néanmoins, le jour s'est à peu près fait sur la vie de ces habiles navigateurs. Warden a élucidé la question. Les Cabot étaient quatre : Jean, le père, et trois fils : Louis, Sébastien, Santius. Le second, Sébastien, paraît devoir être le héros. C'est lui qui découvrira le Labrador, Terreneuve, le 24 juin 1497, et s'élèvera jusqu'au 56[e] degré de latitude N., sur son navire, le *Mathew*.

Trois ans ne s'étaient pas encore écoulés depuis que Christophe Colomb avait, le premier Européen, salué cette île de Guanahani qu'il nomma San-Salvador, et qui fut comme sa première étape sur la route du nouveau monde!

Cabot a amené les Anglo-Saxons, les Northmen, dans la Terre Promise : moins de trois cents ans après, ils seront les maîtres du pays (1).

XI

De nouveau la carrière est ouverte, large, longue, incommensurée, fascinatrice tout ainsi que l'In-

(1) *A Memoir of Sebastian Cabot*, etc. London, 1831. Non signé, mais attribué à D. B. Warden. C'est l'œuvre la plus complète et sans doute la plus vraie qui ait été écrite sur ce sujet.

Le Traité de Paris (la *Paix honteuse*) fut signé le 10 février 1763.

connu. Les compétiteurs, les rivaux, les jaloux, les aventuriers de partout s'y vont précipiter à l'envi.

S'il en fallait croire un ancien manuscrit intitulé : *Abrégé des découvertes de la Nouvelle-France*, en 1504, les Normands et les Bretons trouvèrent, les premiers, le Grand-Banc et les Terre-Neuves (1) ; mais l'expédi-

(1) Ce manuscrit se trouve aux Archives de la Marine, à Paris.

Dans une note, que j'aime néanmoins à reproduire, *à titre de renseignement*, M. Garneau dit que c'est un extrait de l'ouvrage qui a pour titre : *Us et Coutumes de la mer.* Quand le grand banc de Terre-Neuve a-t-il été découvert par les Basques, les Bretons et les Normands ?

Article 44 des jugements d'Oléron, *nos 30 et suivants*. L'auteur des *Us et Coutumes de la mer*, ouvrage estimé, rapporte « que les grands profits et la facilité que les habitants du cap Breton, près Bayonne, et les Basques de Guyenne, ont trouvés à la pêcherie de la baleine, ont servi de leurre et d'amorce à les rendre si hasardeux en ce point, que d'en faire la quête sur l'Océan par les longitudes et latitudes du monde. A cet effet, ils ont ci-devant équipé des navires pour chercher les repaires ordinaires de ces monstres. De sorte que, suivant cette route, ils ont découvert, cent ans avant les navigations de Christophe Colomb, le grand et petit banc des morues, les terres de Terre-Neuve, de cap Breton et de Bacaléos (*qui est à dire morue en leur langue*), le Canada ou Nouvelle-France ; et si les Castillans n'avaient pris à tâche de dérober la gloire aux Français, ils avoueraient, comme ont fait Christophe Witfliet et Antoine Magin, cosmographes flamands, ensemble, Fr. Antoine de Saint-Roman, religieux de saint Benoît (*Historia general de la India*, liv. I, ch. ij, p. 8), que le pilote, lequel porta le premier la nouvelle à Christophe Colomb et lui donna la connaissance et l'adresse de ce nouveau monde, fut un de nos Basques terreneuviers. »

tion de Cabot et son succès, dès 1497, sont aujourd'hui hors de doute. Soyons justes envers l'Angleterre; cette gloire lui revient de droit : elle donna l'éveil à l'Europe occidentale. Les sujets de Louis XII se prirent de belle émulation avec ceux d'Henry VII; et, trois siècles durant presque, le Français et l'Anglais firent assaut d'audace, de bravoure, de témérité pour l'exploration et la domination des contrées nouvellement reconnues (1).

Il est peu douteux qu'après le premier voyage de Cabot s'élancèrent pour les *Terre-Neuves*, des côtes de la Manche ou du canal Saint-Georges, des troupes nombreuses, mais obscures, d'aventuriers, avides, eux aussi, de sonder ce grand mystère d'outre-Atlantique : la plupart, toutefois, cherchant, comme leurs devanciers, le fameux passage du nord-ouest pour se rendre au Cathay (2), ce féérique empire dont Marco Paolo avait, moins de deux siècles auparavant, laissé de si merveilleux récits. Colomb y voulait aller, Cabot aussi. Que d'autres ensuite! N'est-ce point La Salle qui, étant parti, vers 1680, sur le Saint-Laurent, pour cette expédition, fit, par pure raillerie, donner le nom de La Chine à un petit village où il s'embarqua près de Montréal? De nos jours, on l'a

(1) Dans sa judicieuse et savante *American Biography*, le Dr Belknap place même Charles VIII (monté sur le trône en 1483, mort en 1498) au nombre « des souverains des nations européennes qui ont eu des possessions ou des relations en Amérique. »

(2) On peut, entre autres, consulter un *Mémoire sur un nouveau passage de la mer du Nord à la mer du Sud*, par M. Martin de la Bastide. Paris, M. DCCXII.

cherché encore à grand'perte d'or et de vie humaine, cet introuvable passage!

Cependant, si les navigateurs du XIXe siècle semblent enfin avoir abandonné cette idée, tous ceux des XV[e] et XVI[e] la professèrent. Elle fut leur inspiratrice, le plus puissant auxiliaire de leurs admirables travaux. Un seul, peut-être, et l'un des plus distingués pourtant, aurait eu, suivant quelques historiens, un mobile peu avouable (1) : c'est le Portugais Gaspar Cortereal, qui, en 1500, visita Terre-Neuve, l'embouchure du Saint-Laurent et une côte qu'il appela *Terra de Labrador*, ou Terre de Labour.

L'année d'après, Cortereal entreprend un second

(1) « Le caractère de ce voyage fut moins honorable à la cause des découvertes, dit Hawkins, qu'aucun des précédents, car il ne fut apparemment entrepris que pour l'avancement de la cause de la science. Cortereal ramena en Portugal cinquante indigènes qui furent froidement destinés à l'esclavage, et dont les aptitudes supérieures pour le travail paraissent avoir été un sujet de grande satisfaction pour les spéculateurs. Dans une lettre écrite, huit jours après leur arrivée, par l'ambassadeur vénitien à la cour de Lisbonne, ces malheureux sont ainsi décrits : « Ils sont extrêmement propres à « supporter le travail, et deviendront probablement les meilleurs « esclaves qu'on ait découverts jusqu'à ce jour. »

N'accusons pas trop les Portugais, nous, Français, car, une année avant la triste Révocation de l'Edit de Nantes, un de nos rois, Louis XIV, surnommé Le Grand, écrivit à Labarre « qu'il lui importait de DIMINUER *le nombre des Iroquois*, et qu'il fallait les réduire en esclavage pour les faire servir sur ses galères ! »

Banvard affirme cependant, mais j'ignore d'après quelle autorité, qu'un « des objets de Gaspar Cortereal était de découvrir ce passage nord-ouest à la Chine et aux Indes orientales (*Spice Island*). »

voyage : l'on n'entend plus parler de lui. Son frère Miguel court à sa recherche. Il disparaît aussi. Les Portugais s'attribuent l'honneur d'avoir découvert l'entrée du golfe Saint-Laurent. Prétention fort contestable.

Toutefois, à dater de cette époque, nous entrons de plain-pied dans l'histoire. En 1502, des marchands de Bristol, Hugh Elliott et Thomas Ashurt, excités par l'exemple de Cabot, sollicitent et obtiennent d'Henry VII des Lettres Patentes pour établir des colonies à Terre-Neuve. Une pêcherie est installée sur l'île. Nos Normands s'implantent dans le sol américain.

J'emprunte encore quelques lignes à Forster :

« En 1506, Jean Denis partit d'Honfleur pour Terre-Neuve avec son pilote, Camard, de Rouen. On dit qu'il leva et publia le premier la carte de ces contrées. En 1508, un navigateur, nommé Aubert, partit de Dieppe pour Terre-Neuve sur un vaisseau appelé *la Pensée*, et amena de là les premiers sauvages qu'on eût encore vus de ce pays. Le vaisseau appartenait au père du capitaine Jean Ango, vicomte de Dieppe. »

Vient ensuite la tentative du baron de Léry. Forster n'en parle point; il l'a ignorée sans doute; mais, bien que Léry ait échoué, la chronique lui a consacré une mention honorable. Cette tentative prend place dans l'année 1518. Cinq ans après, François Ier prononce le mot caractéristique que nous avons rapporté plus haut, et dépêche, avec quatre vaisseaux, Verrazzani,

un noble Florentin (1) à sa solde, vers les Terres-Neuves. Ce Verrazzani, qui, le premier, nomma *Nouvelle-France* le territoire qu'il découvrit, n'a point encore, que je sache, trouvé son biographe. Il le mérite cependant (2). Espérons que la postérité le posera sur le piédestal auquel ses actes l'ont appelé. Il fait deux voyages et périt dans le deuxième, dévoré par les sauvages, assurent le romanesque Lahontan, la Potherie, Le Beau, Hakluyt et leurs plagiaires, mais plus vraisemblablement englouti dans les flots.

« Le roi fut si content du rapport qu'il fit à son retour en France, dit M. Garneau, qu'il le chargea de préparer une nouvelle expédition; le célèbre et infortuné voyageur se remit en route suivant l'ordre de son maître et n'a pas reparu depuis (3). »

(1) Il était né vers 1475, et avait déjà beaucoup voyagé en Syrie et en Egypte. Son départ pour l'Amérique eut lieu près de Madère, le 17 janvier 1524, sur *le Dauphin*.

(2) « Ses découvertes donnèrent à la France droit à de vastes portions du nouveau monde. Il avait longé toute la côte des Etats-Unis et d'une partie considérable de l'Amérique britannique. » — *Novelties of the New-World.*

(3) « Cet aventureux navigateur fit naufrage et périt. » — *British America*, par John Mac-Gregor.

« Je ne trouve, dit Charlevoix, aucun fondement à ce que quelques-uns ont publié qu'ayant mis pied à terre dans un endroit où il voulut bâtir un fort, les sauvages se jetèrent sur lui, le massacrèrent avec tous ses gens et le mangèrent. »

XII

« ACA NADA ! (1) *ici rien!* s'étaient écriés les Espagnols, qui, dit-on, entrèrent les premiers dans la rivière de la Grande-Baie (le Saint-Laurent). L'Amérique du Nord n'offrait pas des mines d'or à l'avidité sanguinaire des Espagnols, des pierreries à la cupidité des Portugais, des épices précieuses aux Hollandais (2).

Et les Espagnols et les Portugais ont fui cette plage ingrate pour eux, laissant à la race normande le soin de la venir fertiliser par ses sueurs, l'enrichir par son patient labeur, lui faire produire, par son ingéniosité, des trésors bien autrement précieux et bien autrement durables que ceux ramassés au prix des plus affreuses cruautés, des hontes les plus infamantes dans les mines du Mexique, du Pérou, ou dans les jungles des Indes orientales.

Osez comparer aujourd'hui l'Amérique méridionale avec l'Amérique occidentale, le nouveau monde, — j'entends celui du Nord, — avec ces royaumes

(1) Cette étymologie, empruntée au père Hennepin, est fort hasardée. Pour moi, je me range à l'opinion de ceux qui, comme Duponceau, tirent le nom *Canada* du terme iroquois *Kannata*, signifiant « amas de cabanes », et se prononçant *canada:* « Comme les sauvages le répétaient souvent, dit M. Cunat, Jacques Cartier pensa que ce nom était celui de la contrée et le lui donna. »

(2) *Tableau statistique et politique des deux Canadas*, par G. Lebrun.

d'Asie, naguère étouffant dans le faste et l'opulence!

Bien plutôt saluez avec moi, saluez, je ne dirai pas le premier découvreur, mais le premier colonisateur français, — un Breton, homme de forte souche, de cœur haut et droit, — qui ait baisé la terre d'Amérique!

Jacques Cartier! une de nos illustrations. Ah! le mot est chétif: un de nos génies, devrais-je dire. Et pas une statue ne lui a été érigée chez nous! A lui pas un monument, pas une inscription, un symbole de la reconnaissance générale! O Athéniens! Athéniens! En France, il n'y a peut-être pas mille personnes sachant qu'il a existé un Jacques Cartier!

Un jour, je me suis pris du pieux désir d'aller visiter la ville natale de ce hardi marin, à qui nous devions la moitié de l'Amérique. Je m'attendais à ce que là, au moins, à Saint-Malo, je rencontrerais quelque chose, un buste, un morceau de pierre, à l'angle d'une rue, un signe qui me rappelât notre Jacques Cartier, lui que connaissent, que vénèrent les plus ignorants des Canadiens-Français, à qui tous ont élevé un autel dans leur cœur, lui dont j'avais vu le portrait, le nom en vingt endroits, dans les édifices publics, sur les places, les routes, les navires, soit à Montréal, soit à Québec; et à Saint-Malo, rien! je n'ai rien trouvé!... Si..., dans la cour d'une auberge, vous apercevez une misérable effigie en plâtre, qui se dégrade et demain tombera en poussière... Athéniens! Athéniens!

Et cette cour d'auberge, qu'est-ce encore? La cour de l'ancien hôtel de Châteaubriand!

Douleur sur douleur!

A une heure de distance, si votre âme n'est pas navrée assez, vous pourrez voir, enfouie dans le fumier, les immondices, une ferme, une masure s'en allant, elle aussi, de décrépitude. On la nomme les *Portes-Jacques-Cartier*.

C'est là tout ce qui reste de l'habitation, de la mémoire du grand homme (1), de celui que François Ier n'appelait jamais que « nostre cher et bien amé Jaque Cartier. »

XIII

Je ne referai pas ici l'histoire de la vie et des découvertes de Jacques Cartier (2). Récemment encore ses voyages ont été publiés avec de nouveaux et intéressants documents (3). Et ses œuvres, si longtemps négligées, parlent éloquemment pour lui. On sait aujourd'hui qu'il fit trois, peut-être quatre (4) voyages, « croyant s'avancer vers la Chine, » re-

(1) Justice à qui de droit. Dans un excellent ouvrage : *Saint-Malo illustré par ses Marins*, M. Ch. Cunat a rendu à Jacques Cartier un éclatant hommage.

Une rue sur le port de Saint-Malo porte aussi, depuis quelques années, le nom de Jacques Cartier.

(2) J'ai composé ce travail. Il paraîtra prochainement.

(3) *Voyage de Jacques Cartier au Canada*. Librairie Tross, Paris, 1863.

Voyage de Jacques Cartier au Canada, *avec deux cartes*, publié par M. H. Michelant, avec *documents inédits* par M. Alfred Ramé. — Librairie Tross, Paris, 1865.

(4) Du quatrième il ne nous reste aucune relation. Mais Lescarbot déclare qu'il eut lieu, et Roberval le donne à entendre.

monta le Saint-Laurent jusqu'à Hochelaga, qu'il nomma Mont-Royal (Montréal) (1), jeta les fondements d'une colonie, la première d'un caractère sérieux dans l'Amérique du Nord, ne l'oublions pas, et qu'il vint mourir, en sa soixantième année, à sa propriété seigneuriale, au village de Limoilou, près de Saint-Malo (2).

J'aime entendre un Canadien s'écrier, en terminant l'esquisse de cette existence si belle, si bien remplie : « Pour récompense de ces découvertes, on dit que Cartier fut anobli par le roi de France. Mais sa gloire la plus durable sera toujours d'avoir placé son nom à la tête des annales canadiennes et ouvert la première page d'un nouveau livre dans la grande histoire du monde. »

Qui furent les compagnons de Cartier, les pionniers du Canada? Qui, sinon les descendants de ces Northmans, dont le flot puissant, invincible, inonda, dès le V[e] siècle, les côtes de la Bretagne et de la Gaule romaine (3)?

Ah! leur origine apparaît clairement partout et jusque dans « l'incertion desdicts maistres, compaignons mariniers et pillotes, » que M. A. Ramé vient de mettre au jour (4).

(1) Dans son livre, assez estimé, *Cinq années de séjour au Canada*, L. A. Talbot affirme gravement que Cartier remonta le Saint-Laurent jusqu'aux chutes du Niagara, et redescendit de là à Hochelaga! Quelle absurdité!

(2) Voyez l'ouvrage de M. Ch. Cunat.

(3) V. l'*Histoire des Invasions des Normands*, par M. Depping.

(4) On trouve cette curieuse nomenclature dans l'*Appendice au voyage de Jaques Cartier*, publié par la librairie Tross.

Français ou Anglais à présent, ce sont les fils de Nadodd et d'Éric le Rouge qui ont défriché, peuplé l'Amérique septentrionale, qui, tôt ou tard, l'absorberont tout entière.

Oui, oui, Lebrun est dans le vrai quand, de sa plume mordante, mais sûre, mais précise, il trace ces mots :

« Le Canada avait à espérer des colons, seulement des provinces dont les marins déjà s'étaient comme acclimatés à Terre-Neuve; aussi les Basques et les Bretons ne s'éloignent pas de leur pays sans esprit de retour. Mais les descendants des hommes du Nord, après avoir envahi la Neustrie, vendu chèrement leur amitié à la France épouvantée de leurs exploits, font la conquête de l'Angleterre, après avoir ravagé la Guyenne. Quand ils allaient combattre en Palestine, comme à leur retour de la Terre Sainte, ils déposèrent quelques-uns de leurs guerriers sur les bords de l'Italie méridionale pour y fonder le royaume de Naples. Les Normands, aussitôt que dans le nouveau monde le commerce s'offrit à eux avec ses aventures et ses spéculations, furent les plus empressés à explorer l'Amérique du Nord et à s'y établir. »

Une nature d'élite, François de la Roque, seigneur de Roberval, celui que François Ier appelait plaisamment le petit roi de Vimeux, partage avec Cartier l'honneur de ses dernières opérations. Leur établissement (1543) est jeté près de Québec, probablement non loin de cette rivière Sainte-Croix, quelque peu plus tard nommée Petite-Rivière-Saint-

Charles, du nom de Charles des Bouës, grand vicaire de Pontoise, fondateur et protecteur de la première mission des Récollets dans la Nouvelle-France.

A leur suite, en dépit ou à cause des troubles qui agitent l'Europe, des révolutions et des persécutions religieuses qui l'ébranlent, s'avance aussitôt une légion de navigateurs, colonisateurs, chasseurs, chercheurs, coureurs d'aventures, esprits inquiets, remuants, avides de changement, de mouvement, amalgame étrange, hétérogène, incroyable, de gens vertueux et de coquins, de noblesse et de crapule, tiré des palais ou des sentines, mais gens du Nord presque tous, — oh! j'y tiens, — qui, dans ce vaste creuset ayant désignation nouveau monde, finiront par se fondre, à la flamme de la liberté, en un tout harmonieux, et le disputeront tantôt à la patrie-mère par la puissance matérielle tout aussi bien que par l'activité, la grandeur, la droiture intellectuelle.

Ces gens, ils arrivent sous le commandement de :

Jean Ribault (1562), qui tente un établissement dans la Floride et y bâtit un fort; Laudonnière (1564), collaborateur et continuateur de Ribault; Gourgues, le brave, le héros, vengeur des Français (1568) (1); Martin Frobisher (1576-7-8); les neveux de J. Cartier (même époque), poursuivant l'œuvre de leur oncle; sir Francis Drake abordant au nord de la Californie (même époque encore); sir Humphrey

(1) Hélas! encore un oubli! Son nom ne figure même pas dans les Fastes militaires de la France. Mais ceux qui ont lu Champlain savent pourtant qu'il fut valeureux à l'égal de Bayard et patriote comme d'Assas, le chevalier de Gourgues!

Gilbert, prenant formellement possession de Terre-Neuve au nom de la couronne d'Angleterre (1579-83-84); John Davis (1585-6-7), explorateur du détroit qui porte son nom; sir Richard Grenville (1585-6), débarquant des colonies dans la Floride; John White (1587-90), faisant de même en Virginie; Juan de Fuca (1592); Henry May (1593), reconnaissant la Bermude; George Weymouth (1594); le marquis de la Roche et sa malheureuse expédition à l'île de Sable (1598); Bartholomeo Gornald doublant le cap Cod (1602); de Montz, obtenant, en 1603, de Henri IV, des Lettres Patentes pour coloniser l'Acadie et le Canada; Samuel Champlain, remontant le Saint-Laurent la même année, et revenant, en 1603, avec de Montz, Champdore et Poutrincourt, former un établissement agricole.

Ils commencent leurs plantations dans l'Acadie, à Port-Royal, Saint-Jean et Sainte-Croix. L'Angleterre s'inquiète. Elle veut sa part aux conquêtes, aux usurpations des Français. George Weymouth, par elle dépêché, découvre la rivière Kennebec, en 1605; trois ans plus tard, en 1608, fondation de Québec par Champlain. « J'arrivay, dit-il, à Québec, le 3 juillet, où estant, je cherchay lieu propre pour nostre habitation; mais je n'en pus trouver de plus commode ny mieux situé que la pointe Québec... Proche de ce lieu est une rivière agréable où anciennement hyverna Jacques Cartier (1). » Presque en même temps, Hudson remonte le beau fleuve auquel il a

(1) La librairie Tross a sous presse une nouvelle édition du Voyage de S. Champlain.

servi de parrain; en 1610-11-12, les Anglais se fortifient à Terre-Neuve, en Virginie, dans la Floride Leurs sentiments d'hostilités contre les Français percent, sur divers points de l'Amérique, comme ils font explosion en Europe; la guerre est bien près d'éclater entre les rivaux. Et c'est alors (1615) qu'arrivent au Canada les premiers Récollets; c'est alors aussi que commence l'*Histoire* de frère Sagard dont nous avons entrepris la réédition.

XIV

Loin, trop loin vous l'avez laissé, me dira-t-on. De grand cœur je confesse mon tort; de grand cœur aussi j'aurais pris ce brave Récollet au berceau pour le conduire sur son « champ de labour; » et, pas à pas, nous l'eussions suivi à l'école, au séminaire, à travers les études, les émotions de la cléricature, puis au monastère. En sa cellule, devant sa lampe fumeuse, sur ses veilles, silencieusement, avec profond intérêt pourtant, nous nous serions penchés. Mais, je l'avoue encore, j'ai cherché, scruté, fouillé, remué, ressassé livres, manuscrits, papiers, et, de lui, je ne sais que son œuvre : l'*Histoire* et le *Voyage*, imparfaitement encore, car sa candeur ne manque pas de finesse; et, sous une bonhomie charmante, on démêle, sans les pouvoir préciser toujours, certaines cachotteries, quelques traits aigus au possible, et visibles à peine. L'abeille confit en miel le suc des fleurs, mais sans perdre, sans émousser son aiguillon.

Il est crédule, grandement : de très-bonne foi dans sa crédulité, cela n'est pas douteux. Pour lui, le diable et sa démoniaque légion sont d'existence autre qu'idéale. S'il ne les a pas vus, il a été témoin de leurs œuvres *matérielles* (1); et vous seriez mal venu de discuter avec lui sur ce point. Frère Sagard se montre intraitable. Ses notions en histoire naturelle feront sourire un oublieux de l'époque où écrivait notre digne Récollet. Mais je suis convaincu que la plupart des lecteurs reconnaîtront qu'il était à peu près au niveau de la science du XVII[e] siècle, et qu'il joignait à un véritable talent d'observation et à une instruction solide, un esprit d'une vivacité allant parfois jusqu'à la malignité. Déjà frondeur à ses moments, du reste, et même légèrement rabelaisien. « Il n'y a pas, dit-il (p. 11), iusqu'a de certaines devotes et de petites servantes de Jésus-Christ, qui veulent pindariser et faire les scavantes en matière de bien dire. Il vaudroit bien mieux, disoit saincte Thérèse, qu'elles usassent du langage des hermitresses, sceussent peu parler et bien opérer, que de s'amuser à ces cajoleries ou discours affetez. »

Voulez-vous un échantillon de son libéralisme, lisez sa véhémente apostrophe aux rois, aux grands, aux juges de la terre, laquelle débute ainsi : « Le iuste pâtit et le réprouvé se resiouit. L'un est touiours heureux et l'autre touiours malheureux, etc... (2). »

L'obéissance lui pèse aux épaules. Sa robe est celle

(1) Voir entre autres le tome II, chap. XXXIV, de l'*Histoire du Canada*.

(2) P. 49-50.

de Nessus à son corps. On le voit bien aux efforts involontaires que lui arrache de temps en temps la nature pour l'en dépouiller. Mais lui ne le pouvait ni ne le voulait, je crois, quoique secrètement il se révoltât contre quelques misérables exigences de sa profession.

Il faut se souvenir que Sagard pensa et écrivit ses ouvrages vers 1633-4, juste au moment où Rome condamnait Galilée pour avoir, d'après Copernic, affirmé le mouvement de la terre et l'immobilité du soleil. Il faut se souvenir encore qu'il n'avait ni le droit ni le pouvoir de contrôler les lois, règles ou préjugés conventuels.

Très-serrante fut sa gêne, très-puissants les ennemis que lui suscitèrent ses livres. On le sent dès les premières pages de son avis *Au lecteur*, dans l'*Histoire du Canada*.

« Je peux donc, à bon droit, dire que ce volume peut profiter non-seulement aux déuots et personnes portées à la piété, mais à tous ceux qui ne sont portez que d'une simple curiosité de cognoistre les choses étrangères et non communes. Pour les esprits blessez ou enyurez du mal-heureux péché d'enuie qui perce iusques aux plus fortes et secrètes merueilles du monde; il m'est indifférent qu'ils m'ayent en considération ou en mespris : suffit que l'on sache que ce sont personnes qui ne sçauraient souffrir en autruy le bien qu'ils ne peuvent faire eux-mesmes. »

En maintes autres lignes, Sagard laisse voir un cœur ulcéré, sans toutefois que sa franchise, sa candeur et

sa tendresse pour l'humanité en soient altérées. De lui, on peut dire en vérité, et c'est son plus bel éloge : il croit, il aime, il espère. Assurément, il commet de plaisantes erreurs en zoologie, en botanique ou en minéralogie. Vous le verrez prendre, par exemple, des cristaux de quartz pour des diamants, « et peux dire, écrit-il, en avoir amassé et recueilly moy-mesme vers nostre couuent de Nostre-Dame-des-Anges dont quelqu'uns semblaient sortir de la main du lapidaire, tant ils estoient beaux, luisants et bien taillez ; » mais il ne se trompe sans doute pas quand il rapporte avoir vu ou trouvé d'abondantes mines de cuivre, de fer, et même de l'or : car, si l'on a pu le railler jadis au sujet de cette dernière assertion, il est notoire aujourd'hui que l'or se rencontre en quantité assez considérable dans le Bas-Canada, principalement aux environs de Québec (1).

Ce qui m'a paru, à moi, en le lisant, c'est que Sagard était un homme simple et bon, franc du collier, — je demande bien pardon pour l'expression, — et qui se peint tout entier dans le chapitre Ier du livre second de son *Histoire*. Il me semble les voir, lui et son compagnon de route, le P. Vieil, cheminant, le froc au dos, le bourdon à la main, quand, après leur entrevue avec le nonce du pape, il dit : « Munis de sa bénédiction, des conseils et de l'authorité d'un si grand prélat, nous receumes aussi celle de nostre reverend père prouincial et partismes de notre couuent de Paris le 18e iour de mars l'an 1623, à l'apos-

(1) Rapports de la Commission géologique du Canada pour 1853-4-5-6-7-8, traduits par H.-E. Chevalier.

tolique, à pied et sans argent, selon la coustume des pauures mineurs Recollects, et arrivasmes à Dieppe en bonne santé, où à peine pusmes-nous prendre quelque repos qu'il nous fallut embarquer le mesme iour peu auant my-nuit, etc... »

De recherche là dedans, il n'y en a pas. C'est rondement dit. Tout est sur ce ton. Et l'on voudrait que je fisse à Sagard un procès parce que, çà et là, il fait craquer cette chemise de force que nous appelons correction grammaticale; et l'on voudrait que je dressasse un réquisitoire contre ses petites erreurs, ses menues superstitions monacales? Non certes. Comme, d'ailleurs, ils sont compensés, ces défauts, par un style aimable, un pinceau délicat, une palette fréquemment chargée des plus brillantes couleurs! A moi, Gabriel Sagard rappelle assez souvent le spirituel frère Jéhan, de Monteil, alors même que l'un ou l'autre s'évertue à nous raconter les fredaines de monsieur Satanas :

« Frère, nous avons le diable dans la maison. Tous les soirs il entre dans la cellule d'un jeune novice, dès qu'il est endormi. Le novice, qui est fort et vigoureux, se débat avec lui et finit par le terrasser. Mais aussitôt il se change en une belle demoiselle vêtue de satin blanc, etc., etc. (1). »

Voilà un bref récit emprunté à frère Jéhan. Sagard en a, de pareils, besace pleine. Parcourez plutôt le chapitre XXXII de l'*Histoire du Canada*, lequel porte

(1) *Histoire des Français*, par A. Monteil, t. I, ép. IV.

pour titre : *De la sainte Oraison. De l'apparition des Esprits et du grand capitaine Auoindaon.* Mais la mine, le trésor en ce genre, il est dans le *Grand voyage du pays des Hurons.*

Je veux réparer complétement mon tort envers Charlevoix, tort grave, on en va juger : j'ai presque affirmé qu'il avait voulu écraser frère Sagard sous le poids silencieux de son *Histoire de la Nouvelle-France.* Cependant, tout à la fin et en un coin de cette histoire, dans ce qu'il intitule *Fastes chronologiques*, le R. P. Charlevoix *sacrifie* quelques lignes à l'*Histoire du Canada*, par Sagard (1).

Je les cite textuellement :

« L'auteur de cet ouvrage avait demeuré quelque
« temps parmi les Hurons et raconte naïvement tout
« ce qu'il a vu et ouï dire sur les lieux; mais il n'a
« pas eu le temps de voir assez bien les choses, encore
« moins de vérifier tout ce qu'on lui avait dit. Le
« vocabulaire huron qu'il nous a laissé prouve que
« ni lui ni aucun de ceux qu'il a pu consulter ne
« savaient bien cette langue, laquelle est très-diffi-
« cile; par conséquent, que les conversions des sau-
« vages n'ont pas été en grand nombre de son temps.
« D'ailleurs, il paraît homme fort judicieux et très-
« zélé, non-seulement pour le salut des âmes, mais
« encore pour les progrès d'une colonie qu'il a vue
« presque étouffée dans son berceau par l'invasion

(1) *Histoire de la Nouvelle-France*, par le P. F.-X. de Charlevoix. — Paris, Didot, 1744, in-12, vol. IV, p. 396.

« des Anglais. Du reste, il nous apprend peu de « choses intéressantes. »

Ici Boileau exprime ma pensée :

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots?

Qu'avait-il fait aux Jésuites pour en être si rabroué, ce pauvre Sagard? Il vous l'a dit au commencement de cet article : il avait aidé à les introduire en la Nouvelle-France. Toujours et éternellement la déplorable histoire de la Lice et de sa Compagne.

Voici donc Charlevoix qui l'accuse non-seulement d'avoir écrit un livre insignifiant, mais même d'avoir, comme missionnaire, médiocrement servi les intérêts du catholicisme. Telle n'est point notre opinion, quant au premier chef du moins. L'ouvrage de Sagard embrasse une période de quinze années à peu près, et il dessine dans ses détails comme dans son ensemble un portion intéressante de l'histoire de l'Amérique septentrionale. Je n'en voudrais pour preuve que la lettre du P. Denis Jamet (t. I, p. 68 et suiv.), où, par la minutieuse et saisissante description du premier monastère des Récollets, sur les rives du Saint-Laurent, on peut fort bien se rendre compte de l'état de la colonisation canadienne au commencement du XVIIe siècle. Tableau frais, net, accentué comme ceux de Rembrandt que celui-là! Mais ce n'est point tout. Sagard, je le dis hautement, nous a fourni, sur les Hurons, les Montagnais, les Iroquois et une partie des tribus indiennes du nouveau monde, des renseignements de la plus grande précision. Il les a

étudiés sincèrement, patiemment, avec un soin particulier. Il les connaît. Il sait leur langage comme leurs habitudes, leurs mœurs. Charlevoix proteste! Sur quoi appuie-t-il son protêt? Il s'est, ma foi, bien gardé de nous le dire. Lui qui des Hurons n'a guère connu que les métis réfugiés au village de Lorette, tout près de Québec, il déclare gravement que « Sagard ni aucun de ceux qu'il avait pu consulter ne connaissaient la langue huronne. » Où Charlevoix l'a-t-il apprise? Je voudrais vraiment entendre sa réponse. Où donc se trouvait-elle, l'ancienne et formidable peuplade des Hurons, quand il arriva au Canada? Détruite, annihilée, ou abâtardie. Elle essayait de s'affirmer encore dans les Bois-Brûlés de Lorette, peut-être; dans quelques débris épars sur les îles de Manitoulin, dans le lac Huron et aux alentours. Mais, dès le milieu du XVIII[e] siècle, son identité originelle n'était plus. *Miscégénéation!* c'est le mot nouveau pour exprimer en Amérique le mélange des races. C'eût été, au temps de Charlevoix, le mot applicable à la race huronne. La langue? Elle avait suivi la veine qu'avait prise le sang; elle était oblitérée, adultérée (1). Le témoignage? Je l'ai même dans la comparaison du Dictionnaire de Sagard avec les

(1) Sagard lui-même se plaint des modifications que, dès son temps, recevait chaque jour la langue huronne :

« Nos Hurons, et generallement toutes les austres nations, ont la mesme instabilité de langage, et changent tellement leurs mots qu'à succession de temps, l'ancien huron est presque tout austre que celuy du présent, et change encore... » T. II, *Dictionnaire de la Langue huronne*, p. 9.

quelques mots en langue huronne que le baron de Lahontan nous livrait cinquante ans après les publications de notre savant Récollet (1).

XV

Sans m'arrêter plus à ce sujet, je détacherai de la *Biographie universelle* quelques passages de juste appréciation relatifs à Sagard.

« Il a, dit Michaud, soigneusement décrit les mœurs des sauvages parmi lesquels il avait vécu ; il raconte naïvement tout ce qu'il a vu et ouï dire... Les renseignements donnés par Sagard, de même que tous ceux que contiennent les relations données par les Missions, sont intéressants en ce qu'ils donnent l'état social de peuples aujourd'hui détruits ou réduits à un petit nombre d'hommes. La relation de Sagard fut bien accueillie. Il en publia une nouvelle édition et y donna l'histoire du Canada, depuis quinze ans que les Récollets étaient allés y établir des missions.

« Il voulut joindre à ce volume des pièces touchant les missions, avec des dictionnaires et des dialogues en langue canadoise, algoumequine et huronne. « Mais, dit-il, l'ayant vu grossir suffisamment sous « ma plume, j'ai cru, au conseil de mes amis, qu'il « valait mieux laisser toutes ces pièces et ces diction-

(1) *Nouveaux Voyages de M. le baron de Lahontan dans l'Amérique septentrionale*. La Haye, M. DCC IX.

« naires pour un tome à part. » Ce tome n'a point paru. Le livre est intitulé *Histoire du Canada*. Paris, 1636, in-12. Cet ouvrage est divisé en quatre livres : le premier contient les travaux des Récollets au Canada avant l'auteur ; le second, le voyage de Sagard : il offre quelques particularités nouvelles sur les mœurs des sauvages ; le troisième traite de l'histoire naturelle, il renferme aussi le retour de l'auteur en France ; le quatrième apprend comment les Jésuites succédèrent aux Récollets dans la mission du Canada et comment les Anglais s'emparèrent de Québec en 1629. Tous les religieux qui étaient au Canada furent amenés en Angleterre. »

XVI

Ajoutez à l'*Histoire du Canada* le *Grand Voyage du pays des Hurons*, et vous avez l'œuvre complète de frère Gabriel Sagard Théodat, car ces « Dictionnaires et Dialogues, » qu'il avait annoncés et qui nous seraient aujourd'hui si précieux, ou n'ont pas été terminés, ou n'ont pas été retrouvés.

Le *Grand Voyage* est, quoi qu'il en soit, plus curieux peut-être encore que l'*Histoire du Canada*. Les grandes promesses de son titre, il les tient entièrement : mœurs, coutumes, usages des Indiens, y sont « pourtraicturés » avec une fidélité extrême, et parfois avec une élégance de langage à laquelle les chroniqueurs du commencement du XVII[e] siècle ne nous ont guère accoutumés. La topographie ne manque pas d'exactitude ;

et ce que j'ai vu du pays et des aborigènes pendant les dix années que j'ai passées dans l'Amérique septentrionale m'autorise à dire que Sagard se trompe rarement dans ses peintures ou ses relations, quand le bigotisme ne lui ferme pas les yeux. Mais il était venu au Canada pour y prêcher l'Evangile. Il demeure attaché à son mandat, comme la hampe au drapeau. Aussi, dès qu'il s'agit de religion, frère Gabriel oublie son rôle d'historien très-véridique, d'annaliste impartial, de narrateur sérieux, et se laisse aller aux suppositions les plus invraisemblables, aux réflexions les plus étranges, aux assertions les moins admissibles. La première partie du *Grand Voyage du pays des Hurons* est d'ailleurs une reproduction un peu trop servile de son *Histoire du Canada*. Hormis cela, il mérite plus de louanges que de reproches. Parti pour porter chez les sauvages l'étendard de la foi romaine, Sagard a inauguré, avec les Récollets, le triomphe du catholicisme sur le protestantisme dans la Nouvelle-France. C'est là, pour beaucoup, un de ses meilleurs titres à la célébrité. Si le succès eût couronné les desseins de Coligny avant la Saint-Barthélemy, d'odieuse mémoire, la colonisation européenne au Canada aurait été essentiellement liée à la Réforme. L'introduction des Récollets en 1615 a imprimé, dans ce pays, au mouvement religieux, la vigoureuse direction catholique qu'il a conservée, sans dévier presque, jusqu'à la prise de Québec, en 1759.

Sagard fut un des apôtres, un des serviteurs dévoués de la cour de Rome. Il le dit, le répète, le montre à chaque instant; il s'en fait honneur et gloire. Pour-

quoi non? Ne serait-il donc pas de mauvais goût, d'injustice criante, de le traduire au tribunal de la critique pour son honnêteté, pour sa franchise, pour sa foi?

Je me résume. Quels que soient les lecteurs de son œuvre, elle leur commandera l'estime comme elle commande l'intérêt : car c'est l'œuvre d'un esprit instruit, sagace, primesautier, lumineux souvent, d'un cœur simple, aimant et croyant toujours (1).

H.-E. CHEVALIER.

Paris, 27 *décembre* 1865.

(1) On remarquera, dans l'édition que nous publions, les quatre pages de musique à quatre voix, qui se trouvent uniquement dans l'exemplaire de la bibliothèque du Jardin des Plantes, à Paris.

NOTA. — *Par une regrettable omission typographique, la note suivante n'a pas été placée sous la page* 1 *de cette notice.*

En son chapitre IV, M. Garneau dit bien : « Le Canada fut dans l'origine un pays de missions, desservi d'abord par les Franciscains, *qui y vinrent en* 1615. » Mais cette assertion (p. 170) arrive après coup et laisse l'esprit dans la confusion. Sagard, au contraire, déclare positivement (p. 38-39) que, *dès le* 25 *juin* 1615, les Récollets avaient « tout leur petit faict disposé dans l'habitation » de Kébec.

2026 — PARIS, IMPRIMERIE JOUAUST, RUE SAINT-HONORÉ, 338.

HISTOIRE
DU CANADA
ET VOYAGES

QUE LES FRERES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAICTS POUR LA CONUERSION DES INFIDELLES

DIVISEZ EN QUATRE LIURES

Où eſt amplement traicté des choſes principales arriuées dans le pays depuis l'an 1615 iuſques à la priſe qui en a eſte faicte par les Anglois.—Des biens & commoditez qu'on en peut eſperer.—Des mœurs, ceremonies, creance, loix & couſtumes merueilleuſes de ſes habitans. — De la conuerſion & bapteſme de pluſieurs, & des moyens neceſſaires pour les amener à la cognoiſſance de Dieu. L'entretien ordinaire de nos Mariniers, & autres particularitez qui ſe remarquent en la ſuite de l'hiſtoire.

FAIT ET COMPOSÉ PAR LE

F. GABRIEL SAGARD THEODAT,

Mineur Recollect de la Prouince de Paris.

A PARIS

Chez Claude SONNIUS, ruë S. Jacques à l'Eſcu de Basle & au Compas d'or.

M. DC. XXXVI

Auec Priuilege & Approbation.

A TRES-AUGUSTE

ET

SERENISSIME PRINCE

Henry de Lorraine, Archeuefque & Duc de Rheims, premier Pair de France, nay Legat du S. Siege & Abbé des deux Monafteres S. Denis & S. Remy, &c.

MONSEIGNEUR,

Il n'y a rien qui charme tant les affections des hommes, & qui les attache plus puiffamment aux grands Princes que la vertu & bon exemple qu'ils doiuent || à leurs fuiets. Voftre naiffance de la tres- IV

ancienne, tres-Auguſte & royalle maiſon de Lorraine, vous eſt d'un ſi grand advantage que ie ne m'eſtonne point de l'opinion de pluſieurs que voſtre grandeur ſera un iour un ſainct. La perfection peut eſtre petite au commencement, mais elle s'eſleue comme les Cedres du Liban, & va touſiours croiſſant à meſure qu'elle eſt arrouſée des benedictions du Ciel, que le Seigneur verſe abondamment en vous dont on en voit tous les iours des effects.

L'hiſtoire nous apprend (Monſeigneur) qu'autrefois il n'eſtoit pas permis à aucun d'aller ſaluer les Roys de Perſe, que l'on n'euſt quelque choſe à leur donner, non pour les enrichir : car ils eſtoient des plus grands & puiſſans Princes de toute la terre, mais ſeulement pour obliger les ſuiets à rendre
v *quelque teſmoignage de l'affection || qu'ils portoient à leur Prince. C'eſt pourquoy conſiderant les grandes obligations & bienveillances tres-eſtroites que voſtre ſaincte & Royalle maiſon, a acquis ſur tous les Religieux du monde dont elle a touſiours eſté le ſupport & l'aſyle aſſeuré, i'ai pris la hardieſſe de preſenter aux pieds de voſtre grandeur ceſt ouvrage avec ſon Autheur, qui ſera s'il vous plaiſt pour un aſſeuré teſmoignage de l'affection que i'ai à voſtre ſervice, & une foible recognoiſſance de l'obligation que vous ont les Recollects de voſtre ville de ſainct-Denis, & moy en particulier m'ayant autrefois fait l'honneur me commander de luy diſcourir des mœurs des Sauvages, & du pays de Canada.*

S'en eſt un traicté (Monſeigneur) & des choſes principales qui s'y ſont paſſées pendant quatorze

ou quinze || années que nos Peres y ont demeuré VI
pour la conuerſion du pays. Si voſtre grandeur le reçoit comme ie l'en ſupplie en toute humilité (orné ſur ſon frontiſpice de voſtre Auguſte nom) il ſera bien venu & chery de tout le monde, & verra-on qu'a l'imitation de tous les Princes de voſtre maiſon, vous cheriſſez la conuerſion des infidelles comme ils ont touſiours eſté portez pour l'accroiſſement de l'Empire de Ieſus-Chriſt, l'extirpation des hereſies, la paix & le ſalut des peuples.

Ce ſont ces vertus là (Prince tres-illuſtre) qui vous acquereront un grand Empire dans le Ciel, & vous feront aymer de tous les courtiſans du Paradis. La terre n'eſt qu'un petit point, & ce petit point diuiſé en tant d'autres que ie m'eſtonne comme les Princes, à qui Dieu a donné un cœur ſi relevé puiſ-
ſent mettre leur affection à choſe || ſi baſſe, & VII
comme un neant deuant les yeux de Dieu.

La voſtre n'y eſt point attachée (Monſeigneur) vos penſées ſont toutes autres, & croy pour moy ayant conſidere la douceur & bonté de voſtre naturel, qu'un iour on dira le cœur de ce Prince eſtoit tout en Dieu, ce n'eſt point ma croyance ſeule, mais de beaucoup d'autres qui ſçavent qu'il eſt permis aux grands de paroiſtre avec un grand eſclat exterieur, tandis que leur interieur traicte de paix auec ce Dieu duquel ils ſont les images.

Aggreez donc, Monſeigneur, s'il vous plaiſt, mes bonnes volontez, & recevez ce petit preſent de la meſme affection que ce grand Prince receut le verre d'eau d'un pauvre villageois: ce n'eſt point à la va-

leur du don qu'on regarde, mais à l'affection du
VIII *cœur d'où il part, mon hiſtoire mal polie ne || me-*
rite pas de vous eſtre offerte n'y qui employe au-
cune heure de voſtre loiſir, la lecture vous en ſeroit
ennuyeuſe comme mon ſtile groſſier trop importun,
mais puis que voſtre clemence ne deſdaigne perſon-
ne pour petit qu'il ſoit & ne meſpriſe le donneur
pour ſon petit don, ſuffit que voſtre grandeur luy
faſſe l'honneur de le recevoir auec un doux accueil,
& le protege à l'encontre de tous ſes enuieux, & les
langues meſdiſantes de ceux qui comme des arai-
gnes veneneuſes tirent du venin de la fleur d'où l'a-
beille ſucce le miel. C'eſt la tres-humble priere que
ie fais à voſtre excellence qui eſt la ſageſſe, la bonté
& la courtoiſie meſme, & tellement accomplie que
pour faire un Prince auſſi parfait que vous eſtes, il
faudroit recueillir ceſte perfection de pluſieurs. Ce
ſont dons que Dieu vous a faits leſquels ie prie ſa
IX *divine || bonté vous accroiſtre, & conſeruer ſes be-*
nedictions en voſtre Auguſte maiſon, qui ſuis

Monſeigneur,

A Paris ce 1 Septembre 1636,

Voſtre tres-humble & tres-affectionné
ſeruiteur en I. C. F. Gabriel
Sagard Recollect.

AU LECTEUR. x

Ce grand Appelles (amy Lecteur) que la venerable antiquité a admiré entre tous les plus excellens Peintres de ſon temps eſtoit tellement amateur de la perfection de ſes œuures qu'il les expoſoit à la cenſure d'un chacun pour en cognoiſtre les fautes, & en corriger tous les deffauts, mais comme il arriue ordinairement que les plus impertinens s'emportent facilement en toutes choſes, il arriua que le cordonnier fut de fort bonne grace repris par cet admirable Appelles qu'ayant iugé du ſoulier, il vouloit encor controller le reſte du veſtement.

A l'exemple de cet excellent || Peintre i'ai libre- xi
ment preſenté au publique le premier crayon de mon voyage des Hurons dedié au tres-valleureux & puiſſant Prince Monſeigneur le Comte d'Harcourt Generaliſſime de l'armée Nauale du Roy, lequel a eſté parfaitement bien receu, & veu en diuerſes nations eſtrangeres, car tant s'en faut que les perſonnes ſages & de bon eſprit, & ceux qui ont quelque cognoiſſances dans le pays y ayent trouvé à redire, qu'au contraire ils m'ont ſupplié de l'amplifier, & de deſcrire l'hiſtoire entiere des choſes principales qui ſe ſont paſſées

en tout le Canada, pendant quatorze ou quinze années que nos freres y ont demeuré pour la conuersion du pays, la lecture de laquelle vous sera d'autant plus
XII utile qu'elle vous || portera à une recognoissance enuers ce Dieu de tout le monde qui vous a fait naistre dans un pays Chrestien, & de parens Catholiques. Les plus deuots y trouueront de quoy occuper leurs bonnes œuures & charité à l'endroit de tant de pauures ames esgarées & esloignées du chemin de salut. Les affligez leur consideration endurant pour le Paradis, où les pauures barbares ne souffrent que pour l'enfer. Les esprits curieux, & qui n'ont autre but que leur propre diuertissement y verront de quoy se satisfaire allechez par l'aggreable aspect & diversité des choses y contenuës, & ceux qui ont voyagé dans le pays comme a fait depuis moy le R. P. Brebeuf, Iésuite, pourront auoir le mesme sentiment que ce bon Pere
XIII tesmoigna de || mon premier Liure, lequel il iugea non seulement digne de voir le iour, mais s'offrit d'en donner son approbation s'il eut esté necessaire.

Je peux donc à bon droit dire que ce Volume peut profiter non seulement aux deuots, & personnes portées à la pieté, mais à tous ceux qui ne sont portez que d'une simple curiosité de cognoistre les choses estrangeres & non communes. Pour les esprits blessez ou enyurez du mal-heureux peché d'enuie qui perce iusques aux plus fortes & secretes murailles du monde, il m'est indifferent qu'ils m'ayent en consideration ou en mespris, suffit que l'on sçache que ce sont personnes qui ne sçauroient souffrir en autruy le bien qu'ils ne peuuent faire eux-mesmes.

|| On me pourra dire que ie devois auoir emprunté xiv
une plume meilleure que la mienne pour polir mes escrits, & les rendre recommandables, mais c'est de quoy ie me soucie le moins, & vous asseure que quand bien ie l'aurois pu faire ie ne l'aurois pas fait, car il n'est pas raisonnable qu'un pauure frere mineur comme moy, se pare des riches thresors de l'eloquence d'autruy, & puis ie n'ay pas entrepris de contenter les amateurs de beaux discours, mais d'edifier les bonnes ames qui verront en cette Histoire une grande exemple de patience & modestie en nos Sauuages, un cœur vrayement noble, & une paix & union admirable, car que seruent tant de mots nouueaux & inuentez à plaisir sinon pour uider l'ame de la deuotion || & la xv
remplir de vanité. Il n'y a pas iusques à de certaines deuotes & de petites seruantes de Iésus-Christ, qui veulent pindariser & faire les sçavantes en matiere de bien dire. Il vaudroit bien mieux, disoit saincte Therese, qu'elles usassent du langage des hermitresses, sceussent peu parler & bien operer, que de s'amuser à ces cajoleries ou discours affetez.

On demanda un iour à Demosthenes par quel moyen il estoit plus excellent que les autres en l'art de bien parler, il respondit en consommant plus d'huyle que de vin. Ie pourrois rendre la mesme responce à ceux qui m'interrogeroient du moyen d'auoir pu trauailler à mon Histoire, estant si occupé d'ailleurs en d'autres commissions. Que la lampe m'a seruy || de xvi
Soleil, & qu'a peine ses rayons m'ont ils veu composer mes escrits qui portent le pardon de mes fautes s'il s'en trouue dans le corps de ce Liure, car il est

bien difficile qu'ayant l'eſprit partagé en tant d'endroits & preoccupé de tant de differentes affaires il ne s'y ſoit gliſſé quelques redites ou trop de ſentences & d'exemples, qui portent la rougeur au front de ceux qui ſe qualifient du nom de Chreſtiens, & viuent preſque en payens. Tout le monde abonde en ſon ſens & en ſes ſentimens, quelqu'un me dira que i'ay pluſtoſt allegué les ſentences des ſages payens que non pas des vertueux Chreſtiens. Ie l'ay fait pour ce qu'elles me ſembloient plus à noſtre confuſion, car quand ie conſidere la vie & mœurs d'un Phocion
XVII ou || d'un Socrates, ou les riches documens d'un Marc-Aurelle, & d'un Seneque Payens, ie ſuis plus eſmeu pour la vertu que non pas par la conſideration d'un ſainct Iean-Baptiſte, ou les belles ſentences de quelque autre Sainct qui n'ayent point eu de vices. De meſme ie reſte plus confus en la penſée de la vie d'une ſaincte femme, que d'un ſainct homme, à raiſon de la fragilité du ſexe feminin, qui me donne quelque eſperance de pouuoir paruenir à la vertu, l'homme ayant naturellement plus de courage, & la femme moins de reſolution.

Mon intention a touſiours eſté bonne, & ne voudrois pour rien avoir offencé qui que ce ſoit, car pour la reprehenſion que ie fais aux vices, perſonne ne s'en
XVIII peut || offencer que les vicieux meſmes deſquels ie ne dois pas craindre le meſpris, n'y appeter les loüanges: Si i'ay parlé aduantageuſement pour mes Sauuages contre ceux qui negligeoient leur conuerſion, ç'a eſté par deuoir, & non pour intereſt que de celuy de mon Dieu. I'ay blaſmé le peu de ſoin qu'on

a eu du pays, & ie les ay deu faire pour la mefme intention, & faire veoir les chofes comme elles fe font paffées pour y apporter les remedes, car ç'a efté une chofe bien deplorable que quelques Marchands des Compagnies anciennes, auant cette nouuelle, qui a pris tout un autre efprit y ayent apporté fi peu de foin, & pluftoft nuits que favorifez nos pieux deffeins de les conuertir, rendre fedentaires, & peupler le païs.

|| Je remonftre avec raifon combien il feroit necef- XIX
faire pour le bien du public d'imiter en quelque chofe les loix Chinoifes, & regler les pauures & vagabonds, non contre la charité que ie dois aux vrais pauures & membres de Iefus-Chrift, mais pour remedier aux abus qui fe gliffent fous ce nom de pauures ; car en verité il fe trouue en beaucoup de chofes de la tromperie, qui feroit befoin de cognoiftre pour le foulagement des vrays pauures, & corriger les abus.

Ie fais mention des trois Ordres eftablis par fainct François, non pour en releuer le luftre; car il parle affez de foy-mefme, mais pour noftre repos & contenter ceux qui en défirent fçauoir les diftinctions i'auois
auffi deffein d'inferer en ce || volume plufieurs pieces XX
importantes touchant noftre eftabliffement & miffion és terres du Canada auec nos Dictionnaires & phrafes de parler és langues Canadoife, Algoumequine, & Huronne ; mais l'ayant veu groffir fuffifamment fous ma plume, i'ay creu avec le confeil de nos amis qu'il valloit mieux laiffer toutes ces pieces & ces Dictionnaires pour un autre Tome à part, que de groffir inconfiderement ce liure, autrement il m'euft fallu

contre le ſentiment de pluſieurs retrancher de mon liure de belles authoritez, leſquelles ſi elles ne plaiſent aux uns, pourront contenter les autres, car il y a des eſprits qui ſe delectent au meslange, & en la diuerſité,
XXI principalement les ſimples pour leſquels i'eſcris & ||
non pour les doctes qui n'ay de quoy leur ſatisfaire.

Voyla, amy Lecteur, mon petit labeur, l'Hiſtoire du Canada que ie vous prie d'aggréer & prendre en bonne part : Si elle ne merite voſtre entretient*, qu'elle aye part à voſtre amitié qui la deffendra contre tous ſes enuieux. La bonne veſue au temple ne fut pas meſpriſée pour ſon petit denier, ie n'ay pû faire mieux, ou il m'euſt fallu du temps pour rappeller mon eſprit, & mes penſées ſouuent esloignées du cours de ma plume, & embaraſſées aux deuoirs de l'obeiſſance que i'ay touſiours preferés à mes propres intereſts, pourueu que Dieu ſoit loüé, & mes pauures Canadiens aſſiſtez, c'eſt tout ce que ie demande, & puis ſouhaiter auec
XXII vos bonnes || prieres, leſquelles i'implore à ce que
Dieu me faſſe la grace de pratiquer pour ſon amour les meſmes vertus que les barbares exercent pour l'amour d'eux meſmes, & qu'à la fin ie vous puiſſe voir dans le Paradis, où nous conduiſe le Père, le Fils, & le Sainct Eſprit. Amen.

XXIII ## || APPROBATION DES DOCTEURS.

Nous ſoubſignez Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, certifions auoir leu le liure intitulé, *Hiſtoire de Canada,* compoſé par le Frere Gabriel,

de l'Ordre des Recollects, auquel nous n'auons rien trouué contraire à la Foy Catholique, Apoſtolique & Romaine, ny aux bonnes mœurs, en foy de quoy nous auons ſigné le preſent teſmoignage, ce unzieſme Iuillet mil ſix cent trente ſix.

Le Maiſtre
PEAN.

|| *Permiſſion du P. Commiſſaire général.* xxiv

Nous ſoubſignez Frere Cherubin de Marcigny de l'Ordre des Fr. Mineurs Recollects, Pere des Prouinces de S. François, & de S. Bernardin en France, & Commiſſaire General en cette Prouince de S. Denys du meſme Ordre, permettons à Fr. Gabriel Sagard, Profez dudit Ordre, & de ladite Prouince, de faire imprimer un liure intitulé, *Hiſtoire du Canada ou les voyages que les FF. Mineurs Recollects y ont faicts en diuers temps pour la conuerſion des Sauuages, auec un Dictionnaire des langues Françoiſe, Huronne & Canadienne*. En gardant ce qui eſt determiné par le ſacré Concile de Trente, Ordonnances du Roy, & Conſtitutions de l'Ordre touchant l'impreſſion des liures. Faict en noſtre Conuent de l'Annunciation de la glorieuſe Vierge à Paris, ſous noſtre ſein, & ſeau de la Prouince, le 19. iour du mois de May l'an de grace 1635.

DE CHERUBIN DE MARCIGNY
Commiſſaire General.

xxv || *Permiſſion des Superieurs.*

I'ay ſoubſigné Frere Antoine Des Moynes, Diffiniteur de la Prouince de Paris, Ordre de S. François des FF. Mineurs Recollects, certifie avoir veu, & leu par le commandement de noſtre Reverend P. Prouincial, le R. P. Ignace Legault, un liure intitulé, *Hiſtoire du Canada, ou les voyages que les FF. Mineurs Recollects ont faits en diuers temps pour la conuerſion des Sauuages en l'Amerique, avec un Dictionnaire des langues Françoiſe, Algoumequine, Huronne, & Canadienne : faict & composé par Fr. Gabriel Sagard, Religieux de la meſme Prouince & du meſme Ordre,* & n'y auoir trouué rien de contraire à noſtre ſaincte Foy, ny aux bonnes mœurs, ains l'ay iugé fort utile & profitable d'eſtre mis en public, pour exciter les cœurs des fidels Catholiques, Apoſtoliques & Romains, à aſſiſter ces pauures idolatres, touchant leur conuerſion au vray Dieu. Faict en noſtre conuent de S. Germain en Laye, ce jour S. Denys Areopagite 9. Octobre 1635.

Fr. Antoine des Moynes.

xxvi || I'ay ſoubſigné Theologien, Predicateur & Confeſſeur des Peres Recollects de la Prouuince de ſainct Denys en France, certifie avoir leu le liure intitulé *Hiſtoire du Canada & voyages que les FF. Mineurs Recollects y ont faicts pour la conuerſion des Sauuages, avec un Dictionnaire des langues Françoiſe, Canadoiſe, Algoumequine, & Huronne : faict & com-*

pofé par le Frere Gabriel Sagard, Religieux de noftre mefme Ordre & Inftitut. Auquel ie n'ay rien trouué contraire à la Religion Catholique, Apoftolique, & Romaine, la lecture duquel fera recognoiftre aux ames chreftiennes l'extreme obligation quelles ont à Dieu du don de la Foy, voyans la barbarie ès mœurs prophanes, & brutalité de vie de ces peuples : ce que les Chreftiens feroient fi Dieu ne les avoit polis par la cognoiffance de fon nom & lumiere de la foy. I'ai iugé que ce liure pourroit eftre utile au public. En foy de quoy i'ay figné de ma main, ce vingt feptiefme iour de Decembre 1634. A noftre Conuent de Paris.

F. Ange Carrier
qui fupra

|| EXTRAICT DU PRIUILEGE DU ROY. XXVII

Par grace & priuilege du Roy, donné a Paris le 17 iour de May 1635. figné par le Roy en fon confeil, Croifet, & fcellé du grand fceau de cire jaulne, il eft permis à Fr. Gabriel Sagard, Theodat, Religieux Recollect, de faire imprimer un liure intitulé, *Hiftoire du Canada, ou les voyages que les Freres Mineurs Recollects y ont faicts en diuers temps pour la conuerfion des Sauuages avec ung dictionnaire des langues Françoife, Huronne & Canadienne.* Et deffenfes à tous Imprimeurs & libraires de ce Royaume, pays & terres de noftre obeyffance d'imprimer ledit liure, d'en vendre, ny diftribuer d'autre impreffion

que celle que ledit Fr. Gabriel Sagard Theodat, aura faict imprimer durant le temps de six ans, à compter du iour que la premiere impression sera acheuée, sur peine de confiscation des exemplaires, de deux mille liures d'amende, & de tous despens, dommages & interests, ainsi que plus au long est contenu audit Privilege.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le dernier Aoust 1636.

xxviii || Et ledit Fr. Gabriel Sagard, a transporté le droict de son Priuilege à Claude Sonnius Marchand Libraire à Paris, pour en ioüyr selon la teneur d'iceluy.

HISTOIRE 1

DU CANADA

ET

VOYAGES DES PERES RECOLLECTS

EN LA

NOUUELLE FRANCE.

LIVRE PREMIER.

Diuers motifs des voyageurs & de l'intention des FF. Mineurs Recollects à l'entreprinſe de leurs voyages ez païs des Canadiens & Hurons.

Chapitre I.

La pratique de voyager d'un païs en un autre eſt fondée ſur diuers motifs & deſſeins. Les uns y ſont pouſſez par une certaine inſtabilité & inquietude d'eſprit qui ne leur permet d'arreſter long temps en un
meſme lieu comme un Caïn || lequel après auoir com- 2
mis ce meſchant acte de fratricide, qu'il tua par enuie de ce qu'il eſtoit plus homme de bien que luy, & fauori de Dieu, en demeura tout troublé & plein d'inquietude (effect du peché) qui le rendit vagabond & errant par le monde, ſans ſçauoir où il alloit que pour penſer éuiter le courroux & la vengeance de Dieu auec

la mort, qui * à toute heure il apprehendoit & luy aduint en punition de ſon forfaict.

Les autres voyagent par neceſſité comme un Abraham & ſon fils Iſaac pour euiter la famine, ſortent de la terre de Chanaan, l'un pour aller en Egypte, & l'autre en la terre des Philiſtins, car la famine & la neceſſité eſt une maraſtre ſi preſſante & facheuſe, qu'elle conduit les plus foibles au tombeau & contrainct les plus robuſtes à de longs voyages pour trouuer remede à leur neceſſité.

Les autres ſortent de leur païs attirez par le profit & gain temporel, comme les Marchands qui courent d'un polle à l'autre, la mer & la terre, l'Orient & l'Occident, le Septentrion & le Midy, pour paruenir à leur deſir inſatiable d'amaſſer richeſſes.

D'autres ſont portez d'un deſir d'apprendre en voyageant, comme Epimenide Peintre, lequel partit de Rhodes, & s'en alla en Aſie, la où il demeura longtemps, puis s'en reuint à Rhodes, ſans que iamais perſonne luy entendit dire aucune choſe de ce qu'il
3 auoit veu & faict en Aſie, de quoy s'es || merueillant les Rhodiens, le prierent qu'il leur voulſiſt conter quelque cas de ce qu'il auoit veu, auſquels il reſpondit en telle ſorte: i'allay dix ans ſur la mer pour me faciliter à patir, ie demeuray autre * dix ans en Aſie pour apprendre à peindre, & ſix autres eſtudiay en Grece pour accouſtumer à me taire, & partant n'eſperez pas grand diſcours de moy; ce qu'ayant dit il ſe teut; & laiſſa les autres dans leur bon appetit, ce qui me fait reſouuenir de ce qui m'a eſté dit depuis peu, que la Royne d'Eſpagne à preſent regnante, ayant

eſté pour entrer dans l'un de nos Conuents & ſceut qu'il eſtoit l'heure du ſilence, ſe donna la patience d'attendre dans l'Egliſe que les Religieux l'appellaſſent, ſans s'en plaindre d'un petit mot.

Il y en a d'autres qui veulent courir les mers & la terre pour ſe rendre plus illuſtres & diuins entre les hommes, par la cognoiſſance des choſes les plus belles & magnifiques de l'uniuers, comme un Apollonius Thianeus, lequel ayant tournoyé toute l'Aſie, l'Afrique & l'Europe, depuis le pont du Nil où fut Alexandre, iuſques en Gades où ſont les colomnes d'Hercules, eſtant arriué en Epheſe au Temple de Diane, les Preſtres de la Deeſſe luy demanderent qui eſtoit la choſe de laquelle il s'eſmerueilloit plus par le monde: car il eſt certain que l'homme qui a beaucoup veu, note plus une choſe que l'autre.

Et combien que ce Philoſophe fuſt || plus eſtimé en 4
faict qu'en parolle, ſi leur fit-il ceſte reſponce digne d'eſtre nottée. Preſtres ſacrez, i'ay cheminé longuement par les Royaumes des Gaulois, des Anglois, des Eſpagnols, des Germains, des Latins, des Lidians, des Hébrieux, des Phrigiens, des Corinthiens, & des Perſes, meſme par le grand Royaume des Indiens, que i'appelle le Royaume ſur tous les autres Royaumes, car luy ſeul vaut mieux que tous les autres ioincts enſemble : mais ie vous aduiſe qu'ils ſont tous differens; à ſçauoir en langages, perſonnages, beſtes, metaux, eaux, chairs, couſtumes, loix, terres, edifices, veſtemens, contenances, & ſur tout en Dieux & en temples, pour ce qu'il y a autant de differance d'un langage à autre, comme les Dieux & les temples d'Eu-

rope ſont differens à ceux d'Aſie. Toutesfois entre tou-
tes les choſes que i'ay veuës, de deux ſeules ſuis eſ-
merueillé. La premiere eſt, que partout ou i'ay eſté,
i'ay touſiours veu le ſuperbe commander à l'humble,
le querelleux au pacifique, le tyran au iuſte, le cruel
au pitoyable, le coüard au hardy, l'ignorant au ſça-
vant; & le pis encores, i'ay veu les plus grands lar-
rons pendre les plus innocens. La ſeconde choſe dont
ie me ſuis eſmerueillé, eſt qu'en tant de païs que i'ay
trauerſé, ie n'ay ſceu parler à ung homme perpetuel,
ains les ay trouué tous mortels, prenans fin auſſi toſt
5 le moindre, que le plus || grand; car maints ſont mis
du ſoir en la ſepulture que le iour penſoient auoir la
vie plus aſſeurée.

Il y en a d'autres qui voyagent par une ſainĉte deuotion de viſiter les ſainĉts lieux, comme un S. Hieroſme la terre Sainĉte. Et les autres pour porter le flambeau de l'Euangile par tout le monde, ſuiuant le commandement que le Sauueur donna à ſes Apoſtres. Allez par tout le monde, & preſchez l'Euangile à toute creature. C'eſt ce dernier motif qui ſous la ſainĉte obediance nous a fait entreprendre le voyage des Hurons & Canadiens, non à la maniere d'Appolonius, pour y polir nos eſprits & en deuenir plus ſages & conſiderables entre les hommes, mais pour en ſecourant nos freres du Canada, y porter le flambeau de la cognoiſſance du fils de Dieu, & en chaſſer les tenebres de la barbarie & infidelité, afin que comme nos peres de noſtre Seraphique Ordre de S. François auoient les premiers porté l'Euangile dans les Indes Orientales & Occidentales, & arboré l'eſtendart de noſ-

tre redemption ès peuples qui n'en auoient iamais ouy parler ny eu cognoiſſance, à leur imitation nous y portaſſions noſtre zele & deuotion, afin de faire la meſme conqueſte, & eriger les meſmes trophées de noſtre ſalut, où le diable auoit demeuré paiſible iuſques à preſent.

Ce n'a donc pas eſté pour aucun autre intereſt que celuy de Dieu & la conuerſion des || Sauuages, que nous auons viſité ces larges Prouinces, où la barbarie & la brutalité y ont pris tels aduantages, que la ſuitte de ce diſcours vous donnera en l'ame quelque compaſſion de la miſere & aueuglement de ces pauures peuples, où ie vous feray voir quelles obligations nous auons à noſtre bon Ieſus, de nous auoir delivrez de telles tenebres & brutalité, & poly noſtre eſprit iuſques à le pouuoir cognoiſtre, aymer & eſperer l'adoption de ſes enfans: vous verrez comme un tableau de relief & en riche taille-douce, la miſere de la nature humaine, vitiée en ſon origine, priuée de la culture de la foy, deſtituée des bonnes mœurs, & en proye à la plus funeſte barbarie que l'esloignement de la lumiere celeſte peut groteſquement conceuoir. Le recit vous en ſera d'autant plus aggreable par la diuerſité des choſes que ie vous raconteray auoir remarquées pendant plus de quatorze années que nos freres y ont demeuré, que ie me promets que la compaſſion que vous prendrez de la miſere de ceux qui participent avec vous de la nature humaine, tireront de vos cœurs des vœux, des larmes, & des ſouſpirs, pour coniurer le ciel à lancer ſur ces cœurs des lumieres celeſtes, qui ſeules les peuuent affranchir de la captiuité du diable, em-

bellir leurs raiſons de diſcours ſalutaires, & polir leur
rude barbarie de la politeſſe des bonnes mœurs,
afin qu'ayant cognu qu'ils ſont hommes, ils puiſſent
7 || deuenir Chreſtiens, & participer auec vous de cette
foy qui nous honore du riche tiltre d'enfans de Dieu,
coheritiers auec noſtre doux Ieſus, de l'heritage qu'il
nous a acquis au prix de ſon ſang, où ſe trouuera cette
immortalité veritable, que la vanité d'Appolonius
après tant de voyages, n'auoit peu trouver en terre,
où auſſi elle n'a garde de ſe pouuoir trouuer.

Comme les Religieux ont partout eſté les premiers employez à la conqueſte des ames, & de la Miſſion des Peres Recollects en Canada.

Chapitre II.

La diuine prouidence a diſpoſé ainſi des choſes, que tous ceux qu'il a enuoyé à la conqueſte des ames fidelles, ont eſté Apoſtres ou gens Apoſtoliques. La doctrine & ſainteté deſquels il a pleu à Dieu de confirmer par miracles authentiques & irreprochables, & depuis l'an 600 à paine ſe trouuera il aucune conuerſion de peuples infidelles, qui n'ait eſté entrepriſe par des Religieux, faiſans profeſſion d'obeiſſance, pauureté & chaſteté, & ſi vous prenez la peine de lire les hiſtoriens vous verrez qu'il n'y a coin où l'Euangile

ait eſté preſché depuis || quatre cens ans, que ce n'ait 8
eſté des Religieux de Sainct François qui en ayent
faict l'ouverture aux deſpens de leur propre vie.

Les Religieux ont donc cet aduantage & prerogative par deſſus tous les Eccleſiaſtiques ſeculiers, qu'ils ont partout eſté les premiers à paſſer les mers, s'expoſer aux perils & porter l'Euangile de Noſtre Seigneur en toutes les nations de la terre habitable, où ils ont exercé indifferemment toutes les fonctions de Curé ou Paſteur, adminiſtrant les Sacremens, comme il eſtoit bien neceſſaire, puiſqu'eux ſeuls s'eſtoient employez & s'emploient à la conuerſion des infidelles & barbares, de ſorte que l'on peut dire que ſans les Religieux les deux Indes, & le reſte des peuples barbares conuertis, ſeroient encores à conuertir, & que les Eueſchés qui y ſont à preſent, y ont eſté eſtablies de l'authorité des Papes par les Religieux qui y ont eſté les premiers Eueſques, comme ils y auoient eſté les premiers Predicateurs après les Apoſtres, & où les Apoſtres meſmes n'auoient point penetré.

A la verité le temps qui deuoit nous auoir rendu
ſages, n'a pu qu'après de longues années faire co-
gnoiſtre à nos Marchands François, qui auoient la
traicte & le gouuernement du grand fleuue de Canada
(deſcouvert depuis l'an 1535 par Jacques Cartier) que
ſans l'ayde de quelques colonies de bons & vertueux
Catholiques, ils n'y pouuoient || rien aduancer. La 9
ſeule auarice leur faiſoit paſſer la mer pour en rap-
porter des pelleteries, & les huguenots & heretiques
participoient egallement du profit auec les Catholiques;
ſi les Catholiques auoient un Preſtre, les huguenots

auoient un Miniſtre, & pendant qu'ils s'amuſoient à leur diſpute, les Sauuages reſtoient confirmez dans leur irreligion pour voir & ſe ſcandalizer des diſputes de religion, car ils ne ſont pas beſtes iuſques là, qu'ils ne voyent bien nos differents & ceux qui ſont le ſigne de la S. Croix ou non, comme ils m'ont eu dit quelquefois.

En ces commencemens que les François furent vers l'Acadie; il arriua qu'un Preſtre & un Miniſtre moururent preſque en meſme temps, les matelots qui les enterrerent, les mirent tous deux dans une meſme foſſe, pour veoir ſi morts ils demeureroient en paix, puiſque viuants ils ne s'eſtoient pû accorder, toutes choſes ſe tournoient en riſée, les Catholiques ſans deuotion s'accommodoient ayſement à l'humeur des huguenots, & ces heretiques malicieux ſe maintenoient dans leur vie libertine, point d'obſtacle ny d'empeſchement à leur tirannie qui forçoit meſme les Catholiques d'aſſiſter à leurs prieres & chants de Marot, autrement ils n'eſtoient point admis dans leurs vaiſſeaux ny employez en leurs manufactures, de quoy ie me ſuis ſouuente fois plaint, mais en vain, car
10 || Dieu n'eſt pas reſpecté iuſques là, que ſon Egliſe ait partout le deſſus.

C'eſtoit une choſe digne de compaſſion de veoir tant de deſordres, la terre ne ſe cultiuoit point, le païs ne s'habituoit * pas, & point du tout de conuerſion ny d'enuie de conuertir, & neantmoins à ouyr les Marchands vous euſſiez dit qu'ils n'aſpiroient rien tant que la gloire de Dieu, la conuerſion des Sauuages & le bien du païs, ie veux bien croire qu'ils euſſent

quelque bonne volonté & euſſent eſté bien ayſe d'y veoir de l'aduancement, mais touſiours ſans effeƈt, à cauſe de leur intereſt temporel auquel ils eſtoient attachez principalement.

Ces belles apparences firent reſoudre le Sieur Houel, ſecretaire du Roy, perſonnage tres-affeƈtionné au ſervice de Noſtre Seigneur d'eſtre de la partie, & s'aſſocier avec eux, mais comme il eſtoit homme iudicieux & dans le deſſein d'une perſonne qui ne reſpiroit rien moins que ſes propres intereſts, il recognut auſſitoſt les deffauts de la Compagnie, à laquelle il propoſa que ſans Religieux rien ne ſe pouuoit aduancer ny eſperer, & que leur intention principale deuoit eſtre la gloire de Dieu & la conuerſion des Sauuages, autrement Dieu ne benirait point leur labeur, car il faut premierement chercher le Royaume de Dieu & ſa iuſtice, & puis toutes choſes nous ſeront adminiſtrées

|| Ces meſſieurs trouuerent ces propoſitions bonnes, 11
aduoüerent leur manquement, & le prierent de faire choix avec eux, des Religieux les plus utils & de moindre charge à la Compagnie pour cette Miſſion. La memoire encore toute recente des plus grands fruiƈts que les Recolleƈts auoient operé dans l'Amerique Orientale & au Royaume du Toxu que d'autres diſent Voxu, qu'ils auoient depuis nagueres conuerty à la foy, leur fiſt ieƈter l'œil ſur eux & s'adreſſer au R. P. Chapoin, Prouincial Recolleƈts * de la Prouince de S. Denis, pour obtenir de luy quelque * Religieux pour une ſi neceſſaire & glorieuſe Miſſion.

S'addreſſant à un Pere ſi zelé, ils n'en pouuoient

eſperer que tout contentement, auſſi en receurent ils
les fruicts qu'ils eſperoient, i'auois l'honneur pour
lors d'eſtre ſon compagnon & d'auoir part à ſes ſoins,
auſſi me fiſt-il la faueur de m'en communiquer ſes
ſentimens, & la bonne volonté qu'il auoit pour le
ſervice de noſtre Seigneur en ceſte affaire, i'euſſe bien
deſiré deslors d'eſtre de la partie, ſi ma bonne vo-
lonté & mon inſuffiſance euſſent merité cette grace,
mais il en falloit de meilleurs que moy & capables
d'un plus grand ſervice, & par ainſi il me fallut auoir
patience iuſqu'en un autre temps, que Dieu couurit
d'un voile mes imperfections & furent nommez pour
la Miſſion, le R. Pere Denis Iamet, pour Commiſſaire
12 le || P. Iean Dolbeau, pour ſucceſſeur en cas de mort,
le P. Ioſeph le Caron, & le P. F. Pacifique du Pleſſis,
qui furent les quatre premiers Religieux qui paſſe-
rent la mer pour la conuerſion des peuples du Canada.

Mais pour ce que la choſe eſtoit d'importance &
qu'elle ne pouuoit eſtre bien faicte que par les voyes
ordinaires & bien ſeantes aux Religieux de S. Fran-
çois, nous euſmes recours à Sa Saincteté pour en auoir
les permiſſions neceſſaires, lequel agreant noſtre zele
en eſcriuit à ſon Nonce reſidant en Cour de France,
duquel noſdits Religieux deſtinez pour la Miſſion re-
ceurent avec ſa benediction, une permiſſion verbale
d'aller dans les terres infidelles & Canadiennes pour
trauailler à leur conuerſion, en attendant le Bref que
par negligence on ne receut que deux ou trois ans
après noſtre entrée au Canada comme il ſe verra cy
après.

Guydo Bentivole, par la grace de Dieu & du S.

Siege Apoſtolique Archeueſque de Rhodes, de la part de noſtre S. Père le Pape Paul cinquieſme au Tres-Chreſtien Roy de France & de Nauarre Louys treizieſme, Nonce Apoſtolique &c., & ſpécialement choiſi, commis & deputé de par noſtre S. Père Paul cinq, pour Iuge ou Commiſſaire en ces quartiers.
A N. bien aimé || le Venerable Pere Ioſeph le Ca- 13
ron Preſtre, Religieux profez Recollect de l'Ordre de S. François, Prouince de Paris, ou S. Denis, & à tous autres Peres & Freres Recollects profez dudit Ordre de S. François conſtituez en l'ordre ſacré de Preſtriſe & Confeſſeurs approuuez par l'ordinaire, leſquels ſont ſur le point de receuoir Miſſion & obedience de leur Pere Prouincial, pour s'acheminer auec vous en quelques contrées des Payens & infidelles pour moienner leur conuerſion à la vraye foy & Religion Catholique, où que vous pouvez prendre auec la permiſſion & licence du ſuſdit Pere Prouincial, ſalut & ſincere dilection en noſtre Seigneur. Vous pourrez ſçauoir qu'autrefois le Reuerendiſſime Archeueſque Comte de Lyon, Ambaſſadeur de Sa Maieſté Tres-Chreſtienne vers Noſtre S. Pere, ayant requis le S. Siege Apoſtolique & ſupplié ſa Sainɑeté, que ſous le bon plaiſir de ſadite Saincteté, & auec les conditions cy deſſous eſcrites, il fut loiſible au Reuerend Pere Prouincial des Religieux Recollects du ſuſdit Ordre S. François, d'enuoyer quelques Religieux du meſme Ordre & de ſa Prouince de S. Denis en France, leſquels fuſſent ſuffiſans & idoines pour || preſcher & eſten- 14
dre la foy Catholique dans les terres & regions infi-

delles, & d'autant que ceſt œuure eſtoit de ſoy meritoire, & qu'il auoit pleu à ſadite Saincteté de nous donner plein pouuoir de conceder les moyens competens & neceſſaires pour l'execution de tout ce que deſſus par les cauſes & raiſons ſus alleguées, par authorité & commiſſion Apoſtolique, nous auons donné & accordé, donnons & accordons à voſtre R. P. Prouincial, & à vous qui auez eſté nommez, choiſis & deputez par luy, les facultez & priuileges ſuiuants, deſquels vous pourrez vous ſeruir & preualoir au cas que dans ces lieux, il ne ſe trouue perſonne qui en aye de ſemblables & dont le temps ne ſoit encore expiré, & pour le temps ſeulement que vous, frere Ioſeph Caron & vos aſſociez demeurerez dans ces pays de payens & infidelles, & ſont les ſuſdit Priuileges de la teneur, vertu & pouuoir qui s'enſuit, ſçauoir eſt, de receuoir tous les enfans naïs de parens fidelles & infidelles, & tous autres de quelque condition qui ſoyent, leſquels après auoir promis de garder & obſeruer tout ce qui doit eſtre gardé & obſerué par les fidelles, voudront embraſſer la ve-*
15 *rité de la foy Chreſtienne & Catholique, de bap- ||*
tizer meſmes hors les Egliſes en cas de neceſſité, d'entendre les confeſſions des penitens, & icelles diligemment entenduës, après leur auoir impoſé une penitence ſalutaire ſelon leurs fautes, & enioint ce qui doit eſtre enioint en conſcience, les deslier & abſoudre de toutes ſentences d'excommunication & autres cenſures Eccleſiaſtiques, comme auſſi de toutes ſortes de crimes, excez & delicts, meſme des reſeruez au Siège Apoſtolique & de ceux qui ſont

contenus dans les lettres leſquelles ont accouſtumé
d'eſtre leuës le iour du Ieudy ſainct, d'adminiſ-
trer les Sacremens d'Euchariſtie, Mariage & ex-
trême Onction, de benir toute ſortes de paremens,
vaſes & ornemens où l'onction ſacrée n'eſt pas neceſ-
ſaire, de diſpenſer gratuitement les noueaux con-
uertis qui auroient contracté ou voudroient contrac-
ter Mariage en quelque degré de conſanguinité &
affinité que ce ſoit, ſauf au premier & ſecond, ou
entre aſcendans & deſcendans, pourveu que les
femmes n'ayent point eſté rauies, que les deux
parties qui auroient contracté ou voudroient con-
tracter ſoient Catholiques, & qu'il y ait iuſte cauſe
tant pour les mariages des-ja contractez, || que pour 16
ceux que l'on deſire contracter, declarer & pronon-
cer les enfans nais & iſſus de tels Mariages legi-
times. D'auoir un Autel que vous puiſſiez porter auec
bienſeance, & ſur iceluy celebrer ès lieux decens &
honeſtes où la commodité des Egliſes vous manquera.

En foy & teſmoignage de tout ce que deſſus, nous
auons commandé les preſentes lettres ſoubſcrittes &
ſoubſignées de noſtre main, eſtre faites, ſignées &
ſcellées de noſtre ſeau par nos aimez Louys Saua-
nutius, noſtre Auditeur & Docteur en l'un & l'autre
droict & meſſire Thomas Gallot clerc à Paris licen-
cié ès droicts canon & civil, Notaire public & iuré
tant de l'autorité Apoſtolique que de la venerable
cour Epiſcopale de Paris, & ſuiuant l'Edit du Roy
deſcrit & immatriculé ès Regiſtres de l'Eueſché &
Cour de Parlement de Paris, demeurant auſdit
Paris, rüe Neuue Noſtre-Dame, & noſtre Notaire en

*ce quartier. Donné à Paris l'an de Noſtre Seigneur
mille ſix cens dix-huict le vingtieſme du mois de
Mars. Ainſi ſigné G. Archeueſque de Rhodes, Nonce
Apoſtolique & plus bas par commandement du ſuſdit*
17 *Illuſtriſſime || Reuerendiſſime Seigneur, Nonce Apoſ-
tolique & Commiſſaire delegué, Th. Gallot Notaire
public comme deſſus, & Louys Sauanutius Auditeur.*

En ſuitte de la permiſſion de ſa Saincteté donnée à nos Peres, i'ay trouué coppie d'une lettre patente du Roy, par laquelle ſa Maieſte donne la meſme permiſſion à noſtre R. P. Prouincial de la Prouince de S. Denis, priuatiuement à tous autres, de pouuoir envoier des Religieux Mineurs Recollects dans les terres du Canada pour la conuerſion des Sauuages, & qu'aucun autre du meſme Ordre n'y puiſſe aller qu'auec ſa permiſſion & ſous ſon obedience, pour euiter aux deſordres & confuſions que la diuerſité des commiſſions & ſuperiorité pourroit apporter, dont voicy la teneur de la patente.

*Louis par la grace de Dieu, Roy de France & de
Nauarre. A tous ceux qui ces preſentes lettres ver-
ront ſalut. Les feuz Roys nos predeceſſeurs ſe ſont
acquis le tiltre & qualité de Tres-Chreſtien en pro-
curant l'exaltation de la ſaincte foy Catholique,
Apoſtolique & Romaine, & en la deffendant de toutes
oppreſſions, maintenant les Eccleſiaſtiques en leurs*
18 *droits, & recevans en leur Royaume tous les Ordres
de Religieux, qui auec une pureté de vie ſe mettoient
à enſeigner les peuples & les endoctriner, tant de
viue voix que par exemple. Et ſoit ainſi que nous
ſoyons remplis d'un extreme deſir de nous maintenir*

& conſeruer ledit tiltre de Tres-Chreſtien, comme
le plus riche fleuron de noſtre couronne, & avec le-
quel nous eſperons que toutes nos actions proſpere-
ront, voulans non ſeulement imiter en tout ce qui
nous ſera poſſible noſdits predeceſſeurs, mais meſ-
mes les ſurpaſſer en deſir d'eſtablir ladite foy Ca-
tholique, & icelle faire annoncer ès terres loing-
taines, barbares & eſtrangeres où le S. nom de Dieu
n'eſt point inuoqué. Noſtre cher & deuot Orateur,
le Pere Prouincial de la Prouince de S. Denis en
France, des Religieux de S. François de l'eſtroicte
obſeruance vulgairement appellez Recollects, ſe ſoit
cy-deuant, & en ſecondant nos deſirs, offert d'en-
uoyer ès païs de Canada des Religieux dudit Or-
dre, pour y preſcher le ſainct Euangile & amener
à la ſaincte foy, les ames des habitants dudit païs,
qui ſont errantes & vagabondes dans leurs fan-
taſies, n'ayans aucune cognoiſſance du vray Dieu,
& à ceſt effect y en ayant en || uoyé nombre, leur la- 19
beur (par la grace de Dieu) n'auroit point eſté
inutil, au contraire quelqu'uns * deſdits habitants
de Canada recognoiſſans leur viel erreur ont em-
braſſé auec ardeur la ſaincte Foy & y ont receu le
ſainct Bapteſme, nouuelle qui nous a eſté auſſi ag-
greable qu'aucune qui nous peuſt arriuer, & ne reſte
à preſent qu'à affermir ce qui a eſté commencé par
leſdits Religieux, ce qui ne peut mieux eſtre qu'en
permettant auſdits Religieux de continuer enſemble
de s'habituer audit pays & y baſtir autant de con-
uents qu'ils iugeront eſtre neceſſaires ſelon les temps
& lieux, tous leſquels conuents, monaſteres & Reli-

gieux ſeront ſoubs l'obedience dudit Pere Prouincial de la Prouince de S. Denis en France & non d'autre, & ce pour empeſcher toute confuſion qui pourroit ſuruenir, ſi chaque Religieux à ſon premier mouuement ſe portoit de paſſer audit pays de Canada, à quoy deſirans remedier pour l'aduenir, nous auons dit & declaré, diſons & declarons par ces preſentes ſignées de noſtre main, noſtre intention & volonté eſtre que le Pere Prouincial de ladite Prouince de S. Denis en France ſeul, puiſſe & luy ſoit loiſible d'enuoyer audit pays de Ca || nada, autant de ſes Religieux Recollects qu'il iugera eſtre neceſſaire, & quand bon luy ſemblera, auſquels Religieux Recollects nous auons permis & permettons par ceſdites preſentes de ſoy habituer audit pays de Canada, & y faire conſtruire & baſtir un ou pluſieurs conuents & monaſteres, ſelon & ainſi qu'ils iugeront eſtre à faire & auquel pays de Canada aucuns autres Religieux Recollects ne pourront aller, ſi ce n'eſt par l'obedience qui leur ſera donnée par ledit Prouincial de laditte Prouince de ſainct Denis en France, & ce afin d'euiter toute diſſention qui pourroit ſuruenir, faiſant deffence à tous les maiſtres des ports & haures de permettre qu'aucuns Religieux de l'Ordre de S. François s'embarquent pour paſſer & aller audit pays de Canada, ſinon ſoubs l'obedience dudit Prouincial & de celuy qu'il commettra pour ſuperieur. Et en teſmoignant plus particulierement noſtre affection enuers leſdits Religieux, nous auons iceux, enſemble leurs conuents & monaſteres pris en noſtre protection & ſauuegar-

de. Si donnons en mandement à noſtre tres-cher & aymé couſin le ſieur de Montmorency Admiral de France ou ſes Lieutenants ſur tous les ports || & 21
*haures de ceſtuy noſtre Royaume, & à tous nos autres iuſticiers, & officiers qu'il appartiendra, que le contenu cy-deſſus ils ayent à faire garder & obſeruer de point en point ſelon la forme & teneur, & faire publier ces preſentes par tous les ports & haures, & lieux de leurs iuriſdictions, ſans permettre qu'il y ſoit contreuenu. Mandons en outre à noſtre Viceroy de Canada, ſes Lieutenants ou autres nos officiers des lieux, qu'ils ayent à maintenir leſdits Religieux Recollects de ladite Prouince de Sainct Denis en France audit pays, ſans qu'ils y en puiſſent receuoir aucuns qui n'ayent l'obedience dudit Prouincial de la Prouince de France tenant au ſurplus la main à l'execution de ceſte noſtre volonté, non obſtant quelconque * lettres à ce contraires, auſquelles nous auons deſrogé & deſrogeons par ceſdites preſentes. Car tel eſt noſtre plaiſir. En teſmoing de quoy nous auons faict mettre noſtre ſeel à ceſdites preſentes donné.*

Voila toutes les pièces principales & neceſſaires, que l'on pouuoit deſirer des puiſſances ſouueraines iointes à l'authorité de noſtre R. P. Prouincial, pour pouvoir affermir & rendre aſſeurée une ſi glorieuſe & meritoire || Miſſion, de laquelle le Saint-Eſprit auoit eſté 22
le premier autheur & inſpirateur comme d'une œuure qui eſtoit toute de luy & non des hommes, car qui peut aller à Ieſus ſi Dieu ne l'attire.

De l'embarquement des quatre premiers Recollects, qui annoncerent la parolle de Dieu en Canada. La maniere de cabaner des Montagnais, où le P. Dolbeau hyuerna & le P. Iofeph aux hurons.

CHAPITRE III.

Ces bons Peres s'eftant tous difpofez par frequentes oraifons & bonnes œuures à une entreprife fi pieufe & meritoire, fe mirent en chemin pour commencer leur glorieux voyage, à pied & fans argent à l'Apoftolique felon la couftume des vrais freres Mineurs, & s'embarquerent à Honfleur l'an 1615, le 24 d'Auril enuiron les cinq heures du foir que le vent & la marée leur eftoient fauorables.

Dieu qui leur auoit donné ce bon fentiment & la volonté d'entreprendre ce penible voyage, leur fift auffi la grace de paffer ce grand Occean & d'arriuer heureufement à la Rade de Tadouffac où ils prirent quelques heures de repos, & de là coulerent dans le port
23 à la fa || ueur de la marée où ils mouillerent l'anchre le 25 de May iour de la translation de noftre Pere S. François qui fut pris à bonne augure.

Si-toft que ces bons Peres furent à terre ils rendirent graces à Dieu de les auoir affifté & conduit fi à propos au port de falut, & ayant donné un peu de refpis à leur corps fatigué des tourmentes & vapeurs de la mer, ils confiderent * la contrée, laquelle ils trouuerent d'abord fort fterile, feiche, deferte & pleine

de montagnes & rochers auec une solitude si profonde qu'il leur sembloit estre au milieu des deserts de l'Arabie pierreuse, ils auoient desia veüs plus de cent cinquante lieuës de païs aussi miserable & affreux, & doutoient encore que le reste du Canada fut de mesme, neantmoins à tout euenement ils se resolurent d'y demeurer sous l'esperance que Nostre Seigneur leur feroit descouurir quelque lieu propre pour si establir, comme il a faict auec le contentement & consolation interieure de tous ceux qui y ont faict quelque seiour.

Il me souuient que lors que i'estois en mer pour le mesme voyage, que plusieurs Huguenots sembloient auoir pris à tasche de me descrier la laideur du païs, & disoient qu'à la premiere veuë i'en conceurois un desplaisir fort grand à l'encontre de tous ceux qui n'auoient porté à un si laborieux voyage où rien n'estoit capable de pouuoir contenter en son obiect, les yeux ny l'esprit de qui que ce fut; mais au contraire
ie m'y trouuay fort satisfait & pre- || nois un singu- 24
lier plaisir de voir ces solitudes, comme i'eusse peu faire les aspres deserts de la Thebayde où residoient anciennement ces grands peres Hermites & Anacorettes.

Le R. P. Dolbeau après auoir seiourné un iour ou deux à Tadoussac, partit pour Kebec dans la premiere barque qui se mit à voille, & les autres peres cinq ou six iours après dans d'autres vaisseaux pour le mesme lieu. Dès qu'ils arriuerent au Cap de Tourmente & veu ces belles prairies esmaillées en Esté de quantité de petites fleurettes, les bonnes terres de Kebec, & l'agreable contrée où est à present basti

noſtre petit conuent, ils reprirent nouueau courage, iugerent la contrée bonne & capable d'y baſtir, non ſeulement un Monaſtère de pauures freres Mineurs, mais d'y eſtablir des Colonies voir de très-bonnes villes & villages s'il plaiſoit au Roy d'y contribuer de ſes liberalitez royales & aux marchands une partie du profit qu'ils en retirent tous les ans, qui leur vaudroit au double à l'aduenir.

La premiere choſe que ce bon Pere fiſt eſtant arriué
à Kebec, fut de rendre graces à Dieu, diſpoſer une
chapelle pour y celebrer la S. Meſſe, & des cham-
brettes pour ſe loger, mais comme en un païs tres-
pauure beaucoup de choſes luy manquans * il auoit
recours à la patience du pauure Ieſus dans la creiche
de Bethleem. Il y dit la premiere Meſſe le 25 iour de
25 Iuin de la meſme année & nos autres Reli- || gieux en
ſuitte, auec des contentemens d'eſprit qui ne ſe peu-
uent expliquer, les larmes leur en decouloient des
yeux de ioye, il leur eſtoit aduis d'auoir trouué le
Paradis dans ce païs ſauuage où ils eſperoient attirer
les Anges à leur ſecours pour la conuerſion de ce
pauure peuple plus ignorant que meſchant.

Mais comment & par quelle inuention pourrons nous faire comprendre à une infinité de Preſtres & Religieux les merites & les graces qui accompagnent inſeparablement ceſte diuine Miſſion, la pluſpart craignent de patir & ne veullent mettre en compromis leur petite conſolation. Toute la France bouillonne de Religieux, de Beneficiers & de Preſtres ſeculiers, mais peu ſe peinent pour le ſalut des meſcroyans. Il y en a une infinité qui demeurent icy oyſifs mangeans

le bien des pauures & courans les benefices, que* s'ils paſſoient aux Indes & dans les païs infidelles y pourroient profiter & pour eux & pour autruy, mais il y a touſiours ce mais, nous ne voulons rien endurer, fuyons le martyre & prenons des excuſes qu'il y a aſſez à trauailler icy où la vanité & le vice a pris tel pied qu'il ſemble incorrigible & ſe va dilatant comme une mauuaiſe racine. Il y reſteroit touſiours aſſez d'ouuriers neantmoins quand la moitié de tous les Religieux & des Preſtres ſeculiers ſeroient enuoiez preſcher la foy aux Gentils, qui manquent de ce que nous auons de trop icy, mais il faudroit que ceſte eslection
ſe fiſt des plus vertueux, pour || qu'un aueugle con- 26
duit par un autre aueugle ne tombent tous deux dans le foſſé.

Nos Religieux de Kebec, ayans tout leur petit faict diſpoſé dans l'habitation, aduiſerent aux moyens de profiter non ſeulement aux François, auſquels ils ſeruoient des-ia de Chappelains, Curez & Religieux, leur conferans tous les Sacremens, mais principallement aux Sauuages, pour le ſalut & conuerſion deſquels ils s'eſtoient particulierement acheminez en leur païs.

Le P. Dolbeau touſiours plein de zele, prit le premier l'eſſor pour les Montagnais, car il ne pouuoit viure ſans exercer la charité laquelle Dieu auoit infuſé dans ſon ame. Il partit le ſecond iour de Decembre pour y cabaner, apprendre leur langue, les catechiſer & courir les bois auec eux, mais ayans par la grace de Dieu ſurmonté toutes les autres difficultés qui ſe rencontrent en ſemblables occaſions, la fumée

qui eſt en grande abondance dans leurs cabanes, notamment lors qu'il fait un temps nebuleux & de neige, luy penſa perdre la veuë qu'il n'auoit des-ja gueres bonne, & fut pluſieurs iours ſans pouuoir ouurir les yeux qui luy ſaiſoient une douleur extreme, tellement que dans l'apprehenſion que ce mal augmentaſt il fut contraint de les quitter après deux mois de temps & reuenir à l'habitation viure avec ſes freres, car noſtre Seigneur ne demandoit pas de luy la perte
27 de ſa veuë, ains qu'en le ſeruant il meſnageat pru- || demment ſa ſanté laquelle eſt neceſſaire dans un ſi grand trauail.

Or quelqu'un me pourroit demander la raiſon pourquoy il auoit pluſtot choiſi l'Hyuer, temps fort incommode & faſcheux pour aller auec eux, que la ſaiſon d'Eſté plus gaye & ſupportable à la piqueure des mouſquites pres: La principale raiſon qu'on en peut donner eſt à mon aduis, que les Montagnais n'ont pas de quoy viure en Eſté comme ils ont en Hyuer, car l'Eslan qui eſt leur principale manne ne ſe prend que pendant les grandes neiges qui tombent en abondance dans les montagnes du Nord, où ils font leur chaſſe au poil, & à cauſe d'icelles montagnes les Sauuages qui les hantent ſont appelez Montagnais.

Ie ne ſcay ſi ie me trompe, mais il me ſemble que ces pauures gens viuent encore de la meſme ſorte de nos premiers parens après le peché. Ils n'ont ny maiſon ny buron & ne s'arreſtent en aucun lieu qu'où ils trouuent de quoy viure, la viande faillie ils leuent le camp qu'ils poſent en autre endroit où ils croyent trouuer de la beſte, ou du poiſſon & quelques

racines, qui eſt ce de quoy ils viuent principalement.

Le Pere Ioſeph le Caron touché du meſme zele du Pere Dolbeau, choiſit pour ſon lot le païs des Hurons auquel il s'achemina auec quelqu'uns de la nation qui eſtoient deſcendus à la traicte. De la façon qu'il fut traicté en ſon voyage & receu dans le païs ie n'en ſcay pas les particularitez pour ne m'y eſtre pas
|| trouué, mais il m'a aſſeuré qu'il ſouffrit en chemin, 28
autant que ſon naturel pouuoit porter, car outre toutes les difficultez des autres qu'il luy fallut deuorer, il eut touſiours l'auiron en main & nageoit comme les Sauuages, à quoy ie n'ay iamais eſté obligé, autrement ie fuſſe mort en chemin, i'appelle mort en chemin non la mort mais une peine qui meuſt eſté inſupportable, puis que exempt de ceſt incommodité arriuant au port il ne me reſtoit plus que la peau & les os, dont ie m'eſtonne de la nature meſme, laquelle à ſon dire eſt touſiours ſur le point de mourir & ne peut mourir tant elle ſe flatte elle-meſme. O mon Dieu que nous faiſons ſouuent gaigner le medecin ſans cauſe vraye que de la ſeule imagination, qui nous perſuade ſouuent des grands maux où il n'y en a que de bien petits.

Ce bon Pere fut grandement bien receu des Hurons à leur mode, & luy teſmoignerent l'ayſe & le contentement qu'ils auoient de ſa venuë. Ils penſoient le loger dans leurs cabanes pour pouuoir ioüir plus commodement de ſa preſence, & de ſes diuines inſtructions mais comme cela repugnoit à ſa modeſtie religieuſe, après les en auoir humblement remercié & remonſtré que les choſes qu'il auoit à traicter auec Dieu pour leur

ſalut, deuoient eſtre negociées en lieu de repos &
hors le bruit des enfans, ils luy en accommoderent une
à part à la portée de la fleche hors de leur village ou
29 les Sauuages l'alloient iournellement || viſiter & luy
de meſme leur rendoit leur viſite dans leurs cabanes
& par les bourgades où il ſe trouuoit ſouuent auec
eux.

Il ſe tranſporta iuſques à la nation des petuneux où il eut plus de peine que de conſolation en la conuerſation de ſes barbares, qui ne luy firent aucun bon accueil ny demonſtration que ſon voyage leur aggreat, peut eſtre par l'induction de leurs Medecins ou Magiciens, qui ne veulent point eſtre contrariez ny condamnez en leurs ſottiſes. De maniere qu'après quelque peu de ſeiour ce bon Pere fut contraint de s'en retourner à ſes Hurons où il ſeiourna iuſque au temps qu'ils deſcendirent à la Traicte. Tellement que tout ce qu'il pû * faire en ce premier voyage, fuſt ſeulement de cognoiſtre les façons de faire de ce peuple, d'apprendre paſſablement leur langue & les diſpoſer à une vie plus honneſte & ciuile, qui n'eſtoit pas peu trauaillé en ce premier eſſay, car il ne faut pas touſiours reprendre & arguer au commencement, mais bien edifier & doucement captiuer en attendant le temps propre à la moiſſon qui doit eſtre arrouſée des benedictions du Ciel & fomentée d'une ſaincte & aggreable conuerſation.

|| *Comme le Pere Ioſeph reuint en France & de ſon retour en Canada auec le P. Paul Huet. Des dangers qu'ils coururent en chemin & de la ſaincte meſſe qu'ils celebrerent pour la premiere fois à Tadouſſac.* 30

CHAPITRE IIII.

Le Pere Ioſeph ayant paſſé une année entiere dans le païs des Hurons & faict tout ce qui eſtoit en luy pour les diſpoſer à une vraye conuerſion à laquelle peu de choſes repugnent. Il iugea par les choſes qu'il auoit veuës & recognues eſtre expedient de faire un voyage en France, pour en donner aduis à Meſſieurs de la Compagnie, afin qu'ils y pourueuſſent & donnaſſent les ordres neceſſaires pour une ſi belle moiſſon, de laquelle ils pourroient recueillir plus de couronnes & de gloire, que de toute autre action qu'ils embraſſoient pour le Canada.

Ce bon Pere partit donc de ſon village pour Kebec le 20 de May 1616 dans l'un des canots Hurons deſtinez pour deſcendre à la Traicte, & firent tant par leurs diligences qu'ils arriuerent aux trois Riuieres le premier iour de Iuillet enſuiuant, où ils trouuerent
le P. Dolbeau qui ſi eſtoit rendu dans les barques || 31
des nauires nouuellement arriuées de France pour la meſme Traicte.

Après qu'ils ſe furent entreſaluez & rendu les actions de graces à Dieu Noſtre Seigneur, le bon Pere

Dolbeau leur apprit comme dès le 24 iour du mois de Mars paſſé, il auoit enſepulturé un François nommé Michel Colin auec les ceremonies uſitées en la ſaincte Egliſe Romaine, qui ſut le premier qui receut cette grace là dans le païs.

La Traicte eſtant finie, tous ſe rendirent à Kebec l'unzieſme de Iuillet, d'où au 20 du meſme mois après auoir inuoqué l'aſſiſtance du S. Eſprit, le Pere Ioſeph ſe mit en chemin auec le Pere Denis Iamet pour Tadouſſac, & de là pour la France dans les meſmes nauires nouuellement arriuées, qui furent conduits d'un vent ſi fauorable, qu'en moins de ſept ſepmaines ils ſe rendirent à Honfleur, où ayans rendu graces à ce Seigneur, qui les auoit preſerué de tant de perils & hazards où ils s'eſtoient expoſez pour ſon ſeruice, ils partirent pour Paris, où nous les irons reprendre preſentement après que ie vous auray dit, que le 15 du meſme mois, le Pere Dolbeau donna pour la premiere fois l'Extreme-Onction à une femme nommée Marguerite Vienne, qui eſtoit arriuée la meſme année dans le Canada auec ſon mary penſans s'y habituer, mais qui tomba bientoſt malade après ſon debarquement, & mourut la nuit du 19 puis enterrée ſur le ſoir auec les ceremonies de la Sainte Egliſe.

32 || Meſſieurs de le Societé furent fort ayſe de voir le bon Pere Ioſeph comme une perſonne de creance & d'apprendre de luy meſme du ſuccez de ſon voyage, du bien qu'il leur faiſoit eſperer pour le ſpirituel & temporel du païs, & du zele qu'il auoit pour la conuerſion des Sauuages, neantmoins auec tout cela, il ne

peut obtenir d'eux autre chofe qu'un remerciement de fes trauuaux & une reïteration de leur bonne volonté à l'endroit de nos Peres, fans autre effect

C'eft ce qui obligea ce bon Pere de chercher ailleurs le fecours qu'il n'auoit pû trouuer en ceux qui y eftoient obligez, & de penfer de fon retour en Canada en la compagnie du P. Paul Huet, puifque de parler de peuplades & de Colonies, eftoit perdre temps, & glacer des cœurs def-ia affez peu efchauffez, iufques à ce qu'il pleut à Noftre Seigneur infpirer luy mefme les puiffances fuperieures d'y donner ordre, puifque les fubalternes n'y vouloient entendre, & ne s'intereffoient qu'à leur intereft propre.

Tres-mal fatisfaicts & auec peu d'efperance pour l'aduenir, ils fe mirent en chemin pour repaffer la mer, & partirent du port de Honfleur dans le nauire du Capitaine Morel, Dieppois, l'unziefme iours* de Mars 1617. Il eft vray que l'on a quelque fois le temps propre & fauorable nauigeant en mer; mais c'eft dans une inconftance fi grande & une bonace fi fubitement changeante, que l'on n'a pas à peine || 33
goufté de l'agreable faueur d'un petit zephir qui enfle doucement nos voiles, que l'on experimente les furies de la mer, les flots bondiffans & la cholere de quelque orage qui vous va menacant d'une prochaine ruine.

C'eft l'humeur de la mer, & l'inftabilité des vents qui vous mettent fouuent dans les extremitez du defefpoir en l'efperance, & de la ioye dans la trifteffe; ô bon Iefus la Croix & la douceur s'entrefuiuent toufiours, & comme fidelles ne fe quittent iamais

que pour un peu, c'eſt Lya & Rachelle, la laide & la belle, le bon & le mauuais temps, le ſoleil & la gresle.

Nos pauures voyageurs n'y penſoient pas lors qu'apres auoir vogué heureuſement un long-temps ils ſe trouuerent enuironnez des glaces enuiron ſoixante lieuës au-deça du grand banc, qui leur fermerent entierement le paſſage de plus de cent lieuës d'eſtendues, ſans qu'il y eut apparence aucune de pouuoir percer de ſi fortes murailles, ou d'exquiuer le malheur de ſes rencontres, car les vents en auoient detaché des pieces & morceaux qui ſembloient des villes & chaſteaux, puiſſans au poſſible, & qui eut pû ſans une aſſiſtance particuliere de Dieu, euiter le choq de ſes montagnes de glaces.

Tous pleuroient & s'affligeoient & n'y auoit celuy, qui ne fut dans les affres de la mort: ô bon Dieu diſoient-ils, ayez pitié de nous, nous ſommes perdus ſans voſtre ſecours, car les maux nous enuironnent de toutes parts, & puis les meilleurs Catholiques s'adreſſans à nos Peres, les prioient de les confeſſer &
34 ſe || mettoient en eſtat comme s'ils deuſſent mourir, la femme du ſieur Hebert ne ſe contenta pas d'eſtre elle meſme bien diſpoſée, elle esleua encore ſes deux enfans par les coutils pour receuoir leur benediction qu'un chacun imploroit.

Choſe eſtrange, comme ſi le dyable eut minuté la ruyne totale de tous, plus les Catholiques ſe mettoient en eſtat de ſalut & s'humiloient * deuant Dieu, & plus les perils & dangers ſembloient augmenter & les menacer d'une prochaine ruine.

Aux bons iours de Pafques mefme & à l'Afcenfion, Pentecofte, & autres feftes principales, c'eftoit lorf-qu'ils n'efperoient plus autre fepulture que le ventre des poiffons, puis que plus grands& eminents eftoient les dangers & les tourmentes, que plus grandes ef-toient les feftes.

On auoit def-ia prié Dieu pour eux à Kebec les croyans morts & fubmergez, lorfque Dieu leur fift la grace de les deliurer & leur donner paffage pour Ta-douffac, où ils arriuerent à bon port le 14 iour de Iuin, après auoir efté treize femaines & un iour en mer dans des continuelles apprehenfions de la mort, & fi fatiguez qu'ils n'en pouuoient plus.

D'exprimer les actions de graces qu'ils rendirent à Dieu, à la Vierge & aux Saincts, il feroit impof-fible, puifque leur obligation eftoit comme des morts reffufcitez en vie par leur beneficence.

Le P. Iofeph monta à Kebec dans les premieres
barques appareillées, pour aller || promptement af- 35
feurer les hyuernants de leur deliurance, & comme Dieu auoit eu foin d'eux au milieu de leurs plus grandes afflictons & les auoit protegé.

Le P. Paul refta à Tadouffac, où il celebra la faincte meffe pour la premiere fois dans une chapelle qu'il baftit à l'ayde des Mattelots & du Capitaine Mo-rel, auec des rameaux & feuillages d'arbres le plus commodement que l'on peut. Pendant le S. Sacrifice deux hommes decemment veftus eftoient à fes coftés auec chacun un rameau en main pour en chaffer les moufquites & coufins, qui donnoient une merueil-leufe importunité au Preftre, & l'euffent aueuglé ou

faict quitter le S. Sacrifice sans ce remede qui est assez ordinaire & autant utile que facile.

Le Capitaine Morel fist en mesme temps tirer tous les canons de son bord, en action de grace & reiouissance de voir dire la Saincte Messe où iamais elle n'auoit esté celebrée, & après les prieres faictes, pour rendre le corps participant de la feste aussi bien que l'esprit, il donna à disner à tous les Catholiques, & l'après midy on retourna de rechef dans la chapelle, chanter les vespres solemnellement, de maniere que cet aspre desert en ce iour là fut changé en un petit Paradis, où les louanges diuines retentissoient iusques au Ciel au lieu qu'auparauant on n'y entendoit que la voix des animaux qui couuent ces aspres solitudes.

Lorsqu'on batissoit la chappelle, il y auoit plaisir de
36 voir les Sauuages se mettre en peine || pourquoy on vouloit là cabaner (pensant que ce fut pour une habitation), & disoient qu'est-ce que l'on pensoit faire de se mettre en lieu si miserable, où eux mesmes ne se cabanoient iamais (à cause des excessiues froidures) sinon pour la Traicte & la pesche & aucunement pour la chasse, qui n'estoit bonne que dedans les bois; mais quand ils eurent appris que c'estoit pour y chanter les loüanges de nostre Dieu, & pour le remercier d'auoir delivré nos freres du peril des glaces, ils approuuerent nostre dessein & y voulurent assister eux mesmes (en dehors) auec une attention & un silence plus loüable que celuy des heretiques, qui en grondoient entre leurs dents.

Cette chappelle a subsisté plus de six années suspied, bien qu'elle ne fust bastie que de perches & de ra-

meaux comme i'ay dit, mais la modeſtie & retenuë de nos Sauuages n'eſt pas ſeulement conſiderable en cela, mais ce que i'admire encore dauantage, eſt : qu'ils ne touchent point aux barques ny aux chalouppes, que les François laiſſent ſur la greue pendant les hyuers ; modeſtie que les François meſme n'auroient peut eſtre pas en pareille liberté, s'ils n'auoient l'exemple des Sauuages.

Il me ſemble que la Tourterelle & le Roſſignol ſont le vray ſymbole des reprouuez & predeſtinez, car la premiere ne faict que pleurer & l'autre de ſe reſiouir. Le iuſte pâtit & le reprouué ſe reſioüit, l'un eſt touſiours heureux & l'autre touſiours mal-heureux, mais ce touſiours n'eſt qu'un moment deuant l'eternité. O
|| mon Dieu voicy une verité cognuë de bien peu de 37
perſonnes, car on ne faict eſtat auiourd'hui, que de ceux qui ont de quoy & qui ſont en faueur, ô richeſſes & richars vous perirez, vous mourrez & ſerez enſeuelis aux enfers, ſi vous uſez mal des biens que Dieu vous a donné. Et vous ô Roys, oyez & entendez ; & vous ô Iuges de la terre apprenez que ceſte puiſſance laquelle vous exercez maintenant, vous a eſté donnée par ce Dieu tout puiſſant, qui demandera compte de toutes vos œuures, & eſpluchera vos penſées, d'autant que vous eſtans les Miniſtres de ſon Royaume, n'aurez iugé ſelon droiture & equité ny gardé la loi de iuſtice, moins auſſi cheminé conformement à la volonté de voſtre Dieu, pourquoy bien-toſt & fort horriblement, il s'apparoiſtra à Vous, à cauſe de la rigueur du iugement, qui ſera faict à ceux là qui commandent : car la miſericorde eſt pour les pauures :

mais les puiſſans ſeront punis puiſſamment, pourquoy gardez-vous, vous autres qui aſpirez au commandement, puiſqu'il vous doit ſervir de condemnation.

Le bon Capitaine Morel, fort homme de bien & tres-bon Catholique, eſtoit celuy par le moyen duquel nos Peres maintenoient un chacun dans leur deuoir & en bon Chreſtien, car l'exemple d'un chef ſert d'un grand commandement aux ſuiects, mais tous n'enſuiuoient pas neantmoins ſes traces & ſes conſeils, pour ce que tous n'eſtoient pas Catholiques & ſeruiteurs de Dieu comme luy, comme il a bien teſmoigné du *depuis, aux
38 deſpens de ſa propre || vie, en un voyage qu'il fit au Leuant, auquel ayant eſté pris par les infidelles & barbares, on m'a dit qu'il fut par eux cruellement traicté, & enfin impallé pour n'auoir voulu renier la foy comme auoient faicts pluſieurs de ſes compagnons Mariniers, & partant peut eſtre conté au nombre des Martyrs.

I'ay dit cy-deſſus qu'il ſemble que Dieu n'en vueille qu'aux bons, & laiſſe en proſperité les meſchants, comme les priſonniers des Hurons qu'on engraiſſe pour le feu, mais c'eſt ce qui nous doit encourager & non point affliger, diſans auec l'Apoſtre en toute humilité. A Dieu ne plaiſe que ie me glorifie en autre choſe qu'en la Croix de mon Sauueur.

A mon voyage de la Nouuelle France ie communiquay ſouuent auec un bon Catholique nommé le Capitaine Cananee, qui auoit receu des diſgraces en mer autant qu'homme de ſa condition. Il auoit eſté pris & repris des Pirates tant d'Alger qu'autres, qui l'auoient mis au blanc & reduit à ſeruir ceux qu'il auroit pû au-

paravant commander. Retournant de Canada pour la France le ſieur de Caen General de la flotte luy donna le gouuernement & la conduitte d'un petit nauire, auec 12 ou 13 Matelots Catholiques & huguenots pour conduire à Bordeaux.

Ie deſirois fort paſſer dans ſon bord, tant pour la deuotion que i'auois à la ſaincte Magdeleine de laquelle le vaiſſeau portoit le nom que pour le contentement particulier que ie receuois à la communication de ce bon & ver- || tueux Capitaine, mais ledit ſieur de Caen 39
General & le ſieur de Champlain auec quantité de nos amis me diſſuaderent de m'embarquer dans un ſi petit vaiſſeau, plus ayſé à perir qu'un plus grand, outre l'incommodité de balotage.

Ie me reſolus donc à leur conſeil & me teins à ce qu'ils en voulurent, pendant que ce pauure Cananee print vers la Manche la routte de Bordeaux, d'où nous ne l'euſmes pas à peine perdu de veuë qu'il fut enleué par les Turcs, & mené en captiuité, où il eſt mort comme ie croy en bon Chreſtien, après auoir ſouffert au-delà des forces humaines, & gaigné le Paradis par la Croix.

Faute d'alimens neceſſaires, la pluſpart des François tomberent malades à Kebec. Deux de tuez par les Sauuages qui auoient encore deſſein ſur

les autres & d'un huguenot qui voulut trop tard differer ſa conuerſion.

CHAPITRE V.

Les affaires du Capitaine Morel eſtant expediées à Tadouſſac, on ſe miſt ſous voile pour Kebec, où la neceſſité de toutes choſes commençoit à eſtre grande & importune aux hiuernants, qui ne furent neantmoins
40 gueres ſoulagez pour la venuë des barques qui ne || donnerent pour tout rafraiſchiſſement, à 50 ou 60 perſonnes qu'ils eſtoient, qu'une petite barrique de lard, laquelle un homme ſeul porta ſur ſon eſpaule depuis le port iuſques à l'habitation, de maniere qu'auant la fin de l'année, ils tomberent preſque tous malades de la faim & d'une certaine eſpece de maladie qu'ils appellent le mal de terre, qui les rendoit miſerables & languiſſans, & ce par la faute des chefs qui n'auoient pas fait cultiuer les terres, ou eu moyen de le faire.

Tout l'equipage eſtant arriué à Kebec, chacun ſe conſola le mieux qu'il peut des biens de Dieu, car il n'y en auoit gueres d'autre, force croix & peu de pain. Le retour du P. Ioſeph minuta un autre pareil voyage au P. Dolbeau qui croyoit y pouuoir dauantage, & repreſenter mieux les neceſſitez du païs, mais il eut affaire auec les meſmes eſprits, & touſiours auſſi mal diſpoſez au bien, & partant n'y fiſt rien dauantage que perdre ſes peines & s'en retourner de rechef en Canada en qualité de Commiſſaire auec le frere Modeſte Guines, auſſi mal-ſatisfait de ſes meſſieurs qu'auoit eſté le P. Joſeph.

Ce peu d'ordre les fiſt à la fin reſoudre de recom-

mander le tout à Dieu, ſans ſe plus attendre aux marchands, & faire de leur coſté ce qu'ils pourroient, puiſqu'il n'y auoit plus d'eſperance de ſecours. En ſuitte de quoy un chacun des Religieux ſe propoſa un pieux & particulier exercice auec l'ordre du R. P. Commiſſaire, les uns d'aller hyuerner auec les Monta || 41
gnais, les autres d'adminiſtrer les Sacremens aux François, & ceux qui ne pouuoient davantage chantoient les loüanges de noſtre Dieu en la petite Chappelle, inſtruiſoient les Sauuages qui les venoient voir & vacquoient à la ſainčte Oraiſon, & à ce qui eſtoit des fonctions de Religieux.

Pendant le voyage du P. Dolbeau, le P. Ioſeph fiſt le premier mariage qui ſe ſoit faičt en Canada auec les ceremonies de la S. Egliſe, entre Eſtienne Ionqueſt Normand, & Anne Hebert, fille aiſnée du ſieur Hebert, qui depuis un an eſtoit arriué à Kebec, luy, ſa femme, deux filles & un petit garçon, en intention de s'y habituer & y perſeuerent encores à preſent, nonobſtant les grandes trauerſes des anciens marchands qui les ont traičtez auec toutes les rigueurs poſſibles, penſans peut eſtre leur faire perdre l'enuie d'y demeurer & à d'autres meſnages de s'y aller habituer qu'en condition de ſeruiteurs ou pluſtoſt d'eſclaues, qui eſtoit une eſpece de cruauté auſſi grande que de ne vouloir pas qu'un pauure homme ioüiſſe du fruičt de ſon trauail. O Dieu partout les gros poiſſons mangent les petits.

Meſſieurs les nouueaux aſſociez ont à preſent adoucy toutes ces rigueurs & donné tout ſuiet de contentement à ceſte honneſte famille qui n'eſt pas peu à ſon ayſe, &

promettent encores de tres-fauorables conditions & un bon traictement à toutes les autres familles qui s'y voudront aller ranger qui de pauures icy, se peuuent rendre là facilement accommodés, s'ils sont gens de
42 bien || & soigneux de trauailler, car les mauuais, ny les faineans, ne sont bons nulle part.

Pour un surcroy de mal-heur, auec les maladies & les necessitez qui estoient tres-grandes dans l'habitation, on estoit menacé de huict cens Sauuages de diuerses nations, qui s'estoient assemblez ès trois Rivieres à dessein de venir surprendre les François & leur coupper à tous la gorge, pour preuenir la vengeance qu'ils eussent pû prendre de deux de leurs hommes tuez par les Montagnais enuiron la my Auril de l'an 1617.

Mais comme entre une multitude il est bien difficile qu'il n'y aye diuers aduis. Cette armée de Sauuages pour auoir esté trop long-temps à se resoudre de la maniere d'assaillir les François, en perdirent l'occasion, plus par diuine permission, que pour difficulté qu'il y eut d'auoir le dessus de ceux qui y estoient des-ja plus de demi morts de faim & abattus de foiblesse. Le Capitaine La Foriere (que i'ay fort cognu) fin & cault entre tous les Sauuages & capable de conduire quelque bonne entreprinse, voyant leur coup failli, & bien certain que les François auoient retrouué les corps morts sur le bord de la riuiere, & sceu le mauuais dessein de leur assemblée, vint à l'habitation où un nommé Beauchesne commandoit pour lors, & faisant de || l'effaré & comme ne sçachant pas que les François eussent des-ia esté aduertis, dit qu'il luy

vouloit parler en ſecret & à tous ceux de ſes gens qui auoient de l'eſprit, c'eſt-à-dire quelque authorité, || 43
charge ou office au Conſeil, & que les autres n'en entendiſſent rien : voyez la fineſſe du bon homme, pour deſcouurir une choſe qu'on ſçauoit deſ-ia & qu'il ne pouuoit taire qu'en ſe rendant coupable.

Il leur dit donc, comme deux François auoient eſté tuez par des Sauuages particuliers qu'il ne cognoiſſoit point, & de plus qu'il y auoit aux trois Riuieres enuiron huict cens ieunes hommes de diuerſes nations, aſſemblez pour leur venir coure ſus & ſe rendre maiſtre de l'habitation, & que pour ſon particulier il n'auoit iamais eſté conſentant d'une ſi meſchante reſolution, de laquelle il les auoit bien voulu aduertir, afin qu'ils ſe donnaſſent ſur leur garde, & que pour un plus euident teſmoignage de ſa fidelité, il vouloit cabaner auprès d'eux, & moyenner quelque accommodement entr'eux & les Sauuages.

Nos Peres & tous ceux du Conſeil, iugerent bien à la contenance du bon homme & en tous ſes diſcours, qu'il traictoit pour ſon intereſt particulier, d'eſtre continué dans l'amitié des François auſquels il n'auoit peu nuire, & n'eſtre pas declaré ennemy de ceux de ſa patrie qu'il ſembloit abandonner pour ſe ioindre à nous, mais d'un procedé ſi ſubtil & une inuention ſi gentille, qu'il eut par ceſte ſageſſe des preſens de toutes les deux parties.

Or après pluſieurs alleés & venuës, l'armée ſauuageſſe conſiderant, que difficillement pourroient ils prendre les François ſans ar- || mes, comme ils euſſent 44
pû faire quelque temps auparauant, & n'ayant plus de

quoy viure, ny moyen de chasser ny pescher, pour n'en estre la saison. Ils enuoyerent le mesme la Foriere demander pardon & reconciliation auec les François, auec promesse de mieux faire à l'aduenir, ce qu'ils obtindrent d'autant plus facilement que la paix estoit necessaire à l'une & à l'autre des parties. En suitte ils envoyerent quarante canots de femmes & d'enfans pour auoir de quoy manger, disans qu'ils mouroient tous de faim, ce que consideré par ceux de l'habitation, ils leur distribuerent ce qu'ils purent, un peu de pruneaux & rien plus, car la necessité estoit grande partout entre nous aussi bien qu'entre les Sauuages : laquelle fut cause de nous faire tous filer doux & tendre à la paix.

La chose estant reduite à ce point, il ne restoit plus qu'à conclure les articles, mais pour ce que les Sauuages demeuroient tousiours à leur ancien poste, on enuoya sauf conduit à leurs Capitaines pour descendre à Kebec, où ils arriuerent chargez de presens & de complimens auec des demonstrations de vraie amitié, pendant que leur armée faisoit alte à demi lieuë de là.

Les harangues ayans esté faictes & les questions necessaires agitées auec une ample protestation des Montagnais qu'ils ne cognoissoient les meurtriers des François, ils offrirent leurs presens & promirent qu'en tout
45 cas ils satisferoient à ceste mort. Beauchesne & || tous les autres François estoient bien d'auis de les receuoir à ceste condition ; mais le P. Ioseph le Caron & le P. Paul Huet, s'y opposerent absolument, disans qu'on ne deuoit pas ainsi vendre la vie & le sang des Chrestiens pour des pelleteries, & que ce seroit tacitement

autoriſer le meurtre, & permettre aux Sauuages de ſe
vanger ſur nous & nous mal-traicter à la moindre fan-
taſie muſquée qui leur prendroit, & que ſi on receuoit
quelque choſe d'eux, que ce deuoit eſtre ſeulement en
depoſt & non en ſatisfaction, iuſques à l'arriuée des
nauires, qui en ordonneroient ce que de raiſon. Ainſi
Beaucheſne ne receut qu'à ceſte condition.

De plus nos Peres inſiſterent que les meurtriers de-
uoient eſtre repreſentez, mais ne l'ayant pû obtenir ſur
l'excuſe que les Sauuages faiſoient de ne les cognoiſtre
point. Ils leur demanderent deux oſtages pour aſſeu-
rance qu'ils les repreſenteroient venans à leur cognoiſ-
ſance, & eſtant interpellé, ce qu'ils promirent faire, puis
nous donnerent les deux oſtages qui furent deux gar-
çons, l'un nommé Nigamon, & l'autre Tebachi, aſſez
mauuais garçon bien qu'il fuſt fils d'un bon pere, pour
le premier il eſtoit aſſez bon enfant & ſe porta touſiours
au bien. Nos Peres l'inſtruirent à la foy & aux lettres
pendant tout un hyuer qu'il demeura auec nous, & à
l'arriuée des nauires il eut eſté bien ayſe d'aller en
France pour viure parmi les Chreſtiens, mais ny luy
ni eux ne le peurent obtenir des || Marchands, non 46
plus que pour pluſieurs autres ; pour le ſecond il s'en-
fuit après auoir eſté quelque temps à l'habitation, de
quoy on ne ſe mit guere en peine, auſſi n'y auoit il
guere d'eſperance de pouuoir faire d'un ſi mauuais
garçon un bon Chreſtien.

Les Nauires qu'on attendoit au Printemps arriue-
rent fort tard particulierement le grand dans lequel
commandoit le ſieur du Pont Graué, le petit arriua
aſſez fauorablement, mais ſi peu muni de victuailles

qu'il n'en auoit quaſi que pour ſon voyage, cependant
on ne ſçauoit plus que manger, tout le magaſin eſtoit
deſgarni & n'y auoit plus de champignons par la cam-
pagne, ny de racines dans le iardin; on regardoit du
coſté de la mer & on ne voyoit rien arriuer, la ſaiſon ſe
paſſoit & tous ſe deſeſperoient du ſalut du ſieur du
Pont & d'eſtre ſecourus aſſez à temps. Les Religieux
eſtoient aſſez empeſchez de conſoler les autres pendant
qu'eux-meſmes patiſſoient plus que tous. Leur recours
principal eſtoit à la ſaincte Oraiſon & aux larmes qui
leur ſeruoient en partie de pain, & taſchoient de con-
ſoler les pauures hyuernans en leur preſchant la pa-
tience & d'eſperer en Dieu qui n'abandonne iamais
les ſiens au beſoin, & comme le P. Paul leur eut re-
commandé de prier pour ledit ſieur du Pont, pendant
que luy meſme diſoit la ſaincte Meſſe à ſon intention,
ils ſe prirent tous à plorer & ſe lamenter auec tant de
vehemence qu'ayant flechi Dieu à exaucer leurs vœux
47 il leur fiſt la || grace de voir peu de iours après ledit
ſieur du Pont auec le grand Nauire qu'ils penſoient
eſtre perdus, eſtre dans leur port aſſeuré, ce qui leur
cauſa une ioye telle que l'on peut penſer.

Si iamais ils deuſſent loüer Dieu ce fut lors, car le ſubiect y eſtoit grand & puiſſant, comme des perſonnes ſecouruës au temps qu'ils croioient tout perdu & les choſes plus deſeſperées, les louanges qu'ils en rendirent à Dieu furent accompagnées non plus de larmes de triſteſſes, mais de ioye auec un tel excès qu'ils en eſtoient comme hors d'eux meſmes, dont la nature par ſes deux paſſions fut quaſi eſtouffée & comme n'ayant plus de ſentiment. Le ſieur du Pont

entra dans la chappelle auec les autres pour y rendre luy mesme ses vœux & accompagner leur deuotion comme il fist auec un rare exemple, car comme ils auoient esté dans le hazard de mourir de faim, luy d'autre costé auoit pensé perir dans les eauës, & estre enseuely dans le ventre des poissons.

De ceste quantité de malades que la necessité auoit alité, n'en mourut neantmoins aucun fors un huge-not Escossois, qui selon les apparences ne deuoit pas si tost mourir, ie croy que ce pauure homme estoit hé-retique plustost par respect humain, & peur de desplaire à son maistre qu'autrement, puis qu'estant d'une reli-gion si contraire à la nostre il desiroit neantmoins auoir le P. Paul à sa mort & non plustost, comme si Dieu luy eut donné || parolle & choix de l'heure de sa 48
conuersion, & en auoit fort enchargé la dame Hebert, laquelle ne voulant manquer à une œuure si charitable & qui concernoit la conuersion & le salut d'une ame egarée, en fist son deuoir & pria le Pere de s'y trouuer, ce qu'il fist à l'instant mesme, mais comme il pensa luy parler de son salut & de se remettre dans le giron de la S. Eglise par une vraye conuersion à Dieu, il luy respondit d'une voix affreuse, souuent reïteree; mon Pere il est trop tard, il est trop tard, & n'en pû iamais tirer autre responce pendant trois quarts d'heure de temps qu'il demeura là auprès de lui, & mourut ainsi desesperé de la misericorde de Dieu, rendant son ame miserable entre les mains de Sathan, qui l'emporta au profond des enfers en puni-tion de son ingratitude & pour auoir refusé la grace au temps que Dieu la luy presentoit. Pour nous ap-

prendre à nous autres, de n'attendre point si tard nostre conuersion & l'amendement de nostre vie, peur de ne pas trouuer Dieu quand nous le chercherons, s'il ne nous a trouué quand il nous a cherché.

Le sieur du Pont ayant mis ordre à tout ce qui estoit necessaire pour l'habitation & consolé un chacun de ses victuailles, il monta aux trois Riuieres pour la Traicte, où le P. Paul fist dresser une Chappelle auec des rameaux pour la saincte Messe qu'il y celebra tout le temps qu'on fut là. Il excita aussi Beauchesne & tous les autres François de faire les feux de la S.
49 Pierre & de tirer en l'honneur du Sainct || tous les perriers de la barque. Le Borgne de l'Isle Capitaine Algoumequin y estoit present, mais comme on luy vint à dire de se retirer de derriere le perrier qu'on alloit tirer, il s'en scandaliza & n'en vouloit rien faire, disant que les vrais Capitaines n'auoient point de peur, mais on le contraignist pourtant de se retirer, qui fut bien à la bonne heure pour luy & pour les François, car le perrier creua & ietta sa culasse par le mesme endroit d'où on l'auoit faict sortir, & s'il luy fut mesarriué nonobstant l'aduertissement qu'on luy auoit donné ceux de sa nation l'eussent creu tué à dessein, & nous eussent faict la guerre unis auec tous les autres Sauuages, lesquels quoy que moins armez que les François estoient capables de nous troubler & venir à main armée iusques à l'habitation, où on n'est pas si fort qu'on aye besoin d'ennemis plus forts que les mousquites & la faim. La Traicte estant finie & les Sauuages partis, chacun rentra dans les barques qui se rendirent promptement à Kebec, où il fut iugé à

propos & neceffaire aux PP. Paul & Pacifique du Pleffis, de faire un voyage en France dans les premiers Nauires qui fe mettroient fous voile, pour le bien du païs, ce qu'ils executerent comme bons Religieux, la mefme année, & reuindrent la fuiuante auec le Pere Guillaume Poulain, fans auoir pû gaigner fur l'efprit des Marchands non plus que les autres Religieux precedens.

Du premier Iubilé gaigné en la Nouuelle France. De la mort du Frere Pacifique, & du commencement de noftre Conuent de Saina Charles en Canada, auec une lettre du P. Denis Iamet, Commiffaire traiaant de noftre eftabliffement. 50

Chapitre VI.

Il ne fuffit pas au malade d'auoir une bonne medecine pour fe faire quitte de fon mal, il la faut aualler fi l'on en veut receuoir guerifon. Dieu eft mort pour tous, mais tous ne cooperent point à la grace, & par ainfi tous ne feront pas fauuez. Ie m'efioüy maintenant en mes fouffrances pour vous & accomplis le refte des afflictions de Iefus-Chrift, en ma chair pour fon corps qui eft l'Eglife, difoit le S. Apoftre aux Coloff. 1.

Le R. P. Dolbeau comme un bon pere fpirituel

qui a ſoing de ſes oüailles, apporta de France un Iu-
bilé obtenu de noſtre S. Pere le Pape pour la Nou-
uelle France, lequel il publia le 29 Iuillet 1618 dans
la Chappelle de Kebec (car il n'y a pas encore d'E-
gliſe) & en fiſt faire la proceſſion pour l'ouuerture
cinq ou ſix iours après ſon arriuée, au grand conten-
tement & conſolation d'un chacun, pour eſtre le pre-
51 mier qui ſe ſoit iamais gaigné dans le Canada. || Le
P. Ioſeph qui deſ-ia auoit paſſé une année entière
dans le pays des Hurons, deſira auſſi d'aller hyuer-
ner auec les Montagnais pour apprendre leur langue
& les inſtruire par après en la foy, il partit le 9 de
Nouembre 1618 auec un ieune garçon François, qui
deſiroit ſe rendre capable de ſeruir un iour de truche-
ment à la compagnie des marchands. Les peines &
les incommoditez qu'ils ſouffrirent furent tres grandes
à la verité, car outre qu'il leur falloit ſouuent changer
de place, & faire tous les iours de nouueaux trous
dans le profond des neiges pour ſe pouuoir coucher &
y paſſer les longues nuicts de l'hyuer, la fumée & les
grands froids luy donnoient encore bien de la peine,
mais beaucoup plus la faim & la neceſſité lors que
manquans de chaſſe, ils ne ſçauoient de quoy ſe raſſa-
ſier, & cela leur arriuoit aſſez ſouuent par le mauuais
meſnage des Sauuages, car lorſqu'ils auoient de quoy
ils faiſoient iour & nuict bonne chère & bon feu, ſans
ſans ſe ſoucier du lendemain, mais quand tout eſtoit
diſſipé & que la chaſſe & la peſche ne leur en diſoit
point, vous euſſiez veu alors des gens bien empeſchez
à contenter des ventres qui n'auoient point d'oreilles.

Quand on veut aller demeurer ou hyuerner auec les

Sauuages errants, on ſe met ſous la conduite d'un de leur chef de famille, lequel a ſoing de vous nourrir & heberger comme ſon domeſtique, ou comme ſon enfant, car de ſe mettre au commun on ne ſeroit || pas 52
bien, & ſi on n'y pourroit ſubſiſter longuement, pour ce qu'ils ſe ſeparent ſouuent pour la chaſſe, les uns d'un coſté & les autres d'un autre, & par ainſi ne pouuant faire voſtre cas à part, faudroit que mouruſſiez de faim ou que retournaſſiez auec les François.

Celuy auec lequel le P. Ioſeph hyuerna ſe nommoit Choumin, qui ſignifie en langue Montagnatte un Raiſin, les François l'appelloient le Cadet à cauſe qu'il eſt fort propre & net de ſa perſonne, ſent peu ſon ſauuage, & rend tout le ſeruice qu'il peut aux François qu'il ayme cordialement & veritablement, & non feintement ou auec diſſimulation comme l'on faict pour le iourdhuy.

Pendant cet hyuernement, la femme de Choumin accoucha d'un garçon qu'il voulut eſtre nommé Pere Ioſeph, qui eſtoit le plus grand ſigne d'amitié qu'il eut pû temoigner à ce bon Pere, car en effect il l'aymoit de cœur & d'affection. Il luy dit doucement : Pere Ioſeph mon frere (ainſi l'appelloit-il) voilà ma femme qui eſt accouchée d'un garçon, comment l'appellerons nous, ie voudrois bien qu'il ſe nommaſt Pere Ioſeph. A quoy le Pere luy repartiſt qu'il vaudroit mieux qu'il luy donnaſt le nom de monſieur du Pont l'un des Capitaines & Chefs de la Traicte, qui ſeroit un bon moyen de ſe faire aymer de luy & de profiter en ſes viſites. Car diſoit le Pere Ioſeph, mon amitié t'eſt des-ia toute acquiſe & t'aymeray touſiours ſans cette gratification, &

53 en outre ie ſuis pauure & hors de la puiſſance de te || pouuoir faire du bien comme peut monſieur du Pont, aduiſe donc bien à ce que tu dois faire, afin que tu ne t'en repente *point par après : car ie te dis de rechef que ie t'ayme & ne te peux faire riche. Il n'importe, reſpondit Choumin, j'ayme bien monſieur du Pont & tous les François, mais ie t'ayme encore plus qu'eux tous. C'eſt pourquoy ie veux qu'il ſe nomme Pere Ioſeph, & quand il ſera grand ie te le donneray pour l'inſtruire & demeurer auec toy, car ie ne veux point qu'il ſoit marié, ains qu'il ſoit habillé & viue comme toy.

Et puis luy monſtrant ſon autre fils qui eſtoit celuy qui a eſté depuis baptiſé à noſtre Conuent de Kebec, & trauaillé par le demon, luy dit : en voicy encore un autre que ie te donneray quand il ſera un peu plus grand pour enuoyer en France, & veux qu'il ſoit baptiſé & viue encore comme toy, ſans femme & en meſme habit. Ils eurent pluſieurs autres entretiens ſur ce ſujet, dans leſquels le P. Ioſeph prenoit occaſion de luy parler de Dieu & de noſtre croyance, & le Sauuage de l'entretenir de leurs reſueries & ſuperſtitions auſquelles il recognoiſſoit luy meſme par les raiſons du Pere, un grand aueuglement. Puis fut conclud que le nouueau né ſe nommeroit Pere Ioſeph, & y eſt encore appellé par les François & par tous ceux de ſa nation.

Le 30 de Novembre parut ſur leur orizon la meſme commette qui paroiſſoit en France iuſqu'au 22 de Decembre, qu'elle ne ſe vit plus, tellement qu'on pouuoit
54 donner là la || meſme interpretation qu'on en donnoit icy. Pluſieurs eſcriuains ont employez leur plume & leur temps pour deſcrire des effects des commettes, &

bien que se soit chose naturelle & contingente selon les
Astrologues, si est-ce qu'ils nous font croire qu'elles
sont ordinairement comme un signal donné de Dieu,
de plusieurs grands mal-heurs qui nous doiuent arri-
uer, comme les evenemens passez & presens nous le
tesmoignent assez, car depuis la derniere qui parut l'an
1618 nous n'auons veu que guerres & miseres dans
une partie des Prouinces de la Chrestienté & en ver-
rons encore de bien grandes, car le glaiue de Dieu n'est
pas encore rengainé, ny ses verges iettées au feu, ce se-
ra pour quand il vous plaira Seigneur, qui cognoissez
les meschans & ceux qui molestent vostre Eglise &
vostre peuple.

L'Hyuer estant passé, & le Printemps pluuieux
commencant à descouurir les terres partout aupara-
vant couuerte *de neiges, le bon Pere Ioseph prit con-
gé de ses Sauuages & en partit pour reuenir entre ses
freres l'unziesme de Mars 1619.

La vie & la mort sont entre les mains de Dieu, &
personne n'est certain de l'heure de son trespas, non
plus que de son salut, ou de sa condamnation, car
comme dit l'Apostre, personne ne sçait s'il est digne
d'amour ou de hayne, du feu ou de la gloire, du bien
ou du mal, de l'enfer ou du Paradis, car pour parfait
qu'on soit il y a tousiours à craindre, iusques à || ce 55
qu'on aye passé le pas, mais pas espouuentable : l'ins-
tant de la mort, qui nous doit faire trembler au seul re-
souuenir de nos pechez, bien-heureux sont les Morts
au Seigneur & qui ont vescu en leur vie comme ils ont
desiré d'estre trouué en la mort, car comme nous ne
mourons qu'une fois, il faut tascher de bien mourir, &

on ne peut bien mourir qu'en bien viuant, comme a fait noſtre bon frere Pacifique decedé à Kebec le 23 d'Aouſt l'an 1619.

Ce bon Religieux eſtoit doüé de beaucoup de belles vertus & des qualités requiſes en un vray frere Mineur, mais il auoit ſur toutes la charité en ſinguliere recommandation, car quand il eſtoit queſtion d'aſſiſter le prochain il y alloit comme un homme pour gaigner des piſtoles, mais des piſtoles du Paradis. I'ay quelquefois veu les Superieurs le reprendre de ceſte trop grande ardeur, mais il les prioit de ſi bonne grace que cognoiſſant ceſte grande compaſſion qu'il auoit dans ſon ame, laquelle s'eſtendoit iuſques aux animaux meſmes auſquels il ne pouuoit faire de mal, ils le laiſſoient faire ſes œuures de charité, & à la fin eſtant tombé malade Dieu le voulant remunerer de ſes trauaux paſſez, il deceda ledit 23 iour d'Aouſt après auoir receu tous ſes ſacremens en grande deuotion, & fut enterré à la Chappelle de Kebec auec les ceremonies de la S. Egliſe, regretté d'un chacun & pleuré preſque de tous, tant des Chreſtiens que des Sauuages, qui perdirent en
56 luy un grand ſupport || & la principale de leur conſolation en maladie.

Le 7 Septembre de la meſme année 1619, pluſieurs de nos amis nous ayans aſſeuré de quelques aumoſnes, & entre autres le ſieur des Boues, Grand Vicaire de Pontoiſe noſtre Sindique (encor que la qualité ne luy en fut donnée que l'année d'après) & le ſieur Houel Secretaire du Roy, nos deux principaux bien-facteurs pour le Canada, l'on commenca d'amaſſer les materiaux & de ioindre la charpenterie de noſtre Conuent

de Noſtre Dame des Anges, où le Pere Dolbeau fiſt mettre la premiere pierre le 3 Iuin 1620.

Nos Religieux trouuerent l'inuention de faire conſtruire un four à chaux, qui leur ſeruoit merveilleuſement pour adoucir les frais de noſtre baſtiment. Il n'y eut que les iournées & l'entretien de dix ou douze ouuriers que nous euſmes peines de faire payer par de nouuelles queſtes, que nous fiſmes à Paris & partout ailleurs chez de nos amis, car les marchands ne ne nous y aſſiſtoient preſque en rien (excepté le ſieur du Pont Graué en ce qu'il pouuoit de ſon particulier) & ſe contentoient de nous donner la nourriture de ſix Religieux comme ils y eſtoient obligez dès noſtre entrée audit païs, & depuis par articles accordez par Monſeignеur le Duc de Montmorency Vice-Roy de Canada, &c.

Leſdits de Caen ou leur dite Societez ſera tenuë de nourrir ſix Peres Recollects à l'ordinaire, compris deux qui feront ſouuent aux || deſcouuertures dans le 57
païs parmy les Sauuages. Faict & arreſté double entre nous ſoubſignez eſdits noms, à Paris le huictieſme iour de Nouembre 1620. Dolu de Caen, ainſi ſigné.

Or, en ce temps là eſtoit pour Commiſſaire de nos Peres de Canada, le R. P. Denis Iamet, lequel apportoit tout le ſoing poſſible à l'advancement tant pour le ſpirituel que pour le temporel du païs, & pour ce que la lettre qu'il en eſcriuit à Monſieur le Grand Vicaire de Pontoiſe le ſieur de Boues, vous en peut dire les vrayes particularitez mieux que ie ne ſcaurois de mon inuention & de ma plume baiguaiante ie l'ay icy deſcrire pour voſtre contentement.

Lettre du P. Denis Iamet Recollect au sieur des Boues, Grand Vicaire de Pontoise.

Pax Christi.

Monsieur,

Comme il n'y a rien qui charme & agree mieux
aux esprits genereux que les hautes entreprises,
aussi n'ayment ils personne que ceux qui poussez de
mesme generosité, secondent leurs volontez. Vous
sçaués, Monsieur, quel est nostre dessein ie le vous ay
58 *manifesté sans vous en rien cacher, il est petit en* ||
son principe, mais si Dieu y continuë ses benedictions,
il sera sans doute grand, puisque Dieu vous a impri-
mé en l'ame le desir de bien faire en la Nouuelle
France (comme vous faictes tous les iours en l'an-
cienne), & de seconder ceux qui pour l'amour de Dieu
& du salut des ames, quittent la douceur de leur pa-
trie pour s'establir en un pays sauuage & inculte,
afin qu'en cultiuant les terres, l'on trouue moyen de
cultiuer les ames. Ie ne puis que ie ne vous honore, &
que ie ne prie Dieu cent & cent fois pour vostre pros-
perité & santé & que ie ne vous escriue de nostre
voyage & comment nos entreprises ont mieux reus-
sy que nous ne pensions, en nostre partement, donc
nous nous diuisames en deux bandes. Ie partis le
premier auec l'un de nos freres appellé F. Bona-
uenture, dans le premier Nauire qu'on nomme le

Sallemande, nous ſortiſmes du Haure de Honfleur le Dimanche de la Paſſion & nous arriuâmes le ſamedy des Octaues de l'Aſcenſion, dans le port de Tadouſſac, qui eſt un port naturel, où ils ont accouſtumé de retirer les Nauires, ce pendant qu'auec les barques ils montent amont la riuiere pour traicter auec les Sauuages. A noſtre arriuée nous ſçeumes que le ſieur du Pont Graué Capitaine pour les Marchands dans l'habitation, auoit commencé à nous faire || baſtir une maiſon (laquelle depuis noſtre ar- 59
riuée nous auons faict acheuer) dont ie fus fort reſioüy tant pour l'aſſiette du lieu, que de la beauté du baſtiment, le corps du logis donc eſt faict de bonne & forte charpente, & entre les groſſes pièces une muraille de 8 & 9 *pouces iuſque à la couuerture, ſa longueur eſt de trente quatre pieds, ſa largeur de vingt deux, il eſt à double eſtage: nous diuiſons le bas en deux: de la moitié nous en faiſons noſtre Chappelle en attendant mieux: de l'autre une belle grande chambre, qui nous ſeruira de cuiſine & où logerons nos gens: au ſecond eſtage nous auons une belle grande chambre, puis quatre autres petites: dans deux deſquelles que nous auons faict faire tant ſoit peu plus grandes que les autres, il y a des cheminées pour retirer les malades, à ce qu'ils ſoient ſeuls: la muraille eſt faicte de bonne pierre, bon ſable & meilleure chaux que celle qui ſe faict en France, au deſſoubs eſt la caue de vingt pieds en carré & ſept de profond.*

Nous auons auſſi faict faire trois guarittes pour la deffence de noſtre logis, une de cinq pieds en

*carré, dans le milieu du pignon qui regarde le Sep-
tentrion & deux autres de quatre pieds aux deux
coings d'iceluy qui regarde le Midy, nous ſerons
60 une demy lune de- || uant noſtre porte auec des boiſes
fortes, afin qu'elle ne ſoit aiſée à attaquer. Quant
à l'aſſiette du lieu elle eſt des plus belles du pays,
car le fonds de la terre eſt tres-bon, & ſans pierre
aucune, les arbres y ſont clairs & pour tant aiſez à
deſerter, nous auons du coſté du Septentrion la pe-
tite Riuiere qui neantmoins n'eſt pas petite, princi-
pallement quand la mer eſt pleine, mais elle ſe
nomme ainſi en comparaiſon de la grande, dans la-
quelle elle ſe va emboucher, nous auons un foſſé du
coſté de l'Orient, & fort profond & large, un autre
du coſté de l'Occident, dans leſquels y a des ruiſ-
ſeaux d'eau qui ſe vont preſque rencontrer du coſté
du Midy, il ſe s'en faut pas plus de cinquante pieds :
ſi bien que nous ſommes preſque comme dans une
isle de fort belle eſtenduë. Tout le pays de-ça & de-
là la Riuiere eſt de meſme façon de terre, nous auons
auſſi la commodité des prés le long de ceſte petite
riuiere; au bord de laquelle nous ſommes baſtis : ne
aut qu'arracher certaines brouſſailles qui rompent
les faux quand on fauche, ſi bien que la nourriture
du beſtail nous ſera fort ayſée : nous auons amené
un Aſne & une Aneſſe pour noſtre commodité, nous
nourriſſons auſſi des Pourceaux, un couple d'oyes
masle & femelle, ſept paires de volailles, quatre
paires de Cannes.*

61 *|| Quand aux vaches & cheures, nous ne ſommes
pas en volonté d'en nourrir que l'année prochaine*

que nous ferons mieux accommodez : entre la riuiere qui est fort poissonneuse & les fossez, nous ferons faire quatre autres fossez, de douze pieds de large en hault, de six en bas & de huict de profond, tant pour faire euacuer les eaux qui degoustent de tous costez dans nostre caue, que pour nous fortifier contre tous ennemis.

*Nous auons trois Maistre * Charpentiers auec un Maistre Masson & son fils, quatre autres hommes pour trauailler à la terre, & des viures pour les bien nourrir un an, au bout duquel si nous sommes assistés nous prendrons cinq ou six bons deserteurs qui ne cesseront de deserter la terre, & esperons que dans deux ans nous pourrons nourrir douze personnes sans rien mandier de la France, parceque nous auons du grain suffissamment pour faire du pain, & de la biere, & des cochons assés pour faire lard sans les autres viandes, que nous nourrirons comme Poulles, Oyes, Cheures & Vaches, sans aussi l'abondance du poisson qui se pesche ès riuieres, & l'abondance des Canards & Oyes sauuages qui viennent tout deuant nostre conuent, depuis la fin d'Aoust iusques à la*
Toussaincts, sans enfin l'anguille || que nous sallerons 62
au commencement de Septembre, & l'Elan que nous aurons pour un peu de pain des Sauuages, quand les neiges seront grandes, & autres mille petites commodités: toute sorte de légumage, d'herbages & racines viennent grandement bien, nous sommes esloignés enuiron une petite demy lieuë de l'habitation, la chaux se faict à cinq cens pas de nous, rien ne nous manque graces à Dieu, que moyen d'entre-

tenir pour deux ans ſix ou huict bons garçons pour trauailler à la terre. Pour nous au bout deſquels nous pourrons entretenir des familles ſans beaucoup de frais, & auſſi peu à peu peupler le païs & faire ce que nous pretendons, ſçauoir eſt un ſeminaire pour y nourrir & inſtruire les enfans des Sauuages, nous en aurions des-ja plus de ſix ſi nous auions moyen de les nourrir, ſe ſeroit une belle amorce pour en prendre dauantage, nous nous ſommes contentés d'un ieune enfant aagé de douze ans, lequel nous auons enuoyé en France par l'un de nos Peres, qui le donnera à quelque perſonne pieuſe pour le faire inſtruire.

Ie vous eſcris clairement de tout, afin que voſtre pieuſe volonté que vous auez aux peuples de la Nouuelle France ſçache & cognoiſſe qu'encore que noſtre
63 *entrepriſe ſoit petite || en ſon commencement, qu'elle eſt pourtant pour deuenir grande auec le temps, ſi Dieu nous continuë ſes benedictions, & ſi nous ſommes ſecondez des gens de bien (le ſieur Guers Commiſſionnaire de Monſeigneur de Montmorency Vice-Roy de ce païs de la Nouuelle France, porteur de la preſente, vous dira de bouche ce que ie vous eſcris, ie vous repete donc la priere que ie vous fis eſtant chez vous, laquelle tendait à vous perſuader de vous ioindre auec nous, vous ne ſerez pas des moindres, ains le premier & chef de l'entrepriſe. Nous vous prions d'accepter le tiltre & qualité de Sindic & Procureur du Seminaire de Canada, & ce pendant qu'en France vous aurez le ſoin de nous amaſſer, nous ſerons en Canada à prudemment em-*

ployer le tout, nous vous refcrirons tous les ans par des hommes dignes de foy, comment le tout fe paffera & ne croyez pas que cefte charge vous foit à peine pour ce que nous trouuerons affez de gens de bien, qui feront tout ce que vous leur commanderez, pour nous feulement nous ferions trop-heureux fi un homme de merite comme vous prenoit la qualité de chef de l'entreprife de Canada, & croyons qu'à voftre exemple plufieurs fe rangeroient de noftre part, & ferions des merueilles deuant fix ans.

‖ *L'année prochaine le R. P. Georges retournera* 64
en France pour nos affaires, vous cognoiftrez quel homme c'eft, ce qu'il peut, & l'efperance que nous auons de faire chofes grandes, fi dès cefte année vous nous voulez ayder, & de ioindre vos pieufes volontez auec les noftres vous vous addrefferés à Monfieur Houel, lequel ledit fieur Guers vous fera voir, nous reftons trois Religieux Preftres en la Nouuelle France, auec le F. Oblat que vous auez veu, refolu de ne iamais abandonner ledit païs, ains d'y faire ce que nous pourrons pour le feruice de Dieu, du Roy & du bien public, ce qui nous releue le cœur eft le bon commencement que nous voyons, & l'apparence belle de faire de grands fruicts, fi le tout ne reüffit pour n'eftre fecondez nous ne laifferons pas d'auoir gloire deuant Dieu, & deuant les hommes, ie fouhaitte auec paffion que vous foiez le premier participant de ce bien.

Nottez fil vous plaift Monfieur, qu'il y a treize ans que l'habitation fubfifte fans que iamais aucuns eftrangers & moins encore les Sauuages qui nous de-

ſirent & nous reçoiuent à bras ouuerts, ayent rien attenté à l'encontre en laquelle habitation nous auons ſemblablement une maiſon & Chappelle, où nos Peres ont faict depuis ſix ans & font tous les
65 *iours le ſeruice Diuin || pour la conſolation des François qui ſont en icelle, i'eſpere des lettres de vous l'année prochaine, qui m'apprendront voſtre dernière reſolution, ce pendant nous viuons en eſperance que Dieu fera reüſſir par voſtre moyen cet auguſte deſſein, & offrirons à ſa diuine miſericorde iournellement nos prières pour tous ceux qui y contribueront, & particulierement pour vous, à qui ie ſuis & ſeray toute ma vie, Monſieur, tres-humble & obeiſſant ſeruiteur en Ieſus, Denis Iamet indigne Commiſſaire des PP. Recollects de Canada. De Kebec ce* 15 *d'Aouſt*, 1620.

On peut cognoiſtre en abregé par cette lettre tout l'eſtat de nos Religieux en Canada, lequel ie deduiray plus amplement cy-après, mais parcequ'il eſt porté en icelle que nos Religieux y ont fortifié noſtre maiſon, faict labourer les terres & nourry du beſtail pour noſtre Seminaire, qui ſembleroit contreuenir à noſtre profeſſion, i'ay trouué à propos de ne vous donner en cela autre reſponce que celle que ledit ſieur grand Vicaire fiſt à celle cy-deſſus, laquelle vous eſclaircira vos doutes, & vous aſſeurera que la neceſſité nous y ayant contraint pour y pouuoir esleuer & inſtruire les enfans des Sauuages, & les Peres meſmes en la loy de Dieu, il y a eu du merite, & non du manquement, autrement il nous eut fallu tout quitter & abandon-

ner la conuersion des Sauuages, qui eut esté une grande faute.

Lettre de Monsieur le grand Vicaire de Pontoise, au Pere Denis Iamet Commissaire des PP. Recollects en Canada. 66

Mon Reuerend Pere,

I'ay receu vostre lettre dattée de Kebec en Canada du quinziesme Aoust mil six cens vingt, pour responce ie vous diray que i'ay grandement admiré la prouidence Diuine, de ce que comme vous me fistes ce bien de me voir icy allant en Canada, ie vous feis entendre mon sentiment sur ceste entreprise, & vostre Reuerence me tesmoigna auoir le mesme, lors que nous en traictions & deliberions ensemble à Pontoise, y craignant beaucoup d'obstacles. Dieu neantmoins l'executoit exactement en Canada, ce qui est comme un petit miracle, qui me faict bien esperer; ie loue & remercie Nostre Seigneur, qu'auez pratiqué le dire de S. Paul, que ie vous auois tant repeté. Prius quod animale deuide quod spiritale. *Ayant* || 67
une maison à part hors l'habitation, qui sera un Conuent où vous & vos Peres & Freres seruirez à Dieu, en l'obseruance reguliere, en prieres, contemplations, sacrifice & penitence, & qui pourra seruir d'un Seminaire de Sauuages, & d'un lieu pour exer-

cer la charité vers les malades. Et en quatrieſme lieu ſera une fortereſſe comme ie vous diſois. Une remarque que i'ay faict, que anciennement les Monaſteres, eſtoient Conuents de perſonnes religieuſes, qui ſeruoient à Dieu iour & nuict, & les ieunes y eſtoient inſtruicts comme il ſe voit en la Regle de S.-Benoiſt, & en la vie de S. Anſelme, & eſtoient auſſi hoſpitaux, ce qui appert en tous les anciens Monaſteres, auſquels il y a ioint un hoſpital ou le lieu où il ſouloit eſtre, & l'on voit dedans les chartres en ces maiſons-là, des legz laiſſez par les fondateurs & bien-faicteurs, tant pour les Religieux, & tant pour l'hoſpital, puis c'eſtoient fortereſſes, pour ſe preualoir contre les incurſions des ennemis, ſoit de la part des infidelles ou autres, en ſigne de quoy nous les voyons encore auiourd'huy clos & fermez de murs crenetez, accompagnez de machicoulis & de tours, qui eſtoient des fortifications du paſſé. Nous voyons cela à Sainct Denis en France, à Sainct Germain
68 *des Prés, à Saincte Geneuiefue, au || Temple, à Sainct Martin des Champs, à Paris & en pluſieurs autres lieux ; c'eſt pourquoy vous deuez zeler que ces quatre choſes ſoient en voſtre maiſon, & faicte* tres-bien de faire cultiuer la terre & meſnager pour vous ayder à fournir aux choſes neceſſaires à une telle entrepriſe, i'en ay communiqué auec des plus celebres Docteurs en theologie, ſeculiers & reguliers reformez, leſquels n'y trouuent aucune difficulté ny ſcrupule nonobſtant voſtre regle parceque c'eſt en ordre & à ceſte fin d'y planter noſtre ſaincte foy, ce qui ne ſe pourroit pas faire autrement ſelon l'ex-*

perience que vous en auez depuis ſix ans, que vos
Peres ſont là ſans y auoir faict beaucoup de fruict,
faute de prendre ceſte voye pour introduire le Chriſ-
tianiſme au milieu de ſes Sauuages, qui ne cognoiſ-
ſent & n'adorent aucune Diuinité. C'eſt un deſſeing
tres-auguſte, que dis-ie, il eſt tout diuin. C'eſt un
œuure d'un incomparable merite, mais auſſi il eſt
beſoin d'eſtre particulierement aydé de Dieu, car
Niſi Dominus ædificauerit domum in vanum labora-
uerunt qui ædificant eam. Non eſt volentis neque cu-
rientis miſerantis ſed Dei, *il faut eſtre tout Apoſto-*
lique & demander inſtamment à Dieu que fa- || ciat 69
nos idoneos Miniſtros, *pour executer une ſi haute &*
diuine entrepriſe, & que tous ceux qui vous aſſiſtent là
les François ſoient pierres viſues fondamentales
pour le baſtiment de ceſte nouuelle Egliſe que vous
voulez aſſembler là à noſtre Seigneur. Il eſt beſoin
que leur vie puiſſe edifier & inſtruire à ſalut ces Sau-
uages, & dauantage en vos ſacrifices tenant noſtre
Seigneur, luy demander miſericorde pour ces infi-
delles, à ce qu'il leur ouvre le cœur pour receuoir la
ſaincte foy & qu'il y prenne pied, comme le prenez
pour luy dans leurs terres. Quæ adaperiat Dominus
cordi illorum in lege ſua & in prœceptis ſuis faciat
eos ambulare. *Et dreſſerez tous vos exercices & diſ-*
ciplines à ceſte fin, enuoyant continuellement des
aſpirations & ſouſpirs vers Dieu à ceſte intention le
demandant à la diuine bonté auec proſtrations &
quelquefois les bras esleuez ou les bras eſtendus en
Croix. Et quand vous ſortez de ces redoutables Au-
tels du grand Dieu viuant, ſoufflez en la face de ces

Sauuages cet eſprit de vie, que vous y venez receuoir, leurs * mettant quelquefois vos mains leſquelles viennent de toucher & contracter ces diuins Miſteres du precieux corps & ſang de noſtre Sei-
70 gneur, || les mettant, dis-ie, ſur leurs teſtes, d'autrefois leur imprimer au front ce ſigne terrible de noſtre redemption la Croix, car mon Reuerend Pere, fides eſt Donum Dei, he ! qui ſommes nous pour penſer faire un œuure & de ſi importante conſequence, ny meſmes un de moindre ſans le concours de Dieu. Il nous faut croire que nous y nuyrons pluſtoſt par nos pechez que d'y ſeruir, c'eſt ſon œuure Domini eſt ſalus, Domini eſt aſſumptio noſtra. Il nous y faut touteſſois employer diligemment & fortement. Quelle ioye à la mort à auoir acquis en grand peuple à Ieſus Chriſt. Quelle gloire dans le ciel de tirer après ſoy, ces Nations. Ie vous rends infinies graces de ce qué voſtre Reuerenée a daigné m'y donner part, m'honorant de la commiſſion que vous m'auez adreſſée par la voſtre, ie l'ay acceptée & accepte tresvolontiers m'en iugeant fort indigne, i'en eſpere toutefois quelque bon ſuccès, veu que Dieu faict ordinairement ſes œuures de rien, & par de foibles & quaſi contraires moyens, comme ie ſuis tel. Et ſa diuine Maieſté, vous ayant inſpiré de vous ſeruir de moyen en ce s. œuure ie luy recommande & faicts recommander, par tous ſes ſeruiteurs & ſeruantes. Pour le temporel, i'ay baillé à Monſieur Houel 200
71 eſcus || pour commencer un Seminaire de ſix petits Sauuages dès ceſte année preſente, lequel s'appellera le Seminaire de S. Charles, au moins que ce grand

Reformateur vous protege, ie vous enuoyrai tous les ans pareille ſomme pour ce ſuiect, & bien dauantage pour vous accroiſtre & dilater, car i'eſpere l'année prochaine vous enuoyer plus de mil eſcus. Ledit ſieur Houel m'a dit, qu'il vous enuoye pour plus de 1200 *liures de viures & commoditez des aumoſnes qu'il auoit à vous, c'eſt un bon ſeruiteur de Dieu, homme d'honneur & de merite, qui s'employe fidellement & infatigablement pour ceſte affaire, Monſieur Guerre vous dira le reſte de ce que i'ay faict & feray Dieu aydant, car ie ſuis du tout dedié à vous ſeruir & aſſiſter en ceſte Apoſtolique entrepriſe. Ie prie noſtre Seigneur la benir & vous conſeruer longuement & heureuſement pour y trauailler fidellement & aduantageuſement, & demeure Mon. R. P. voſtre bien-humble & tres-affectionné à vous ſeruir. Charles de Boues, Grand Vicaire de Pontoiſe ce* 27 *Feurier* 1621.

Comme le R. P. George fut deputé Commis des habitants de Canada vers le Roy, & de la Requeſte qu'il preſenta à ſa Maieſté pour les affaires dudit Canada. 72

Chapitre VII.

Ie n'ay point obſerué ny le temps ny l'année que le R. P. George paſſa en Canada, ny le ſeiour qu'il

y a faiƈt, non plus que de ſon gouuernement, mais
i'ay remarqué qu'il y eſtoit en grand eſtime par les
lettres, que le Roy luy faiſoit l'honneur d'eſcrire, dont
on peut inferer de ſon merite. Or comme les affaires
du Canada n'ont iamais eſté bien priſes, & qu'il y a
touſiours eu des deſordres cauſez de ſon premier fon-
dement, qui n'auoit pas eſté entrepris par les mar-
chands pour la gloire de Dieu (comme i'ay dit en
quelque endroit de ce volume.) Le ſieur de Champlain
& tous les principaux habitans François du Canada,
y deſirans remedier & apporter quelque ordre dans
ces deſordres, firent une aſſemblée generale, en laquelle
ils deputerent le R. P. George vers Sa Maieſté tres-
Chreſtienne, pour luy en faire les tres-humbles re-
monſtrances, & negocier enuers icelle tout ce qu'il
cognoiſtroit eſtre expedient au bien & à l'aduancement
73 du Canada, s'en || rapportant à ſa prudence, à laquelle
ils paſſerent aƈte & procuration autentique pour luy
valoir & ſeruir en temps & lieu, dont en voicy coppie
qui me ſeruira plus que ſuffiſante * de tout ce que
i'ay eſcrit des meſmes deſordres qui ont duré iuſqu'à
la venuë de cette nouuelle Compagnie qui fait &
promet quelque choſe de mieux, dont ils auront de la
gloire.

Sachent tous qu'il appartiendra que l'an de grace 1621 *le* 18 *iour d'Aouſt, du Regne de tres-haut, tres-puiſſant & tres-chreſtien Monarque Louys* 13 *du nom, Roy de France, de Nauarre & de la Nouuelle France ditte Occidentale, du Gouuernement de haut & puiſſant Seigneur Meſſire Henry Duc de Montmorency & de Dampuill, Pair & Admiral de*

*France, Gouuerneur & Lieutenant General pour
le Roy en Languedoc, & Viceroy * des païs & terres
de la Nouuelle France ditte Occidentalle, de la Lieu-
tenance de noble homme Samuel de Champlain, Ca-
pitaine ordinaire pour le Roy en la Marine, Lieu-
tenant General eſdits pays & terres dudit Seigneur
Viceroy, que par permiſſion dudit ſieur Lieutenant
ſe ſeroit faicte une aſſemblée generale de tous les
François habitans de ce païs de la Nouuelle France,
afin d'auiſer des moïens les || plus propres ſur la ruyne* 74
*& deſolation de tout ce païs, & pour chercher les
moïens de conſeruer la Religion Catholique, Apoſtoli-
que & Romaine en ſon entier, l'authorité du Roy inuio-
lable & l'obeiſſance deüe audit Seigneur Viceroy,
aprés que par ledit ſieur Lieutenant, Religieux & habi-
tans, preſence * du ſieur Baptiſte Guers Commiſſaire
dudit Seigneur Viceroy, a eſté conclud & promis de
ne viure que pour la conſeruation de laditte Reli-
gion, obeiſſance inuiolable au Roy & conſeruation
de l'authorité dudit Seigneur Viceroy, voyant ce-
pendant la prochaine ruine de tout le pays, a eſté
d'une pareille voix deliberé que l'on feroit choix
d'une perſonne de l'aſſemblée pour eſtre deputé de
la part de tout le general du pays, afin d'aller aux
pieds du Roy, faire les tres-humbles ſubmiſſions auſ-
quelles la nature, Chriſtianiſme & obligation, rendent
tous ſuiectz redeuables, & preſenter auec toute hu-
milité le cahier du pays, auquel ſeront contenus les
deſordres arriuez en ce pays, & notamment ceſte
année mil ſix cens vingt-un. Et auſſi qu'iceluy de-
puté aille trouuer noſtredit Seigneur Viceroy, pour*

luy communiquer ſemblablement des meſmes deſor-
dres, & le ſupplier ſe ioindre à leur complainte ||
75 pour la demande de l'ordre neceſſaire à tant de mal-
heurs qui menacent ces terres d'une perte future, &
finallement pour qu'iceluy deputé puiſſe agir, re-
querir, conuenir, traicter & accorder pour le Ge-
neral dudit pays, en tout & par tout ce qui ſera l'ad-
uantage dudit pays. Et pour ce que tous d'un pareil
conſentement & de la meſme voix cognoiſſant la
ſaincte ardeur à la Religion Chreſtienne, le zele in-
uiolable au ſeruice du Roy & de l'affection paſſion-
née à la conſeruation de l'autorité dudit Seigneur
Viceroy, qu'a touſiours conſtamment & fidellement
teſmoigné le Reuerend Pere Georges le Baillif Re-
ligieux de l'Ordre des Recollects, ioint ſa grande
probité, doctrine & prudence. Nous l'auons commis,
deputé & delegué, auec plain pouuoir & charge de
faire, agir, repreſenter, requerir, conuenir, eſcrire
& accorder, pour & au nom de tous les habitans de
ceſte terre, ſuppliant auec toute humilité Sa Maieſté,
ſon Conſeil & noſtre dit Seigneur Viceroy d'agreer
ceſte noſtre delegation, conſeruer & proteger ledit
R. Pere en ce qu'il ne ſoit troublé ny moleſté de quel-
que perſonnè que ce ſoit, ny ſous quelque pretexte
que ce puiſſe eſtre, à ce que paiſiblement il puiſſe
76 faire, agir & pourſuiure les affaires || du païs, au-
quel nous donnons de rechef pouuoir de reduire tous
les aduis à luy donnez par les particuliers en un ca-
hier general & à iceluy appoſer ſa ſignature auec
ample declaration que nous faiſons, d'auoir pour
aggreable & tenir pour valable tout ce qui ſera par

iceluy Reuerend Pere faict, ſigné, requis, negotié & accordé pour ce qui concernera ledit pays, & de plus luy donnons pouuoir de nommer & inſtituer un ou deux aduocats au Conſeil de Sa Maieſté, Cours Souueraines & Iuriſdictions, pour & en ſon nom & au noſtre eſcrire, conſulter, ſigner, plaider & requerir de Sa Maieſté & de ſon Conſeil, tout ce qui concernera les affaires de ceſte Nouuelle France, ſi requerons humblement tous les Princes, Potentats, Seigneurs, Gouuerneurs, Prelats, Iuſticiers & tous qu'il appartiendra, de donner aſſiſtance & faueur audit Reuerend Pere, & empeſcher qu'iceluy allant, venant, ou ſeiournant en France, ne ſoit inquieté ou moleſté en ceſte delegation auec particuliere obligation de recognoiſſance, autant qu'il ſera à nous poſſible. Donné à Kebec en la Nouuelle France ſous la ſignature des principaux habitans, faiſans pour le general, leſquels pour auten- || tiquer d'auantage 77
*ceſte delegation, ont prié le tres-Reuerend Pere en Dieu Denis Iamet, Commiſſaire des Religieux, qui ſont en ces terres d'appoſer ſon ſceau Eccleſiaſtique ce iour & an que deſſous * ſigné Champlain, Frere Denis Iamet Commiſſaire, Frere Ioſeph le Caron, Hebert Procureur du Roy, Gilbert Courſeron Lieutenant du Preuoſt, Boullé, Pierre Roye, le Tardif, I. le Groux, P. Deſportes, Nicolas Greffier de la Iuriſdiction de Kebec & Greffier de l'aſſemblée, Guers Commiſſionné de Monſeigneur le Viceroy & preſent en ceſte eslection, ſeellée en placard du ſeel dudit Reuerend Pere Commiſſaire.*

Le bon Pere Georges ayant ſes deſpeches & pris

les aduis de tout ce qu'il auoit à faire, s'embarqua dans les premiers Nauires fretez pour le voyage de la France, où eſtant arriué il employa la viuacité de ſon eſprit, à faire valoir ſa commiſſion & remonſtrer que ſi Sa Maieſté n'auoit un ſoin particulier du Canada & de contribuer aux frais neceſſaires, pour pouuoir mettre le pays en bon eſtat, que iamais on n'en tireroit gloire ny profit non plus que d'une terre abandonnée & deſerte, quoy que bonne de ſoy & de grande eſperance, & afin d'y pouuoir plus ||
78 *preſſamment perſuader le Roy, il luy faict une deduction des richeſſes du pays en la Requeſte & ès aduis ſuiuans qu'il luy preſenta, leſquels s'il* euſſent eſté accomplis & effectués de point en point, comme on luy auoit faict eſperer, la Nouuelle France ſeroit à preſent un beau & riche pays, & la pluſpart de ſes peuples conuertis, au lieu que ce n'eſt encor qu'un deſert preſque inhabité, ſinon d'un peuple errant dans la pauureté & la faineantiſe, rendent egallement leur conuerſion difficile.*

---

79 AU ROY.

Sire,

Les pauures Religieux Recollects habituez à Kebec en la Nouuelle France vous remonſtrent treshumblement, que depuis ſix années en ça, qu'il a

*pleu à Dieu ſe ſeruir de leur Miniſtere ſoubs l'auto-
rité de Voſtre Maieſté, tant au voyage de ceſte terre
eſtrangere, deſcouuertures du pays, qu'en la con-
uerſion des peuples plus ſauuages en la cognoiſſance
de Dieu, qu'en leur conuerſion ciuile. Ils ont differé
de donner leur aduis touchant cette entrepriſe, iuſ-
qu'à ce que l'experience ſecondant leur bonne vo-
lonté, ils peuſſent auec tant plus de certitude qu'il
importe de ne parler aux Roys que d'affaires bien
digerées & meurement conſiderées, propoſer à Voſtre
Maieſté ce qui eſt neceſſaire en ceſte affaire : & bien
qu'il ſemblaſt eſtre de leur deuoir, des les premieres
années de leur ſeiour audit pays, aduertir Voſtre
Maieſté de ce qui || eſtoit à faire pour la continuation* 80
*de cet auguſte deſſein. Ils ont eſtimé que les lettres
annuelles qu'ils ont eſcrit depuis leur arriuée ſuffi-
ſoient, iuſques à ce que le pays & les peuples leur
fuſſent dauantage cogneus, afin que ſelon qu'ils
trouueroient tant de la diſpoſition des peuples que
des profits que l'on pourroit eſperer de la terre, ils
iugeaſſent ce qui ſeroit plus à propos ; or eſt il qu'à
preſent que la hantiſe des peuples les a rendus ſça-
uans en leur recherche, & que les voyages qu'ils ont
faict de cinq à ſix cens lieues dans les terres en la
compagnie du ſieur de Champlain, Lieutenant ſous
voſtre autorité de Monſeigneur de Montmorency
Viceroy du pays, leur ont acquis la cognoiſſance
tant deſirée des peuples de diuerſes contrées. Et
voyans les grands & manifeſtes profits, qui peu-
uent reuſſir à la gloire de Dieu, augmentation du
ſceptre & de l'Empire des François contentement*

ſingulier de Voſtre Maieſté & profit & utilité de tous ſes ſuiects. Les ſupplians ont iugé eſtre expedient, voire grandement neceſſaire de declarer ce que en conſcience ils recognoiſſent eſtre de toute ceſte entrepriſe, afin qu'il plaiſe à Voſtre Maieſté leur accorder le contenu leur en memoire cy attaché.* ||

81 *Les ſupplians doncques ſont auec la grace de Dieu, Sire, dans une terre nommée par le commun Canada, mais mieux la Nouuelle France, en un lieu appellé Kebec, baſty par la diligence & induſtrie ſinguliere du ſieur Champlain, fort auant le fleuue de Sainct Laurens. Où ayant ſeiournez, ils ont appris les richeſſes de ce quartier & ſpeciallement de ce fleuue accompagné de pluſieurs belles & fertiles isles, peuplé d'une telle abondance de toutes ſortes de poiſſons qu'elle ne ſe peut deſcrire, bordée de coſtaux plains d'arbres fruictiers, comme noyers, chaſtagniers, pruniers, ceriſiers, & vignes agreſtes, auec quantité de prairies qui ornent & embelliſſent ſes vallons, le reſte de la terre garny & peuplé de toute ſorte de chaſſe & plus qu'il n'y en a en France, & auec plus grand proffit en ce que non ſeulement ils ne manquent de gibier & beſtes fauues ordinaires en ces païs, mais ont de plus des Eslans ou Orignals, Caſtors, Renards noirs, & autres animaux dont la pelleterie donne accès & eſperance au bien futur d'un tres grand commerce : dauantage la bonté de ceſte terre a eſté de plus en plus recognuë par les voyages que les ſupplians y ont faict, qui leur ont*
82 *porté la cognoiſſance de plus de || trois cens mille ames deſireuſes du labourage & faciles d'attirer à*

la cognoiſſance de Dieu, pour n'eſtre liez à aucun culte. Par la conduite deſquels peuples, les fleuues, riuieres, lacs de largeur & longueur indicibles ont eſté recognus par les ſupplians; mais comme le bien ne s'aquiert ſans peine, il n'y a point de doute que outre les grands labeurs des ſupplians en ſes deſcouuertures & leur ſeiour dans le pays, ce qui leur donne le plus de trouble n'eſt pas ſeulement de s'eſtre trouué ſans aſſiſtance d'aucune commodité, ains ſeulement de viures par ceux qui ſont aſſociez en ce commerce, auſquels ſeuls faut aduouer ceſte obligation, mais que ces terres & leur abondance recogneuës par l'eſtranger, ils ſont en perpetuelle crainte de ſurpriſes n'attendans que l'heure que l'on vienne coupper la gorge à tous ceux qui reſident audit Kebec. Car il ne faut pas tant s'aſſeurer aux paupieres abatuës des Lyons que l'on ne ſçachent qu'ils mordent en dormant, & que les ennemis de voſtre couronne, bien qu'ils ſemblent endormis ne viennent à l'appas de ſi grandes eſperances de gain & de profit. En effect, Sire, qui ne ſe hazarderoit de venir poſſeder une terre ſi riche laquelle donne de ſes || flancs des mines de fer & d'acier, 83
qui rendent quarante cinq pour cent, de plomb trente, du cuiure dix-huict, & qui en promet d'or & d'argent, terre qui donne par uſure toutes ſortes de ſemences, & laquelle des à preſent donne les materiaux propres pour la conſtruction de toutes ſortes de vaiſſeaux, fourniſſant le Meirain, Iantes, planchages pour feneſtrages & lambris, & de plus les Gemmes, Pray & Raiſine. En outre la pelleterie cy-deſſus

*mentionnée. Les cendres & la potaſſe de quoy ſeul
il ſe peut faire trafic de plus de cent mille eſcus, &
ce qui eſt plus conſiderable, un autre qui poſſederoit
ladite terre pourroit de là tenir en bride & con-
trainĉte plus de mille vaiſſeaux de voſtre Eſtat qui
viennent annuellement aux peſches dont ils empor-
tent les huïlles, les moluës, baleines & ſaulmons dont
vos ſuieĉts ſe ſeruent. Il eſt vray que l'approche
qu'ont faiĉt une fois les Anglois, qui couperent la
gorge à la flotte des Ieſuites accompagnée du ſieur
de Poitrincourt s'en allans en l'Accadie, donne aux
ſupplians des apprehenſions qui leur ſont tant plus
grandes qu'ils regretteroient de voir le tiltre auguſte
de Nouuelle France, changé en un autre, ſoit de
Nouuelle Holande, Flandre ou Angleterre : car d'eſ-*
84 *timer qu'il y ait rien qui reſiſte || à preſent à leur en-
treprife, c'eſt ſe flatter en l'attente d'un mal-heur
ineuitable s'il n'y eſt remedié, & bien que cela arriue
ce ne ſera ſans en auoir eſté long-temps menacez,
ſans mettre en ligne de compte les menées & entre-
priſes de ceux de La Rochelle, qui tous les ans ap-
portent armes & munitions aux Sauuages, les ani-
mans à couper la gorge aux François, & ruyner leur
habitation, ce qui n'eſt pas peu conſiderable. Les ſup-
plians ont donc iugé eſtre de leur conſcience de don-
ner aduis à Voſtre Maieſté de l'intereſt qu'elle a en
la conſeruation de ceſte terre qui promet en la con-
tinuation des labeurs precedens un paſſage fauo-
rable pour aller à la Chine, ce qui eſt autant ou
plus facile à conſeruer & maintenir, Sire, ſous voſtre
domination, qu'il eſt ayſé à l'eſtranger imprimer ſur*

le front de la France, une tache perpetuelle & indelebile pour n'auoir ſçeu conſeruer une terre qui eſtoit à l'augmentation de ſa gloire, laquelle conſeruation depend de l'entretien de la Religion par l'authorité de la Iuſtice, quand elles y ſeront toutes deux appuyées & maintenuës par la force d'une garniſon eſtablie en un fort, qui faut baſtir ſur la croupe d'une montagne, qui tiendra plus de dix huict cens lieuës de pays ſubiect, attendu qu'il n'y a aucun abord recogneu que l'entrée || dudit fleuue S. Lau- 85
rens. Ce qui fera reuſſir le commerce & le rendre grandement profitable, & par ainſi voſtre gloire augmentée & une nouuelle fleur adiouſtée à la Couronne Françoiſe.

Sur ces conſiderations, Sire, plaiſe à Voſtre Maieſté accorder aux ſupplians le contenu en leurs articles cy attachez pour la conſeruation dudit pays, accroiſſement & entretien de la Religion Chreſtienne en iceluy, & ils continueront leurs labeurs & leurs prieres pour l'augmentation de voſtre Empire & la proſperité de Voſtre Maieſté. Outre que les ames qui ſeront par ce moyen conduites au Chriſtianiſme rendront leurs prieres, leurs biens & leurs vies tributaires de ſon ſceptre. »

I'aurois encores icy deſcrit tout au long les articles preſentez à Sa Maieſté, mentionnez en la ſuſdite Requeſte, mais pour eſtre auſſi peu neceſſaire comme ils ont eu peu d'effect, ie me ſuis contenté d'en poſer icy les principales & generales, ſans m'arreſter à celles des particuliers, qui ne pourroient de rien ſeruir à

mon fuiect, fuffit que l'on fçache que fans intereft nos Religieux ont faict tout ce qu'ils ont pû pour le bien, honneur & falut du païs.

---

86 *Tres-humbles remonftrances & memoires des chofes neceffaires pour l'entretien & execution de l'entreprife faicte en la Nouuelle France prefentées au Roy, & du temps qu'elle a efté defcouuerte.*

Comme iamais l'homme ne peut acquerir la fin d'aucune chofe que par les moyens propres & conuenables à icelle, eftant ainfi que le principal but & l'intention particuliere de Sa Maiefté vife à la conuerfion des ames, d'où depend l'augmentation de fon Empire & de fa gloire, il eft vray qu'il eft impoffible d'y paruenir que par les moyens effentiels pour l'execution d'une fi faincte entreprife, qui fon d'affifter la religion de la iuftice, & toutes deux de la force, l'une ne pouuant fubfifter fans les autres & toutes trois bien affociées fe trouuent les pilliers & plus folides fondements d'un Eftat. Partant Sa Maiefté outre plufieurs autres confiderations eft d'autant plus intereffée à la conferuation de la Nouuelle France, fous fon Empire par le moyen de ces trois arcs boutans, que nul autre Prince de la Chreftienté n'y peut rien pretendre, les François en ayant faict les defcouuertures depuis cent feize ans, & continué iufques à prefent, car dès l'an

mil cinq cens quatre les Normands y allerent au rapport mesme & par l'adueu des histoires || estrangeres, 87
& aprés eux Iacques Cartier en l'an mil cinq cens trente quatre & trente cinq par l'expres commandement de François Premier. Depuis, le Marquis de La Roche fist ce voyage en l'an mil cinq cens nonante-cinq, poursuiui en l'an mil six cens par Chauuin, qui fist bastir une demeure à Tadoussac, & en l'an mil six cens trois, le sieur de Monts accompagné du sieur de Champlain, qui firent des nouuelles descouuertures & des bastimens ès lieux esquels il ne s'en estoit iamais veu, toutesfois abandonnées, puis aprés iusques en l'an mil six cens huict que le sieur de Poitrincourt auec des Peres Iesuites entreprist le voyage, où ils furent desconfis par les Anglois, qui pensoient triompher des trauaux & peines des François. Mais en la mesme année le sieur de Champlain vint donner dans ces terres iusques au lieu de Kebec, qui est aduancé de plus de cent lieuës dans le fleuue de S. Laurens, où il fist l'habitation qui y est à présent, & de là passa à plus de six cens lieuës dans ces terres nouuelles, où il a descouuert plusieurs belles contrées habitables dont l'on peut tirer de grandes richesses & commoditez dès à present, en esperer beaucoup plus à l'aduenir, d'où se voit l'interest que Sa Maiesté a de se preualoir de la possession légitime de ceste terre qui luy est d'autant plus asseurée que par la confession mesme des cartes estrangeres, ce droict lui est acquis & cedé priuatiuement à tous autres, & de là resulte l'obligation necessaire de Sa Maiesté à la contribution & assistance esperée pour la
manutention || de ce païs, qui ne se peut mieux con- 88

ſeruer que par ces trois moyens, de la Religion, de la Iuſtice & de la force qui y ſeront (s'il plaiſt à Sa Maieſté) eſtablies, & par elle entretenuës ſuiuant ces articles & memoires que les pauures Religieux Recollects habituez en ladite terre luy preſentent, proteſtant toutesfois qu'ils ne l'auroient iamais entrepris & d'entrer en une ſi grande cognoiſſance d'affaires, que l'on pourroit eſtimer outrepaſſer les bornes de leur inſtitution & de leurs vœux, n'eſtoit la neceſſité de l'affaire & qu'il ne ſe treuue autres perſonnes dans le païs qui puiſſent donner ces aduis & ayent plus d'intereſt de faire ces tres-humbles remonſtrances, pour la gloire de Dieu en la conuerſion des ames & pauures nations qui s'y perdent ſans cognoiſſance de leur Createur & ſans Religion & culte aucun, ioinct la conſideration qu'ils ont de l'utilité viſible & augmentation aſſeurée de l'Empire de Sa Maieſté, qui luy feront agréer s'il luy plaiſt, ce qui luy eſt demandé, ſçauoir

Pour le regard de la Religion:

Que defences ſeront faictes à tous ſuiects de Voſtre Maieſté, faiſant profeſſion de la Religion pretendue reformée d'y habituer ou y entretenir aucunes perſonnes de quelque nation que ce ſoit de ladite Religion pretendue reformée, ſur les peines qui ſeront iugées raiſonnables.

Qu'il plaiſe à Voſtre Maieſté fonder un Seminaire
89 de 5o enfans des Sauuages, pour ſix ans ſeule || ment à raiſon de 5o eſcus pour chacun, qui ſeront par an 25oo eſcus, après lequel temps de ſix ans ils pourront eſtre entretenus voire un plus grand nombre, du

reuenu des terres qui ſeront cultiuées pendant ledit temps, leſquels enfans ſont tous les iours offerts aux ſupplians par leurs parens, pour eſtre inſtruits & eſleués en la Religion Chreſtienne, & pour ce donner une abbaye pour le reuenu y eſtre employé à la nourriture des Religieux de ladite abbaye, & l'entretien preallablement faict.

Pour le regard de la Iuſtice :

Il eſt grandement neceſſaire que Sa Maieſté accorde que la iuſtice y ſoit exercée auec tant plus de puiſſance que les commencemens des peuplades ſont plus importans, afin d'euiter les reproches de nos voiſins & auſſi pour ne permettre que ſous l'authorité de Sa Maieſté il ſe commette des voleries, meurtres, aſſaſſinats, paillardiſe, blaſphemes, & autres crimes des-ia par trop familiers entre quelques François habitans en ladite terre, &c.

Et pour le regard de la Force :

Celle-cy eſtant l'humeur radicalle qui ſouſtient les deux precedentes, il plaira au Roy || de donner de 90
quoy baſtir un fort dans le pays, une tour à Tadouſſac, lieu qui eſt l'unique abord des vaiſſeaux, & l'entretien pour ſix ans d'une garniſon de cinquante hommes propre pour la conſtruction & conſeruation dudit fort.

Finalement qu'il plaiſe au Roy donner au ſieur de Champlain de ſon arſenal des canons, poudres & munitions & augmenter ſon authorité & ſes penſions de luy & ſa famille, ſon appointement de deux cens eſcus n'eſtant ſuffiſant pour un tel entretien, &c.

Voylà tout ce qui eſt des principales affaires que le

R. Pere Georges negotia au Confeil & auec les gens du Roy apres en auoir parlé à Sa Maiefté & prefenté les articles cy-deffus, mais qui ont autant aduancé le Canada qu'on a contribué à l'execution & accompliffement d'icelles.

---

91 *Voyage des Peres Guillaume & Irenée Recollects, pour le Canada. — D'un Sauuage baptifé & mort fur mer, & de quelques ceremonies des Montagnais pour les malades.*

CHAPITRE VIII.

Les vifites des Superieurs dans les Ordres facrez, font tellement importantes & neceffaires que fans icelles, l'Ordre delaiffe d'eftre ordre & fe peruertit par ce delaiffement. Ce fut la raifon pour laquelle nos Peres affemblez au Chapitre tenu l'an 1622, firent eslection du R. P. Guillaume Galleran pour Commiffaire du Canada auquel on donna pour compagnon le R. P. Irenée Piat qui des long-temps defiroit s'employer à la conquefte des ames des pauures Sauuages. C'eftoit un choix qu'on ne pouuoit faire meilleur & qui eut fait beaucoup s'il eut efté bien affifté, mais Sa Maiefté, ny contribuant rien ou fort peu, les marchands n'ont pas eu affez de puiffance non plus que de bonne volonté pour parfaire un fi grand œuure que de reduire ces peuples & rendre le païs floriffant, comme il fe pourroit faire fi on y employoit les def-

pences superfluës qui se font icy tous les ans, en ballets, ieux & banquets & en tant d'habits mondains, qui montent || iusques à l'excés, d'où s'ensuit la ruine 92
de beaucoup de bonnes familles.

Auec la benediction du R. P. Prouincial ils s'acheminerent à Dieppe enuiron la my May, où ils furent fauorablement receus dans les vaisseaux par le sieur Guillaume de Caen General de la flotte bien que de contraire Religion, car au reste il est homme poly, liberal & de bon entendement sçachant parfaictement bien commander en mer. Une chose en leur voyage leur fist grandement admirer la diuine prouidence en l'ordre, qu'il tient voulant sauuer les hommes. Il y auoit un an & plus qu'un Sauuage Canadien auoit esté amené à Dieppe lors qu'estant tombé malade il desira s'en retourner en son pays en la compagnie de nos Peres, sans pour cela monstrer aucune inclination pour le baptesme.

Estant embarqué il eut de merueilleuses tentations ou plustost imaginations qui augmentoient grandement son mal. Il eut opinion que le maistre du vaisseau le vouloit faire mourir, de maniere que s'il remuoit une corde il croyoit que c'estoit pour le pendre & s'enfuyoit se cacher au fond du Nauire, s'il alloit à luy il pensoit que c'estoit pour le iecter dans la mer & se prenoit à crier, & par ces continuelles inquietudes d'esprit il se mit si bas & s'afoiblit de telle sorte qu'il fut contraint d'en garder le lict, & chercher remede à sa santé, mais qui fut tout extraordinaire, car s'imaginant que mangeant beaucoup & || incessamment se- 93
roit le vray moyen de sa guarison, il crioit tousiours à

la faim, mangeoit fans relache, & empiroit à mefure qu'il croyoit fe mieux porter du corps, tandis qu'interieurement Dieu illuminoit fon ame & le tiroit des tenebres pour le mettre à la grace.

Le Pere Irenée qui auoit pris foin de luy, l'oyoit fouuent plaindre la nuit & s'efcrier en fon patois François qu'il efcorchoit au moins mal : Moy pourquoy point Chreftien, moy pourquoy point Baptifé, & eft à noter qu'eftant en France il auoit efté fouuent follicité des Huguenots d'embraffer leur pretenduë Religion, ce qu'il ne voulut iamais faire, Dieu le referuant pour fon Eglife & pour fon Palais celefte, ou les Heretiques n'ont aucune part ny ceux qui font hors de l'Eglife, car hors icelle, il n'y a point de falut.

Le Pere Irenée le voyant fi perfeveremment demander le S. Baptefme, creut qu'il y auoit là quelque chofe de Dieu & qu'il ne deuoit point negliger cette ame laquelle fa diuine Maiefté vouloit fauuer, la difficulté eftoit de luy faire entendre les myfteres de noftre S. Foy, & tirer de luy la confeffion d'un Dieu mort pour nous en croix, mais il n'y auoit point là de truchement qui le pû faire, pour ce, comme i'ay dit ailleurs, qu'ils n'ont point de mots propres pour leur faire entendre nos myfteres, & fi le pauure malade fçauoit fort peu de François.

Le Pere luy fift neantmoins comprendre au mieux
94 qu'il pû, plus par fignes que pa- || roles, car Dieu n'oblige pas à l'impoffible, aprés quoy il luy prefente une Image du crucifiement de Noftre Seigneur qu'il prift auec grande reuerence en oftant fon bonnet, & la mift auprés de luy, & fouuent luy faifoit la mefme

reuerence, mais ce qui eſtoit de merueilleux, eſt que iamais il ne mangeoit qu'il ne ioignit premierement les mains & remuoit les leures, comme faiſoit mon grand Sauuage Huron, il s'armoit du ſigne de la S. Croix & diſoit humblement ces diuines paroles: Ieſus ayez pitié de moy.

Et comme il ſe ſentit diminuer de force & en des apprehenſions de mourir ſans auoir receu le S. Bapteſme, il recommença de plus bel & auec des afeċtions plus preſſantes à prier qu'on eut à luy donner, autrement qu'il eſtoit perdu. Le Pere Irenée luy fit dire par le truchement qu'on apprehendoit que ſi Noſtre Seigneur luy rendoit la ſanté, qu'il retournaſt de rechef viure en ſon ancienne vie ſauuage & delaiſſaſt le Chriſtianiſme, il proteſta que non, & qu'il vouloit viure & mourir en noſtre Sainċte Religion.

La deſſus on priſt aſſeurance du General qu'il contribueroit à ſa nourriture s'il reuenoit en conualeſſence, peur que la neceſſité le contraignit de retourner à ſon ancien poſte, c'eſt à dire vie barbare, puis on le baptiſa. Choſe admirable le Pere Commiſſaire ne luy euſt pas pluſtoſt conferé ce Sacrement aprés un aċte de contrition qu'on tira de luy, qu'il rendit ſon ame à Dieu le Createur comme || s'il n'euſt attendu 95
que cette application pour paſſer de cette vie en l'autre : ce qui me faiċt dire avec S. Paul, O grandeur des merueilles de Dieu, combien vos voyes ſont inſcrutables, voicy un Sauuage qui ſort de ſon pays, il tombe malade, il eſt baptiſé, il meurt, & le voyla ſauué plus heureuſement que beaucoup de Chreſtiens qui viuent & meurent en infidels.

Le corps ayant efté enfeuely & expofé honneftement fur le tillac, les Peres dirent l'Office & les prieres accouftumées, aprés lefquelles il fut iecté dans la mer une groffe pierre attachée à fon pied pour le faire couler au fond : il n'y eut qu'une feule chofe en quoy on manqua, qui fut de n'auoir retenu de fes cheueux & de fes ongles, mais de fes cheueux principalement felon qu'ils ont de couftume, pour les monftrer à fes parens & à tous ceux de fa nation, à fin de leur ofter toute finiftre opinion qu'on l'euft tué ou fubmergé, car comme ils font affez foupçonneux d'eux mefmes, il ne falloit que ce manquement là, pour les mettre en rumeur (nous dirent quelques Sauuages de nos amis) : on ne laiffa pas neantmoins de faire des prefens aux plus prochains parens du deffunct, pour leur ofter tout fuiect de plainte, & nous mettre en affeurance de ce cofté là.

Tandis qu'on eftoit occupé de l'enterrement du deffunct le Nauire fuiuoit fa routte & aduança iufques à Tadouffac où ils arriuerent fort heureufement, finon qu'ils frayerent une roche entrant au port, qui les penfa perdre, de quoy efchappez, ils rendirent graces à Dieu & mouillerent l'anchre pour le repos d'une fi
96 longue || nauigation, pendant laquelle le P. Guillaume refta toufiours fain & gaillard & le P. Irenée au contraire prefque toufiours malade & incommodé, voyla comme tous n'ont pas une mefme grace naturelle ny la force & vertu de pouuoir fupporter l'air de la mer & la violence des tourmentes qui caufent à la plufpart des maux de cœur fort grands, lefquels neantmoins fe gueriffent en abordant la terre, fi pluftoft ils ne quit-

tent, comme ils ſont & puis reuiennent, mais ſou
uent auec de furieux vomiſſemens.

Le R. P. Guillaume monta à Kebec dans les premie-
res barques & de la à noſtre Conuent, & le P. Irenée
reſta pour les dernieres afin d'aſſiſter touſiours les paſ-
ſagers & perſonnes Catholiques. Il trouua là une fort
grande Croix que depuis quelque temps nos Religieux
auoient fait faire pour l'y eſleuer en ſigne de victoire,
mais les grands debats ſuruenus entre les nauires des
deux ſocietez en empeſcha l'execution iuſques à l'ar-
riuée dudit P. Irenée qui la beniſt ſolennellement &
la fiſt eleuer à l'ayde des hommes que Monſieur le
General luy preſta. Il y eut des Huguenots meſme
qui s'y employerent d'affection, pendant que d'autres
plus peruers s'en mocquoient. Ils edifierent auſſi une
chapelle de rameaux d'arbres, où ledit Pere dit la S.
Meſſe au grand contentement de ſon ame, & tous les
bons Catholiques qui ſe trouuerent là preſens.

Le ſieur de Caen ayant donné l'ordre neceſſaire à
Tadouſſac, partit pour Kebec auec le P. Irenée, lequel
aprés un peu de repos, voulut ſe rendre miſerable
auec les miſerables & aller hy- || uerner auec les Mon- 97
tagnais pour apprendre leur langue; car c'eſt le prin-
cipal ſuiect pourquoy on s'y abandonne, & pour ceſt
effect il contracta amitié auec un barbare qui luy ſem-
bloit honneſte homme, lequel aprés quelque petit
preſent, luy promiſt place & nourriture dans ſa cabane
auec tout ſon emmeublement qui conſiſtoit ſimple-
ment en deux buſches de bois, l'une pour luy ſeruir de
cheuet & l'autre pour luy ſervir de cloiſon & le ſe-
parer aucunement des autres, qui ont accouſtumé de

coucher tous pesle mesle les uns parmy les autres ſans ſeparation.

Voyla donc le bon Pere logé, mais en tel lieu qu'on ne voyoit que pauureté, le ciel eſtoit ſa couuerture & la terre nuë ſon liƈt mollet : pour toute vaſſielle * il n'auoit que ſon escuelle d'eſcorce, & le reſte eſtoit bien peu de choſe, encore ſe ſentoit il bien-heureux, ô mon Ieſus d'auoir rencontré un ſi bon hoſte.

Mais il arriua par mal-heur peu de iours aprés ſa venuë une maladie inopinée au frere de ce Sauuage, pour laquelle il fallut faire alte au milieu des bois par l'eſpace de dix ou douze iours, pendant leſquels on chercha partout des remedes à ce mal qui ne pû eſtre ſi-toſt guery, car les Medecins ny les Apoticaires n'y ſont pas là des plus ſcauans. Il fallut donc auoir recours à l'oracle & voicy comment. Le bon homme fiſt dreſſer au milieu de ſa cabane une eſpece de tour ronde auec des paux picquez en terre redoublez en-dehors auec des couuertures & des eſcorces de bou-
98 leaux pour la rendre noire & || obſcure, car le diable fuit partout la lumière.

Cela eſtant faiƈt, il fit entrer dedens un maiſtre Pirotois ou Magicien, pour s'informer du diable qui auoit donné ce mal à ſon frere, afin de l'en punir & guarir le malade par le moyen de ceſte punition, car ils ſont tellement ſuperſtitieux en leurs maladies, qu'ils croyent qu'elles leurs * ſont ordinairement données par autruy, ou cauſées par le malin eſprit, qui en effeƈt leur en donne ſouuent d'imaginaires, qui ſe gueriſſent par de pareilles imaginations, & voyla ce qui met le diable en credit.

Or le bon homme ne faiſoit pas moins des ſiennes
pour deſcouurir les auteurs de la maladie de ſon frere,
que le maiſtre Pirotois dans ſa petite tour, car il fai-
ſoit des geſtes & des grimaſſes admirables, il ſe deme-
noit, il ſe frappoit le viſage auec une forme de tam-
bour de baſques dans lequel y auoit quelque * petits
cailloux ou grains de bled d'Inde, & audeſſus eſtoient
depeintes des figures de diable; il heurloit, il tempeſ-
toit, & faiſoit des cris eſpouuantables, qui euſſent
faict peur à des perſonnes peu aſſeurées & encores
moins accouſtumées à ces chariuaris, & puis tout à
coup l'un & l'autre faiſoient des pauſes & demeuroient
un petit eſpace de tems dans un profond ſilence, au mi-
lieu duquel le malade interrogeoit ſon Medecin de
l'autheur de ſon mal, qui luy en contoit à plaiſir &
touſiours des bourdes qu'il ſçauoit gentiment controu-
uer en charlatan raffiné.

A la fin aprés auoir encore bien tintamarré & faict
des inuocations à ce demon, il fut conclud || par le 99
Pirotois que le mal auoit eſté donné par un Sauuage
fort esloigné de là, ſur quoy reſolution fut priſe qu'on
l'enuoyeroit tuer par l'un des freres du malade (car ils
eſtoient pluſieurs) afin de tirer par ceſte mort, la ven-
geance de ſa malice & la gueriſon du malade comme
i'ay dit. Voyla comme le diable ſe ioue̎ de ſes pauures
miſerables, & comme par ſes pernicieux conſeils, il
les deſtruict de ſorte qu'ils ne peuuent meſme mul-
tiplier ny croiſtre en nombre à cauſe de ſes tueries,
non plus qu'en lumiere & cognoiſſance de leur mal-
heur.

Le Pere Irenée eſtonné d'un ſi meſchant conſeil & que

ſa preſence ny ſes remonſtrances ne pouuoient en rien moderer ny diuertir ces mauuais deſſeins (comme nouueau Apoſtre parmy un peuple gentil) il quitta là tout & s'en retourna au Conuent pour y cathechiſer les François, n'ayant pû aſſez toſt corriger les barbares qu'il faut ſupporter & ſouuent diſſimuler leur façon de faire auec une grande patience & douceur d'eſprit, attendant le temps propre pour recueillir le fruict de ſa charité, car les fortereſſes du diable ne ſe prennent pas du premier coup ny touſiours auec violence.

C'eſt une methode de laquelle nous uſons meſme
parmy les gros Chreſtiens, car d'abord allez parler de
Dieu à un homme grandement auare ou addonné à
ſes plaiſirs, il vous rebutera & tournera le dos, il y
faut apporter de grandes precautions, encor a on bien
de la peine de gaigner quelque choſe ſur leur eſprit
en diſſimulant leur deffaut. Il me ſouuient à ce propos ||
100 d'un certain gentilhomme autant auare & indeuot
que ſa femme eſtoit pieuſe & ſaincte. Il fuyoit les Religieux & ſa femme les accueilloit, il ne parloit que d'eſcus & ſa femme que de vertus, bref les Religieux ne pouuoient auoir d'entrée chez luy qu'il ne leur tournaſt auſſi-toſt les talons, peur qu'on lui parla * des choſes de ſon ſalut, ou de faire quelque aumoſne aux pauures, qui ne voyoient que Madame.

Il arriua neantmoins que nous l'abordames un ſoir comme il eſtoit à table, de ſe retirer il n'y auoit point d'apparence, ni nous de coucher deuant la porte eſtant en ſi bonne maiſon, donc par ceremonie il fut contrainct de nous offrir le couuert, car il cognoiſſoit noſtre ordre. Or que croyez vous qu'elle fut ſa pre-

miere penſée, elle fut iuſtement de nous dire qu'il eut bien deſiré que les douze plus gros de ſes villageois fuſſent conuertis ou enfermez dans ſa caue. Voyla un merueilleux ſouhait & qui ſentoit bien de ſon auarice & tout le reſte de ſon entretien ne fut que de ſemblables diſcours & des guerres où il auoit vieilly; mais la concluſion en fut tres bonne aprés nos applications & ſes reflections, car il nous fit promettre un ſoing de le voir plus ſouuent & de prier Dieu pour luy, puis nous conduit luy meſme dans la chambre & nous fiſt faire du feu, ce qui ne luy eſtoit iamais arriué, de quoy Madame ioyeuſe au poſſible rendit graces à Dieu de la conuerſion de ſon mary qu'elle n'auoit iamais veu dans une ſi grande deuotion.

---

*Des trauaux de nos Religieux allans à l'Eslan, & d'un ſecond voyage que fiſt le Pere Irenée aux Sauuages où ils obſeruerent quelque * ceremonies pour auoir bon vent.* 101

Chapitre IX.

Le Pere Ioſeph voyant le P. Irenée pluſtoſt de retour qu'il n'eſperoit, priſt luy meſme ſa place & s'en alla paſſer le reſte de l'Hyuer auec les Montagnais, afin de gaigner touſiours temps & diſpoſer aucunement ce peuple groſſier au bien qu'on deſiroit d'eux.

Or il ne fut pas long-temps que les Sauuages prirent plusieurs Eslans, desquels ils en dedierent un pour nos pauures Religieux de Kebec, qu'ils enuoyerent aduertir par un de leurs hommes pour le venir querir à dix ou douze lieuës de Kebec.

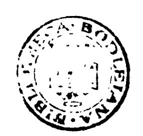
Le P. Irenée y voulut aller auec noſtre bon frere Charles, & quelque * François que leur preſta le ſieur de Champlain. Il faiſoit pour lors un tres grand froid, le temps fort ſerain, & la terre partout couuerte de cinq ou ſix pieds de neiges, c'eſt ce qui les contraignit aprés auoir faict prouiſion d'un peu de galettes pour viure en chemin, de s'accommoder chacun d'une paire de raquettes attachées ſous leurs pieds pour
102 n'enfoncer dans les neiges, & auec cela ils ſe || mirent à la ſuitte de leur Sauuage qu'ils ne perdoient point de veuë, à cauſe qu'il n'y a aucun ſentier ny chemin en tout le païs.

Mais comme il alloit un peu trop viſte pour de pauures Religieux & n'auoit pas la diſcretion de conſiderer que nos habits nous ſont fort incommodes à marcher pendant les vents & le mauuais temps, le Pere ordonna qu'il iroit le dernier & le plus mauuais marcheur le premier, & auec ceſt ordre ils allerent plus commodement & allegrement.

En tout le chemin ils ne trouuerent ny maiſon ny tauerne pour ſe chauffer, & pour leur nourriture il fallut ſe contenter d'un peu de leur galette, car il la falloit menager, pour qu'il en reſtat iuſques à la fin du voyage. La reception que leur firent les Sauuages eſtoit plus accompagnée de complimens que de bonnes viandes, car eſtant iour de ieuſne, il leur fallut aller

coucher ſans ſoupper pour n'y auoir ni poiſſon ny
caſtor pour les regaler, la chair d'Eslan dont ils
auoient à foiſon n'eſtant pas pour pareil iour.

Le matin venu rien ne les empécha de s'eſueiller
que le trauail du chemin qui les auoit un peu aſſou-
py & appeſanty. Aprés qu'ils eurent prié Dieu, les
Sauuages leur donnerent à chacun un morceau de
la beſte qu'ils accommoderent à part, chacun dans
un morceau de la peau & des vieilles couuertures qu'ils
auoient apportées, puis ayant proprement liez leur *
pacquets, chacun traiſna le ſien auec une corde par-
deſſus les neiges, qui eſt une bonne inuention || car de 103
les porter ſur le dos il eut eſté bien difficille & quaſi
impoſſible.



Si le temps n'euſt point changé, ils n'euſſent eu que
demy mal, mais quatre ou cinq heures aprés qu'ils
furent partis, il s'esleua un ſi grand vent auec des
pluyes ſi faſcheuſes qu'elles leur gaſterent tout le che-
min; puis la nuict ſuruenant il leur fallut loger em-
my les bois dans un trou qu'ils firent au fond des
neiges, où ils auoient l'eau qui les incommodoit au-
tant que la pluye qui faiſoit fondre la neige; pour
leur repas ils euſſent bien pû cuire de la viande, mais
ils n'auoient ny pain ny ſel, & mouroient de froid;
de maniere qu'ils paſſerent la nuict fort eſueillez, &
dans un extreme ſoucy comment ils paſſeroient le
lendemain la riuiere qui commençoit à laſcher, & les
neiges à fondre, ce qui rendoit le chemin preſque
inſupportable à gens chargez, & ſi mal accommo-
dez.

Ils n'eurent pas à peine paſſé ceſte riuiere qui con-

duit au ſaut de Montmorency & le bois en ſuitte, que le temps ſe changeant, ils furent accueillis d'un froid ſi extreme accompagné d'un vent impetueux qui roulloit la neige par monceaux, qu'ils en penſerent eſtre au mourir. La peine leur en eſtoit double, car auec leurs raquettes ils ne pouuoient marcher ſur les glaces du grand fleuue, & ſans icelles ils ne pouuoient paſſer les grands monceaux de neiges qui leur bouchoient le paſſage, de maniere qu'ils ſe trouuoient fort empeſchez.

104 Le bon frere Charles qui ſembloit le plus || robuſte, fut neantmoins le premier abbattu, car il demeura immobile preſque ſans ſentiment, de quoy s'apperceuant le Pere Irenée, tout mal qu'il eſtoit courut à luy pour le conſoler & l'exhorter à prendre courage, non toutesfois, ſi efficacement que l'Ange le bon Helie accablé de laſſitude ſous un genieure, lorſqu'il fuyoit la perſecution de Ieſabelle, & ayant trouué un petit morceau de pain dans ſa pochette, gellé & dur comme pierre, il en eſcraſa un petit entre deux cailloux, qu'il luy fiſt aualler pour luy faire reuenir le cœur, & en effect cela luy profita.

Aprés quoy ils en trouuerent un autre couché de ſon long ſur la neige, lequel ils remirent ſur pieds au mieux mal * qu'ils purent, non ſans beaucoup de peine, car enfin ne pouuant quaſi ſe ſouſtenir, ils furent contraincts de traiſner ſon pacquet & prendre part dans ſon trauail, tellement que les malades aydoient aux infirmes, & ceux qui eſtoient bien empeſchez à traiſner leur fardeau, portoient encore celuy des autres, & ne falloit point marchander, ains touſiours

peiner, afin qu'en agiſſant du corps, le froid & le vent ne les fiſt geler tout debouts.

Mais ô bonté diuine, qui n'abandonnés iamais les voſtres iuſques au dernier point, alors qu'ils penſoient eſtre perdus vous les ſecouruſtes par le moyen du bon Pere Paul Huet comme ie diray preſentement. Ce bon Religieux ayant dit les Veſpres à la Chapelle de Kebec, comme nous auions accouſtumé toutes les Feſtes & Dimanches, monta ſur la montagne pro-
|| chaine pour voir s'il deſcouuriroit nos voyageurs 105
comme il fiſt de fort loing. Les ayans apperceus comme un autre Abraham qui ſe tenoit ſur les chemins pour accueillir les pelerins, il accourut promptement au Conuent prendre un peu d'eau de vie auec un peu de vin que l'on garde exprés pour ſemblables neceſſités, qu'il leur porta en grand haſte, & à meſure qu'il en rencontroit quelqu'un, il luy donnoit un peu de ſes rafraiſchiſſemens & le conſoloit au mieux qu'il luy eſtoit poſſible iuſques au Pere Irenée, qui eſtoit des derniers, auquel ayant donné un peu de vin, comme reuenu d'une extaſe, les larmes luy en tomberent des yeux à groſſes gouttes, ou d'ayſe, ou d'eſtonnement, car comme il m'a dit luy meſme, ce petit doigt de vin tres rare dans le pays fiſt comme un miracle en luy, le changeant tout en un autre homme, & de plus le bon Pere Paul ſe chargea de ſon pacquet iuſques au Conuent où ils arriuerent ſur le ſoir fort heureuſement, à leurs maux paſſez prés.

Il eſt tres veritable que Dieu faict des graces particulieres à ceux qui vont entre les Infidelles, qu'il ne faict pas à ceux qui demeurent en leur maiſon, &

ſans icelles il ne ſeroit pas poſſible d'y ſubſiſter, ny de pouuoir reſiſter long temps à tant de trauaux & d'auſteritez, que de pauures pieds nuds, pauures Euangeliques, & pauures en tous les biens & commoditez de la terre, ſont contraints d'y ſouffrir iournellement. Ie confeſſe que ie ne pourrois pas viure icy un mois
106 ſans tomber malade, comme || i'ay veſcu parmy les Hurons un an entier en pleine ſanté, & que s'il y auoit des Religieux par deça qui veſcuſſent de la ſorte, tout le monde les auroit en admiration, mais il n'y en a point qui en approchent.

Le Pere Irenée proietta un autre voyage le long du grand fleuue vers les contrées de Tadouſſac, pour y ſonder le cœur des peuples qui l'habitent, & voir s'il y pourroit faire quelque choſe pour le ſalut, autre que celuy de ſon voyage precedent, mais qui ne luy reuſſit guere mieux à ſon extreme regret. Il ſe miſt donc ſous la conduite de ſon Sauuage ordinaire, lequel auec tout plein d'autres y deuoient deſcendre dans deux chalouppes de Compagnies. Les ſieurs de Champlain & du Pont Graué leur firent à tous preſent de quelques galettes afin qu'ils priſſent un ſoin particulier dudit Pere, & en donnerent encore d'autres pour luy particulierement, leſquels ils menaſgerent comme les Hurons firent de mon biſcuit, car, ſi-toſt qu'elles furent en leur poſſeſſion, ils ſe mirent aprés, & le iour & la nuict, & ne ceſſerent point que tout ne fut diſſipé & mangé iuſques aux miettes.

De remede à cela il n'y en a point, il faut laiſſer manger ſon bien, & ne dire mot pour ce qu'autrement ils vous appelleroient Onuſtey, auare & chiche, il

vous eſt neantmoins permis de faire comme eux, & uſer de vos biens auec eux, mais tous ne peuuent viure comme les beſtes, qui mangent le iour & la nuiɑ̃ pendant qu'elles ont de quoy, & par ainſi il faut laiſſer || paſſer la feſte ſans en eſtre, encor qu'elle 107
ſoit à vos deſpens.

Preuoyant ce mauuais meſnage i'auois ſerré un peu de biſcuit dans un petit ſac que ie tenois caché ſoubs mon manteau, pour me ſeruir dans la neceſſité, mais il fut bien-toſt deſcouuert & mangé ſur le champ, & par ainſi nous demeuraſmes à deux de ieu, auſſi bien pourueus l'un comme l'autre, d'un rien du tout, ſinon du maïs qu'ils auoient cachez par les champs en deſcendant; & voila comme ils feroient bons freres Mineurs s'ils eſtoient bons Chreſtiens, car ils ont bien peu de ſoin du lendemain, s'appuyans ſur la diuine Prouidence, qui nourrit les oyſeaux du Ciel.

Il y a une choſe à remarquer en eux, que lors qu'ils ont peur, ou ſongent à quelque malice, ou bien qu'ils preuoyent quelque danger ou peril, c'eſt alors qu'ils chantent principalement, tellement que l'on peut prendre à mauuaiſe augure quand les Sauuages chantent ſeuls par les bois, ou à la campagne, ſinon que ce ſoit pour un ſimple diuertiſſement d'eſprit, comme ils font quelquefois.

Au premier giſte que ce bon Pere fiſt auec ſes Sauuages, il leur fallut entrer dans les fanges iuſques à my-jambes, pour ce que leurs chalouppes ne peurent aborder la terre ferme, qui eſtoit bien auant dans les mareſts, & puis le mauuais temps, le froid, & les pluyes en rendoient le lieu quaſi inacceſſible. Le bon

naturel du Sauuage du Pere fut remarquable, en ce qu'ayant une efpece de bas de peau d'Eslan aux ||
108 jambes, il les vouloit defchauffer pour luy faire prendre, & le deffendre aucunement du froid qu'il luy voyoit fouffrir mais il l'en remercia bien-humblement, aymant mieux qu'il s'en feruit luy-mefme, que luy qui faifoit profeffion d'aller pieds nuds & viure en Apoftre.

Le Sauuage le pria donc de s'arrefter là, pendant qu'il yroit dans le bois prochain, d'où il rapporta fon col chargé de bufches, qu'il accommoda dans les plus mauuais endroits par où le Pere deuoit paffer pour gaigner la terre ferme, & arriuer au lieu où l'on deuoit cabaner. Voyez un peu ie vous prie le bon naturel de ce Sauuage, & combien nous ferons blafmables deuant Dieu de noftre peu de charité.

Etoit-ce pas encore une action bien louable au fils du Capitaine la Forrier, lequel voyant le Pauure Pere Iofeph le Caron fatigué du mauuais chemin & prefque tranfi de froid, le pria de tenir le deuant afin de marcher plus à l'ayfe, & trouuant des lieux propres, il luy allumoit du feu pour le refchauffer, & luy rendoit tout le feruice poffible à un pauure Sauuage: ie ne fcay ce que vous en penferez, mais i'ay receu tant de fecours d'aucuns, que ie ferois plus volontiers le tour du monde auec eux qu'auec beaucoup de Chreftiens & d'Ecclefiaftiques mefme.

Le Pere Irenée eftant efueillé partit de ce mareft auec fes Sauuages pour Tadouffac, où ils arriuerent à nuict clofe auec bien de la peine, tant à caufe du mauuais vent, que pour la difficulté qu'ils eurent de

doubler la riuiere du Saguenay, || & d'aborder les 109
barques Françoises qui estoient là à l'anchre, attendant la flotte de France qu'on esperoit dans peu de iours.

Or le lendemain matin les Sauuages du Pere ayant esté abouchez par un autre plus grand nombre qui estoient là attendans d'autres de leurs amis pour aller à la guerre, ils furent persuadez d'estre de la partie, & de renuoyer ledit Pere dans son Conuent iusques à un autre temps qu'ils le reprendroient pour son dessein, tellement qu'il fallut qu'il s'en retournast dans un canot de Montagnais sans pouuoir passer plus outre, marry que son voyage ne luy auoit mieux succedé.

Ces Montagnais allerent le iour & la nuict tandis qu'ils eurent le vent propice, mais leur ayant manqué ils prirent terre & dresserent une suerie pour purger leurs mauuaises humeurs (i'en ay descrit la methode au second liure de ce volume) pendant que le Pere accommodoit à part sa petite cuisine qui ne luy reussit guere bien. Il auoit un petit pacquet de ris qui est la meilleure prouision que l'on puisse auoir entre les Sauuages, il s'estoit aussi muny d'un petit chaudron à Kebec, pour luy seruir, mais il fut bientost egarré, non sans soupçon qu'il luy eust esté enleué par les Sauuages, & fallut qu'il se seruit d'un des leur * qui leur seruoit à faire griller des pois, mais qui rendit son ris d'un si mauuais goust, qu'il ne fust possible à personne d'en pouuoir manger, non pas mesme les chiens pour affamez qu'ils fussent, ce fust là le moyen de coucher à la legere, & n'estre point trop assoupis le matin.

110 Les Sauuages en leur ſuerie, firent d'une pierre deux coups, car parmy les chants qu'ils y font d'ordinaire, ils y en adiouſterent d'autres auec de grands tintamarres & des chimagrées dignes de leurs perſonnes, pour obtenir un vent propre à leur nauigation. Durant ce temps là deux ieunes Sauuages eſtoient en ſentinelle pour prendre garde au vent, leſquels peu d'heures aprés accoururent promptement à la cabane où ſe tenoit le ſabbat, diſant, ceſſez, ceſſez, voila bon vent, & tous ceſſerent, & ſe reſioüirent de leur Manitou, diſans au Pere, que ce n'auoit pas eſté ſon Ieſus qui leur auoit envoyé un vent ſi ſouhaitable mais leur bon Manitou, par le moyen de leur ceremonie.

Dieu, qui eſt ialoux de ſon honneur leur fiſt bientoſt repentir de leur trop prompte venterie car ils ne furent pas à deux ou trois lieuës de là, qu'il s'esleua un vent ſi impetueux & extraordinairement contraire & violent, qu'ils penſerent tous perir, & furent reiettez d'où ils eſtoient partis, heureux d'auoir pu gaigner terre, où ils eurent tout loiſir de penſer au peu d'effect de leur ceremonie, comme au pouuoir de noſtre Dieu, qui ſeul leur pouuoit donner le temps qu'ils deſiroient, ainſi que leur fiſt entendre le Pere en la reuenche qu'il eut, reſpondant à leur folle croyance.

Puis leur dit : Vous auez eu recours à voſtre Manitou pour auoir un vent propre, & il vous en a donné un contraire & vous a trompé. Or à preſent ayons re-
111 cours à Ieſus, & vous || verrez qu'il nous exaucera & fera paroiſtre ſon pouuoir par-deſſus tous les demons,

ce qu'ils firent en la perſonne dudit Pere, & Dieu tres bon, qui veut eſtre recognu, prié, & adoré de ſes creatures, leur en donna un en bref tres excellent, par le moyen duquel ils ſe rendirent allegrement à Kebec, comme s'ils euſſent eſté conduits de la main d'un Ange, d'où le Pere Irenée ayant appris que ie reuenois des Hurons, vint au deuant de moy dans un canot de Montagnais, où il faillit à ſe perdre par la faute de ſon Pilote qui dormait lorſqu'un coup de vent l'eut fait tourner sans deſſus deſſous, ſi le cordeau qui gouuernoit la voile ne ſe fuſt rompu par la violence du vent.

Fin du premier Liure.

HISTOIRE
DU CANADA
ET
VOYAGES DES PERES RECOLLECTS
EN LA
NOUUELLE FRANCE.

LIURE SECOND.

Commencement du voyage de l'Autheur pour les Hurons. — Rencontre d'un Pirate Holandois, & du danger qu'ils coururent estant eschoüez.

CHAPITRE I.

Noſtre Congregation ſe tenant à Paris, nos Peres touchez & illuminez de ceſt eſprit diuin qui conduit les Apoſtres entre les peuples Gentils, donnerent ordre
113 au Pere Nicolas Viel & à moy, d'aller ſecourir || nos freres qui ſeuls auoient la miſſion de la conuerſion du Canada, pendant que d'autres ſe diſpoſoient pour les lieux Sainčts que nos freres ont en leur gouuernement auec pluſieurs Conuents en Leuant, où ils ont liberté de ſeruir Dieu, mais auec peine à cauſe de l'auarice du Turc, qui leur fait ſouuent des auanies. Comme enfans obeïſſans & ſuiects de la S. Egliſe, aprés nous

eſtre recommandez à Dieu & inuoqué la benediction du Sainct Eſprit, nous fumes receuoir celle de Monſeigneur le Nonce reſidant à Paris, lequel approuuant noſtre zele & fauoriſant noſtre pieux deſſein, nous octroya toute l'authorité & puiſſance qu'il pouuoit auoir dans l'eſtenduë de toutes les terres Canadiennes, s'offrant encores de luy meſme d'en eſcrire à ſa Saincteté & d'obtenir d'elle pour nous ſa benediction Apoſtolique & tout pouuoir de ſa part par une bulle expreſſe, ſi le Nauire fretté & des-ja tout preſt à faire voile, ne nous eut contrainct à un humble remerciement, & nous contenter de ſa bonne volonté, & du pouuoir que nous donnoit ſa Seigneurie, ſans nous mettre en peine d'autre eſcrit.

Muni* de ſa benediction, des conſeils & de l'authorité d'un ſi grand Prelat, nous receumes auſſi celle de noſtre Reuerend Pere Prouincial & partiſme* de noſtre Conuent de Paris le 18. iour de Mars l'an 1623, à l'Apoſtolique, à pied & ſans argent ſelon la couſtume des pauures Mineurs Recollects, & arrivaſmes à Dieppe en bonne ſanté, où à peine pûmes nous prendre quelque repos, qu'il nous fallut embar- || quer le 114
meſme iour peu auant my-nuict, auec un vent aſſez bon; mais qui par ſa faueur inconſtante nous laiſſa bientoſt, & fuſmes ſurpris d'un vent contraire ioignant la coſte d'Angleterre, qui cauſa un mal de mer fort faſcheux à mon compagnon qui l'incommoda grandement & le contraignit de rendre le tribut ordinaire à la mer, qui eſt l'unique remede & la gueriſon de ces indiſpoſitions maritimes. Graces à noſtre Seigneur nous avions des-ja ſcillonné pour le moins cent



lieuës auant que ie me reſſentiſſe beaucoup de ces
faſcheuſes maladies, mais aprés ie m'en trouuay telle-
ment trauaillé qu'il me ſembloit n'auoir iamais tant
ſouffert corporellement au reſte de ma vie, comme ie
ſouffris pendant trois mois ſix iours de nauigation
qu'il nous fallut (à cauſe des vents contraires) pour
traverſer ce grand & eſpouuentable Occean, & arriuer
à Kebec, demeure des Mineurs Recollects.

Or pour ce que le Capitaine de noſtre vaiſſeau auoit
commiſſion d'aller charger du ſel en Broüage, il nous
y fallut aller neceſſairement & paſſer devant la Ro-
chelle, à la rade de laquelle nous nous arreſtames
deux iours, pendant leſquels nos gens allerent nego-
tier en ville pour leurs affaires particulieres. Il y auoit
là bon nombre de Nauires Hollandois tant de guerre
que marchands, qui alloient charger du ſel en Broü-
age & à la riuiere de Suedre proche Mareine; nous
en auions des-ja trouué en chemin enuiron 30. ou 40.
en diuerſes flottes, & aucun n'auoit couru ſus-nous,
115 entant que noſtre pa- || uillon nous faiſoit cognoiſtre:
il y eut ſeulement un Pirate Holandois qui nous vou-
lut attaquer & tendre combat, ayant des-ja à ce deſ-
ſein ouuert ſes ſabors, faict boire & armer ſes gens;
mais pour n'eſtre pas aſſez forts, nous gaignames le
deuant à petit bruit & nous ſauuames à la voille. Ce
miſerable traiſnoit des-ja quand & luy, un autre Na-
uire chargé de ſucre & autres marchandiſes qu'il auoit
volé à des pauures marchands François venans d'Eſ-
pagne.

De la Rochelle on prend d'ordinaire un pilote de
loüage pour conduire les Nauires qui vont à la riuiere

de Suedre à cauſe de pluſieurs lieux dangereux incognus aux Pilotes eſtrangers. Celuy que nous priſmes à la Rochelle tout experimenté qu'il ſe diſoit, penſa neantmoins nous faire perdre, car n'ayant voulu ietter l'anchre par un temps de bruine comme on luy conſeilloit, ſe fiant à la ſonde, il nous ietta ſur des ſables où nous demeurames eſchoüez depuis les quatre ou cinq heures du ſoir, iuſques au lendemain matin, que la marée nous remit ſus pied & en eſtat de voguer. Ie vous laiſſe à conſiderer en cette diſgrace qu'elle pouuoit eſtre la penſée d'un chacun, & ſi elle n'eſtoit pas capable d'affliger les plus reſolus, car le Nauire eſtoit tellement couché, que ſi Dieu par ſa bonté ne nous eut preſerué & calmé du tout le temps, c'eſtoit faict du Nauire & de nous tous.

Le Capitaine & conducteur du Nauire eſtoit doublement affligé, car il ſe voyoit à la veille de || perdre 116
non ſeulement le corps, l'honneur & les biens, mais en ſuitte tout l'equipage, aucun duquel n'eut le courage de boire ny de manger, encore que le ſouper fuſt preſt & ſeruy : pour moy i'eſtois fort debile & euſſent volontiers pris quelque choſe, mais la crainte de mal edifier me retint, me fit ieuſner comme les autres, & demeurer en priere toute la nuict auec mon compagnon : nos Matelots parloient des-ja de ietter en mer le Pilote Rochelois, qui nous auoit eſchoüé, pendant qu'une partie de l'equipage vouloient ſe ſaiſir de l'eſquif pour chercher leur ſeureté, ſi le Capitaine courageux ne les en eut empeſché & menacé d'un coup de piſtolet le premier qui s'y ingereroit. Il les contraignit de trauailler pour le ſalut de tous, leur fiſt poſer les

quatre anchres & eſtre ſur leur garde attendant l'aſſiſtance & miſericorde de noſtre Seigneur.

Ie louë Dieu, qu'ayant pitié de ma foibleſſe, il me fiſt la grace d'eſtre fort peu eſmeu pour le danger preſent & eminent, ny pour tous autres que nous auons eu pendant noſtre voyage, car il ne me vint iamais en la penſée (me confiant en ſa diuine miſericorde) que deuſſions perir, autrement il y auoit grandement à craindre pour moy, puis que les plus experimentez Pilotes & Mariniers n'eſtoient pas ſans crainte & apprehenſion, un deſquels indigné du peu de peur que ie teſmoignois pendant une furieuſe tourmente de huict iours, me dit un peu en cholere qu'il doutoit que ie fuſſe Chreſtien de n'aprehender pas en des pé-
117 rils & || dangers ſi eminens; ie luy reſpondis que nous eſtions entre les mains de Dieu, qu'il ne nous aduiendroit que ſelon ſa ſaincte volonté, que ie m'eſtois embarqué en intention d'aller gaigner des ames à noſtre Seigneur au païs des Sauuages, d'y endurer meſme le martyre ſi telle eſtoit ſa ſaincte volonté: que ſi ſa diuine miſericorde vouloit que ie periſſe en chemin ie ne m'en deuois point affliger, que d'auoir tant d'apprehenſion n'eſtoit pas un bon ſigne: mais qu'un chacun deuoit pluſtoſt taſcher de bien mettre ſon ame auec Dieu, & aprés faire ce qu'on pourroit pour ſe deliurer du naufrage, puis laiſſer le reſte du ſoing à Dieu.

Aprés eſtre deliuré du peril de la mort & de la perte du Nauire qu'on croyoit inneuitable, nous miſmes la voile au vent, & arriuames d'aſſez bonne heure à la riuiere de Suedre, où l'on deuoit charger du ſel de

Mareine. Nous nous desbarquames & n'eſtans qu'à deux bonnes lieuës de Broüage nous y allames paſſer quelque iours de repos, auec nos freres de la Prouince de la Conception, qui y ont eſtably un Conuent, leſquels nous y receurent & accommoderent auec beaucoup de charité.

Noſtre Nauire eſtant chargé, & preſt de ſe remettre ſous voile, nous retournames nous rembarquer auec un nouueau Pilote de Mareine qui deuoit nous reconduire au port de la Rochelle, mais Dieu adorable en ſes iugemens, permit que ce Pilote nous penſa encor eſchouër, ce qu'indubitablement auroit eſté ſans le grand iour qui fiſt voir le fond de l'eau, cela || luy oſta 118
la preſomption & vanité inſupportable de laquelle enflé, il s'eſtimoit le plus habile Pilote de cette mer, auſſi eſtoit il de la pretenduë Religion, & des plus opiniaſtres, ainſi qu'eſtoit le premier qui nous auoit eſchoué quoy que plus retenu & modeſte.

Vers la Rochelle il ſe voit grande quantité de Marſoins, deſquels nos Mattelots ne firent point eſtat, comme de ceux qui ſe prennent en pleine mer. Ils peſcherent forces * ſeiches leſquelles accommodées ſembloient des blancs d'œufs durs fricaſſez, ils prindrent auſſi des Grondins auec des lignes & hameçons qu'ils laiſſoient trainer après les galleries du Nauire, ce ſont poiſſons un peu plus gros que des rougets, leſquels nous ſeruoient à faire du potage.

L'on dit que ce poiſſon eſt appellé Grondin d'autant qu'eſtant hors de la mer il ne ceſſe de gronder comme un petit pourceau, contre l'ordinaire des poiſſons qui ne crient iamais, mais à cauſe de mon mal de mer qui

me donnoit peu de relafche ie n'y prins point garde, ny a beaucoup d'autres chofes qu'en autre faifon i'euffe curieufement obferuées.

Ce poiffon n'eftoit point trop à mon gouft à caufe de mon degouft, mais beaucoup moins la difcourtoifie d'un chirurgien huguenot qui feul auoit le foin de nous affifter, car nous n'en pouuions tirer une feule bonne parole, non pas mefme ceux de fa pretenduë religion, qui ne pouuoient approuuer fa mauuaife
119 dereglée & melancolique humeur, qui domine || d'ordinaire en ceux qui ont l'ame affife en mauuais lieu.

Paffant deuant la Rochelle on renuoya le nouueau Pilote qui nous auoit ramené de Broüages, on remplit nos barriques d'eau douce dans l'isle de Rez, puis ayant mis les voiles au vent, & le cap à la route de Canada, nous cinglames par la Manche en haute mer à la garde du bon Dieu & à la mercy des vents, qui nous furent fauorables & difcourtois felon leur inconftance.

Des larrons & pirates.—D'un Matelot tué par accident.— Tourmente fort grande.—Prife d'un Nauire Anglois. —Des Baleines & du poiffon appellé Dorade beau par excellence.

Chapitre II.

On fe plaint, mais auec raifon du grand nombre de voleurs & de larronneaux, qu'en guife de chenilles cou-

urent auiourd'huy preſque toute la ſurface de la terre, dont les uns ſemblent honneſtes gens & paſſent pour des gros Meſſieurs, & ceux là ſont les pires de tous, car ils deſrobent beaucoup & font pendre ceux qui prennent le moins. Les autres moins dangereux ſont ceux qui comme Hibous ne vont que de nuict, ſont aſſez mal couuerts & auſſi peu courtois, ont touſiours
|| la mine morne, triſte & penſiue comme gens de 120
mauuaiſe conſcience, mais il y en a une troiſieſme eſpece entre les deux, qui ſont les filous, les tireurs de laine, les emmielleux, les caioleurs, les ſubtils, ceux qui vous font acroire que le blanc eſt le noir, font des querelles d'Allemands entr'eux, puis feignent de ſe battre pour attaquer ceux qui veulent mettre le hola, & puis crient les premiers aux volleurs; ce ſont ces batteurs de paué qu'il faut apprehender. O qu'il eſt bon de ne ſe fier auiourd'huy qu'en Dieu, toute la terre eſt couuerte de liens & de pieges contre les gens de bien & ceux qui marchent dans la candeur & la ſimplicité. C'eſt le regne des meſchans & de ceux qui tirent le ſang & la ſubſtance du peuple, deſquels Dieu fera vengeance un iour & n'aura non plus de pitié d'eux qu'ils en ont eu du peuple.

Or de meſme que la terre a ſes larronneaux, voleurs & brigands, la mer a ſes pirates, eſcumeurs de mer & forbans, & ſi les uns ſont bien meſchans ſur la terre, les autres ne leur cedent en rien ſur les eaux, car ils briſent les furieux flots de la mer & courent les vaſtes campagnes de cet element impitoyable auec la meſme gayeté qu'ils feroient ſur la terre ſans apprehender ny la mort ny le fond des abiſmes, qui les va touſiours

menaſſans d'un prochain peril ou naufrage, dequoy ils ne ſe ſoucient non plus que s'ils n'auoient point d'ame à perdre ny d'enfer à redouter.

121 De ces pirates vous en voyez (comme les vo- || leurs ſur la terre) qui font les honneſtes marchands pour n'eſtre point ſoupçonnez, & ſurprendre quand ils trouuent leur coup diſpoſé, autrement ils ſe tiennent ſur la mine de gens de bien. Les autres ſont ſans diſſimulation & veulent bien qu'on les cognoiſſe pour tels qu'ils ſont, car comme il n'y a que des coups à gaigner chez eux, ils ſçauent bien qu'on eſt touſiours à la deffenſiue contre eux, & ce fut un de ceux là qui nous vint menacer à deux ou trois cens lieuës de mer, auquel il ne fut rien reſpondu pour n'eſtre alors en eſtat de deffence, mais parti d'aupres de nous, on tendit le pont de corde & chacun ſe tint ſur ſes armes, pour rendre combat au cas qu'il fuſt reuenu, mais il nous laiſſa aller, ayant bien opinion qu'allant en Canada on n'auoit pas grand richeſſe, & que de nous vouloir oſter nos viures il n'y eut pas grand gain pour eux non plus que pour nous de contentement qui nous eut obligé à nous bien battre. Toutesfois il fut encore trois ou quatre iours à roder les mers à noſtre veuë pour deſcouurir la proye.

Il arriua un accident dans noſtre Nauire le premier iour du mois de May qui nous affligea fort. C'eſt la couſtume en ce meſme iour, que tous les Matelots s'arment au matin & en ordre font une ſalue d'eſcoupeterie au Capitaine du vaiſſeau; un bon garçon peu dreſſé aux armes par imprudence donna une double ou triple charge à un meſchant mouſquet qu'il auoit,

& penſant le tirer il ſe || creua & tua le Matelot qui 122
eſtoit à ſon coſté, en bleſſa un autre legerement à la main. Ie n'ay iamais rien veu de ſi reſolu que ce pauure homme bleſſé à mort : car ayant toutes les parties naturelles emportées, & quelque * peaux des cuiſſes & du ventre qui luy pendoient, apres qu'il fut reuenu de paſmoiſon à laquelle il eſtoit tombé du coup, luy-meſme appella le Chirurgien, & l'enhardit de coudre ſa playe & d'y appliquer ſes remedes, & iuſques à la mort parla auec un eſprit auſſi ſain & arreſté, & d'une patience ſi admirable, que l'on ne l'euſt pas iugé malade ny bleſſé à ſa parole. Le bon Pere Nicholas le confeſſa & peu de temps apres il mourut : puis il fut enueloppé dans ſa paillaſſe, & mis le lendemain ſur le tillac où nous diſmes l'Office des morts, & toutes les prieres accouſtumées, puis le corps ayant eſté mis ſur une planche fut fait gliſſer dans la mer, puis un tizon de feu allumé & un coup de canon tiré qui eſt toute la pompe funebre qu'on rend d'ordinaire à ceux qui meurent ſur mer.

Depuis nous fuſmes battus d'une tempeſte ſi grande par l'eſpace de ſept ou huict iours continuels, qu'il ſembloit que la mer ſe deuſt ioindre au ciel, ou que tout l'Occean ſe deuſt bouleuerſer, de maniere que l'on auoit de l'apprehenſion qu'il ſe deuſt rompre quelque membre du Nauire pour les grands coups de mer qu'il
receuoit à tout || moment, ou que les vagues furieuſes 123
qui donnoient iuſques par deſſus la Dunette l'abymaſſent ſans reſſource, car elles auoient deſia rompu & emporté les galleries auec tout ce qui eſtoit dedans ; c'eſt pourquoy on fut contraint de caler le * voile & d'a-

bandonner le Nauire à la violence de la tourmente, & des flots qui nous balotoient d'une estrange façon sans que nous sçeussions où les vents nous iettoient, pour ce qu'il estoit impossible pour lors de prendre les eleuations ny par le Soleil, ny par le Nord, & de nous sauuer encore moins, si Dieu nostre vray Nocher ne nous eust protegé & sauué par une grace speciale de cest euident naufrage. Cependant s'il y auoit quelque coffre mal amarré on l'entendoit rouller & quelquesfois la marmite estoit renuersée, & en disnans ou soupans si nous ne tenions bien nos plats ils voloient de la table à terre, & les falloit tenir aussi bien que la tasse à boire selon le mouuement du Nauire que nous laissions aller à la garde du bon Dieu, puis qu'il ne gouuernoit plus, & n'y pouuions remedier. Pendant ce temps là les plus deuots passagers prioient Dieu & se mettoient en bon estat, mais pour les Matelots ie vous asseure qu'ils ne tesmoignerent iamais moins de deuotion sinon quelqu'un, encore estoit-ce en cachette peur d'estre mocqué, mais quand c'est tout à bon qu'il faut perir, c'est alors que tout le monde se met en son deuoir, mais souuent
124 trop tard par une inuention du || Diable qui nous fait differer nostre conuersion. Il est tres bon de ne se point troubler, voire tres necessaire pour chose qui arriue, à cause que l'on est moins apte à se tirer du danger, mais il ne s'en faut pas monstrer plus insolent, ains se recommander à Dieu, & trauailler à ce à quoy on pense estre expedient & necessaire à son salut & deliurance.

Or ces tempestes bien souuent nous estoient presagées par les Marsoins qui pour lors enuironnoient nostre vaisseau par milliers se ioüans d'une façon fort

plaisante, dont les uns ont le museau moussé & gros, & les autres pointus * & allongé comme cannes.

Au temps de cette tourmente ie me trouuay une fois seul auec le Pere Nicolas dans la Chambre du Capitaine où ie lisois pour mon contentement spirituel les Meditations de sainct Bonauenture, ledit Pere n'ayant pas encore acheué son office le disoit de genoüil proche la fenestre qui regarde sur la gallerie comme un coup de mer rompit un aiz du siege de la Chambre, entra dedans, sousleua ledit Pere & m'enuelopa une partie du corps qui m'ayant esbloüy me fist promptement leuer en sursaut & à tastons ouurir la porte pour donner cours à l'eau, me resouuenant auoir ouy dire qu'un Capitaine auec son fils se trouuerent un iour noyez d'un coup de mer qui entra dans leur Chambre comme cet autre estoit entré dans la nostre.

|| Nous eusmes aussi par fois des ressaques iusques au 125
grand masts, c'est à dire que le Nauire puisoit à mesme dans la mer & s'en falloit peu que le reste n'allast au fond, mais lorsque cela arriuoit au plus fort mesme de nos prieres on quittoit tout pour maneuurer, puis on continuoit ses deuotions qui ne sont pas si eschauffées en mer que l'on ne prenne tousiours garde aux vents & aux flots qui nous enuoyoient par fois de merueilleux rafraischissemens qui donnoient à rire aux moins mouïllez & pitié aux mieux trempez. Bon Iesus que la vie des Mariniers est une vie estrange & merueilleuse, car s'ils ont quelques fois une heure de bon temps ils en ont d'autres qui sont bien discourtoises & pleines de difficultez, ie l'ay ouy dire, & ie le croy qu'il y a neantmoins plus de vieux Mariniers que de vieux Labou-

reurs, pour vous dire que nonobſtant tout ce qui ſe paſſe peu periſſent, & que l'on n'eſt pas ſi toſt en terre que l'on veut retourner en mer où la ſanté ſe trouue fortifiée par le vomiſſement & la diette.

Quand la tempeſte nous prit nous eſtions bien auant au delà des Isles Aſſores qui ſont Isles riches & bien peuplées appartenant au Roy d'Eſpagne, deſquelles nous n'approchaſmes pas plus prés que d'une iournée au dire de noſtre Pilote.

Ordinairement apres une grande tempeſte vient un grand calme, comme en effet nous en auions quelques fois de bien importuns, qui nous empeſchoient d'auan-
126 cer chemin, || durant leſquels les Mattelots ioüoient & danſoient ſur le tillac; puis quand on voyoit ſortir de deſſous l'Orizon un nuage eſpais, c'eſtoit lors qu'il falloit quitter ces exercices, & prendre garde d'un grain de vent qui eſtoit enueloppé là dedans, lequel ſe deſſerrant grondant & ſifflant, eſtoit capable de renuerſer noſtre vaiſſeau s'en deſſus deſſous, s'il n'y euſt eu des gens preſts à executer ce que le maiſtre du Nauire commandoit.

Or le calme qui nous arriua apres cette grande tempeſte nous ſeruit fort à propos, pour tirer de la mer, un grand tonneau de tres bonne huile d'oliue, que nous apperçeuſmes flottant ſur les eauës aſſez proche de nous, nous en apperçeuſmes encore un autre deux ou trois iours apres: mais la mer un peu trop agitée pour lors nous en priua. Ces tonneaux comme il eſt à preſumer eſtoient de quelque Nauire brizé en mer par les furieuſes tourmentes & tempeſtes que nous auions ſouffertes peu de temps auparauant.

Quelques iours apres nous rencontraſmes un petit
Nauire Anglois, qui diſoit venir de la Virginie, & ie
croy de quelqu'autre contrée des Indes Occidentales,
car il auoit quantité de Palmes de petun, de la coche-
nille & des cuirs, qui ne ſont pas frequens à la Vir-
ginie. Il eſtoit tout dematté & en aſſez pauure equipage
pour ſon retour en Angleterre & Eſcoſſe d'où ils eſtoient
pour la pluſpart, car il ne leur eſtoit reſté de la tour- ||
mente paſſée, que le ſeul maſts de mizanne qu'ils 127
auoient accommodé à la place du grand maſts qui s'eſ-
toit brizé auec tous les autres. Il penſoit s'eſqui-
uer mais comme nous eſtions aſſez bons voiliers, nous
allaſmes à luy & luy demandaſmes ſelon la couſtume
de la mer uſitée par ceux qui ſe croyent les plus forts:
D'où eſt le Nauire? Il reſpondit d'Angleterre, on luy
replicqua: Amenez, c'eſt à dire, abaiſſez vos voiles, ſor-
tez voſtre chalouppe, & venez nous faire voir voſtre con-
gé, pour en faire l'examen, que ſi on eſt trouué ſans le
congé de qui il appartient, on le fait paſſer par la loy &
commiſſion de celuy qui le prend; mais il eſt vray qu'en
cela, comme en toute choſe, il ſe commet ſouuent de
tres grands abus, pour ce que tel feint eſtre marchand,
& auoir bonne commiſſion, qui luy-meſme eſt Pirate
& marchand tout enſemble, ſe ſeruant des deux quali-
tez ſelon les occaſions & rencontres.

De meſme nos Mariniers euſſent bien deſiré la rencontre de quelque petit Nauire Eſpagnol, où il ſe trouue ordinairement de riches marchandiſes, pour en faire curée, & contenter aucunement leur conuoitiſe, comme ſi prendre le bien d'autruy ſur mer n'eſtoit pas larrecin & vollerie obligeant à la damnation eternelle, auſſi

bien que le prendre fur terre, car la malice reciproque
des Nautonniers n'excufe point que le larrecin fur mer
128 ne foit peché, & fi c'eft par couftume || on fe damnera
par couftume : car le Commandement qui dit : Tu ne defroberas point s'entend nulle part, ny en la mer ny en la terre. Or bien que la chofe foit ainfi le mal ne s'en diminuë point pourtant, & va toufiours pullulant à mefure que les hommes vieilliffent. Cela fe voit à l'œil qu'auiourd'huy il n'y a plus de fidelité entre les hommes, & que chacun tafche de tromper fon compagnon, c'eft pourquoy il s'en faut donner de garde, & n'approcher d'aucun Nauire en mer, qu'à bonnes enfeignes, de peur qu'un forban ne foit pris par un Pirate. Que fi demandant d'où eft le Nauire on refpond, de la mer, c'eft à dire, efcumeur de mer, & qu'il faut venir à bord, & rendre combat, fi on n'ayme mieux fe rendre à la mercy & difcretion du plus fort ou qui femble l'eftre, ie dis, qui femble l'eftre, car on y eft fouuent trompé.

C'eft auffi la couftume en mer, que quand quelque Nauire particulier rencontre un Nauire Royal, de fe mettre au deffous du vent, & fe prefenter non point cofte à cofte, mais en biaifant & mefme d'abattre fon enfeigne (il n'eft pas neantmoins de befoin d'en auoir en fi grand * voyages) finon quand on approche de terre, ou quand il fe faut battre.

Pour reuenir à nos Anglois, ils vindrent en fin à
nous, fçauoir leur Maiftre de Nauire, un vieil Gentil'-
homme & quelques autres des principaulx, non tou-
129 tesfois fans une || grande contradiction, car ils appre-
hendoient le mefme traictement qu'ils ont accouftumé

de faire aux François, quand ils ont le deſſus, c'eſt pourquoy leur Chef offrit en particulier à noſtre Capitaine, moy ſeul preſent, tout ce qu'ils auoient en marchandiſes en leur Nauire, pourueu que la vie ſauue on les laiſſaſt aller en leur païs auec un peu de viures, ce que noſtre Capitaine refuſa, diſant qu'il ne vouloit rien d'eux s'ils eſtoient gens de bien, mais que s'il ſe trouuoit du contraire, qu'il leur feroit ſubir la loy de la mer, apres auoir deuëment faict examiner leur patente. Neantmoins à force d'importunité nous firent accepter (attendant le iugement de leur cauſe) un baril de petun, & un autre de patates, ce ſont certaines racines des Indes, en forme de gros naueaux, rouges & iaunes; mais d'un gouſt beaucoup plus excellent que toute autre racine que nous ayons par deça. Et me donnerent à moy, un cadran ſolaire, que ie ne voulois accepter peur de leur en incommoder.

Le Capitaine de noſtre vaiſſeau, comme ſage, ne voulut rien determiner en ce faict de ſoy-meſme, ſans l'auoir premierement communiqué aux principaux de ſon bord, & nous pria d'en dire noſtre aduis, qui eſtoit celuy que principalement il deſiroit ſuiure, pour ne rien faire contre ſa conſcience, ou qui fuſt digne de reprehenſion. Pendant que nous eſtions en ce conſeil, on auoit enuoyé partie de nos hommes dans ce Nauire Anglois, pour y eſtre les plus forts, & en ramener une autre plus grande partie des leurs || dans 130
le noſtre, auec tous les Chefs, excepté le Capitaine, lequel eſtant fort malade mourut dans ſon Nauire quelques heures après ſa priſe.

Apres auoir veu tous les papiers de ces pauures

gens, & trouué prés d'un boiſſeau de lettres, qui s'addreſſoient à des particuliers d'Angleterre, on conclud qu'ils ne pouuoient eſtre forbans, bien que leur congé ne fuſt que trop vieux obtenu, & qu'on eut trouué quelques boettes de poiſon dans leur coffre, qui euſſent pû faire ſoupçonner de mauuais deſſein, attendu qu'outre qu'ils eſtoient peu de monde, & encore fort foiblement armez, ils auoient quelques charte-parties, puis toutes ces lettres les mettoient hors de ſoupçon de ce coſté là, & par ainſi furent renuoyez en leur Nauires * quittes & abſous, apres nous auoir accompagné les trois iours conſecutifs qu'on fut à conſulter leur affaire.

Ie me recreois par fois, ſelon que ie me trouuois diſpoſé, à voir ietter l'eſuent aux Baleines, & ioüer les petits Balenots qui ſe recreoient en temps calme, d'une façon fort plaiſante. Les grandes Baleines deſquelles i'ay veu une infinité, particulierement à la Baye de Gaſpey, nous importunoient plus qu'elles ne nous recreoient par leur * ſoufflemens & les diuerſes courſes des Gibars apres elles, qui nous eſtoit une interruption de repos ſans remede. Gibar eſt proprement le maſle de la Baleine, auquel on a donné le nom de Gibar, pour une boſſe qu'il ſemble auoir, ayant le dos fort esleué, où il porte une nageoire. Il n'eſt pas
131 moins grand que les || Baleines, mais non pas ſi eſpais ny ſi gros, & a le muſeau plus long & plus aigu, & un tuyau ſur le front, par où il iette l'eau de grande violence, quelques uns à ceſte cauſe l'appellent ſouffleur.

Toutes les femelles Baleines portent & font leurs petits tous vifs (non pas en maſſes ou en œufs comme

les autres poiſſons) & les allaittent, couurent & contregardent de leurs nageoires. Les Gibars & autres Baleines dorment tenans leurs teſtes un peu esleuées, tellement que ce tuyau eſt à deſcouuert & à fleur d'eau. Ces monſtres ſe voyent & deſcouurent de fort loin par leur queuë qu'elles monſtrent, ſouuent s'enfonçans dans la mer, & auſſi par l'eau qu'elles iettent par leurs eſuans, qui eſt plus d'un poinçon à la fois, & de la hauteur de deux lances; & de cette eau que la Baleine iette on peut iuger ce qu'elle peut rendre d'huyle. Il y en a telle d'où l'on en peut tirer iuſqu'à plus de 4 cens barriques, d'autres ſix vingts poinçons, & d'autres moins, & de la langue on en tire ordinairement cinq ou ſix barriques des communes: Pline rapporte, qu'il s'eſt trouué des Baleines de ſix cens pieds de long, & 360 de large, & d'autres diſent de l'eſtenduë de plus de trois arpens de terre, s'il eſt vray ſemblable comme ils l'aſſeurent, il y en a deſquelles on en pourroit tirer beaucoup dauantage. Mais ce qui eſt admirable en ce monſtre eſt, qu'eſtant d'une grandeur & groſſeur ſi demeſurée, ſurpaſſant tout * autres poiſſons & animaux marins, il a neantmoins le goſier ſi petit & eſtroit, qu'il n'y ſçauroit paſſer que la groſſeur d'un ma-
|| creau à la fois, dont on peut admirer le double miracle 132
de Ionas que Dieu fiſt eslargir ce gozier pour luy donner paſſage, & le conſerua viuant dans ce ventre l'eſpace de trois iours, qu'apres reslargiſſant ce meſme gozier, il l'en fiſt ſortir ſain comme il y eſtoit entré.

A mon retour des Hurons i'en vis tres-peu en comparaiſon de l'année precedente, & n'en pû conceuoir la cauſe, ſinon la grande abondance de ſang que rendit

la bleſſure d'une grande Baleine, que par plaiſir le ſieur Goua, commis de noſtre vaiſſeau, luy fiſt d'un coup d'arquebuſe à croc, chargée d'une double charge : ce n'eſt neantmoins ny la façon, ny la maniere de les auoir : car il y faut bien d'autre inuention & des artifices deſquels les Baſques ſe ſçauent ſeruir, mais pour ce que diuers Autheurs en ont eſcrit, ie n'en fais point icy de mention pour abreger, & ne repeter ce que d'autres ont des-ja dit.

La premiere Baleine que nous viſmes en pleine mer eſtoit endormie, & paſſant tout auprés on detourna un peu le Nauire, craignant qu'à ſon reſueil elle nous cauſaſt quelque accident. I'en vis une entre les autres eſpouuentablement groſſe, & telle que le Capitaine & ceux qui la virent, dirent aſſeurement n'en auoir iamais veu de plus groſſe. Ce qui fit mieux cognoiſtre ſa groſſeur & grandeur eſt, que ſe demenant & ſouſtenant contre la mer agitée, elle faiſoit voir une partie de ſon grand corps. Ie m'eſtonnay fort d'un Gibar, lequel auec ſa nageoire ou de ſa queuë, car ie ne pouuois pas bien diſcerner ou recognoiſtre duquel c'eſtoit, frap-
133 poit ſi furieu- || ſement fort ſur l'eau, qu'on le pouuoit entendre de pluſieurs lieuës, & me dit on que c'eſtoit pour eſtonner & amaſſer le poiſſon, pour aprés s'en gorger.

Ie vis un iour un poiſſon de quelque 10 ou 12 pieds de longueur, & gros à proportion, paſſer tout ioignant noſtre Nauire : on me dit que c'eſtoit un Requiens, poiſſon fort friant de chair humaine, c'eſt pourquoy il ne fait pas bon ſe baigner où il y en a, pour ce qu'il ne manque pas d'engloutir les perſonnes qu'il peut at-

traper, ou du moins quelque membre du corps, qu'il coupe ayſement auec ſes 3. 4. 5. & 6. rangées de dents qu'il a en gueule fort aiguës & dangereuſes, comme auoit la teſte de celuy que i'ay veu à Paris dans un cabinet de pieces rares, dont la veuë me fiſt croire ce qu'on dit de ce poiſſon que n'eſtoit qu'il luy conuient tourner le ventre & la teſte de coſté pour prendre ſa proye, à cauſe que comme un Eſturgeon, il a ſa gueule ſous un long muſeau, il deuoreroit tout : mais il luy faut du temps à ſe tourner, & par ainſi il ne faict pas tout le mal qu'il feroit s'il auoit ſa gueule autrement diſpoſée.

En quelque endroit de la mer vers l'Isle de Terre
neufue, l'un de nos Mattelots herponna une Dorade
que les habitans voiſins du Peru tenoient anciennement pour un Dieu & l'adoroient, à cauſe de ſa rare
beauté qui ſurpaſſe celle de tous les autres poiſſons de
la mer; car il ſemble que la nature ſe ſoit particulierement delectée & ait pris plaiſir à l'embellir de ſes diuerſes & viues couleurs : de ſorte qu'il esblouit pres-
|| que la veuë des regardans, en ſe diuerſifiant & chan- 134
geant comme le Cameleon, & ſelon qu'il approche de
ſa mort il ſe diuerſifie & ſe change en ſes viues couleurs.
Il n'auoit pas plus de 3 pieds de longueur, & ſa nageoire qu'il auoit deſſus le dos, luy prenoit depuis la teſte iuſqu'à la queuë toute dorée & couuerte comme d'un or tres fin : comme auſſi la queuë, ſes aislerons ou nageoires, excepté que par fois il paroiſſoit de petites taches de la couleur d'un tres fin azur, & d'autres de vermillon, puis comme d'un argenté; le reſte du corps eſtoit tout doré, argenté, azuré, vermillonné, & de di-

uerſes autres couleurs : il n'eſtoit pas guere large ſous le ventre ny ſur le dos ; mais il eſtoit haut & bien proportionné à ſa grandeur : nous le mangeaſmes & le trouuaſmes tres bon, ſinon qu'il eſtoit un peu ſec. Quand il fut pris il ſe ioüoit à noſtre vaiſſeau, car le naturel de ce poiſſon ſuit volontiers les Nauires, à l'entour deſquels il ſe ioüe, mais on en void * peu en la mer de Canada.

Nous tiraſmes auſſi de la mer un poiſſon mort long d'un pied, reſſemblant à une perche qui auoit la moitié du corps entierement rouge ; mais aucun de nos gens ne pû dire ny iuger quel poiſſon ce pouuoit eſtre : i'ay auſſi quelquefois veu voler hors de l'eau des petits poiſſons, enuiron la longueur de 4 ou 5 pieds *, fuyans de plus gros poiſſons qui les pourſuiuoient, car Dieu le Createur qui les a creés petits, leur donne de petites aisles pour ſe pouuoir garantir des plus grands, mais leur vol eſt auſſi bref comme leurs aisles ſont facilement
135 deſeichées, & pour un ſur- || croy de mal-heur, penſans ſe ſauuer en l'air il y a ſouvent des oyſeaux aux aguets, qui les ſurprennent en volant, & par ainſi ils ne ſont point aſſeurez ny en l'air ny en la mer, non plus que l'homme de bien qui eſt perſecuté par tout de ſes ennemys, pendant que le meſchant vit en repos, & ioüit de la ſubſtance des petits.

Nos Mattelots herponnerent un gros Marſoin femelle, qui en auoit un autre petit dans le ventre, lequel fut lardé & roſty en guyſe d'un leuraut, puis mangé auec ſa mere, qui ſe trouuerent tres bons & nous conſolerent fort pour eſtre las de ſalines & priués de rafraiſchiſſemens.

Du grand Ban. De l'Isle aux oyseaux. Des Elephans de mer & de la Baye de Gaspey. — Ceremonies des Mattelots és monts nostre Dame, & du grand fleuue S. Laurens.

CHAPITRE III.

Entre la partie occidentale du Canada & nous, il y a un lieu en mer qui s'appelle le grand Ban, où nombre de vaisseaux tant François que estrangers, vont faire la pesche de Moluës tous les ans, comme vers la terre ferme & Isles d'icelle. Ce grand Ban, sont hautes montagnes assises en la profonde racine des abismes des eaux, lesquelles s'esleuent prés de la surface de la mer, iusques à 90. 60. 40. & 30. brassées d'eauë, peu plus ou moins, selon que la sonde se rencontre tombant sur lesdites montagnes ou à costé.

|| On le tient de forme ouale, long de plus de six 136
vingts lieuës, d'autres disent de 260. de large, passé lequel on ne trouue plus de fond non plus que par de-çà, bien qu'il ne soit esloigné de la plus prochaine terre, qui est le Cap de Raze tenant à l'Isle de Terre neufue, que de 30. ou 40. lieuës au plus.

Auant que de venir à ce grand Ban de 25. à 30. lieuës loin, il se voit certains oyseaux par troupes, qui s'appellent marmets, qui donnent une certaine cognoissance au Pilote, qu'il n'est pas loin de l'escore ou bord dudit Ban, & qu'il est temps de tenir le plomb prest, pour sonder de fois à autre, iusqu'à ce que l'on paruienne à ceste escore où l'on trouue fond. Et pour une autre

certaine marque que l'on eſt ſur le Ban, eſt le nombre infini d'oyſeaux que l'on y voit, qui ſont comme fauquets, maupoules, huans, mauues & quelques autres qui n'en bougent preſque, pour ce qu'ils y trouuent de quoy viure, & non en pleine mer.

Or ie m'eſmerueille, auec pluſieurs autres, où ils peuuent faire leurs nids & eſclore leurs petits, eſtans ſi esloignez de la terre, ſinon qu'ils quittent la mer & ſe retirent à la meſme terre au temps qu'ils ſont preſts à faire leurs œufs. Il y en a qui aſſeurent aprés Pline, que ſept iours auant & ſept iours aprés le Solſtice d'Hyuer la mer ſe tient calme, & pendant ce temps-là les Alcyons (ce ſont oyſeaux qui preſagerent par leur priſe la Couronne Royale de Jeruſalem appartenir à Godefroy Duc de Lorraine) font leurs nids, leurs œufs & eſcloent leurs petits, & que la nauigation en eſt beau- ||
137 coup plus aſſeurée : mais d'autres ne l'aſſeurent neantmoins que de la mer de Sicile, c'eſt pourquoy ie laiſſe la choſe à decider à plus ſage que moy : ſeulement ie dis que Ieſus-Chriſt le Dieu de paix voulut naiſtre au monde au temps que tout eſtoit tranquille ſur la terre, car le Temple de Ianus eſtoit fermé à Rome, & la mer dans ſon calme.

Nous priſmes à Gaſpey un de ſes fauquets auec une longue ligne à lain de laquelle y auoit des entrailles de moluës fraiſches, qui eſt l'inuention dont on ſe ſert pour les prendre. Nous en priſmes encor un autre de cette façon ; un de ces fauquets grandement affamé, voltigeoit à l'entour de noſtre Nauire cherchant quelque proye ; l'un de nos Mattelots aduiſé, luy preſenta un harang qu'il tenoit en ſa main, & l'oyſeau affamé y

defcendit & le garçon habile le prit par la patte & fut pour nous. Nous le nourrifmes un affez long-temps dans un feau couuert, où il ne fe demenoit aucunement, mais il fçauoit fort bien pincer du bec quand on le vouloit toucher. Plufieurs appellent communement cet oyfeau happefoye, à caufe de leur auidité à recueillir & fe gorger des teftes & foyes des moluës que l'on iette en mer aprés qu'on leur a ouuert le ventre, defquels ils font fi frians qu'ils fe hazardent à tout pour en attrapper. Ils reffemblent aucunement au pigeon, finon qu'ils font encore une fois plus gros, ont les pattes d'oyes & fe re- || paiffent de poiffon, comme font plu- 138
fieurs autres efpeces d'oyfeaux qui fuiuent les vaiffeaux pefcheurs de moluës pour y trouuer de quoy viure.

Sur le grand Ban nous eufmes le plaifir de la pefche d'une quantité de moluës & quelques gros fletans qui leur font une furieufe guerre. Ils font de la forme d'un turbot ou barbuë, mais dix fois plus grands, & qui ne leur cedent point en bonté, grillez par tranches ou boüillis dans un chaudron. Cela eft admirable combien les moluës font afpres à l'amorce, car elles aualent tout ce qui tombe dans la mer, bois, fer, pierres & toute autre chofe que l'on retrouue par fois dans leur ventre quand elles ne l'ont pû reietter. Cette auidité eft la caufe principale pourquoy on en prend fi grande quantité tous les ans, car elles n'ont pas pluftoft apperçeu l'amorce qu'elles l'engloutiffent; mais il faut eftre foigneux de tirer promptement la ligne, autrement elles ont la proprieté de reuomir lain en renuerfant leur * entrailles, & s'efchapent.

Ie ne fçay d'où en peut proceder la caufe, mais il

fait un continuel temps pluuieux, humide & froid ſur ce grand Ban, auſſi bien en plein Eſté comme en autre ſaiſon, & hors de là on voit un temps tout autre. Ces mauuaiſes qualitez ſeroient fort ennuyeuſes ſi elles n'eſtoient adoucies & compenſées par la recreation & le divertiſſement de la peſche, qui vous donne d'un poiſſon frais rauiſſamment bon.

139 || Une choſe entr'autres me donnoit de la peine en mes indiſpoſitions, une grande enuie de boire un peu d'eau douce & nous n'en auions point, car la noſtre s'eſtoit corrompuë & empuantie par la longueur du temps que nous eſtions en mer, & ſi ie ne pouuois uſer de cidre, ny de vin, non plus que beaucoup d'autres rafraiſchiſſemens, ſans me trouuer mal du cœur qui m'eſtoit comme empoiſonné & ſouuent bondiſſant contre les meilleurs viandes, eſtre couché ou aſſis me donnoit quelque allegement lors que la mer n'eſtoit point trop haute, mais eſtant fort enflée nous eſtions bercez d'une merueilleuſe façon. O que ie trouuois les Mattelots heureux d'auoir touſiours bon appetit, eſtre gays & ioyeux, & ne ſentir point ces bondiſſantes & empoiſonnées douleurs du cœur.

Douze ou quinze lieuës de chemin apres auoir paſſé le grand Ban, nous rencontrames le Ban-Auert, ainſi nommé (me dirent les Mariniers) pour ce qu'aux moluës qu'on y peſche, il s'y trouue des petits boyaux qui remuent comme vers que ie voulu voir moy-meſme, pour en pouuoir parler auec experience; & remarquay de plus, que ces moluës ont ordinairement une peau noire en dedans, & ne ſont ſi bonnes ny ſi excellentes que celles du grand Ban.

Ceux qui partent du Ban pour entrer au Golphe S. Laurens, prennent diuerſement leur route, les uns plus à droite, & les autres || plus à gauche, ſelon qu'il 140
plaiſt à un chacun, car en cela perſonne n'eſt contraint comme on pourroit eſtre à quelque petit deſtroit. Nous paſſames tout ioignant le Cap Breton (eſtimé ſous la hauteur de 45. à 46. degrez & demy, & esloigné de cent lieuës du grand Ban) entre ledit Cap Breton & l'Isle S. Paul laquelle eſt inhabitée, & en partie pleine de rochers, bouleaux, ſapinieres & autres meſchants menus bois, comme ſont la pluſpart des terres maigres & ſteriles qu'on appelle terre * neufues, qui ſont toutes les premieres qu'on trouue d'icy en Canada, & ſont du Canada meſme.

Le Cap Breton que nous auions à main gauche, eſt une grande Isle en forme triangulaire d'enuiron 80. ou 100. lieuës de circuit, terre haute esleuée qui me repreſentoit l'Angleterre ſelon qu'elle ſe preſente à mon obieſt pendant les quatre iours que pour cauſe des vents contraires nous louuiaſmes contre la coſte. Neantmoins on m'a aſſeuré qu'il y a en icelle nombre de montagnes fort hautes, & des precipices fort affreux, & que la terre y eſt partout couuerte de toutes ſortes d'arbres propres à baſtir, & de fort bons Ports pour les Nauires, mais ce qui me ſembloit fort aduantageux pour la conſeruation du pays, & le Golfe S. Laurens, eſt un Tertre pozé à la pointe du Cap qui regarde l'Isle S. Paul. Il eſt de forme quarrée, fort esleué & plat par deſſus, ayant la mer de trois coſtez, & un foſſé naturel qui le ſepare de la || terre ferme. Ce lieu ſemble 141
auoir eſté fait par induſtrie humaine, pour y baſtir une

fortereſſe au deſſus qui ſeroit imprenable, mais les choſes ne ſe font qu'auec le temps, il faut penſer aux choſes plus neceſſaires les premieres, y paſſer des familles pour cultiuer, & des Religieux pour trauailler à la conuerſion des Sauuages que l'on tient fort ſages dans leur barbarie, & fort honneſtes & poſez en leur conuerſation. Au reſte accommodez en leurs veſtemens & cheuelure comme les Montagnais & autres Sauuages de la Terre neuue.

Eſtans entrez dans le Golfe ou grande baye S. Laurens, nous trouuames dés le lendemain matin ce tant renommé Rocher que Dieu a eſtably & pozé au milieu de ce Golfe, pour la retraite d'une infinie multitude d'oyſeaux de diuerſes eſpeces qui le couurent partout en telle quantité qu'on ny ſçauroit preſque poſer le pied, ſans marcher ſur leſdits oyſeaux, ſur leurs nids, ou ſur leurs œufs.

Ceſte voliere ainſi eſtablie par la diuine prouidence, eſt esloignée dix-ſept ou 18. lieuës du Cap Breton, & ſous la hauteur d'enuiron 47. degrez & trois quarts. Il eſt plat au deſſus un peu en talus, coupé à lentour* comme une muraille, de circuit enuiron une petite lieuë, en forme ouale & difficile à monter. Nous auions propoſé d'y aller querir des oyſeaux s'il eut fait calme, mais la mer un peu trop agitée nous en empeſcha &
142 priua de ce contentement.

Quand il y fait vent les oyſeaux s'esleuent facilement de terre, autrement il y a de certaines eſpeces qui ne peuuent preſque voler, & qu'on peut ayſement aſſommer à coup de baſtons, comme auoient faits les Mattelots d'un autre Nauire, qui auant nous en

auoient emplis leur Chalouppe, & plufieurs tonneaux de leurs œufs; mais ils y penferent tomber en foibleffe pour la puanteur extreme des ordures defdits oyfeaux, me dit un honnefte homme qui eftoit en la compagnie.

Ces oyfeaux comme il eft croyable, ne viuent que de poiffon, & bien qu'ils foient de diuerfes efpeces, les uns plus gros, les autres plus petits, ils ne font pour l'ordinaire plufieurs trouppes, ains comme une armée efpaiffe volent enfemblement au deffus de l'Isle & ès enuirons, & ne s'efcartent que pour s'egayer, efleuer & fe plonger dans la mer. Il y auoit plaifir à les voir librement approcher & voler à l'entour de noftre vaiffeau, & puis fe plonger pour un long temps dans l'eau cherchant leur proye.

Leurs nids font tellement arrangez dans l'Isle felon leurs efpeces qu'il n'y a aucune confufion, ains un tres bel ordre.

Les grands oyfeaux font arrangez plus proche de leurs femblables, & les moins gros ou d'autres efpeces auec ceux qui leur conuiennent, & de tous en fi grande quantité, qu'à peine le pourroit-on iamais per- || fua- 143
der à qui ne l'auroit veu. I'en mangeay d'un que les Mattelots appellent Guillaume ou autrement Tangeux, & ceux du pays Apponath, de plumage blanc & noir, & gros comme un canard, auec une courte queuë & de petites aisles qui ne cedoit en bonté à aucun gibier que nous ayons par deçà, ce font de bons pefcheurs pour les poiffons, qui * prennent & portent fur leurs Isles pour manger. Il y en a d'une autre efpece plus petits que les autres & font appellez Godels, mais les plus grands nommez Margaux d'un

plumage tres-blanc sont en un canton de l'Isle separez des autres, & tres difficilles à prendre pour ce qu'ils mordent comme chiens à ce qu'on m'a dit.

Proche de la mesme Isle, il y en a une autre plus petite & presque de la mesme forme sur laquelle quelqu'uns * de nos Mattelots estoient montez en un autre voyage precedent, lesquels m'asseurerent y auoir trouué sur le bord de la mer dės poissons fort grands & gros comme un bœuf, & qu'ils en tuerent un de plusieurs coups de leurs armes par dessous le ventre & la gorge, ayans auparauant frappé en vain une infinité de coups sur les autres parties de son corps sans l'auoir pû blesser pour la dureté de sa peau, bien que d'ailleurs il soit quasi sans deffence, & si massif & pesant que l'on peut sauter dessus, & le cheualer sans crainte: car il ne peut se plier, & si il aduance fort peu à cause que ses pieds sont faits en nageoires & ne s'appuye que
144 sur || certain* mognons qu'il a au milieu des iambes qui luy sont fort courtes, il iette aussi sa teste de costé & d'autre en marchant, qui fait que de sa dent il peut offencer ceux qui ne se tiennent pas assez derriere. On dit qu'il y en a une grande quantité en l'Isle de Sable qui est à quelque 60. lieuës dans la mer, & qu'il s'y trouue aussi force taureaux & des vaches que les Espagnols y deschargerent en un debris qui leur arriua passant par là, dont nos gens de Lacadie sont à present leur profit.

Ce poisson est appellé par les Espagnols Maniti, & par d'autres Hippotame, c'est à dire, cheual de riuiere, & pour moy ie le prends pour l'Elephant de mer: car outre qu'il ressemble à une grosse peau enflée, il

a encore deux pieds qui ſont ronds, auec quatre ongles faićts comme ceux d'un Elephant; à ſes pieds il a auſſi des aillerons ou nageoires, auec leſquelles il nage, & les nageoires qu'il a ſur les eſpaules s'eſtendent par le milieu iuſques à la queuë.

Il eſt de poil tel que le loup marin, ſçauoir gris, brun, & un peu rougeaſtre, il a la teſte petite comme celle d'un bœuf, mais plus deſcharnée, & le poil plus gros & rude, ayant deux rangs de dents de chaque coſté, entre leſquelles y en a deux en chacune part, pendant de la machoire ſuperieure en bas, de la forme de ceux * d'un ieune Elephant, deſquelles cet animal s'ayde pour grimper ſur les rochers (à cauſe de ces dents, nos || Mariniers l'appellent la beſte à la grand 145
dent). Il a les yeux petits, & les oreilles courtes, il eſt long de vingt pieds, & gros de dix, & eſt ſi lourd qu'il n'eſt poſſible de plus. La femelle rend ſes petits comme la vache, sur la terre, auſſi a-elle deux mammelles pour lès allaićter: en le mangeant il ſemble pluſtoſt chair que poiſſon, quand il eſt frais, vous diriez que ce ſeroit veau: & d'autant qu'il eſt des poiſſons cećtaſes, & portans beaucoup de lard, nos Baſques & autres Mariniers en tirent des huiles fort bonnes, comme de la Baleine, & ne rancit point *, ny ne ſent iamais le vieil; il a certaines pierres en la teſte, deſquelles on ſe ſert contre les douleurs de la pierre, & contre le mal de coſté. On le tuë quand il paiſt de l'herbe à la riue des riuieres ou de la mer, on le prend auſſi auec les retz quand il eſt petit; mais pour la difficulté qu'il y a à l'auoir, & le peu de profit que cela apporte, outre les hazards & dangers où il ſe conuiendroit mettre, cela

faiċt qu'on ne ſe met pas beaucoup en peine d'en chaſſer. Noſtre P. Ioſeph me dit auoir veu les dents de celuy qui fut pris, & qu'elles eſtoient fort groſſes & longues à proportion.

Le lendemain nous euſmes la veuë de la montagne, que les Matelots ont ſurnommée Table de Roland, à cauſe de ſa hauteur, & les diuerſes entre-coupures qui ſont au ſommet d'icelle. Puis peu à peu nous approchaſmes des terres iuſques à Gaſpey, qui eſt eſtimé ſous la hauteur de 48. degrés deux tiers de latitude, où nous poſaſmes l'anchre pour quelques iours. Cela
145 nous || fut une grande conſolation; car outre la neceſſité que nous auions de nous approcher du feu, à cauſe des humiditez de la mer, l'air de la terre nous ſembloit merueilleuſement ſouëf: toute cette baye eſtoit tellement pleine de Baleines, qu'à la fin elles nous eſtoient fort importunes, & empeſchoient noſtre repos par leur continuel tracas, & le bruit de leurs eſuents. Nos Mattelots y peſcherent grande quantité de houmars, truites, macreaux, moluës, & autres diuerſes eſpeces de poiſſons, entre leſquels y en auoit de fort laids, qui nous ſont icy incognus.

Cette Baye de Gaſpey peut auoir à ſon entrée trois à quatre lieuës de largeur, qui ſuit à Norroueſt enuiron 4. ou 5. lieuës, où au bout il y a une riuiere, qui va aſſez auant dans les terres, où ie penſay aller dans une chalouppe auec quelques Mattelots, qui y furent querir une barque qu'on y auoit cachée dés l'année precedente.

Toute cette contrée eſt fort montagneuſe, haute & preſque par tout couuerte de meſchant bois, qui

faict cognoiſtre la ſterilité de la terre & qu'on n'en pourroit à peine tirer aucun profit. Il y a ſeulement un petit iardin deuant la rade, en lieu un peu esleué, que les Mattelots cultiuent quand ils ſont là arriuez, & y ſement de l'ozeille & autres petites herbes, qui leur ſeruent à faire du potage, en faiſant leur peſche & la ſeicherie de moluës ſur le gallay.

Ce qu'il y a de plus commode & conſolatif aprés la peſche & la chaſſe, qui y eſt mediocrement bonne, eſt un beau ruiſſeau d'eau douce, || tres-bonne à boire, 147
qui ſe deſcharge au port dans la grand mer, de deſſus les hautes montagnes qui ſont à l'oppoſite, ſur le ſommet deſquelles me promenant par fois, pour contempler de l'autre coſté l'embouchure du grand fleuue S. Laurens, par où nous deuions paſſer pour Tadouſſac, i'y vis quelques lapins & perdrix, comme celles que i'ay veuës du * depuis dans le païs des Hurons: & comme ie deſirois m'employer touſiours à quelque choſe de pieux & qui me fournit d'un renouuellement de ferueur à la pourſuite de mon deſſein, ne pouuans planter d'autres Croix, i'en grauois auec la pointe d'un couſteau dans l'eſcorce des plus grands arbres, auec des noms de Iesus, pour marque que nous prenions poſſeſſion de ceſte terre au nom de Ieſus-Chriſt noſtre Maiſtre, ou le ſeul & vray Dieu ſeroit doreſnauant adoré.

Nos gens ayans mis ordre à toutes leurs affaires & diſpoſé un grand eſchafaut pour la peſche de la moluë qu'ils auoient hautement pris ſur un particulier peſcheur arriué le premier, ils laiſſerent noſtre Nauire au port pour leur ſeruir, & nous embarquames dans

une pinace nommée la Magdelaine pour Tadouſſac, mais le vent & la marée nous furent tellement contraires, que nous fuſmes trois iours à pouuoir doubler le Cap, & puis le temps ſe remit au beau, nous donna moyen de ranger touſiours la coſte à main gauche, & en ſuitte les monts noſtre Dame, qui contiennent enuiron vingt cinq lieuës de longueur, pour lors encore en partie couuerts de neige, bien qu'il n'y en eut
148 || plus par tout ailleurs.

Or les Mattelots qui ne demandent ordinairement qu'à rire & ſe recreer, pour adoucir & charmer aucunement les trauaux qu'ils ſouffrent en voyageant, font icy des ceremonies dignes de leur eſprit à l'endroit des nouueaux venus, & leſquelles les Religieux n'ont encore pû abolir. Un d'entr'eux contrefaict le Preſtre, qui feint de les confeſſer en marmotans quelque * mots entre ſes dents, puis les baptize à ſa mode en leur verſant ſur la teſte une grande platée d'eau freſche, les preſche, les exhorte & leur faict tant de mal que pour en eſtre bien toſt quitte, ils ſont contraincts de ſe rachepter de quelque bouteille de vin, ou d'eau de vie, à diſcretion. Que ſi on penſe faire le retif on empire d'autant ſon marché, car cinq ou ſix Mattelots empoignent le galant, & le plongent la teſte la premiere dans un grand bacquet plein d'eau, comme ie vis faire à un grand garçon, qui ne vouloit obeïr à la loy, laquelle porte, que comme le tout ſe faict ſelon leur couſtume ancienne & par recreation, ils ne veulent pas qu'aucun ſe deſdaigne de paſſer par icelle, ains gayement & de bonne volonté s'y ſouſmettre, i'entends les perſonnes ſeculiers & de medio-

cre condition aufquels feuls on faict obferuer la loy.

L'Isle d'Anticosly, où l'on tient qu'il y a des ours blancs monftrueufement grands & qui deuorent les hommes comme en Noruegue, eft longue d'enuiron 35. ou 40. lieuës, fous la hauteur de 50. degrez. Nous l'auions à main droicte, qui eft au Nordeft de Gafpey, & en || fuitte des terres plates couuertes de fapinieres 149
& autres petits bois, iufques à la rade de Tadouffac.

Cette Isle auec le Cap Gafpey oppofite, font l'embouchure de cet admirable fleuue, que nous appellons de fainct Laurens, admirable en ce qu'il eft l'un des plus beaux fleuues du monde, ancien & non pas du nouueau où il y en a encores de plus grande eftenduë felon que nous en apprend l'hiftoire & les perfonnes qui ont grandement voyagé en ce païs, qui nous ont efté de long-temps incognus. I'ay veu & parlé à des ieunes hommes dans les contrées Canadiennes, qui m'ont affeuré auoir voyagé aux Moluques & vers les Antipodes, & n'y auoir veu aucune Riuiere comparable à celle du Canada, donc celles du nouueau monde font les plus grandes du monde, & celle de fainct Laurens la plus grande du Canada.

Il a à fon entrée à ce qu'on peut iuger, prés de 25. à 30. lieuës de largeur, plus de deux cens braffées de profondeur, & plus de 800. lieuës de cognoiffance, & au bout de 400. lieuës, elle eft encore auffi large que les plus grands fleuues que nous ayons dans l'Europe, remplie (par endroits) d'Isles & de Rochers innumerables, & pour moy ie peux affeurer que l'endroit le plus eftroict que i'ay veu paffe la largeur de 3 ou 4 fois la riuiere de Seine, & ne penfe point me tromper:

mais ce qui eſt plus admirable, quelqu'uns * tiennent que cette riuiere prend ſon origine de l'un des lacs, qui ſe rencontrent au fil de ſon courant, ce que ie ne puis comprendre & n'y a point d'apparence.

150 || Mais pour le lac de Skekaneronons, il a ce me ſemble deux deſcharges oppoſites, l'une qui produit une grande riuiere, qui ſe va rendre dans le grand Lac des Hurons, & l'autre beaucoup plus petite, qui prend ſon cours du coſté de Kebec, & ſe perd dans un Lac qu'elle rencontre à 7. ou 8. lieuës de ſa ſource. Ce fut par ce chemin là que mes Sauuages me ramenerent des Hurons pour retrouuer noſtre grand fleuue des Algoumequins, qui conduit par les Sauts à Kebec.

Du port de Tadouſſac, & de la riuiere du Saguenay. Village de Canadiens. Inſolence des Sauuages dans noſtre barque. De l'Isle aux alloüettes. Marſouins blancs. Cap de tourmente, & du Saut appellé de Montmorency.

Chapitre IIII.

Continuans noſtre route, nous paſſames deuant le Bic, c'eſt une montagne fort haute & pointuë, qui paroiſt par deſſus toutes les autres & qu'on deſcouure en beau temps de plus de dix à quinze lieuës loin. De là nous allames poſer l'anchre à la rade de Tadouſſac,
151 qui eſt à une lieuë du port, & prés de 80. ou cent ||
lieuës de l'embouchure de la riuiere, puis le lendemain

matin à la faueur de la marée nous doublasmes la pointe aux vaches & entrasmes au port, qui est iusques où peuuent aller les grands vaisseaux, où on tient des barques & chalouppes expres pour les descharger & porter le tout à Kebec, où il y a de là encor enuiron 40. ou 50. lieuës par la riuiere, car d'y penser aller par terre c'est ce qui ne se peut esperer, ou du moins semble il impossible, pour estre le pays tout remply de hautes montagnes, rochers & precipices espouuentables.

Ce lieu de Tadoussac est, comme une ance de terre à l'entrée de la riuiere du Saguenay, où il y a une marée fort estrange pour sa vitesse, où quelquefois il vient des vents impetueux, qui ameinent de grandes froidures : c'est pourquoy il y fait plus de froid qu'en plusieurs autres lieux plus esloignez du Soleil de quelque degré.

Ce port (sous la hauteur de 48. degrez deux tiers) est petit, & n'y pourroit* qu'enuiron 20. ou 25. vaisseaux au plus, la grand riuiere en cest endroit a de large enuiron 6. à 7. lieuës, il y a de l'eau assez, & est à l'abry de la riuiere du Saguenay, & d'une petite Isle de rochers, qui est presque coupée de la mer, le reste sont montagnes hautes esleuées où il y a peu de terre, mais force rochers & sables remplis de bois, comme sapins & bouleaux, puis une petite prairie & une forest assez aggreable, mais de petite estenduë.

Tout ioignant la petite Isle de rochers à main droicte tirant à Kebec, est la tres-belle & pro- || fonde riuiere 152
du Saguenay, bordée de deux costez de hautes, steriles & affreuses montagnes, parmy lesquelles habitent les Etechemins en assez petit nombre, pour auoir

efté prefque tous tuez en diuerfes guerres & rencontres, qu'ils ont euës avec les Canadiens deuant lefquels ils n'ozent* plus paroiftre à prefent, & fe tiennent cachez.

Cefte riuiere eft d'une profondeur incroyable, comme de 150. à 200. braffées, & contient demi lieuë de large en des endroits, & un quart en fon entrée, où il y a un courant fi grand, qu'il eft trois quarts de marée couru dedans la riuiere qu'elle porte encore dehors: c'eft ce qui faict grandement apprehender, ou que fon courant ne reiette & empefche d'entrer au port, ou que la forte marée n'entraifne dans la riuiere, comme il eft une fois arriué au fieur du Pont graué*, lequel s'y penfa perdre à ce qu'il nous dit, pour ce qu'il n'y pû prendre fonds, ny ne fçauoit comment en fortir, car fes anchres ne luy purent feruir, ny toutes les induftries humaines, il n'y eut que la feule affiftance particuliere de Dieu, qui le fauua & empefcha de fe brifer contre les montagnes & rochers.

Entre le port & la rade, au lieu appellé la pointe aux vaches, eftoit dreffé au haut d'une terre esleuée un village de Canadiens, fortifié de fortes pallifflades pour la crainte de leurs ennemis qui tenoient la campagne. Pendant que noftre Nauire eftoit là, attendant le vent & la marée propre pour entrer au port, ie defcendis à terre, pour vifiter ce village, & entray partout
153 || dans les Cabanes des Sauuages lefquels ie trouuois affez courtois pour n'auoir rien appris de noftre courtoifie, & m'affeant auprés d'eux ie prenois plaifir à leurs petites façons de faire, & à voir trauailler les femmes, les unes à matachier & peinturer leurs robes

& les autres à coudre leurs escuelles d'escorces, & faire plusieurs autres petites ioliuetez auec des pointes de porcs espics, teintes en rouge cramoisy que ie trouuois admirables.

A la verité ie trouuay leur manger de fort mauuaise grace & desgoutant iusques au dernier point, comme n'estant accoustumé à ces mets sauuages, quoy que leur courtoisie & ciuilité non sauuage m'en offrit, comme aussi d'un peu d'eau de riuiere à boire, qui estoit là dans un chaudron fort mal net, de quoy ie les remerciay humblement, car outre que ie n'auois point de soif, il n'y auoit guere d'appetit à une eau si mal nette, bien que le Sauuage qui n'auoit autre chose à me presenter, ne fut guere content de mon refus, non plus que moy de ne le pouuoir contenter. Ie demande neantmoins pardon à nostre Seigneur de ne l'auoir pas satisfait, & confesse mon peu de mortification en une chose ou on pensoit m'obliger & tesmoigner de la beneuolence.

Toutes mes visites faites, ie m'en allay au port par le chemin de la forest auec quelques François que i'auois de compagnie: mais à peine y fusmes nous arriuez & entrez || dans nostre barque, qu'il pensa nous 154
y arriuer une disgrace. Ce fut que le principal Capitaine des Sauuages nommé la Foriere, estant venu nous voir dans nostre barque & peu content du petit present de figues que nostre Capitaine luy auoit fait, au sortir du vaisseau les ietta dans la riuiere par despit, & aduisa ses Sauuages d'entrer, tous fil à fil dans nostre barque, & d'en emporter toutes les marchandises qui leur faisoient besoin, & de les payer à leur

volonté, sans se soucier du mescontentementdes François, puis qu'on ne l'auoit pas contenté.

Ils y entrerent donc tous auec tant d'insolence & de brauade, qu'ayans eux-mesmes ouuerts les coutils & tiré hors de dessous les tillacs ce qu'ils voulurent, ils n'en donnerent pour lors de pelleteries qu'à leur volonté, sans que personne leur osast contredire ny resister. Le mal pour nous fut, d'y en auoir laissé entrer trop à la fois, veu le peu de gens que nous restions, car nous n'y estions pour lors que six ou sept, le reste de l'equipage ayant esté enuoyé ailleurs pour affaires, c'est ce qui fit filer doux à nos gens, & les laisser faire de peur d'estre assommez ou iettez dans la riuiere comme ils en cherchoient l'occasion, si tant soit peu on les eut voulu mal traiter.

Le soir tout nostre equipage estant de retour, les Sauuages ayans crainte, ou marris du tort qu'ils auoient fait aux François, tindrent conseil & adui-
155 serent entr'eux, en || quoy & de combien ils les pouuoient auoir trompez, & s'estans cottisez apporterent autant de pelleteries & plus que ne valoit leur larrecin & toute la fraude qu'ils auoient faite, ce que l'on receut auec promesse d'oublier tout le passé, & de continuer tousiours dans l'amitié ancienne, & pour asseurance de paix on tira deux volées de canon, & puis on leur fit boire un peu de vin, ce qui les contenta fort, & nous encor plus: car à dire vray, on craint plus de mescontenter les Sauuages (à cause des pelleteries) qu'ils n'ont d'offencer les François.

Ce Capitaine Sauuage m'importuna fort pour auoir nostre Chapelet & la Croix qu'il appelloit Iesus, & me

faifoit figne qu'il le porteroit à fon col, mais n'en ayant point d'autre il me le fallut refufer à mon grand regret, car ce bon homme me tefmoignoit affez d'amitié, & femble* quelque deuotion à cette Croix, de laquelle ie ne me pouuois deffaire qu'en me priuant d'un obiet qui me confoloit fort parmy mes autres Croix.

Pendant que nous fufmes là, on pefcha grande quantité de harangs & des petits ourfins que nous amaffions fur le bord de la riuiere & les mangions en guife d'huiftres. Ce font poiffons ou petites huif-tres iaunes & rougeatres enfermées dans une efcaille affez tendre, prefque rouge & bleuë ayant des pointes comme un gros marron enfermé dans fa coque verte.

Quelqu'uns croyent en noftre Europe que || le ha- 156
rang frais meurt à l'inftant qu'il fort de fon element, mais ils fe trompent, car i'en ay veu fauter vifs fur le tillac un affez long-temps & mouroient. Les loups marins fe gorgeoient auffi par fois en nos filets de harangs que nous y prenions, fans les en pouuoir empefcher, & eftoient fi fins & rufez qu'ils fortoient leurs teftes hors de l'eau pour fe donner garde d'eftre furpris, & voir de quel cofté eftoient les pefcheurs, puis rentroient dans l'eau, & pendant la nuict nous oyons fouuent leurs voix, qui reffembloient prefque à celles des chats-huants, chofe contraire à l'opinion de ceux qui ont dit & efcrit, que les poiffons n'a-uoient point de voix.

A une petite lieuë de là fur le chemin de Kebec, eft l'Isle aux alloüettes, ainfi nommée pour le nombre

infiny qui s'y en trouue tous les ans, enuiron le mois de Septembre, comme d'autres fortes de gibiers & coquillages. L'on me donna l'une de fes alloüettes en vie laquelle auoit fon petit capuce en tefte comme celles d'icy, mais elle eftoit un peu plus petite, & de plumage plus grifade & releué, elles font d'un mefme manger que les noftres, & ne different en rien au gouft comme i'ay peu fçauoir par le grand nombre qui s'en eft mangé là durant que i'y eftois.

Cette Isle n'eft prefque couuerte que de fable, qui fait que l'on en tuë un grand nombre, car donnant à fleur de terre, le fable en tuë plus que ne fait la pou-
157 dre de plomb, || tefmoin celuy qui en tua trois cens & plus d'un feul coup d'arquebuze.

Proche de là eft l'Isle aux lieures, ainfi nommée pour y en auoir efté pris au commencement qu'elle fut defcouuerte, mais à préfent ils y font bien rares. Sur ce mefme chemin de Kebec, nous trouuâmes auffi en diuers endroits plufieurs grandes trouppes de marfoins, blancs comme neige par tout le corps, lefquels proches les uns des autres, fe ioüoient, & fe fousleuans hors de l'eau, monftroient enfemblement une partie de leurs grands corps, qui me fembloient gros quatre fois comme les noirs, & à caufe de cette pefanteur & que ce poiffon n'eft bon que pour en tirer de l'huile, l'on ne s'amufe point à cette pefcherie. Par tout ailleurs nous n'en auons point veu de blancs ny de fi gros; car ceux de la mer font noirs, & bons à manger, & beaucoup plus petits.

Il y a auffi en chemin des echos admirables qui repetent tellement les paroles, & fi diftinctement

qu'ils n'en obmettent une feule fyllabe, & diriez proprement que ce foient perfonnes qui contrefont ou repetent tout ce que vous dites & proferez.

Il nous eft arriué aucunefois que noftre pinace appellée la Realle, demeuroit à fec de baffe mer, & falloit que nous attendiffions la marée pour nous remettre fur pieds, qui eftoit caufe que nous auancions fi peu, & puis les Mattelots non plus que ceux qui gouuernoient fe foucioient affez peu d'arriuer || fi 158
toft à Kebec où ils n'y trouuoient pas mieux leur compte que là.

Nous paffames ioignant l'Isle aux Coudres, laquelle peut contenir enuiron une lieuë & demie de long, où on tient qu'il y a quantité de lapins, perdrix & autre gibier en faifon, elle eft quelque peu efleuée par le milieu, de forme prefque fur-ouale & baiffe tout autour, ie la trouuois affez agreable à caufe des bois dont elle eft couuerte, diftante de la terre du Nord d'enuiron demie lieuë, qui eft la largeur d'un des bras de la riuiere.

De l'Isle aux Coudres, coftoyans la terre, nous fufmes au Cap de Tourmente, diftant de Kebec 7. ou 8. lieuës : il eft ainfi nommé d'autant que pour peu qu'il faffe de vent, la mer s'y esleue comme fi elle eftoit pleine. En ce lieu l'eau commence à eftre douce, & les terres & prairies y font affez bonnes & capables d'une bonne habitation pour du beftail, à faute de laquelle, de mon temps, les hyuernans de Kebec y alloient amaffer le foin pour le beftail de l'habitation. A deux lieuës de là nous trouuafmes l'Isle Dorleans qui peut auoir enuiron cinq ou fix lieuës de longueur

en plusieurs Isles qu'elle comprend, esloignée d'une bonne grande lieuë de Kebec.

Ces Isles sont belles & agreables pour la diuersité des bois, prairies, vignes, & noyers qu'il y a en quelques endroits, puis pour le plaisir de la chasse, & du gibier qu'il y a en abondance, de maniere que l'on
159 peut dire à || bon droit que c'est icy le commencement du beau & bon pays, de la grande riuiere : car en tout le deça on ne trouue qu'un tres-pauure & mierable pays, sec, sterile, montagneux & plein de rochers, à la reserue du Cap Breton.

Au bout de l'Isle du costé du Nord une lieuë & demie de Kebec, il y a un Saut ou cheute d'eau appellé de Montmorency, qui tombe auec grand bruit & impetuosité de 20. ou 25. brasses de haut dans le fleuue qui le reçoit d'une riuiere venant des montagnes que l'on voit dans les terres, mais esloignée de plusieurs lieux.* Comme c'estoit le premier que nous trouuames ie l'admirois & regardois souuent pendant qu'un doux zephir enflant fauorablement nos voiles nous portoit à Kebec, où nous arriuames la veille de S. Pierre & S. Paul sur les cinq heures du soir en tres bonne santé & assez bien mouïllez d'une pluye qui nous tomboit du Ciel, dequoy nous loüames Dieu & primes port au lieu accoustumé.

|| *De Kebec. Demeure des Recollects. Du peu de progrés que les François y ont faicts pour le temporel, & la cause qui a retardé la conuersion des Sauuages.* 160

CHAPITRE V.

Ayans posé l'anchre, & mis ordre à ce qui nous concernoit, nous descendismes à terre, saluames les Chefs de l'habitation qui nous estoient venu receuoir au Port, & nous entrames dans la Chapelle, où nous rendimes actions de grace à nostre Seigneur de sa diuine assistance, & en suitte poussez d'un desir extreme de voir nos Freres dans leur petit Conuent, nous pensames prendre congé du sieur de Champlain pour nous y rendre au plustost, mais sa charité, outre les pluyes continuelles & l'obscurité du temps, nous en empescherent, & nous retint à coucher iusques au lendemain matin que nous y fusmes conduits par un des Matelots de l'habitation.

Il sembloit que cette affection nous eut faict naistre des aisles aux pieds tant nous allions viste, & ne pensions desia plus à tous nos maux passez. Mon Dieu, il * bien vray, vostre ioug est doux & suaue à ceux qui ont bonne volonté, & n'est penible qu'à ceux || qui n'ont point d'affection pour vostre seruice. Nous 161
trouuames tous nos Religieux en tres-bonne santé Dieu mercy, lesquels tres-ioyeux de nostre venuë, & nous au reciproque de leur bonne disposition, aprés le *Te Deum*, & les actions de graces accoustumées

renduës à noſtre Sauueur dans noſtre Chapelle, nous receumes la charité & bon accueil que nous pouuions eſperer de ſi bons Religieux, diſcourumes de noſtre voyage, & en quelle contrée nous pourrions dauantage auancer la gloire de noſtre Seigneur, aprés quoy nous primes reſolution le P. Ioſeph, le P. Nicolas & moy de paſſer aux Hurons, comme au meilleur endroit & où il y auoit plus à profiter pour ſon ſeruice.

Et en attendant que les barques montaſſent à la Traicte, ie conſideroy tous les enuirons de noſtre petit Conuent, & la maiſon de Kebec, baſtie ſur le bord d'un deſtroit du fleuue ſainct Laurens, qui n'a en cet endroit qu'enuiron une petite demie lieuë de largeur, au pied d'une montagne, au ſommet de laquelle eſt le petit fort de bois baſty pour la deffence du païs. Ceſte maiſon de Kebec eſt à preſent un aſſez beau logis, enuironné d'une muraille en quarré, auec deux petites tourelles aux coins d'enhaut que l'on y a faictes depuis peu pour la ſeureté du lieu, mais au bout du compte il eſt tres-facile de prendre le fort & la maiſon ſans canon, car il n'y a rampars ny murailles, qui vous puiſſe empeſcher d'emporter le tout à coups de main.

Il y a un autre logis au deſſus de la terre haute en
162 lieu fort commode, qui y a eſté baſty par le || deffunct Hebert, où ſa femme & ſes enfans nourriſſent quantité de beſtail, qu'il y auoit faict paſſer de France. Ils ont auſſi un grand deſert ioignant leur maiſon, auquel ils font tous les ans quantité de bled d'Inde & des pois, qui ſe traictent par aprés aux Sauuages pour des pelleteries. Ie vis un ieune pommier, qui auoit eſté

apporté de Normandie, chargé de fort belles pommes, & des jeunes plantes de vignes, qui y eſtoient tres-belles, & tout plein d'autres petites choſes, qui teſmoignoient la bonté de la terre.

Noſtre petit Conuent conſacré en l'honneur de Dieu & de Noſtre Dame des Anges, eſt à demi lieuë de là, en un tres-bel endroit, & autant agreable qu'il s'en puiſſe trouuer, baſty ſur une petite riuiere, que nous appellons de S. Charles, & les Montagnais Cabirecoubat, à raiſon qu'elle tourne & faict pluſieurs pointes, par laquelle les barques peuuent aller de pleine mer iuſqu'au premier Saut, aſſez esloigné au delà de noſtre Conuent, & les Chalouppes en toutes ſaiſons. En baſſe mer, il y a un bon iet de pierre de noſtre maiſon à la riuiere, mais au flux de pleine Lune, le chemin en eſt racourcy, car elle s'enfle de plus de 15. pieds de hauteur, & s'eſtend par conſequent au large. I'ay admiré l'inſtinct naturel de quelques petits cochonets (ſauf reſpect) que l'on nourriſſoit proche de là, leſquels auoient une parfaicte cognoiſſance des flux & reflux, car quand ils vouloient paſſer dans la prairie ils attendoient ſur le bord de l'eau que la marée fut baſſe, puis paſſoient, & deſirant re-
|| tourner à la maiſon (car perſonne n'en prenoit ſoin 163
& ſe conduiſoient d'eux meſmes) ils venoient de meſme ſe rendre ſur le bord de l'eau, & repaſſoient aprés le reflux, & non iamais au flux, pluſtoſt ils attendoient là de pied coy tous enſemble la plus baſſe eauë.

Puis que ie vous ay parlé de ces petits animaux il faut que ie vous die encor ce petit mot en general, qu'ils ſont ſociables & veulent compagnie. Aprés que

tous euſſent eſté mangé un excepté, cet un ayant perdu ſes compagnons, s'acoſta d'une aſneſſe, qui auoit perdu ſon aſnon, & viuoit vagabonde parmy les bois tout l'Eſté, tantoſt vers Kebec, puis vers noſtre Conuent, ſans auoir de retraicte, qu'au fort des neiges, que nos Religieux la reſerroient dans une petite eſtable. Ces pauures beſtes bien diſſemblables, & d'eſpeces bien differentes prirent telle amitié par enſembles, que depuis iamais elles ne ſe ſeparerent, ſi vous en voyez l'une vous eſtiez aſſeuré de voir l'autre à trois pas de là : i'en ay moy meſme veu faire des gageures auec de nouueaux venus, qui l'ont admiré auec moy, & confeſſé que nous ſommes bien miſerables nous autres, de nous entre-quereller & viure en diſcorde, tandis que les animaux moins ſemblables, s'aſſocient & viuent en paix, teſmoin la chate qui en l'an 1634. alaicta deux ſouris au Royaume de Naple, ſi l'hiſtoire que j'en ay leu eſt veritable.

Noſtre petite riuiere, que i'appelle petite en comparaiſon de la grande, produit une douce manne aux
164 Sauuages, du bon poiſſon & l'an- || guille en Automne, de laquelle ils font ſecherie pour leur prouiſion d'Hyuer, pendant que les neiges groſſiſſent pour l'Eslan. Les petites prairies qui la bordent ſont eſmaillées en Eſté de pluſieurs belles fleurs, particulierement de celles que pour eſtre tres-rouges & eſclatantes, nous auons ſurnommées Cardinales, & des Matagnons, qui portent quantité de fleurs en une tige, qui a prés de ſix, ſept à huict pieds de haut, deſquelles les Sauuages mangent l'oignon cuit ſous la cendre, ou en ſagamité. Nous en auions apporté un

plain baril en France, auec des plantes de Cardinales, comme fleurs rares & rauiſſantes, mais elles n'y ont point proffité, ny paruenuës à la perfection qu'elles ont dans leur propre climat, & à la fin nous ſont manquées.

Noſtre iardin eſt auſſi tres-beau & d'un bon fond de terre, car les plantes de vignes, toutes nos herbes & racines y viennent tres-bien, & mieux qu'en beaucoup de iardins que nous auons en France, & n'eſtoit le nombre infiny de mouſquites & couſins, qui s'y retrouuent comme en tout autre endroit du Canada pendant l'Eſté, ie ne ſçay ſi on pourroit rencontrer un meilleur & plus agreable ſeiour, car outre la beauté & la bonté de la contrée auec le bon air, noſtre logis eſt fort commode en ce qu'il contient, reſſembant * neantmoins, pluſtoſt une maiſon de Nobleſſe des champs, que non pas à un Monaſtere de freres Mineurs, ayant eſté contraincts de le baſtir de la ſorte, tant à cauſe de noſtre pauureté, que pour ſe fortifier en tout cas, || contre les Sauuages, s'ils vou- 165
loient nous offencer, ou voller nos ornemens.

Le corps de logis eſt au milieu de la court comme un donjon, puis les courtines & rampars faits de bois, auec quatre petits baſtions de meſme eſtoffe, aux quatre coins, esleuez enuiron de 11. ou 15. pieds de raiz de chauſſée, ſur leſquels nos Religieux ont dreſſé des petits iardins à fleurs & à ſallades, d'où ils peuuent aller à noſtre Chappelle baſtie de pierres, au deſſus de la maiſtreſſe porte du Conuent, enuironné d'un beau foſſé naturel, qui circuit aprés tout l'alentour de la maiſon & du iardin auec le verger, qui eſt d'aſſez

grande eſtenduë tout fermé de palliſſades de pieux.

Nous auons deuant la porte de noſtre Conuent une autre grande eſtendue de terre, qui nous a eſté donnée en eſchange par le ſieur Hebert pour d'autres terres que nous auions desfrichées proche de l'habitation. Elle s'eſtend en longueur depuis noſtre Conuent iuſqu'au lieu appellé la Gribane & la prairie, au delà d'icelle le long de la riuiere S. Charles. Et en largeur la longueur de quatre arpens ſans comprendre le iardin du P. Denis, contenant un arpent ou enuiron, deſerté & labouré, clos & fermé de palliſſades de pieux, ſitué enuiron le milieu du chemin de noſtre Conuent, à l'habitation proche une fontaine.

La quantité de framboiziers qui ſont aux terres deuant noſtre Conuent, y attirent tant de tourterelles en la ſaiſon, que c'eſt un plaiſir d'y en voir des arbres
166 tout couuerts. Les chaſſeurs || de l'habitation y vont auſſi ſouuent giboyer & chaſſer, comme en un tres-bon endroit & où ils ont le canart & l'outarde & tout plein d'autre gibier, auec l'anguille, qui ne leur manque pas en la ſaiſon, dont les Sauuages nous faiſoient quelquefois part.

Si nos Religieux veulent aller de noſtre Conuent de Kebec, * ou ceux de Kebec venir chez nous, il y a à choiſir de chemin, par terre ou par eau, ſelon le temps & la ſaiſon, qui n'eſt pas une petite commodité, de laquelle les Sauuages ſe ſçauent auſſi ſeruir pour nous venir voir, & inſtruire auec nous du chemin du Paradis.

Tellement que tout bien pris & conſideré, tous les baſtimens de la nouuelle France, ne conſiſtoient (au

temps que i'y eſtois) qu'au petit fort, à la maiſon des marchands, à celle de la vefue d'Hebert, & à noſtre petit Conuent. Du depuis on en a commencé un pour les RR. PP. Jeſuites, & quelques autres baſtimens, pour d'autres familles, deſquelles ie ne me ſuis point informé, & ne parle que de ce dequoy ie ſuis aſſeuré, pour ne me point meſprendre.

Mais pour ce que beaucoup ont deſiré ſçauoir la propre ſituation du païs, le R. P. le Jeune a ſupputé de combien le Soleil ſe leuoit pluſtoſt ſur l'oriſon de Paris, que ſur celuy de Kebec, & a trouué, que c'eſtoit de 6. heures & un peu dauantage, c'eſt à dire qu'à Paris, on a le iour enuiron 6. heures & un quart pluſtoſt qu'à Kebec : ſi bien que quand un Dimanche nous contons 5. heures du matin, on n'eſt encor à Kebec, qu'à 10. heures 3. quarts du Samedy au ſoir, & s'ils || 167
ont à Kebec 8. heures du matin, nous auons à Paris 2. heures & 1. quart aprés midy. On tient auſſi, que ce lieu de Kebec eſt par les 46. degrez & demy de latitude plus Sud que Paris, de prés de 2. degrez, & en meſme paralelle de la ville de la Rochelle, & nonobſtant ces approches du Soleil, qui deuroient auoir rendu Kebec plus chaud que Paris de ces 2. degrez, l'Hyuer y eſt neantmoins plus long & le païs plus froid, à cauſe de ſon aſſiette & de la diſpoſition du lieu, couuert par tout de bois & foreſts, de pluſieurs centaines de lieuës d'eſtenduës, & du coſté du Nord enuiron 5. ou 6. lieuës de nous, d'une grande chaiſne de Montagnes, d'où il vient un vent de Nor-oueſt qui nous fait preſque tranſir de froid quand il donne, car il n'y a froid plus cruel & inſupportable que celuy du vent, comme nous l'ex-

perimentons souuent, allans par la campagne auec nos pieds nuds, que i'ay eu gellés plusieurs & diuerses fois, & tousiours en voyageant & obeïssant, car ces maladies là, ne s'aquierent point au coin du feu, ny enueloppé dans sa couuerture.

Nous habitons aussi les bords de 2. fleuues, dont l'un est estimé incomparablement plus grand qu'aucun qui soit en l'Europe, & l'autre est souuent glacé, & tout gelé, voyla (comme on dit) les vrayes causes & alimens du froid qui se pourront amender en decouurant terres & habitans le païs, car les bois qui engendrent les frimas & les gelées, diminuans, diminueront les froids, comme il se voit par experience en la maison de la dame Hebert, où les terres sont plustost deschargées de neiges & le froid moindre, qu'à
168 celles || de nostre Conuent plus referrez dans les bois.

Quelques particuliers mal affectionnés ont eu fort bonne grace de dire, que les Religieux y ont bien peu aduancé pour le spirituel, ie voudrois bien voir qu'ils y eussent plus faict pour le temporel, car au contraire que nous leurs ayons nuis, il nous desplaisoit assez de voir que toutes leurs plus grandes merueilles se sont tousiours passées en parolles & promesses, & presque point d'effect, iusque là, que les anciennes societez depuis plus de vingt années en ça qu'ils ont possedé le païs pour l'habiter & faire valoir, n'y ont pas ensemencé un seul arpent de terre. Il n'y a eu que nos Religieux pour esprouuer la terre, & la seulle & unique famille Hebert qui y a faict trauailler, tellement que si on eut manqué une seule année d'y porter des viures de France tous les François de l'habitation eussent pery

de faim, comme il penſa arriuer lorſque les Anglois s'en rendirent maiſtres, auquel temps ceux qui commandoient à Kebec, euſſent bien deſiré nous faire ſouffrir les premiers, & tirer ſi peu de bled d'Inde qui nous reſtoit de noſtre iardin, aprés en auoir faict de bonnes aumoſnes aux plus neceſſiteux, & voyla leur charité, qui nous vouloit faire porter la peine deüe à leur negligence & peu de ſoin.

Mais ſi nous voulons penetrer plus auant & voir de quel genre de deuotion ils ſe ſont portez à la conuerſion des Sauuages, nous trouuerons que nous n'auons eu aucun plus grand empechemens que de la part des François, car outre la mauuaiſe vie de pluſieurs, la pluſpart ne deſiroient pas en effect, qu'il s'y fit aucune conuer-|| ſion tant ils apprehendoient qu'elle 169
ne diminuat le trafique du caſtor, ſeul & unique but de leur voyage. O mon Dieu, le ſang me gelle quand ie r'entre* en moy-meſme, & conſidere qu'ils faiſoient plus d'eſtat d'un caſtor que du ſalut d'un peuple qui vous peut aymer.

Et l'indeuotion eſt arriuée iuſques là qu'une perſonné de condition (Catholique de profeſſion) intereſſée dans le party, nous dit, au P. Nicolas, & à moy, que ſi nous penſions rendre les Canadiens & Montagnais ſedentaires proches de nous, comme nous en auions le deſſein pour les pouuoir commodement inſtruire & maintenir dans noſtre creance, qu'ils les en chaſſeroient à coups de baſtons, & les feroient retirer au loin hors de toute cognoiſſance de leur traite, & voyla comme nous eſtions fauoriſez, & quel ſecours nous pouuions eſperer de perſonnes ſi peu ſentans le bien.

Il eſt pourtant neceſſaire, & toutes les autres na-
tions Chreſtiennes qui ont ſubiugué des païs infidelles
l'ont ainſi pratiqué, que les peuples que l'on veut
inſtruire en la Loy de Dieu, ſoient reduits à viure en-
ſemble en baſtiſſans des bourgs, villes & villages ſous
de bons Chefs, autrement comment voudroient ils
qu'on les rendit iamais Chreſtiens, les Religieux peu-
uent-ils touſiours courir auec eux Hyuer & Eſté, les
bois & les montagnes, & quelques fois en des pays
fort esloignez, chargez de leurs ornemens & petites
170 commoditez, ce feroit vouloir rendre || les Religieux
autant Sauuages que les Sauuages meſmes, & s'ils ne
pourroient iamais longtemps perſeuerer dans cette
fatigue, ny les Sauuages deuenir gueres autres que
touſiours barbares, les Religieux les venans à quitter,
puis que les François meſmes, mieux inſtruits & esle-
uez dans l'Eſcole de la Foy, deuiennent Sauuages pour
ſi peu qu'ils viuent auec les Sauuages, & perdent preſ-
que la forme du Chreſtien, ſi cela eſt, comme il eſt
vray ſemblable, pourquoy voudroit on que l'on ha-
ſardat imprudemment le ſaint Bapteſme à des per-
ſonnes qu'on ſçait aſſeurement (eſtans errans comme
ils ſont) qu'ils ne pourroient viure en Chreſtiens, l'ex-
perience nous la * fait voir en ce que la pluſpart des
Sauuages que nos Freres ont baptiſez en Canada, &
puis renuoyez hyuerner entre leurs parens pour y pro-
fiter, y ont au contraire preſque oublié la pratique du
Chreſtien, & fuſſent deuenus derechef Sauuages ſans
le ſoin que l'on a pris de les redreſſer: Et c'eſt pour-
quoy ie dis que l'on ne fera iamais grand profit, ſi on
ne ſuit noſtre premier deſſein, qui eſt de les rendre

ſedentaires, & y entremesler parmy eux, des familles de bons & vertueux Catholiques, pour leur monſtrer la pratique & l'exemple des choſes qu'ils auront appriſes des Religieux, & qu'ils ont peine de conceuoir en leur eſprit, ſans ceſt exemple exercée * des bons ſeculiers parmy la meſnagerie.

C'eſt donc à noſtre tres grand regret & || deſplaiſir, 171
que les choſes n'y ont pas ſi heureuſement auancées comme nos eſperances nous promettoient foiblement fondées ſur des colonies de bons & vertueux Catholiques que les Marchands y deuoient eſtablir, ſuiuant les promeſſes qu'ils en auoient fait au Roy en prenant le traité, & par ainſi les Peres Recollects ont fait beaucoup (n'eſtant point aſſiſté & au contraire contrarié) d'en auoir baptiſé pluſieurs, & diſpoſé un grand nombre qui ne demandent qu'un peu de ſecours, à faute duquel nous auons eſté contraints de differer le ſaint Bapteſme de beaucoup, & d'attendre l'aſſiſtance & faueur que Meſſieurs les nouueaux aſſociez nous font eſperer pour le maintenir & conferer auec fruict.

Les choſes ne ſe font pas trop tard quand elles ſe font bien. On tient que nos Peres des Indes, ont employé iuſques à treize ou quatorze années auant que d'auoir pû conuertir le Royaume de Voxu, & qu'on a eſté prés de 38. ans auant que de rien faire au pays du Breſil; c'eſt le Jardin de Dieu, duquel les fruicts meuriſſent en leur temps, quand ils ſont arrouſez de la benediction du Tres-Haut, que nous deuons attirer en nos ames par la patience & la perſeuerance, au bien encommencé.

172 || *Du Cap de Victoire, & comme nous nous acheminames au pays des Hurons. Du gouuernement des Sauuages allans en voyages. Comment ils cabanent & tirent du feu de deux petits bastons, & des trauaux que nous souffrimes en chemin. Auec l'importunité des mousquites & cousins.*

CHAPITRE VI.

Aprés auoir esté rafraichis par quelques iours auec nos freres, & ioüy de leur douce conuersation dans nostre petit Conuent, nous montames auec les barques par le mesme fleuue S. Laurens pour la traite du Cap de Victoire, d'où il y a de Kebec enuiron cinquante lieuës. On nous separa dés l'entrée chacun dans une barque particuliere pour y contenir les Mattelots en leur deuoir & prendre soin des prieres qui se font soir & matin en tous les bords où les Catholiques dominent. Ie desagreois assez au Capitaine de mon vaisseau dans ce soin, car estant de la pretenduë, il eut bien desiré ou que nous eussions assisté à ses Pseaumes, ou que nous fussions descendus à la proue, & luy auoir le dessus qui estoit deu à l'Eglise, mais ie ne le
173 pû trouver bon & tismes * chacun sa par- || tie à la poupe en paix, & sans dissention, car hors l'interest de la Religion, il estoit honneste homme, accommodant & cousin du sieur de Caen, lors nostre Admiral.

Par tout le chemin nous eumes la recreation d'une tres-belle veuë, d'un beau païsage, & la consolation d'un temps fort doux, où nous vimes les terres par

tout plattes, belles, unies, un peu ſablonneuſes neantmoins couuertes de tres-beaux bois, la riuiere fort poiſſonneuſe, & par tout grande, large & profonde plus qu'aucune de noſtre Europe.

Dans l'entretien de mes penſées, il m'arriuoit (d'un ſi bel obieɛ̃t) de grands ſouhaits d'y voir des villes & villages baſtis, & où l'air & la chaſſe ſont egalement bonnes, mais ces penſées n'enfantoient en moy que des regrets de mon impuiſſance. Tous les ſoirs on poſoit l'anchre, & aux heures du iour que les vents nous eſtoient contraires on faiſoit alte, & pendant ce temps là on s'alloit promener ſur la greve, & dans les bois clairs & ouuerts, qui nous eſtoient d'une ſinguliere conſolation.

Nous paſſames aux trois riuieres que ie contemplay curieuſement pour eſtre un ſeiour fort agreable & charmant. Les François ont nommé ce lieu les trois riuieres, pour ce qu'il ſort des terres une aſſez belle riuiere, qui ſe vient deſcharger dans le grand fleuue de ſainct Laurens par trois principales emboucheures, cauſées par pluſieurs petites || Isles qui ſe 174
rencontrent à l'entrée de ce fleuue, & puis nous trouuames le Lac S. Pierre qui contient enuiron ſix ou ſept lieuës de longueur & trois ou quatre de large par endroits, & prés de quatre braſſes de profondeur, duquel l'eau eſt preſque dormante & fort poiſſonneux, enuironné de petites collines, ruiſſeaux & petites riuieres qui s'y deſchargent & rendent le lieu agreable & plein d'Isles ou Isletes.

A l'iſſuë du Lac, nous entrames peu aprés au port du Cap de Victoire, & y poſames l'anchre le iour de la ſaincte Magdelene enuiron les ſix & ſept heures

du ſoir, où deſia s'eſtoient cabanez le long du riuage, grand nombre de Sauuages de diuerſes Nations pour la traite des caſtors auec les François. Cette contrée eſt tres-belle & autant plaiſante qu'aucune qui ſoit en tout le Canada, iuſques à la riuiere des prairies, d'où il y a d'icy enuiron douze lieuës, & de Kebec plus de ſoixante. On voit du port ſix ou ſept Isles toutes de front, couuertes de beaux arbres d'une egale hauteur, qui couurent le Lac S. Pierre & la riuiere des Ignierhonons (nation Hyroquoiſe) qui ſe deſcharge icy dans le grand fleuue, vis à vis du port, beau, large & fort ſpacieux.

La traite eſtant faite & les Hurons preſts à partir, nous les abordames en la compagnie du ſieur de Caen general de la flotte, lequel nous fit accepter chacun pour un canot moyennant quelque petit preſent de
175 haches, || couſteaux, & canons ou petits tuiaux de verre qu'on leur donna pour noſtre deſpence. Toute la difficulté fut de nous voir ſans armes qu'ils euſſent deſiré en nous pluſtoſt que toute autre choſe, pour guerroyer leurs ennemis, mais comme les eſpées & les mouſquets n'eſtoient pas de noſtre gibier, nous leur fiſmes dire par le Truchement que nos armes eſtoient ſpirituelles, auec leſquelles nous les inſtruirions & conſeruerions à l'encontre de leurs ennemis moyennant la grace de Dieu, & que s'ils vouloient croire nos conſeils, les Diables meſmes ne leur pourroient plus nuire: Cette reſponſe les contenta fort, & nous eurent dans une tres haute eſtime, tenans à faueur de nous auoir comme nous de les accompagner & de ſeruir en une ſi belle occaſion.

Le voyage de la France icy, nous auoit efté bien penible, mais fans comparaifon celuy que nous allions entreprendre quoy que plus court, nous le deuoit eftre beaucoup dauantage pour tant de peril* eminens qui vous auoifinent en chemin, tous les iours de la mort. Nous inuoquames fur nous la grace du S. Efprit, l'affiftance de la Vierge & des Saincts, puis nous primes congé des Chefs de la traite, & nous rendimes auec nos petits paquets dans les cabanes de nos Hurons tout prefts à partir & fe mettre en campagne.

Or la raifon pour laquelle il nous fallut neceffairement feparer & nous mettre cha- || cun dans un ca- 176
not à part fut pour ce qu'ils font fort petits & qu'il n'y peut* à chacun que cinq ou fix perfonnes auec les marchandifes. Mes hommes eftoient cinq en nombre & ie faifois le fixiefme, l'un feruoit de gouuerneur que i'auois derriere mon dos tellement prés de moy, qu'auec le bout de fon grand auiron il m'attrapoit fouuent le fommet de la tefte que ie tenois baiffée le plus que ie pouuois pour euiter ces rencontres, heureux qu'il ne me frappoit pas à deffein. I'eftois quafi en ploton affis à cofté d'un nageur, puis deux autres nageurs eftoient affis deuant moy à cofté l'un de l'autre, & le cinquiefme barbare tenoit le deuant du Nauire, qui dans l'occafion fe tenoit debout, les iambes au large & l'auiron en main pour euiter aux dangers de quelques perilleux paffages, & en ceft equipage nous fumes conduis iufques dans leur pays, fans plus reuoir nos Freres en chemin que les deux premieres foirées que par hazard nous cabanames auec le P. Iofeph, mais pour le P. Nicolas ie ne le trouuay pour la pre-



miere fois, qu'à deux cens lieuës de Kebec, à la nation que nous appellons les Ebicerinys ou Sorciers, & les Hurons Squekaneronons.

Noſtre premier giſte fut à la riuiere des prairies, qui eſt à cinq lieuës au deſſous du Saut ſainct Louis, où nous trouuames deſià d'autres Sauuages cabanez, qui faiſoient feſtin d'un grand ours qu'ils auoient
177 pourſuivy & pris dans la riuiere comme il || penſoit ſe ſauuer aux Isles voiſines: Ces barbares faiſans bonne chere, ſe reſioüiſſoient honneſtement, chantoient tous enſemblement, puis alternatiuement, d'un chant ſi doux & agreable que i'en demeuray tout eſtonné & rauy d'admiration: de ſorte que depuis ie n'ay rien ouy de plus armonieux entr'eux; car leur chant ordinaire eſt aſſez mal gracieux.

Nous cabanames aſſez proche d'eux & fiſmes chaudiere à la Huronne, mais pour ce coup ie ne pû encor manger de leur ſagamité, pour ce qu'elle me ſembloit trop fade & deſgouſtante, & me fallut ainſi coucher ſans ſouper, car ils auoient mangé en chemin tout le petit ſac de biſcuit que i'avois pris aux barques pour mon voyage, ſans s'informer s'il me feroit beſoin ou non, comme gens qui n'ont pas grand ſoucy du lendemain, & puis me voyant ſi deliberé & contant* dans ma miſere, ils croyoient que leur ſagamité me ſembleroit bonne à la fin du compte, & par ainſi qu'il n'y auoit pas grand danger de s'accommoder pour m'incommoder de mon biſcuit, duquel ils firent place nette le meſme iour de noſtre partement.

Noſtre lit fut la terre nuë dreſſé à l'enſeigne de la Lune, auec une pierre pour mon cheuet plus que n'a-

uoient les Sauuages, qui n'ont accouſtumé d'auoir la teſte plus haute que les pieds : noſtre cabane fut faite de deux rouleaux d'eſcorces poſées ſur quatre petites perches picquées en terre & accommodées || en pen- 178
chans au deſſus de nous. Le matin venu on fit chaudiere pour partir, mais ie m'abſtins encor de la ſagamité pour cette ſeconde fois, iuſques à la troiſieſme qu'eſtant deuenu fort foible & abbatu, ie commençay d'en manger un petit & de m'y accouſtumer en me faiſant violence.

Mais pour ce que la façon de faire des Sauvages & leur maniere de s'accommoder allans en voyage eſt preſque touſiours de meſme, ie vous diray ſuccinctement cy aprés leur methode, & comme ils s'y gouuernent, aprés que i'auray donné un petit mot d'auis à ceux qui ſont à faire de longs voyages auec eux, & ſe mettre ſous leur conduite plus aſſeurée dans le pays que celle des François, qui n'oſeroient encor d'eux-meſmes ſe haſarder par les bois & s'esloigner de l'habitation ſans guide.

Il ſe faut donc reſoudre dés le commencement à la patience & de ſouffrir beaucoup, pour ce qu'à toute heure les ſuiets s'en preſentent. Il ſe faut auſſi eſtudier à la douceur & monſtrer une face ioyeuſe & modeſtement contante, & chanter par fois des Hymnes, & Cantiques ſpirituels, tant pour ſa propre conſolation, le ſoulagement de ſes peines, que pour le contentement & edification de ces Sauuages, qui prennent un ſingulier plaiſir d'ouyr chanter les loüanges de noſtre Dieu pluſtoſt que des chanſons profanes, contre leſquelles ie leur ay veu quelquesfois monſtrer de

179 la repugnance. O bon || Jeſus, qui condamne les mau-
vais Chreſtiens chanteurs de chanſons diſſoluës &
mondaines.

Sur tout ſi on a quelquefois de l'impatience, il la
faut eſtouffer au dedans de ſoy-meſme ſans la faire pa-
roiſtre au dehors, & n'eſtre point ſongear *, chagrin,
turbulent, non plus qu'eſuenté, pour ce qu'ils meſ-
priſent fort ces mauuaiſes qualitez, en un bon eſprit,
comme nous en un homme qui s'eſtime ſage.

Une ou deux bouteilles d'eau de vie ſeroient fort
neceſſaires pour ſe fortifier le cœur en chemin, deſ-
quelles il faudra faire part à ces Sauuages, auec un tel
meſnage toutesfois qu'elles puiſſent durer iuſques à
la fin du voyage, car on ſe ſent quelques fois ſi foible &
abbatu du cœur, que faute de cette regale, on ſouffre
de grandes debilitez & affadiſſemens d'eſtomach. Paſ-
ſant par les Nations qu'on trouue en chemin, il eſt
fort à propos qu'on leur traite touſiours quelque petit
morceau de poiſſon, ou viande, pour feſtiner au ſoir
aprés le trauail, car pour ces petites courtoiſies & li-
beralitez, on reçoit ſouuent d'eux de beaucoup plus
grandes : Ils vous nourriſſent au reſte du temps, ils
portent vos pacquets & vos hardes, vous exemptent
de nager, & vous ayment, reſpectent, & cheriſſent
comme Capitaines & bons amys, & ſi dauanture vous
tombez malades en chemin ils vous porteroient ſur
180 leurs eſpaules pluſtoſt que || vous abandonner, & auec
tout cela on patit encore aſſez, c'eſt pourquoy on a
beſoin de leur amitié & qu'ils vous ayent en quelque
eſtime, ſi on y veut faire fruict & auoir du contente-
ment auec eux.

Les dangers & perils qu'on rencontre en chemin ſont ſi grands & frequens qu'ils ne ſe peuuent preſque expliquer, car premierement en quatre-vingt ou cent ſauts qu'il y a de la riuiere des prairies aux Hurons, il y en a une quantité que l'on ne ſe haſarderoit iamais ſi la ſage conduite des Sauuages ne vous en donnoit l'aſſeurance. Il faut aduoüer que le marcher pieds nuds & ſans ſandales, comme i'ai fait par tout le voyage, allant & venant, à l'imitation de noſtre Seraphique Pere ſainct François, & des premiers Religieux de noſtre Sacré Ordre, qui ont parcouru toute la terre habitable en cet eſtat, m'eſtoit d'une grande peine, contraint d'ainſi faire à cauſe qu'eſtant ſur terre nous rencontrions ſouuent des rochers, des lieux fangeux, & des arbres tombez qu'il nous falloit à toute heure eniamber, & nous faire quelquesfois paſſage auec la teſte & les mains par les bois toffus, hailliers & broſſailles, ſans ſentier, ny chemin, mais ie ne ſçay ſi on pourroit ſouffrir une plus rude mortification que des mauuais vents de l'eſtomach que ſes ſalles gens rendent preſque continuellement dans leurs canots, qu'en guyſe de pots de chambre ils ſe ſeruoient
de leurs eſ- || cuelles à potage, ce qui ſeroit capable de 181
ſe deſgouter du tout de ſi deſagreables compagnies, ſi on ne ſe mortifioit pour l'amour d'un Dieu, & la gloire d'un Paradis qui merite choſe plus grande.

La piqueure des mouſquites couſins & moucherons deſquels il y a de trois ou quatre ſortes, comme ie diray à la fin de ce Chapitre, eſt un autre tourment ſi grand qu'il ſemble autant de petits Demons, deſquels ie penſay perdre la veuë, comme i'en fus offencé au



viſage, aux iambes & aux mains, ſans m'en pouuoir garantir pour diligence que i'y apportaſſe, c'eſt pourquoy eſtre chauſſé, & auoir de bons gands, & un voile ſur la face eut eſté bien neceſſaire. S'il faiſoit de la pluye ou des orages, nous ne pouuions nous en deffendre, ny le iour ny la nuict, car alors elle nous tomboit à plomb ſur le dos, & nous couloit par deſſous comme de petits torrens au panchant des montagnes, mais le pis eſt qu'elle nous oſtoit le moyen de faire chaudiere & prendre noſtre refection.

Comme apprentif la peine m'en eſtoit double, car ne ſçachant encor la langue ſinon fort peu de mots, ie ne pouuois qu'à peine declarer mes penſées & manifeſter mes neceſſitez: Dieu ſeul eſtoit celuy en qui ie me conſolois, & à l'humanité de mes Sauuages qui ſe manifeſtoit aſſez dans la compaſſion qu'ils auoient de
182 || moy & à l'aſſiſtance qu'ils m'apportoient, mais ce qu'ils pouuoient eſtoit bien peu de choſe, ſinon leur bonne volonté qui me contentoit fort, & m'encourageoit à la patience, laquelle i'apprenois d'eux mieux qu'en Eſchole du monde, de maniere que ie peu * dire auec verité que i'ay trouué plus de bien en eux que ie ne m'eſtois auparauant imaginé, ny moy, ny beaucoup d'autres: car vous diriez icy parlant d'un Sauuage que c'eſt parler d'une beſte brutte, d'un loup rauiſſant, ou d'une perſonne ſans eſprit, ſans raiſon & ſans humanité, comme un tas de meſchans coquins qu'on laiſſe impunement viure entre les Chreſtiens, ce qui n'eſt point entre les Sauuages qui ont tous de l'humanité enuers ceux qui ne leur ſont point ennemis, ſoient eſtrangers ou autres.

L'heure de ſe cabaner venuë, mes Sauuages cherchoient une place propre pour y paſſer la nuict, où aiſement ſe pût trouuer du bois ſec à faire du feu, ſinon ils s'accommodoient où la neceſſité les contraignoit, quelquesfois bien, & quelquesfois mal, ſelon les occurrences. Le lieu choiſi on y portoit le canot, nos pacquets & tout ce qui eſtoit de noſtre equipage, puis tous ſe mettoient en beſongne & trauailloient à ce qui eſtoit neceſſaire pour le logement. Les uns alloient chercher du bois ſec, & moy auec eux, les autres ſept ou huict per- || ches pour dreſſer la cabane, & d'autres 183
prenoient le ſoin de batre le fuzil & mettre la chaudiere ſur le feu, qu'ils attachoient en un baſton piqué en terre, pendant qu'un autre cherchoit deux pierres plattes pour concaſſer le bled d'Inde ſur une peau eſtenduë contre terre, dequoy on faiſoit la ſagamité.

L'hoſtellerie dreſſée & les roulleaux d'eſcorces eſtendus ſur la charpente, qui penchoit en voute, on ſerroit les pacquets le long de la cabane contre les bois, & le canot en dehors, puis un chacun prenoit place le dos appuyé contre les ſacs & la marchandiſe à l'entour du feu qu'on eſtendoit de long afin qu'un chacun y pût participer, & en prendre pour petuner tandis que la chaudiere bouïlloit.

La ſagamité eſtant cuite touſiours fort claire, on dreſſoit à chacun ſon potage dans les eſcuelles d'eſcorces que pour ce ſuiet nous portions quant & nous auec chacun une cuilliere de bois grande comme un petit plat, de laquelle on ſe ſert à manger cette meneſtre ſoir & matin, qui ſont les deux fois ſeulement que l'on fait chaudiere par iour, ſçauoir quand on eſt ca-

bané au ſoir, & au matin auant partir. Si nous eſtions par trop preſſés de partir, on la faiſoit deux heures auant iour, que tout endormy on m'eſueilloit pour manger, ou ſeulement ſur le midy, ou bien on attendoit iuſqu'au ſoir, ſans rien manger de tout le iour que cette ſeule fois.

184 || Lorſque nous nous rencontrions deux meſnages en un meſme giſte, ce qui arriuoit ſouuent, nous nous cabanions par enſemble, l'un faiſant un des coſtez de la cabane couuert de ſes eſcorces, & l'autre s'accommodoit de l'autre, & chacun faiſoit ſa chaudiere à part, puis tous enſemblement les mangions l'une aprés l'autre ſans aucun debat ny contention, car ils ont cela de bon qu'ils ne ſe font aucun reproche, & ne diſent point mon diſner eſt meilleur que le voſtre, vous eſtes trop grand train au prix de nous qui ſommes peu, car en toutes choſes ils s'accordent admirablement bien, & font leur petit feſtin comme les repas d'une trouppe de bons Religieux, où l'on n'entend qu'une voix de paix ou un ſilence religieux.

Pour moy qui n'auois pas encore le cœur bien fait à toutes ces sauſſes, ie me contentois pour l'ordinaire de la ſagamité des deux qui m'agreoit dauantage, bien qu'à l'une & à l'autre il y eut touſiours des ſalletez & ordures à cauſe en partie qu'on ſe ſeruoit tous les iours de nouuelles pierres & aſſez mal nettes pour concaſſer le bled.

D'eſcumer le pot iamais il ne s'en parle non plus que de lauer la viande, ou le poiſſon, auant de le mettre au pot. Ils traiterent un morceau de venaiſon à la petite Nation, mais comment penſez vous qu'ils

le coupperent, ce fut de le tenir contre terre auec leurs pieds ſalles, & à meſure qu'ils en couppoient quelque pièce ils la iettoient dans la chaudiere ſans autre ſel que le ſable qui y tenoit attaché. || Les eſcuelles deſ- 185
quelles nous nous ſeruions n'eſtoient iamais nettoyées que du doigt qui eſſuyoit le reſte de la ſagamité, dont aucunes ne pouvoient ſentir bien bon, qui ſeruoient à tomber de l'eau dans leur Canot, & pour boire & manger comme i'ay dit. I'ay admiré l'honneſteté de leur action en tombant de l'eau ſur terre, car outre qu'ils ſe retiroient à l'eſcart, ils s'acroupiſſoient auec beaucoup de modeſtie à l'exemple des anciens hommes d'Egypte, qui en faiſoient de meſme, plus ciuils & honneſtes que les femmes des uns & des autres, qui ſe tiennent debout en ſemblable néceſſité ſans ſe beaucoup eſcarter.

Ils faiſoient par fois chaudiere de bled d'Inde non concaſſé, & bien qu'il fut touſiours fort dur, pour la difficulté qu'il y a de le faire cuire entier, il m'agreoit dauantage au commencement, pour ce que ie le prenois grain à grain, & par ainſi ie le mangeois nettement & à loiſir en marchant & dans noſtre Canot. Aux endroits de la riuiere & des lacs où ils penſoient auoir du poiſſon, ils y laiſſoient traiſner aprés leur Canot, une ligne à lain, de laquelle ils accommodoient de la peau de grenouille eſcorchée, auec quoy ils prenoient du poiſſon, qui ſeruoit à donner gouſt à la ſagamité, mais quand le temps ne les preſſoit point trop, comme lorſque nous deſcendimes pour la traicte, le ſoir ayans cabané, une partie d'eux alloit tendre leurs rets dans le fleuue ou és lacs auſquels ils faiſoient par fois de fort

bonnes prises, comme de brochets, esturgeons, poissons blancs & des car || pes, qui ne sont neantmoins telles, ny si bonnes, ny si grosses que les nostres de deça, puis plusieurs autres especes de poissons qu'on ne cognoit point icy.
186

Le bled d'Inde que nous mangions en chemin, ils l'alloient querir de deux en deux iours au fond des bois & en des certains lieux escartez, où ils l'auoient caché en descendans, dans de petits sacs d'escorces de bouleau, car autrement ce leur seroit trop de peine de porter tousiours quant & eux tout le bled ou les farines, qui leur sont necessaire * pour leur voyage, & m'estonnois grandement comme ils pouuoient si bien remarquer tous les endroits où ils l'auoient caché sans se mesprendre aucunement, bien qu'il fust souvent fort esloigné du chemin, & bien auant dans les bois, sous quelques mottes ou enterré dans le sable.

La maniere & l'inuention qu'ils auoient à tirer du feu, & laquelle est pratiquée par tous les peuples sauuages & barbares, est telle & si admirable qu'elle ne se peut assez admirer, & loüer le diuin Autheur d'une telle merueille. Ils prenoient deux bastons de bois de saulx, tillet ou d'autre espece, secs & legers, puis en accommodoient un, d'enuiron la longueur d'une coudée ou peu moins, & espais d'un doigt ou enuiron, & ayans sur le bord de sa largeur caué de la pointe d'un cousteau ou de la dent d'un castor, une bien petite fossette, auec un petit cran à costé, pour faire tomber à bas sur quelque bout de mesche ou chose propre à prendre feu, la poudre reduite en feu qui deuoit
187 tomber || du trou, ils mettoient la pointe d'un autre

baſton du meſme bois, gros comme le petit doigt ou peu moins, dans ce trou ainſi commencé, & eſtans contre terre le genoüil ſur le bout du baſton large, ils tournoient l'autre entre les deux mains ſi ſoudainement & ſi long-temps, que les deux bois eſtans bien eſchauffez, la poudre qui en ſortoit à cauſe de cette continuelle agitation ſe conuertiſſoit en feu, duquel ils allumoient un bout de leur corde ſeiche, qui conſerue le feu comme meiche d'arquebuſe: aprés auec un peu de menu bois ſec, ils faiſoient du feu pour faire chaudiere.

Mais il faut noter que tout bois n'eſt pas propre à faire du feu, ains du particulier, & que nous pouuons rencontrer icy. Or quand ils auoient de la difficulté d'en tirer, ils deminçoient dans ce trou un petit charbon, ou un peu de bois ſec en poudre, qu'ils prenoient à quelque ſouche: s'ils n'auoient un baſton large, comme i'ay dit, ils en prenoient deux ronds, & les lioient enſemble par les deux bouts, en la maniere d'une nauette de Teſſier, & eſtans couchez le genoüil deſſus pour les tenir en eſtat, mettoient entre deux la pointe d'un autre petit baſton du meſme bois, qu'ils tournoient par l'autre bout entre les deux mains comme ci-deſſus.

Nos Montagnais, à ce qu'on dit, ſe ſeruent d'une autre ſorte de fuſil, qui n'eſt neantmoins faict comme les noſtres: ils ont pour meſche la peau de la cuiſſe d'un Aigle auec du duuet qui prend feu aiſement, ils battent deux pierres de mine enſemble comme nous
faiſons une pierre || à fuzil, auec un morceau de fer ou 188
d'acier: au lieu d'allumettes ils ſe ſeruent d'un petit

morceau de tondre, c'eſt un bois pourry & bien ſeiché, qui brusle aiſement & inceſſamment iuſques à tant qu'il ſoit conſommé, ayant pris feu ils le mettent dans de l'eſcorce de cedre pulueriſée, & ſoufflant doucement cette écorce s'enflamme. Voilà comme ils font du feu.

Pour reuenir à noſtre voyage, nous ne faiſions chaudiere que deux fois le iour, qui eſtoit peu pour moy, en ce temps encor mal accouſtumé à ceſte maniere de viande, car i'en uſois à chaſque fois ſi peu que les deux repas ne meritoient pas le nom d'un bien petit, c'eſt pourquoy i'eſtois touſiours fort foible ſans auoir moyen de me fortifier, patiſſant plus que mes Sauuages, qui eſtoient accouſtumez à cette façon de viure, ioint que petunans aſſez ſouuent durant le iour, cela les conſoloit, les fortifioit & leur amortiſſoit aucunement la faim & non pas à moy, qui n'en ay iamais voulu uſer peur d'une habitude onereuſe, de laquelle on ne ſe fait pas quitte quand on veut, & ſçay des perſonnes extremement marries d'en auoir iamais uſé, pour ce qu'il nuyt plus icy pris en fumée qu'il ne profite à des perſonnes qui ont autre choſe à diſner, ou qui ne ſont point incommodées des humiditez du cerueau, car alors il deſeiche mediocrement pris, maſché, ou en fumée.

L'humanité de mon hoſte eſtoit remarquable, en ce que n'ayant pour toute couuerture & habillement,
189 qu'une peau d'ours aſſez petite, || encor m'en faiſoit il part de la moitié, la nuict quand il pleuuoit, ſans que ie l'en priaſſe, & meſme me diſpoſoit la place au ſoir où ie deuois repoſer la nuict, auec quelques petits

rameaux de cedre, ou à faute d'iceux ſa petite natte de
ioncs, qu'il auoit accouſtumé de porter en de longs
voyages : & compatiſſant à mes trauaux deſia aſſez
grands, il m'exemptoit de nager & de tenir l'auiron,
qui n'eſtoit pas me deſcharger d'une petite peine, ou-
tre le ſeruice qu'il me rendoit de porter mes pacquets
par tous les Sauts, bien qu'il fuſt deſià aſſez chargé de
ſes marchandiſes, & à ſon tour du Canot qu'il portoit
ſur ſon eſpaule, parmy de ſi faſcheux & penibles che-
mins, où il luy falloit faire diuers voyages.

Un iour ayant pris le deuant comme eſtoit ma
couſtume pendant que mes Sauuages deſchargeoient
le Canot & portoient les marchandiſes au-delà des
Sauts, ie me trouuay à l'improuiſte eſgaré, en une
grande eſtenduë de terre tremblante ſous mes pieds,
proche d'un lac, que nous deuions paſſer : eſtonné de
ceſte nouueauté, ie m'en retiray fort doucement & à
petits pas, ſur un rocher qui eſtoit là auprés, peur de
plus grand inconuenient, car il n'y auoit point là lieu
de ſeureté pour moy. Il y a pluſieurs Autheurs, qui
aſſeurent qu'il y a des Isles qui flottent ſur les eaux,
& meſme Herodote faict mention d'une ſemblable,
ſituée prés la ville Botis, non loing du Nil, mais on
s'en peut donner de garde, comme de celle-cy, car
comme elles ne ſont pas tout à faict deſtachées de la
|| terre ferme, ſinon quelqu'unes, au premier pas on 190
s'en peut tirer & ſe mettre en chemin aſſeuré.

Nous rencontrions auſſi par fois de furieux bour-
biers, deſquels nous receuions de grandes incommo-
ditez & des peines nompareilles d'en pouuoir ſor-
tir, que les iambes toutes embourbées, comme il ar-

riua à un certain François, lequel s'il n'euſt eu les iambes eſcarquillées au large eut enfoncé iuſques aux oreilles, comme il enfonça iuſques aux reins. On a auſſi bien de la peine de ſe faire paſſage auec la teſte & les mains parmy les bois touffus, où il s'y en rencontre auſſi grand nombre de pourris & tombez les uns ſur les autres, qu'il faut eniamber & monter par deſſus, ſans craindre la ſuitte & l'importunité d'un nombre ſans nombre de mouſquites & couſins, qui vous font une continuelle & tres cruelle guerre, pire que celle des loups, qui ſe contentent de la premiere brebis, & non ces animaux de la premiere piqueure.

Ie ſuis auſſi comme aſſeuré que ſans l'eſtamine, qui me couuroit la face & le viſage, que i'eſtois pour en perdre la veüe, comme i'en fus playé par toutes les parties deſcouuertes ſans y auoir pû apporter de remede non plus que pluſieurs François, qui en deuindrent aueugles pour pluſieurs iours, tant eſt peſtiferé & veneneuſe la piqueure de ces petits demons, à qui n'a encor pris l'air du païs.

Ces beſtioles ne paroiſſent neantmoins pas tou-
191 ſiours, mais au temps le plus chaud, & lors || qu'il ne faict point de vent, autrement qui en pourroit iamais ſouffrir l'importunité & les morſures malignes, qui rendent les perſonnes ſemblables à des lepreux, laids & hideux à ceux qui les regardent. Ie ne ſçay; car pour moy ie confeſſe, que c'eſt le plus rude martyre que i'ai ſouffert dans le païs, la faim & la ſoif, la laſſitude & la fievre, ne ſont rien en comparaiſon. Ces petites beſtes ne vous font pas ſeulement la guerre

pendant le iour, mais mesme la nuict elles se iettent dans vos yeux, elles entrent dans vostre bouche, passent par dessous vos habits, & perce* mesme l'estoffe qui ioinct vostre chair, de leur long esguillon, le bruit vous en est aussi fort inportun, car il desrobe souuent vostre attention, vous empesche de prier Dieu, de lire, d'escrire & de faire vos exercices auec quelque repos, se fourrent partout, & principallement dans les chambres, où le vent ne domine point, c'est ce qui nous obligeoit d'y brusler souuent de l'encens, la fumée duquel les faisoit rassoir, & puis reuenoient de plus bel qu'auparauant.

Il y en a de trois ou quatre sortes, dont les uns s'appellent en Montagnais sentimeou, en Huron tachiey ou teschey, & en François cousins, ce sont ceux qui ont ces longs esguillons tres deliez & menus. Il y en a encore d'une autre espece au païs de nos Montagnais, que ie n'ay point veu chez nos Hurons, ny par toutes leurs contrées, si petites, qu'à peine les peut-on voir, mais importunent & mordent comme petits diablotins, qui est le nom propre que leur donnent
les Montagnais, à sçauoir mani- || touchis; les Fran- 192
çois mouches-quilles ou mouchequites, qui ne viennent que vers le mois d'Aoust, & n'ont pas longue durée.

Au païs des Hurons, à cause qu'il est descouuert & habité, il y a peu de ces cousins, sinon aux forests & lieux où les vents ne dominent point, pendant les grandes chaleurs de l'Esté, car en autre saison il ne s'en voit nulle part, non pas mesme dans les sapiniers, c'est pourquoy ne les craignez point.

Suitte de noſtre voyage aux Hurons. De la nation des Ebicerinys. De celle de bois & des cheueux releuez. Comme ils chantent les malades, & de la maniere que les femmes ſe gouuernent ayant leur mois.

Chapitre VII.

Nous paſſames par pluſieurs nations Sauuages, mais nous y arreſtames aſſez peu à chacune, aux unes une nuict, & aux autres quelques heures ſeulement, pour touſiours aduancer chemin, ſinon aux Ebicerinys & Sorciers, où nous ſeiournames deux iours entiers, tant pour nous repoſer de la fatigue du chemin, que pour traicter auec eux de la marchandiſe de nos Hurons, pour de leurs pelleteries.

La rencontre que nous fiſmes icy du P. Nicolas,
193 pour eſtre la premiere depuis noſtre par || tement de Kebec, nous obligea puiſſamment de nous entrecareſſer & nous reſioüir en noſtre Seigneur de ceſte heureuſe entreueuë, laquelle fut ſuiuie d'un feſtin que ce bon Pere ordonna à la façon du païs, qui me ſembla excellent au delà de toute la bonne chere, que i'ay iamais faict en noſtre Europe, mais pour ce que la merueille ne s'eſt pas portée iuſques dans un tel excés, que ie doiue apprehender de le dire; figurez vous quels pouuoient eſtre les mets de ce feſtin, un peu de poiſſon blanc, auec des citrouïlles du païs, le tout cuit enſemblement en de l'eau pure, ſans autre ſauſſe que du bon appetit, qui ne pouuoit manquer à un homme,

qui auoit tres-mal fouppé & encor plus mal couché, mouïllé deffus & deffous d'un grand orage, qui nous auoit duré toute la nuict. Pour de la boiffon il ne s'en parle point que de la belle eau claire du Lac, qui eftoit là deuant noftre cabane, non plus que de linge, de pain & de fel, qui ne leur font point en ufage, ny beaucoup d'autres chofes que noftre Europe nous fournit abondamment.

Les François appellent ordinairement les Ebicerinys le peuple forcier, non qu'ils le foient tous, mais pour ce que c'eft une nation, qui faict particuliere profeffion de confulter le diable en leur neceffité. Lorfqu'ils le veulent communiquer & apprendre quelque chofe de luy, c'eft ordinairement dans une petite tour d'efcorces, qu'ils dreffent à l'efcart dans les bois, ou au beau milieu de leurs cabanes, & là eftans enfermez, ils inuoquent leur demon & || reçoiuent fes oracles 194
plus fouuent faux que vrays. Il y en a beaucoup qui feignent luy parler, & auoir fa communication, pour eftre eftimez Pirotois & Magiciens, qui ne luy parlent pas pour tout, * & ne predifent que bourdes & menfonges, car le diable, pour fe faire plus eftimer, fe faict rechercher, & ne fe familiarife point à tous.

Ces Sorciers font fort couftumiers de donner des forts, & caufer de certaines maladies, à ceux contre lefquels ils ont quelque hayne, qui ne fe peuuent guerir que par d'autres forts & remedes extraordinaires, dont il y en a du corps defquels ils font fortir des grands ferpens & des longs boyaux, & quelquefois feulement à demy, puis rentrent, qui font toutes chofes diaboliques & inuentées par art magique, à



cela prés, & excepté la communication qu'ils ont auec les demons, ie les trouuois aſſez bonnes gens, fort humains & courtois en leur conuerſation, & d'un eſprit capable de quelque choſe de bon, s'ils eſtoient cultiuez & inſtruicts en la loy de Dieu.

Pour leurs habits & leur cheuelure, ils les portent
à la mode des Algoumequins courans, mais ie me ſuis
fort eſtonné de voir des hommes entr'eux, porter en
teſte un petit capuce rond, comme celuy d'un Cha-
noine, faict de petites lanieres de fourrures, larges
d'un trauers de doigts, proprement aſſemblez & cou-
ſus iuſques au bas du col, puis eſparpillées à l'entour
des eſpaules, qui leur battoient enuiron un pied de
195 long en guiſe || d'un petit camaïl : ie ne ſçay qui leur
en a donné l'inuention ny ſur quel modelle ils les ont
pris, car auant noſtre arriuée aux Hurons, ils en por-
toient des-ià & puis les noſtres ſont plus profonds &
quarrez, tant y a qu'ils eſtoient fort bien faicts.

Auec ce petit capuce qui ne leur ſert qu'en hyuer & pour de longs voyages, quelques uns s'accommodent encores de certaines manches de caſtors qui leur prennent par derriere les eſpaules attachez d'une petite cordelette, & des bas de chauſſes attachez à leur ceinture qui leur ſeruent contre le grand froid du Nord qui eſt tel qu'on n'en pourroit ſupporter les atteintes ſans ſes deffences deſquelles ils ſe ſeruent quand ils voyagent.

Quelques uns portent des bonnets de chanure & d'eſcorce du bois ati fort bien tiſſus ou ils faconnent deux manieres de cornes au deſſus qu'ils croyent leur donner bonne grace : car plus les choſes ſont deſgui-

ſées plus ils les eſtiment riches & belles, c'eſt ce qui a donné ſuieɛt à nos Marchands François de bigarer les capots qu'ils leur traiɛtent de diuerſes couleurs, de houlpes & de faulx paſſemens.

On dit que les Arrabes ont quelque choſe d'approchans de nos Sorciers tant en leur vie que en leurs veſtemens, en leur vie en ce qu'ils ſont preſque tous errants, & en leurs veſtemens en ce qu'ils n'ont preſque aucune conformité & s'accommodent chacun ſelon
que la pauureté leur permet, l'un eſt || tout nud & 196
l'autre un peu couuert. Quelques Arrabes portent des Turbans, quelques autres des capuces qui les fait ſembler des maſques tant ils ſont mal faiɛts & groteſquement accommodez.

Il y a une certaine Nation entre eux leſquels on appelle Arrabes à barrette, non qu'ils en portent tous, mais les chefs ſeulement. Ce nom leur eſt venu de ce qu'un de nos Religieux ayant par megarde perdu ſa calotte vers le fleuue Jourdain un Arrabe l'ayant ramaſſée la porta à ſon Capitaine diſant qu'elle venoit d'un franc (s'ls* appellent indifferemment fanc* toutes les nations Chreſtiennes, François, Eſpagnols, Italiens & autres qui ne ſont point nays ſuiets & eſclaues du grand Turc). Ce Capitaine fit eſtat de cette calotte & s'en ſeruit une année entiere, aprés quoy il la rendit au Gardien de noſtre Conuent de Jeruſalem, mais à la charge de luy en rendre une neuue, & tous les ans retourne porter ſa barette pour en rauoir une autre, laquelle couſtume a tellement prevalu qu'on n'oſeroit luy auoir refuſé, le bonheur eſt qu'il n'y a que le Chef à contenter, car ceux de ſa troupe portent de hauts

bonnets pointus ou piramidales & non ronds & cornus comme ceux de nos Bisseriniens.

Dans ce village des Ebicerinys, ie perdis tous les memoires que i'auois dressés, des païs & chemins que i'auois obserués depuis nostre embarquement de Dieppe, & ne m'en apperceus qu'à la rencontre de deux Canots sauuages, de la nation de bois, nation
197 fort || esloignée & auant dans les terres vers la mer du Su, à mon aduis, ils sont dependans des cheueux releuez & comme une mesme nation, aussi sont ils nuds entre les hommes, comme l'enfant sortant du ventre de sa mere, dequoy mes Hurons sembloient auoir horreur, bien qu'ils ne fussent gueres plus honnestes eux mesmes, car dans nostre Canot ils ne faisoient non plus difficulté de se tenir nuds, & pour chose que ie leur en die, ils me respondoient, que c'estoit pour leur commodité, & pour n'estre embarassés de rien en nageant non pas mesme de leur brayer.

Ces gens de bois, auoient à leur col de petites fraizes de plumes blanches, & leurs cheueux accommodez de mesme parure. Leur visage estoit peint par tout de diuerses couleurs en huyle fort ioliuement, les uns l'auoient d'un costé tout vert & de l'autre rouge, autres sembloient auoir tout le visage couuert de passemens naturels parfaictement bien faicts, & autres tout autrement, car chacun a liberté de s'accommoder comme il veut, & de suiure la mode aussi folle & de moindre coutange que celle d'icy. Mes Hurons se fardoient aussi le iour qu'ils deuoient arriver en quelque nation, mais ils y estoient un peu grossiers, & n'auoient pas

ceſte gentilleſſe ny l'inuention de pluſieurs petites ioliuetez qu'auoient ces gens de bois.

Le lendemain aprés midy nous trouvaſmes un village d'Algoumequins, auquel nous || repoſames enui- 198
ron trois heures, pendant lequel temps, il ſe fiſt une chanterie de malade dans une cabane, auec tant de bruit de la voix, du ſon des tortues & du frappement de certains baſtons, que ie ne ſçauois qu'en iuger, car i'eſtois encore nouueau dans le païs. A la fin ie fus curieux de m'approcher & voir par la fente de la cabane que ce pouuoit eſtre, là où ie vis (ainſi que i'ay veu du depuis par pluſieurs fois aux Hurons, pour ſemblables occaſions) dix ou douze hommes, my partis en deux bandes, aſſis contre terre & arrangez des deux coſtez de la cabane & deuant chacune bande eſtoit une longue perche platte, large de trois ou quatre doigts, couchée de long ſur la terre à leurs pieds ſur leſquelles* ils frappoient continuellement auec chacun un baſton en main, à la cadence du ſon des tortues & des chanſons, qu'ils entonnoient & pourſuiuoient alternatiuement, d'un ton le plus haut qu'ils pouuoient, penſans par là, d'autant pluſtoſt obtenir ce qu'ils deſiroient, que plus ils feroient de bruit.

Loki ou Medecin eſtoit au haut-bout auec ſa grande tortue en main, qui battoit la meſure, & commençoit les chanſons que les autres pourſuivoient à pleine teſte, mais auec tant d'ardeur qu'il ſembloit qu'ils deuſſent s'eſgorger, ſuoient de peine & eſtouffoient de chaleur. Pendant ce ſabbat, cette harmonie de demons, deux femmes tenoient un petit garçon, pleurant couché tout nud le ventre en haut ſur la || terre, vis à vis de 199



Loki, lequel de temps en temps, à quatre pattes s'approchoit de l'enfant auec des cris & hurlemens comme d'un furieux taureau, puis le ſouffloit au ventre, & aprés eſtant retourné à ſa place, recommençoient leur tintamarre & chariuari, qui finit par un feſtin, qui ſe diſpoſoit pendant la ceremonie au bout de la cabane: de ſçauoir que deuint l'enfant, & s'il fut guery ou non, ſi on y adiouſta encore quelque autre façon de faire, ie n'en ay rien ſçeu du depuis, pour ce qu'il nous fallut partir incontinent aprés auoir repeu, traicté & un peu repoſé.

De cette nation, nous allames cabaner en un village d'Andatahouats, que nous diſons cheueux ou poils leué, qui s'eſtoient venus camper proche la mer douce, à deſſein de traicter auec les Hurons & autres qui retournoient de la traicte de Kebec, & fuſmes deux iours à negotier auec eux, pendant leſquels ie fus viſiter la pluſpart de leurs cabanes, pour apprendre leur façon de faire, & qu'elle eſtoit leur humeur, mais ie les trouuay un peu trop ſerieux, & aſſez peu courtois, comme gens qui ne demandoient qu'à bien vendre & d'acheter à bon prix.

Ils auoient leurs cheueux parfaictement bien releuez, peignez & agencez ſur le front, plus droits que ne ſouloient autrefois porter nos Courtiſans, cela leur donnoit aſſez bonne grace auec le reſte de leur Matachias, mais la nudité entiere de leurs corps, de la-
200 quelle ils n'ont || ny honte ny vergongne, m'eſtoit d'un grand deſplaiſir, qui m'empechoit de les voir librement. Neantmoins ils ont telle habitude à cela, que les femmes & filles traictent & demeurent parmy

eux, auec la mesme liberté que s'ils estoient vestus, sans que l'on puisse appercevoir, que cela fasse de mauuais effects sur elles.

Ie vis la mesme nuict une quantité de Sauuages pescher l'anguille à la clarté du feu, en un coin du grand Lac, duquel ils tiroient à chaque coup un de ces longs poissons, qui emplirent à la fin leur canot, c'estoit une façon de pescher que ie n'auois encore point veuë, & laquelle neantmoins est fort pratiquée par nos Montagnais, depuis la my-Aoust iusques à la Toussaincts, comme celle des loups marins en May & Juin, à sept lieuës de Kebec.

Les Sauuages & Sauuagesses du Bresil & de tous les païs circonuoisins ne se seruent non plus de vestemens que nos Cheueux releuez & demeurent nuds, hommes & femmes comme les enfans sortans du ventre de leur mere. Mais les femmes & filles des Cheueux releuez plus honnestes & vergongneuses, ont un petit cuir à peu près grand comme une seruiette, duquel elles se couurent les reins iusques au milieu des cuisses & tout le reste du corps est descouuert, à la façon de nos Huronnes.

Il y a un grand peuple en cette nation & || la plus- 201
part des hommes sont grands guerriers, chasseurs, & pescheurs. Ie vis là beaucoup de ieunes femmes qui faisoient des nattes de ioncs grandement bien tissuës & embellies de diuerses couleurs, qu'elles traittoient aprés pour d'autres marchandises à des barbares de diuerses nations qui abordoient en leur bourgade. Ils sont errants, sinon quelqu'uns d'entr'eux qui bastissent des villages au milieu des bois, pour la commo-

dité qu'ils trouuent d'y baſtir & les fortifier, & tous enſemble font la guerre à une autre nation nommée Aſſiſtagueronon, qui veut dire gens feu : car en langue Huronne Aſſiſta ſignifie de feu & Eronon ſignifie Nation. Ils ſont esloignez d'eux à ce qu'on tient, de neuf ou dix iournées de Canots, qui font enuiron deux cens lieuës & plus de chemin : ils vont par trouppes en pluſieurs regions & contrées, esloignées de plus de cinq cens lieuës, comme il eſt ayſé à coniecturer en ce qu'on en a veu quelquesfois à la traite de Kebec, & puis de là ſe tranſporter par les Nations iuſques au delà de celles des Puants, qui fait d'un lieu à l'autre plus de cinq cens lieuës de pays, où ils trafiquent de leurs marchandiſes, & en changent pour des pelleteries, peintures, pourceleines, & autres fatras deſquels ils ſont fort curieux pour s'accommoder.

En general le pays des Algoumequins deſquels ils ſont alliez & font partie quand à l'eſtenduë tirant de
202 l'Orient à l'Occident, || au rapport du ſieur de Champlain, contient prés de 450. lieuës de longueur & deux cens par endroits de largeur du Midy au Septentrion, ſous la hauteur de quarante & un degré de latitude, iuſques à quarante huict & 49.

Cette terre eſt comme une Iſle que la grande riuiere de ſainct Laurens enceint, paſſant par pluſieurs Lacs de grandes eſtenduës, ſur le riuage deſquels habitent pluſieurs Nations, parlans diuers langages, aucuns ont leur demeure arreſtée, & autres non. Entre leſquels on en remarque quelqu'unes qui ſe percent les narines auſquelles ils pendent des patinotres* bleuës, qui peuuent eſtre pierreries, & d'autres qui

ſe decouppent le corps par rayes & compartimens, où ils appliquent du charbon & autres couleurs qui leur demeurent pour touſiours.

Les femmes de toutes ces Nations viuent fort bien auec leurs maris, & particulierement celles des Cheueux releuez, leſquelles ont cette couſtume entr'elles, qu'ayans leur mois, elles ſe ſeparent d'auec leurs maris & les filles d'auec leurs peres & meres, & autres parens, & ſe retirent en de certaines petites cabanes ou huttes qu'on leur accommode en ce lieu eſcarté & eſloigné de leur village, où elles ſeiournent & demeurent ſeules tout le temps de ces incommoditez, ſans auoir aucune compagnie d'hommes, leſquels leur portent de viures, & ce qui leur eſt neceſſaire iuſques à leur retour, ſi elles meſmes || n'en portent ſuffiſamment pour leur 203
prouiſion neceſſaire, comme elles font ordinairement, ou de leurs compagnes.

Entre les Hurons & autres peuples ſedentaires, les femmes ny les filles ne ſortent point de leur maiſon ou village pour ſemblables incommoditez; mais elles font leur manger en de petits pots à part pendant ce temps là, & ne permettent à perſonne d'en manger, ny de prendre ſes repas auec elles : de ſorte qu'elles ſemblent imiter les Juifues, leſquelles s'eſtimoient immondes pendant le temps de leurs fleurs. Ie n'ay pû apprendre d'où leur eſtoit venuë cette couſtume de ſe ſeparer ainſi, quoy que ie l'eſtime pleine d'honneſteté, & louable en ce que elles meſmes nous en aduertiſſoient (auec un peu de honte pourtant) peur que mangeaſſions de leur meneſtre qu'elles croyoient nous deuoir cauſer de l'incommodité, au contraire de

celles d'icy qui n'en ſont pas plus nettes, & s'en taiſent neantmoins. O pauureté, miſère & infirmité du corps humain, que tu es ſuiet à de maux & incommoditez, plus que les animaux de la terre meſme, & cependant il n'y a pas moyen de l'humilier, & luy faire ſentir la baſſeſſe & le meſpris, que merite une carcaſſe infecte, que * veut eſtre venerée comme une Deeſſe par les fols amoureux de ce temps.

---

204 || *De noſtre arriuée au pays des Hurons. Comme une multitude de Sauuages me vindrent au deuant, & la ſaçon que ie fus receu, traicté & gouuerné en la cabane de mon Sauuage.*

CHAPITRE VIII.

Puis qu'auec l'aſſiſtance de noſtre Dieu auquel ie rend graces infinies, nous ſommes arriuez ſi prés du pays de nos Hurons, il eſt doreſnauant temps que ie commence à en traiter plus amplement, & de la façon de faire de ſes habitans, non à la maniere de certaines perſonnes, leſquelles deſcriuans leurs hiſtoires, ne diſent ordinairement que les choſes principales, & les enrichiſſent encore tellement, que quand on en vient à l'experience, on n'y voit plus la face de l'Autheur: car i'eſcris non ſeulement les choſes principales, comme elles ſe ſont paſſées, mais auſſi les moindres & plus petites, auec la meſme naifueté & ſimplicité que i'ay accouſtumé.

C'eſt pourquoy ie prie le Lecteur d'auoir pour

agreable ma maniere de proceder, & d'excuser si pour mieux faire comprendre l'humeur de nos Sauuages, i'ay esté contraint d'inserer icy plusieurs choses qui sembleront inciuiles & extrauagantes, d'autant que l'on || ne peut pas donner une entiere cognoissance 205
d'un pays estranger, ny ce qui est de son gouuernement, qu'en faisant voir auec le bien, le mal & l'imperfection qui s'y retrouue: autrement il ne m'eust fallu descrire les mœurs des Sauuages, s'il ne s'y trouuoit rien de Sauuage, mais des mœurs polies & ciuiles, comme les peuples qui sont cultiuez par la Religion & pieté, ou par des Magistrats & Sages, qui par leurs bonnes loix eussent donné quelque forme aux mœurs si difformes de ces peuples barbares, dans lesquels on void bien peu reluire la lumiere de la raison, & la pureté d'une nature espurée.

Deux iours auant nostre arriuée aux Hurons, nous trouuasmes la mer douce, sur laquelle ayans trauersé d'Isle en Isle, & pris terre au pays tant desiré par un iour de dimanche feste sainct Bernard, enuiron midy, que le soleil donnoit à plomb: Ie me prosterné deuant Dieu, & baisé la terre en laquelle ce Souuerain Monarque m'auoit amené pour annoncer sa parole & ses merueilles à un peuple qui ne le cognoissoit point, & le prié de m'assister de ses graces, & d'estre par tout mon guyde pour faire toutes choses selon ses diuines volontez, & au salut de ce peuple; puis mes Sauuages ayans serré leur canot dans un bois qui estoit là auprés, me chargerent de mes hardes & pacquets qu'ils auoient tousiours auparauant portez par les Sauts, car la longue distance qu'il y auoit de là au

206 bourg, & la quantité de leurs marchan- || diſes deſquelles ils eſtoient plus que ſuffiſamment chargez, ne leur pû permettre de faire dauantage pour moy, dans cette occaſion.

Ie portay donc mon pacquet & mes hardes, non ſans une tres-grande peine, tant pour la peſanteur, l'exceſſiue chaleur qu'il faiſoit, que pour une foibleſſe & debilité grande que ie reſſentois en tous mes membres depuis un long temps, ioint que pour m'auoir fait prendre le deuant, comme ils auoient accouſtumé (à cauſe que ie ne pouuois les ſuiure qu'à toute peine) ie me perdis du chemin & me trouuay un long temps ſeul egaré dans les bois & par les campagnes, ſans ſçauoir où i'allois, car les chemins ſont ſi peu battus en ces pays-là qu'on les perds* ayſement ſi on n'y prend garde, de prez. A la fin aprés auoir bien marché & trauerſé pays, Dieu me fit la grace de me trouuer un petit ſentier que ie ſuiuy quelque temps, aprés quoy ie rencontray deux femmes Huronnes proche d'un chemin croiſé, leſquelles s'arreſterent tout court pour me contempler: de me parler elles ne pouuoient, ny moy leur demander lequel des deux chemins ie deuois prendre pour aller au bourg que ie pretendois, car ie n'en ſçauois pas meſme le nom, ny de quel coſté eſtoient allez mes gens, de quoy elles me teſmoignoient de la compaſſion par leur ſoupir ordinaire, & hon, & hon. Enfin inſpiré de Dieu ie pris à main gauche du coſté de
207 la mer douce, eſperant || d'y rencontrer, ſinon mes hommes ou mon village, du moins quelques peſcheurs pour me donner adreſſe.

Au bout de quelque temps comme i'allois d'un pas aſſez viſte ie fus apperceu de mes Sauuages qui m'attendoient bien en peine que i'eſtois deuenu, aſſis à l'ombre ſous un arbre un peu à coſté du chemin dans une belle grande prairie, ma veuë les conſola fort, comme leur rencontre me reſioüit grandement, car ie faiſois deſia eſtat de coucher ſeul dans la campagne, & de viure de feüilles & de racines, comme les anciens Hermites, en attendant l'aſſiſtance de Dieu, duquel i'eſperois eſtre conſerué de la main des Hiroquois qui couroient pour lors les frontieres, car ils m'euſſent enuoyé en l'autre monde par le feu & les tourments, & m'euſſent mangé au lieu des vers, comme ils font leurs ennemis.

Ie m'approchay donc de mes gens, leſquels m'ayans fait ſeoir auprés d'eux, me donnerent des cannes de bled d'Inde à ſuccer pour me fortifier & me faire reprendre haleine; ie pris garde comme ils en uſoient, car cela m'eſtoit un peu nouueau, & les trouuay d'un aſſez bon ſuc, puis ayant repoſé quelques* temps & repris nouuelle force, nous pourſuiuiſmes noſtre chemin iuſques à un petit hameau, où les habitans nous donnerent des prunes rouges reſſemblans à nos damas violets, mais ſi rudes & aſpres au gouſt que ie n'en peu manger du tout, en lieu ie cueillay un plein plat de fezolles dans leur deſert, qui nous ſeruirent pour un ſecond feſtin dans || noſtre cabane, l'eſcorce 208
en eſtoit deſia bien dure, mais la ſauce en fut encore plus maigre, car il n'y eut, ny ſel, ny huile, ni graiſſe, plus douce neantmoins que le fiel, & le vinaigre, du fils de Dieu en la Croix.



Le Soleil commençoit desia à quitter nostre orison & nous priuer de sa lumiere, lorsque nous partismes de ce petit hameau, une partie de nos hommes se separerent aprés leur auoir fait la courtoisie de quelques fers à flesches, puis mon Sauuage & moy auec un autre tinsmes le chemin de Tequeunoikuaye, autrement nommé Quieuindohian, par quelques François la Rochelle, & par nous la ville de sainct Gabriel, pour estre la premiere ville du pays dans laquelle ie sois entré, elle est aussi la principale, & comme la gardienne & le rempart de toutes celles de la Nation des Ours, & où se decident ordinairement les affaires de plus grande importance. Ce lieu est assez bien fortifié à leur mode, & peut contenir enuiron deux ou trois cens mesnages, en trente ou quarante cabanes qu'il y a. A l'approche de ce bourg un grand nombre de Sauuages de tous aages, sortirent au devant de nous auec une acclamation, & un bruit populaire si grand, que i'en auois les oreilles toutes estourdies, & fus ainsi conduit iusques dans nostre cabane, où la presse y estoit desia
209 si grande que ie fus contraint || de gaigner le haut de l'establie pour me liberer & faire quitte de leur empeschement.

Le pere & la mere de mon Sauuage me firent un fort bon accueil à leur mode, & par des caresses extraordinaires me tesmoignerent l'aise & le contentement qu'ils auoient de ma venuë, & me traiterent auec la mesme douceur & amitié de leurs propres enfans, me donnant tout suiet de loüer Dieu en leur humanité & bienueillance. Ils prirent aussi soin de mes petites hardes afin que rien ne s'en perdit, &

m'aduertirent de me donner garde des larrons & trompeurs, particulierement des Quieunontateronons qui ſont les plus ruſez de tous, & en effet ils me careſſoient fort pour m'attraper par des inuentions qui feroient leçon à celles des fins coupeurs de bources d'icy.

C'eſt une choſe digne de conſideration & bien admirable que les Sauuages n'eſtans conduits que de leur naturel, quelques corrompus qu'ils ſoient, s'entr'ayment neantmoins d'un amour ſi cordial & ſincere, qu'ils s'entr'appellent ordinairement les uns les autres, pere, frere, oncle, nepueu ou couſin, comme s'ils eſtoient tous d'une meſme famille & parenté. Mon Sauuage qui me tenoit en qualité de frere, me donna aduis d'appeller ſa mere Sendoue, c'eſt à dire Maman, ma mere, puis luy & ſes freres Ataquan, mon frere, & le reſte de ſes parens en ſuitte, ſelon les degrez de conſanguinité, & eux de meſme m'appelloient
leur parent. La bonne femme || diſoit Ayein, mon fils, 210
& les autres Ataquan, mon frere, Saraſſée, mon couſin, Hinoittan, mon nepueu, Hoüatinoron, mon oncle, Ayſtan, mon pere : ſelon l'aage des perſonnes i'eſtois ainſi appellé oncle ou nepueu, &c., & de peu de perſonnes qui ne me tenoient en cette qualité de parens, i'eſtois ainſi appellé Yatoro, mon compagnon, mon camarade, & de beaucoup Garihouanne, grand Capitaine, i'en uſois de meſme à leur endroit comme i'ay dit, & par ainſi nous viuions en tres grand paix & douceur d'eſprit.

Le feſtin qui nous fut fait à noſtre arriuée, fut d'un peu de bled d'Inde pillé, qu'ils appellent Ottet, auec



un petit morceau de poiſſon boucanné à chacun, cuit en l'eau, car c'eſt tout la ſauce du pays, & mes fezolles nous ſeruirent pour le lendemain : dès lors ie trouuay bonne la Sagamité qui eſtoit faite dans noſtre cabane, pour eſtre aſſez nettement accommodée, ie n'en pouuois ſeulement manger lorſqu'il y auoit du poiſſon puant demincé parmy, ou d'autres petits, qu'ils appellent Auhaitſique, ny auſſi de Leindohy, qui eſt un bled puant, duquel ils font neantmoins grand eſtat : nous mangions par fois des citrouïlles du pays, cuites dans de l'eau, ou bien ſous les cendres chaudes, que ie trouuois fort bonnes, comme ſemblablement des eſpics de bled d'Inde que nous faiſions roſtir deuant le feu, & d'autres eſgrenez, grillez comme pois dans les cendres : pour des meures champeſtres
211 noſtre Sauuageſſe m'en ap- || portoit ſouuent au matin pour mon deſieuner, ou bien des cannes d'honneha à ſuccer, & autre choſe qu'elle pouuoit : & auoit ce ſoin de faire dreſſer ma Sagamité la premiere, dans l'eſcuelle de bois ou d'eſcorce la plus nette, large comme un plat baſſin, & la cueillier auec laquelle ie mangeois, grande comme une ſauciere, & longue comme une à dreſſer potage.

Pour mon departement & quartier, ils me donnerent à moy ſeul, autant de place qu'en pouuoit occuper un petit meſnage, qu'ils firent ſortir à mon occaſion, dés le lendemain de mon arriuée : en quoy ie remarquay particulierement leur bonne affection, & comme ils deſiroient en tout de me contenter, & m'aſſiſter auec toute l'honneſteté & le reſpect deu à un grand Capitaine & chef de guerre tel qu'ils me te-

noient. Et pour ce qu'ils n'ont point accouftumé de fe feruir de cheuet, ie me feruois la nuict d'un billot de bois, ou d'une pierre fous ma tefte, & au refte couché fimplement fur la natte fans couuerture ny forme de couche, & en lieu tellement dur que le matin me leuant, ie me trouuois tout rompu & brifé de la tefte & du corps.

Le matin, aprés eftre efueillé, & prié un peu Dieu, ie defieunois de ce peu que noftre Sauuageffe m'auoit apporté, puis ayant pris mon cadran folaire, ie fortois de la ville en quelque lieu à l'efcart pour pouuoir dire mon office en paix, & faire mes petites prieres
& meditations ordinaires hors du bruit : eftant || en- 212
uiron midy ou une heure, ie me rendois derechef à noftre cabane, pour difner d'un peu de Sagamité, ou de quelque citrouïlle cuitte; aprés difner ie lifois dans quelque petit liure que i'auois porté, ou bien i'efcriuois, & obferuant foigneufement les mots de la langue que i'apprenois, i'en dreffois des memoires que i'eftudiois & repetois deuant mes Sauuages, lefquels y prenoient plaifir & m'aydoient à m'y perfectionner auec une affez bonne methode, me difant fouuent, Aniel pour Gabriel, qu'ils ne pouuoient prononcer, à caufe de la lettre B, qui ne fe trouue point en tout leur langue, non plus que les autres lettres labiales, Affehoüa Agnonra, & Seatonqua : Gabriel, prends ta plume & efcris, puis ils m'expliquoient au mieux qu'ils pouuoient ce que ie defirois fçauoir d'eux.

Et comme ils ne pouuoient parfois me faire entendre leurs conceptions, ils me les demonftroient

par figures, ſimilitudes & demonſtrations exterieures, par fois par diſcours, & quelquefois auec un baſton, traçant la choſe ſur la terre au mieux qu'ils pouuoient, ou par le mouuement du corps, n'eſtans pas honteux d'en faire quelquefois de bien indecents, pour ſe pouuoir mieux donner à entendre par ces comparaiſons, pluſtoſt que par longs diſcours & raiſons qu'ils euſſent pû alleguer, pour eſtre leur langue aſſez pauure & diſetteuſe de mots en pluſieurs choſes,
213 & particulierement en ce qui eſt des || myſteres de noſtre ſaincte Religion, leſquels nous ne leur pouuions expliquer ny meſme le Pater Noſter, ſinon par periphraſe, c'eſt à dire, que pour un de nos mots, il en falloit uſer de pluſieurs des leurs: car entr'eux ils ne ſçauent que c'eſt de Sanctification, de Regne celeſte, du tres-ſainct Sacrement. Les mots de Gloire, Trinité, S. Eſprit, Paradis, Enfer, Egliſe, Foy, Eſperance & Charité, & autres infinis, ne ſont pas en uſage chez eux.

De ſorte qu'il n'y a pas beſoin de gens bien ſçauans pour le commencement; mais de perſonnes bien craignans Dieu, patiens & pleins de charité: & voyla en quoy il faut principallement exceller pour conuertir ce pauure peuple, & le tirer hors du peché & de ſon aueuglement.

Ie ſortois auſſi fort ſouuent par la bourgade & les viſitois en leurs cabanes & menages, ce qu'ils trouuoient trés-bon & m'en aymoient dauantage, voyans que ie traitois doucement & affablement auec eux, autrement ils ne m'euſſent point veu de bon œil, & m'euſſent creu ſuperbe & deſdaigneux, ce qui n'euſt

pas eſté le moyen de rien gaigner ſur eux; mais pluſtoſt d'acquerir la diſgrace d'un chacun, & ſe faire hayr de tous: car à meſme temps qu'un eſtranger a donné à l'un d'eux quelque petit ſuiet ou ombrage de meſcontentement, il eſt auſſi toſt ſçeu par toute la ville de l'un à l'autre: & comme le mal eſt pluſtoſt creu que le bien, ils vous eſtiment tel pour un temps, que le meſcontant vous a deſpeint.

|| Noſtre bourgade eſtoit de ce coſté là la plus 214
proche voiſine des Hyroquois, leurs ennemis mortels, c'eſt pourquoy on m'aduertiſſoit ſouuent de me tenir ſur mes gardes, de peur de quelque ſurpriſe pendant que i'allois au bois prier Dieu, ou aux champs cueillir des meures champeſtres: mais ie n'y rencontray iamais aucun danger ny hazard (Dieu mercy) il y eut ſeulement un Huron qui bandit ſon arc contre moy, penſant que ie fuſſe ennemy: mais ayant parlé il ſe raſſeura, & me ſalua à la mode du pays, Quoye, puis il paſſa outre ſon chemin, & moy le mien.

Ie viſitois auſſi par fois leur cimetiere, qu'ils appellent Agoſayé, admirant le ſoin que ces pauures gens ont des corps morts de leurs parents & amis deffuncts, & trouuois qu'en cela ils ſurpaſſoient la pieté des Chreſtiens, puiſqu'ils n'eſpargnent rien pour le ſoulagement de leurs ames, qu'ils croyent immortelles, & auoir beſoin du ſecours des viuans. Que ſi par fois i'auois quelque petit ennuy, ie me recreois & conſolois en Dieu par la priere, ou en chantant des Hymnes & Cantiques ſpirituels, à la loüange de ſa diuine Majeſté, leſquels les Sauuages eſcoutoient auec attention & contentement, & me prioyent de chanter

fouuent, principallement aprés que ie leur ees dict, que ces chants & Cantiques fpirituels eftoient des prieres que ie faifois à Dieu noftre Seigneur, pour leur falut & conuerfion.

215 Pendant la nuict i'entendois auffi aucune || fois, la mere de mon Sauuage pleurer, & s'affliger grandement, à caufe des illufions du Diable. I'interrogeay mon Sauuage pour en fçauoir le fuiet, il me fit refponce que c'eftoit le Diable qui la trauailloit, par des fonges & reprefentations fafcheufes de la mort de fes parens, & amis deffuncts. Cela eft particulierement commun aux femmes pluftoft qu'aux hommes, à qui cela arriue plus rarement, bien qu'il s'y en trouue aucuns qui en font fort trauaillez, & en deuiennent fols & furieux, felon leur imagination, & la foibleffe de leur efprit, qui leur fait adioufter foy, & faire cas de ces refueries diaboliques & d'une infinité de fatras qu'il leur met dans l'efprit.

Venuë du Pere Nicolas en la ville de fainct Gabriel. Et comme le Pere Iofeph & nous fifmes baftir une cabane. De noftre pauureté & nourriture ordinaire, & du vin que nous fifmes pour les fainctes Meffes.

Chapitre IX.

Il fe paffa un affez long-temps aprés mon arriuée

auant que i'euſſe aucune cognoiſſance, ny nouuelle du lieu où eſtoient ar- || riuez mes confreres, iuſques 216
à un certain iour que le Pere Nicolas accompagné d'un Sauuage, me vint trouuer de ſon village, qui n'eſtoit qu'à cinq lieuës de nous. Ie fus fort reſioüy de ſa venuë, & de le voir plein de ſanté (luy qui eſtoit d'une complexion ſi foible) que Dieu luy auoit conſeruée au milieu de tant de trauaux & de diſettes qu'il auoit ſouffertes depuis noſtre partement de la traite iuſques à cette entreueuë, auec ſon barbare mal gracieux & chiche au poſſible en ſon endroit, qui le faiſoit preſque mourir de faim.

Mes Sauuages au contraire plus doux & courtois, firent voir par le bon accueil qu'ils firent à ce bon Pere, & à tous les François qui me vindrent voir, combien eſtoit differante leur bonne humeur de celle de ce melancolique, car outre qu'ils les receurent auec une face ioyeuſe & contente, ils les firent incontinent ſeoir, petuner & manger en attendant le manifique* feſtin du ſoir qui fut fait de farine qu'ils appellent eſchionque, de laquelle ils furent tous plus que ſuffiſamment raſſaſiez & non point enyurez, car ils ne beurent que de l'eau pour toute boiſſon, & coucherent ſur la terre nuë.

Le lendemain matin nous primes reſolution le Pere Nicolas & moy auec quelques François d'aller trouuer le Pere Ioſeph à ſon village esloigné du noſtre 4. ou cinq lieuës, car Dieu nous auoit fait la grace
que ſans l'auoir premedité nous nous || miſmes à la 217
conduicte de trois perſonnes, qui demeuroient chacun en un village d'égale diſtance les uns des autres, fai-



ſans comme un triangle, qui nous fuſt à bon augure & une memoire de la tres-ſainćte Trinité, un ſeul Dieu en trois perſonne*, Peres, Fils, & S. Eſprit, egalement bons, ſages & puiſſans.

Or d'autant que i'eſtois fort aymé de Oonchiarey mon Sauuage, de la pluſpart de ſes parens & de tous ceux de la bourgade, ie ne ſçauois comment l'aduertir de noſtre deſſein, ny quelle excuſe prendre pour luy faire agreer ma ſortie, nous trouuames en fin moyen de luy perſuader que i'auois quelque affaire d'importance à communiquer à noſtre frere Ioſeph, & qu'allant vers luy il falloit neceſſairement que j'y portaſſe tout ce que i'auois, qui eſtoit autant à luy comme à moy meſme, afin de prendre chacun ce qui luy appartenoit, le bon ieune homme ſe contenta de ceſte raiſon, ſous eſperance de nous reuoir bien toſt, & ainſi ſatisfaićt, nous primes congé de luy & partimes pour le village du Pere Ioſeph.

Nous nous ſeruimes d'un Sauuage pour guide, & pour porter nos paquets moyennant quelque petite courtoiſie que nous luy donnames, mais le plaiſir fut d'un François nommé la Criette, ſeruiteur du ſieur de Champlain, lequel ayant apperceu dans le bois à vingt pas de nous, un arbre tout couuert de tourterelles, & les voulans tirer, il tourna tant de fois à l'entour de l'arbre qu'il effara les oyſeaux, & luy
218 meſme s'égara, de ſorte qu'il nous fallut faire || courir noſtre Sauuage aprés luy, qui s'enfuyoit comme un perdu à trauers les bois, penſant nous ſuiure dans un ſentier contraire, & le ramener au lieu meſme où il nous auoit laiſſé aſſis, tellement qu'il eut bien de

la peine, n'eut point de tourterelles & nous fit bien perdre du temps.

N'ayant pas trouué le Pere Iofeph dans fon petit hameau, nous le fumes trouuer à demye lieuë de là, au bourg de Quieunonafcaran, où ie ne vous fçaurois expliquer la ioye & le contentement que nous eufmes de nous reuoir tous trois enfemble, qui ne fut pas fans en rendre graces à Dieu, le priant de benir noftre entreprife pour fa gloire, & pour la conuerfion de ces pauures infidelles. La beauté du païs & l'honnefteté du grand Capitaine, chez lequel nous logeames par plufieurs iours, nous fift faire eslection de la contrée pour noftre retraicte, où à grand peine eumes nous le loifir de nous entrecareffer, que ie vis mes Sauuages (ennuyez de mon abfence) nous venir retrouuer, ce qu'ils reitererent par plufieurs fois, & nous nous eftudions à les receuoir & traicter fi humainement & ciuilement, que nous les gaignafmes, en forte, qu'ils fembloient debattre de courtoifie à receuoir les François en leur cabane, lors que la neceffité de leurs affaires les iettoit à la mercy de ces Sauuages, que nous experimentames auoir efté utils, à ceux qui doiuent traicter auec eux, efperant par ce moyen de nous infinuer au principal deffein de leur conuerfion, feul motif d'un fi long & fafcheux voyage.

|| Le defir de profiter & d'auancer la gloire de 219
Dieu, nous fift refoudre d'y baftir un logement à part, & feparé pour prendre poffeffion de ce païs au nom de Iefus Chrift, afin d'y faire les fonctions & exercer les Minifteres de noftre Miffion: ce qui fut caufe que nous priames le Chef, qu'ils appellent Ga-

14

rihoüa Andionxra, c'eſt à dire, Capitaine & Chef de la Police, de nous le permettre, ce qu'il fiſt auec l'aduis de ſon Conſeil, mais auec bien de la peine, ayans au prealable faict leur poſſible pour nous le diſſuader, diſans qu'il vaudroit beaucoup mieux que logeaſſions dans leurs cabanes & parmy leurs familles, pour y eſtre mieux traictez qu'en un lieu eſcarté, où perſonne n'auroit ſoin de nous.

Nous obtinſmes en fin ce que nous deſirions, leur ayans fait entendre qu'il eſtoit auſſi neceſſaire pour leur bien; car eſtans venus de ſi loingtain païs, pour leur faire entendre ce qui concernoit le ſalut de leurs ames, & le bien de la felicité eternelle, auec la cognoiſſance d'un vray Dieu, par la predication de l'Euangile, il n'eſtoit pas poſſible d'eſtre aſſez illuminez du Ciel pour les inſtruire, parmy le tracas de la meſnagerie de leurs cabanes, ioint que deſirans leur conſeruer l'amitié des François, qui traictoient auec eux, nous aurions plus de credit à les conſeruer ainſi à part, que non pas quand nous ſerions cabanez parmy eux.

De ſorte que s'eſtans laiſſez perſuader par ces diſcours & autres ſemblables, ils nous dirent de prier ce
220 grand Dieu, que nous appel- || lions Pere & nous diſions ſes ſeruiteurs, afin qu'il fiſt ceſſer les pluyes, qui pour lors eſtoient fort grandes & importunes, pour pouuoir nous accommoder la cabane que nous deſirions: ſi bien que Dieu fauoriſant nos prieres aprés auoir paſſé la nuict ſuyuante dans une petite cabane au milieu des champs, à le ſolliciter de ſes promeſſes, il nous exauça, & les fiſt ceſſer ſi heureuſe-

ment, que nous euſmes un temps fort ſerain, dequoy ils furent ſi eſtonnez & rauis d'admiration, qu'ils le publierent pour miracle, dont nous rendimes graces à Dieu. Et ce qui les confirma dauantage en ceſte croyance fut qu'aprés auoir employé quelques iour* à ce pieux trauail & mis à ſa perfection, les pluyes recommencerent, de ſorte qu'ils publierent partout la grandeur de noſtre Dieu.

Ie ne puis obmettre un gentil debat qui arriua entr'eux, à raiſon de noſtre baſtiment, d'un ieune garçon lequel n'y trauaillant pas de bonne volonté, ſe plaignoit aux autres de la peine & du ſoin qu'ils ſe donnoient pour des perſonnes qui ne leur eſtoient point parens, & euſt volontiers deſiré qu'on euſt delaiſſé la cabane imparfaicte, & nous en peine de loger à deſcouuert, mais les autres Sauuages portez de meilleure affection, ne luy voulurent point acquieſcer, & le reprirent de ſa pareſſe & du peu d'amitié qu'il teſmoignoit à des perſonnes ſi recommandables, qu'ils deuoient cherir comme parens & amys bien qu'eſtrangers, puis qu'ils n'eſtoient venus que pour leur propre bien & profit.

|| Ces bons Sauuages ont ceſte loüable couſtume 221
entr'eux que quand quelqu'uns de leurs concitoyens n'ont point de cabane à ſe loger, tous unanimement preſtent la main & luy en font une, du moins ils la mettent en tel eſtat qu'ayſement de luy meſme il la peut paracheuer : & pour obliger un chacun à un ſi pieux & charitable office, quand il eſt queſtion d'y trauailler, la choſe ſe decide touſiours en plein conſeil, puis le cry s'en faict tous les iours par la ville ou

bourgade; afin qu'un chacun s'y trouue à l'heure or-
donnée, iuſques à entiere perfection de l'œuure, ce
qui eſt un tres bel ordre & fort loüable pour des Sau-
uages, que nous croyons & ſont en effect, moins po-
lis que nous.

Mais pour nous qui leur eſtions eſtrangers & arri-
uez de nouueau, comme diſoit ce ieune homme, c'eſ-
toit beaucoup de ſe monſtrer ſi humain que de nous
en baſt une, auec une ſi commune & uniuerſelle af-
fection, veu qu'ils ne donnent ordinairement rien
pour rien aux eſtrangers, ſi ce n'eſt à des perſonnes
qui le meritent, ou qui les ayent bien obligez, quoy
qu'ils demandent touſiours particulierement aux
François, qu'ils appellent Agnonha, c'eſt a dire gens
de fer en leur langue, ou qui ſe ſeruent de fer, ou le
fer meſme, car ils nommoient quelquefois les aches
Agnonha, qu'ils appellent autrement Atouhoin. Les
Montagnais nous donnent le nom de Miſtigoche ou
Ouemichtigouchion, c'eſt à dire un homme qui eſt
dans un canot de bois, ou batteau de bois, ou coffre
222 de bois, ſelon l'interpretation d'aucun. Nom || qu'ils
donnerent aux premiers Europeans qui les aborde-
rent dans des nauires ou batteaux de bois, deſquels
ils n'auoient iamais veu auparauant, car les leurs ne
ſont faicts que d'eſcorces & fort petits. Mais pour le
nom que nous donnent les Hurons, il vient de ce
qu'auparauant nous, ils ne ſçauoient que c'eſtoit de
fer & n'en auoient aucun uſage, non plus que de tout
autre metail ou mineral, ſinon en quelque endroit ils
auoient du cuiure rouge, duquel i'ay veu un petit
lingot vers la mer douce, que le Truchement Bruslé

nous apporta, d'une nation esloignée 80. lieuës des Hurons.

Noſtre cabane fut baſtie à la portée du piſtolet de la bourgade, en un lieu que nous meſmes auions choiſi pour le plus commode ſur le coſteau d'un fond, où paſſoit un beau & agreable ruiſſeau, de l'eau duquel nous nous ſeruions à boire & faire noſtre Sagamité, excepté pendant les grandes neiges de l'Hyuer, que pour cauſe du mauuais chemin, nous prenions de la neige *ès enuirons de noſtre cabane, pour faire noſtre manger, & ne nous en trouuaſmes point mal Dieu mercy. Il eſt vray qu'on paſſe d'ordinaire les ſepmaines & les mois entiers ſans boire & ſans eſtre alteré, car ne mangeant iamais rien de ſallé ny eſpicé, & ſon manger quotidien n'eſtant, que de ce bled d'Inde boüilly en eau, ceſte meneſtre ſert de boiſſon & de mangeaille, & ſi on peut eſtre quelquefois alteré, c'eſt lors qu'on mange de la viande, ou qu'on vay en voyage par terre, & peux aſſeurer qu'en un an, que i'ay demeuré aux Hurons, || ie n'ay pas beu neuf ou dix fois plus, 223
ce qui me faict dire auec ſainct Jean Climacus, que le beaucoup boire, vient d'habitude & non de neceſſité, & par ainſi on peut à bon droit reprendre les grands beuueurs, & ne ſouffrir ce vice à la ieuneſſe, qui eſt ordinairement ſuiuy des autres.

Ie me trouvois auſſi fort bien de ne manger point de ſel, ny rien de ſallé, encor que ie n'en euſſe point l'habitude, que depuis que i'eſtois entré aux Hurons, d'où on n'en peut eſperer que de plus de trois cens lieuës loin. A mon retour en Canada, ie me trouuois mal au commencement d'en manger, pour l'auoir

difcontinué un peu trop long temps, mais ie m'y fuis racoutumé du depuis, ce qui me faict croire qu'il n'eft nullement neceffaire à la conferuation de la vie, n'y* à la fanté de l'homme, & qu'ayfement s'en pourroit paffer qui voudroit, il n'y auroit que de la peine au commencement & point à la fin.

Noftre pauure cabane pouuoit auoir enuiron vingt pieds de longueur & dix ou douze de large, faicte en la forme d'un berceau de iardin, couuerte d'efcorce partout, excepté au faifte où on auoit laiffé une fente & ouuerture, d'un bout à l'autre de la cabane, pour fortir la fumée, eftant acheuée de nous mefmes au mieux qu'il nous fut poffible, nous fifmes des cloifons de pieces de bois, feparant noftre cabane en trois, dont la premiere partie du cofté de la porte nous feruoit de chambre & de cuifine, pour faire tout ce qui
224 eftoit de noftre petit || mefnage & pour noftre repos de la nuict, que nous prenions contre la terre, fur une petite natte de ioncs, auec un billot de bois pour cheuet, & quelques bufches que nous auions accommodées chacun deuant nos couches pour n'eftre veus. Ce lieu nous feruoit auffi de falle, pour receuoir & entretenir les Sauuages, qui nous venoient voir iournellement.

La feconde chambre, qui eftoit la plus petite eftoit celle où nous ferrions nos uftencilles & petits emmeublemens. Et la troifième, dans laquelle nous auions dreffé un Autel auec des pieces de bois piquées en terre, nous feruoit de Chappelle, laquelle a efté la feconde qui fe foit iamais baftie aux Hurons & païs circonuoifins où la faincte Meffe fe difoit tous les

iours, au grand contentement & consolation de nos ames, car auparauant nous, ny Prestres, ny Religieux n'y auoit mis le pied, que le seul P. Joseph le Caron, qui y dit la premiere messe vers la bourgade de Toenchain. Et peur de la main larronnesse des barbares, nous tenions les petites portes d'escorces tousiours fermées & attachées auec des cordelettes, n'ayans pas moyen de les mieux accommoder.

A l'entour de nostre logis, bien que la terre fust un peu maigre & sablonneuse, nous y accommodames un petit iardin, fermé de pallissades pour en oster le libre accés aux enfans. Les pois, herbes & autres petites choses que nous y auions semées, y profiterent assez bien & eussent faict dauantage, si la terre eut esté bien labourée, mais il nous fallut seruir d'une vieille || 225
hache en lieu de besche & d'un baston courbé & pointu pour tout le reste des instrumens.

Si nostre iardin n'estoit point tant bon, nostre cabane estoit encore moindre, car pour auoir esté faicte hors de saison, l'escorce se descreua toute & si* fist de grandes fentes, de sorte qu'elle nous garantissoit peu ou point des pluyes, qui nous tomboient par tout, sans nous en pouuoir garantir ny le iour ny la nuict, non plus que des neiges pendant l'Hyuer, desquelles nous nous trouuions par fois couuerts le matin en nous leuant. Si la pluye estoit aspre elle nous esteignoit nostre feu, nous priuoit du manger & nous causoit tant d'autres incommoditez que ie puis dire auec verité, que iusques à ce que nous y eumes un peu remedié, qu'il n'y auoit pas un seul petit coin en nostre cabane, où il ne pleust comme dehors, ce qui nous contrai-

gnoit d'y paſſer les nuicts entieres ſans dormir, cherchans à nous tenir & ranger debouts * ou aſſis en quelque petit coin pendant ces orages qui tomboient encores ſur nous.

Ce nous eſtoit une grande incommodité à la verité, mais quand ie conſidere ce que noſtre Seigneur a dit de luy meſme : Les Renards ont des tanieres, & les oyſeaux ont des nids pour ſe retirer, mais le Fils de l'homme n'a pas où repoſer ſon chef, ie trouue que nous eſtions grandement bien logez, & que nous aurions tort de nous en plaindre, car la gloire des vrays freres Mineurs eſt, d'eſtre vrayement pauures auec Jeſus. Il n'y a que ceux qui ſont pauures malgré eux,
226 qui deuſſent ſe plaindre de l'eſtre, diſoit, || Ariſtides Athenien, car le bon Religieux eſt touſiours contant, & ſe plaint rarement des choſes meſmes qui l'oppreſſent & le mettent en neceſſité.

La terre nuë où nos genoüils nous ſeruoient de table à prendre nos repas, ainſi comme les Sauuages, non en poſture de Singe, mais aſſis ſur des buſches de bois, qui eſtoit quelque choſe de plus que les barbares. Les nappes ny les ſeruiettes ne ſont point en uſage en ces païs là, & n'auions autre linge pour eſſuyer nos doigts aprés l'eau, que les ſeules feuilles de bled d'Inde, car noſtre linge n'eſtoit que pour la Chappelle, lequel nous meſnagions fort, pour eſtre en païs diſetteux & esloigné de tout ſecours. Nous auions quelques couſteaux, mais ils ne ſeruoient aux repas, pour ce que nous n'auions point de pain à coupper, & ſi rarement de la viande, que nous auons paſſé des ſix ſepmaines & 2. mois entiers ſans en manger un ſeul morceau,

que quelques petites pieces de chien, d'ours ou de renard, qu'on nous donnoit en feftin, excepté vers Pafques & en l'Automne, que quelques François nous firent part de leur chaffe.

La chandelle de quoy nous nous feruions la nuict, n'eftoit que de petits cornets d'efcorce de bouleau, qui eftoient de peu de durée, & la clarté du feu nous feruoit pour lire, efcrire & faire autres petites chofes, pendant les longues nuicts de l'Hyuer, qui nous eftoient fort incommodes.

Nos viandes ordinaires eftoient de mefme celles des Sauuages, & n'y auoit autre differen || ce finon à 227
la netteté auec laquelle elles eftoient preparées, nous y meslions affez fouuent des petites herbes champeftres, que nous trouuions dans les prairies & par la campagne, comme de la Mariolaine fauuage, de la pourcelene, & d'une certaine efpece de baume auec de petits oignons qui donnoit gouft à noftre Sagamité, les Sauuages n'en vouloient neantmoins point manger, & difoient que cela fentoit trop le mauuais, pour ce qu'ils n'ufent d'aucunes herbes, & par ainfi ils ne nous en demandoient point, comme ils faifoient lorfqu'il n'y en auoit point & nous leur en donnions volontiers, auffi ne nous en refufoient ils pas en leurs cabanes quand nous leur en demandions, & d'eux mefmes nous en offroient volontairement, mais rarement en acceptions nous, finon pour leur complaire & ne les point mefcontenter.

Si au temps que les bois eftoient en feue, nous auions quelque indifpofition ou debilité du cœur, on faifoit une fente dans l'efcorce de quelque gros fou-

teau * & auec une efcuelle on amaffoit la liqueur qui en diftilloit, qu'on beuuoit comme un remede de bien peu d'effect, & qui affadit pluftoft qu'il ne fortifie, mais on fe fert de tout où la neceffité contrainct.

Auant que ie partis pour la mer douce, le vin des Meffes que nous auions apporté de Kebec, dans un petit baril de deux pots eftant failly, nous en fifmes d'autre des raifins du païs, qui fut tres bon & boullut en noftre petit baril & en deux autres bouteilles que nous auions; de mefme qu'il euft pû faire en des
228 plus grands || vaiffeaux, & fi nous en euffions encore eu d'autres; il y auoit moyen d'en faire une affez bonne prouifion, pour la grande quantité de vignes & de raifins, qui font en ce païs là. Les Sauuages en mangent bien le raifin, mais ils ne le cultivent point & n'en font aucun vin, pour n'en auoir l'inuention ny les inftrumens propres. Noftre mortier de bois & une feruiette de noftre Chappelle nous feruirent de preffoir & un Anderoqua ou fceau d'efcorce, nous feruit de cuue, mais nos petits vaiffeaux n'eftans pas capables de contenir tout noftre vin nouueau, nous fufmes contraincts, pour ne point perdre le refte d'en faire du raifiné, qui fut auffi bon que celuy que l'on faict en noftre Europe, lequel nous feruit aux iours de recreation, & pour la bien venuë des François, à en prendre un petit fur la poincte d'un coufteau.

Des viſites des Sauuages & à quelle intention. — Leur maniere de ſalüer. L'eſtime qu'ils font des François. De la vengeance. De la nation des teſtes pellées, & comme nous gouuernions les François & viſitions les Sauuages. 229

CHAPITRE X.

L'homme eſt un animal ſociable, qui ne peut viure ſans compagnie, mais il faut qu'il faſſe election de gens de bien, s'il le veut eſtre luy-meſme, pour ce que les eſprits ſe communiquent facilement & nous rendent ſouuent tels que ſont ceux auec leſquels nous frequentons. Auec les Saincts vous ſerez Saincts, & auec les peruers vous ſerez peruertis, diſoit le S. Prophete.

Pendant le iour, nous eſtions continuellement viſitez d'un grand nombre de Sauuages & à diuerſes intentions; car les uns y venoient comme amis & pour s'inſtruire de leur ſalut, d'autres pour auoir le contentement de nous voir & s'entretenir de diſcours auec nous, quelqu'uns pour obſerver nos ceremonis & noſtre gouuernement. Les enfans pour apprendre leur creance & les lettres, & d'autres pour nous demander quelque choſe, lors principallement que i'y
eſtois, car le Pere Joſeph & le Pere Ni || colas auoient 230
trouué cette inuention pour ſe dépetrer des Sauuages trop importuns, de leur dire qu'ils eſtoient pauures quant à eux & que tout ce qu'ils auoient m'appartenoit, i'en penſois faire de meſme à leur endroit pour auoir paix, mais eſtans deux contre moi, ie perdis

mon procez & fus toufiours cru riche, & de rien en effect, car tout noftre vaillant ne confiftoit qu'à un peu de raffades, quelques coufteaux & des petites aleines qu'on nous auoit donné à la traicte, pour viure en la campagne, & parmy les nations qui n'auroient point de charité pour nous.

Il y en auoit plufieurs malicieux, qui ne venoient que pour nous defrober de nos petits emmeublemens fous pretexte de vifite, comme d'autres plus charitables, nous apportoient des petits prefens de bled d'Inde, citrouïlles, fezolles & aucunefois des petits poiffons boucannez ou frais : reciproquement nous leur en rendions d'autres, comme aleines, efpingles, fers à fleches, ou un peu de raffade, pour leur col ou leurs oreilles, & comme ils font pauures en meubles, quand ils empruntoient de nos chauderons, ils nous les rendoient toufiours auec quelque refte de fagamité pour remerciement, & s'il efcheoit de faire feftin pour un deffunct, plufieurs nous enuoyoient noftre plat, comme ils faifoient au refte de leurs parens & amys.

Ciceron efcrit que Caton le Cenfeur eftant fur le
231 point de mourir, fe repentit d'auoir || efté manger chez
un fien amy qui l'en auoit prié, difant qu'il auoit faict en cela, non en bon Citoyen Romain, mais en prefomptueux barbare, pour ce qu'à dire vray nul homme vertueux & genereux peut aller manger chez autruy, qu'il ne perde fa liberté & ne mette fa reputation & grauité en tres grand peril, quoy qu'en puiffent dire ceux qui ne cherchent que la bonne chere, fous pretexte d'amitié & de vifite. Cette raifon & plufieurs autres nous empechoient d'aller que rarement, aux

ſeſtins des Sauuages deſquels ils nous prioient ſouuent auec inſtance, mais à la fin noſtre retenuë leur ſeruit de quelque choſe, car par ce moyen ils ne perdirent iamais le reſpect & la croyance qu'ils nous auoient, ny nous la modeſtie & le bon exemple que nous leur deuions.

Pour retirer nos François du mal & les induire au bien, nous auions accouſtumé de les faire aſſembler dans noſtre cabane toutes les feſtes & dimanches (ceux qui vouloient) & leur remonſtrans ce qui eſtoit de leur deuoir, leur donnions auſſi la conſolation d'une ſaincte liberté chreſtienne & religieuſe, pour leur ſeruir d'amorce à la vertu ; & ces recreations eſtoient toutes ſpirituelles, deſquelles meſmes les Sauuages reſtoient édifiez, comme de les ouyr chanter tous enſemblement, des Hymnes, des Pſeaumes & des Cantiques ſpirituels, à la gloire & loüange de noſtre Seigneur.

La veille des Roys, ſelon qu'il ſe pratique par toute
la Chreſtienté, nous tirames au ſort || auec des febues 232
du Breſil, pour l'election d'un Roy, car iuſqu'alors iamais cette ceremonie ne s'eſtoit pratiquée dans le païs des Hurons. Or comme le ſort m'eſcheut d'eſtre le premier à qui ceſt honneur ait arriué, il en fallut faire la ceremonie plus ſolemnelle & magnifique, aux deſpens de la communauté, auec un feſtin qui n'auoit point de prix, mais qui manqua de vin, car il n'y eut pour toute boiſſon, que de la belle eau claire, de laquelle peu gouſterent : pour les viandes il y eut un meilleur ordre, les citroüilles n'y furent point eſpargnées, le bled d'Inde n'y manqua point, & le poiſſon



boucanné y fuſt aſſez commun, le tout meslé, deminſé, cuit & bouilly dans une grande chaudiere, de laquelle un chacun eut à ſuffiſance.

Quand quelque particulier * Sauuage de nos amys nous venoient viſiter, entrans chez nous, la ſalutation eſtoit, ho, ho, ho, qui eſt une ſalutation de ioye, & la ſeule voix ho, ho, ne ſe peut faire que ce ne ſoit quaſi en riant, principallement quand on leue la derniere ſyllabe, teſmoignans par là, la ioye & le contentement qu'ils auoient de nous voir; car leur autre ſalutation *Quoye*, qui eſt comme ſi on diſoit, qu'eſt-ce, que dites-vous, ſe peut prendre en diuers ſens, auſſi eſt-elle commune enuers les amis & ennemis, qui reſpondent de meſme, *Quoye*, ou plus gracieuſement, *Yatoro*, qui eſt à dire: mon amy, mon compagnon, mon camarade, ou diſent, *Ataquen*, mon frere, & aux
233 filles || *Eadſé*, ma bonne amie, ma compagne, & quelquesfois aux vieillards, *Yaiſtan*, mon pere, *Houatinoron*, mon oncle, &c.

Mais lorſque mes Sauuages de ſainct Gabriel, nous venoient voir, entrans chez nous, ou les rencontrans par la ville, leur ſalutation ordinaire eſtoit Ieſus Maria, ou pluſtoſt *Ieſous Mana* ou *Ana* ne pouuans dire mieux, on me dira que la lettre M eſt labiale, il eſt vray, mais les enfans à force de s'y eſtre exercé la prononçoient aſſez bien. Ie leur auoir * appris à prononcer ces diuins Noms pour ſalut, afin de les former touſiours au bien, car il faut commencer par les choſes les plus ayſées, pour arriuer aux plus difficiles.

Ils nous demandoient ſouuent à petuner, pour eſpargner le petun qu'ils auoient dans leur ſac, car ils

n'en ſont iamais dégarnis : mais comme la preſſe y eſtoit grande & que cela ſentoit de ſon auarice, nous ne leur en pouuions donner à tous, & nous en excuſions, en ce qu'eux meſmes nous traitoient ce peu qu'en auions, & cette raiſon rendoit contans les eſconduits, mais qui pourroit en auoir aſſez pour tous, feroit beaucoup pour les attirer tous en voſtre cabane, car c'eſt leur miel, leur ſucre, & leur mets plus delicieux.

Le Diable ruſé fait le ſinge partout & contrefait meſme les choſes les plus Sainctes, non pour nous ayder, mais pour nous tromper. Il a inuenté des idoles
pour contrecarer || les Images que Dieu, a comman- 234.
dées, & a donné l'invention d'une maniere de confeſſion aux Indiens du Perou, qui les fait eſtimer gens de bien par les autres infidelles, comme aux Puritains d'Angleterre & aux Lutheriens d'Allemagne, l'ombre de quelque ceremonie de l'Egliſe Romaine qui leur fait croire, mais fauſſement, qu'ils ſont enfans de Dieu, & que les ſeuls Caluiniſtes ſont heretiques, comme il fut dit en la maiſon d'un comte d'Allemagne reprenant une perſonne Catholique qui s'eſtoit miſe au ſeruice de ce Huguenot. Ce malin eſprit a contrefait entre nos Hurons la loüable & ancienne couſtume que nous auons de ſalüer de quelque deuote priere ou pieux ſouhait, celuy que nous entendons éternuer, car ils ſalüent ceux qui éternuent, non deuotement comme nous, mais auec des imprecations & malheurs qu'ils ſouhaitent à tous ceux qui ſont leurs ennemis, ce qui m'eſtonnoit fort au commencement, & ne pouuions penſer qu'autre en fut l'inuenteur que le Diable meſme.

Nous les en auons quelquesfois repris, mais ils ne pouuoient croire qu'il y eut de l'offence pour la hayne irreconciliable qu'ils ont à l'encontre des Nations qui leur font ennemies, car pour les perfonnes de leur propre Nation ils en fçauent affez bien endurer & fupporter un tort ou iniure quand il efchet, & non d'un eftranger, duquel s'ils ne fe vengent à l'inftant mefme
235 pour eftre en || lieu où ils ne fe voyent eftre les plus forts, & qu'ils femblent diffimuler leur mal talent, ne vous y fiez pas neantmoins qu'à bonne enfeigne pour beau femblant qu'ils vous faffent; peur que lorfque vous y penferez le moins, ils ne vous prennent au defpourueu, & vous rendent au double ce que vous leur aurez prefté, non deux coups pour un, ny deux iniures pour une, mais la mort pour un defplaifir, car tuer un homme ou un moyneau, n'y a pas grande difference entr'eux, & de bleffer ou donner un coup d'auiron, ils ne s'en tiennent pas fouuent là, c'eft pourquoy il fait bon eftre fage par tout, & ne donner fuiet à perfonne de s'offencer fi on n'en veut eftre payé à la fin, comme l'exemple fuiuante vous fera voir.

Deux François (comme i'ay rapporté au chap. 5. du 1. liure) un peu trop temeraires, offencerent un iour deux Canadiens affez mal à propos, dequoy ces Canadiens ne firent pour lors aucun femblant, à caufe du lieu qui ne faifoit pas pour eux, & diffimulerent cet affront iufques au temps de s'en pouuoir venger fans tefmoins. Or il arriua à quelque * fepmaines de là que ces deux François qui ne penfoient defià plus au defplaifir qu'ils auoient faicts * à ces deux

Sauuages s'en allerent à la chaſſe, vers l'Isle d'Orleans, ce qu'eſtant ſçeu par ces Indiens qui ne les perdoient point de memoire, les allerent prendre au deſpourueu, les aſſommerent à coups de haches, & ietterent les corps dans la ri || uiere, ſans qu'on pû ſçauoir 236
que long-temps aprés qui en auoient eſté les meurtriers, à la fin on deſcouurit les homicides qui pour cela ne l'aiſſoient * pas d'eſtre les bien venus parmy ceux de leur Nation, encore qu'ils s'abſtinſſent de venir plus à Kebec, peur d'y trouuer leur chaſtiment.

Les François exageroient prou * la faute comme elle eſtoit tres grande, & diſoient aſſez la punition que meritoit l'enormité d'une telle meſchanceté, mais pour cela les Sauuages ne donnoient ny chaſtiment ny reprimande à ces meurtriers, qui n'eſtoient pas gens à ces viandes la, & puis ils ſçauoient bien que toſt ou tard la faute leur ſeroit pardonnée, & qu'un preſent de Caſtors, au pis aller, les garantiroit du ſupplice & de la peine qu'on n'a encor ozé entreprendre ſur eux.

Neantmoins il fut aduiſé entre les Chefs François qu'il falloit monſtrer à ces barbares un grand reſſentiment de leur faute pour en empeſcher d'autres pareilles, & pour cet effect firent aſſembler en un conſeil general tous les Sauuages qui ſe trouuerent pour lors à la traite, où les meurtriers ayans eſté grandement blaſmez, furent en fin pardonnez à la priere de ceux de leur nation, qui promirent un amendement pour l'aduenir, moyennant quoy le ſieur Guillaume de Caen, General de la flotte, aſſiſté du ſieur de Champlain, & des Capitaines de Nauires, prit une eſpée

237 || nuë qu'il fit ietter au milieu du grand fleuue ſainct Laurens en la preſence de nous tous, pour aſſeurance aux meurtriers Canadiens, que leur faute leur eſtoit entierement pardonnée, & enſeuelie dans l'oubly, en la meſme ſorte que cette eſpée eſtoit perduë & enſeuelie au fond des eauës, & par ainſi qu'ils n'en parleroient plus.

Mais nos Hurons qui ſçauent bien diſſimuler & qui tenoient bonne mine en cette action, eſtans de retour dans leur païs, tournerent toute cette ceremonie en riſée & s'en mocquerent diſans que toute la cholere des François auoit eſté noyée en céte eſpée, & que pour tuer un François on en feroit doreſnauant quite pour une douzaine de caſtors, en quoy ils ſe trompoient bien fort, car ailleurs on ne pardonne pas ſi facilement & eux-meſme * y feront quelques iours trompez s'ils ſont des mauuais, & que nous ſoyons les plus forts.

Pendant l'Hyuer les Ebicerinys ſe vindrent cabaner au pays de nos Hurons à trois lieuës du bourg de ſainct Ioſeph, d'où nous les allions quelquesfois voir, & comme ils ſont aſſez bonnes gens ainſi que i'ay dit ailleurs, ils nous rendoient nos viſites & ſe trouuoient ſouuent dans noſtre cabane, pour nous conſiderer & s'entretenir de diſcours auec nous, car ils ſçauent les deux langues, la Huronne & la leur, quoy que tres differentes, ce que n'ont pas les Hurons, leſquels
238 ne ſçauent ordinairement que la leur maternelle, || ſans ſe mettre en peine d'en apprendre d'autre, ou par negligence, ou pour le peu de neceſſité qu'ils ont des autres Nations, ayans dans leur pays preſque tout

ce qui leur fait befoin, & pour le refte on leur apporte ou bien ils voyagent en pays cognus quoy qu'esloignez, d'où ils rapportent ce qui leur manque.

Ces Sauuages Ebicerinys nous donnerent aduis d'une certaine Nation, à laquelle ils vont tous les ans une fois à la traite, n'en eftans esloignez qu'enuiron une lune ou lune & demye de chemin, tant par terre que par lacs & riuieres. A laquelle vient auffi trafiquer un certain peuple qui y aborde par mer auec de grands batteaux ou Nauires de bois, chargez de diuerfes efpeces de marchandifes, comme hafches faites en queuës de perdrix, des bas de chauffes auec les fouliers y attachez, fouples neantmoins comme un gand, & plufieurs autres chofes qu'ils efchangent pour des fourures & pelleteries.

Ils nous dirent de plus que ces perfonnes là ne portoient ny barbe ny cheueux que fort peu, lefquels pour cette raifon nous auons furnommez Teftes pelées, & nous affeurerent auffi que leur ayans parlé de nous, ils leur tefmoignerent un grand defir de nous voir, ce qui nous fit conie&turer que ce pouuoit eftre quelque peuple ou Nation policée & habitée vers la mer de la Chine, qui borne ce pays vers l'Occident comme il eft auffi || borné de la mer Occeane enuiron les 40. 239
degrez vers l'Orient, & efperions y faire un voyage à la premiere commodité auec ces Ebicerinys, comme ils nous le faifoient efperer moyennant quelque petit prefent, fi l'obedience ne m'euft rappellé en France : car bien que ces Sorciers ne veuillent pas mener des François feculiers en leur voyage, non plus que les Montagnais & Hurons au Saguenet, de peur de def-

couurir leur meilleure & plus excellente traite auec les pays, d'où ils rapportent tous les ans quantité de pelleteries; ils ne ſont pas ſi reſeruez en noſtre endroit, ſçachant des-ià par experience que nous ne nous meslons d'aucun autre trafic que de celuy des ames, que nous nous efforçons de gaigner à Ieſus Chriſt, ſans intereſt du temporel.

Quand nous allions en viſite chez les Sauuages, ils en eſtoient bien ayſes & la tenoient à honneur & faueur, ſe plaignans de ne nous y voir aſſez ſouuent, & c'eſtoit à qui nous attireroit premier à ſon foyer, ſans trop d'importunité pourtant, car ils tiennent les empreſſemens onereux & de mauuaiſes graces, & eſtans aſſis au milieu d'eux, où ils nous donnoient touſiours bonne place, ils nous eſcoutoient fort attentiuement, nous interrogeoient fort paiſiblement, & ſe reſioüiſſoient fort honneſtement, accompagnans ſouuent ces viſites de quelque petit preſent, ou d'un reſte de ſagamité, diſant: *Chataroncheſta,* auez vous faim, *Sega,*
240 man || gez, mais pour mon particulier i'en prenois fort rarement, tant à cauſe qu'il ſentoit pour lors trop le poiſſon puant, que pour ce que les chiens y mettoient ſouuent leur nez, & les enfans leur cueiller auec quoy ils mangeoient à meſme.

Comme par deça l'on preſente à boire aux amis, les Sauuages qui n'ont que de l'eau à boire pour toute boiſſon, & qui boiuent fort rarement, preſentent le petunoir tout allumé à leurs amis, & à tous ceux qui leur rendent quelque viſite, & nous tenans en cette qualité, ils nous en preſentoient de fort bonne grace. Mais comme ie n'en ay iamais voulu uſer, ie les re-

merciois auec la mesme grace, & n'en prenois nullement, de quoy ils restoient au commencement fort estonnez, pour n'y auoir personne en tous ces pays là qui n'en use, pour à faute de vin, & d'espices, eschauffer cet estomach, & aucunement corrompre tant de cruditez prouenantes de leur mauuaise nourriture.

Pendant les grandes neiges, nous estions souuent contraints de nous attacher des raquettes sous les pieds, ou pour aller au village, ou pour aller querir du bois, d'autant que n'y ayant sentier ny chemin frayé, nous n'eussions pû facilement nous retirer des neiges auec nos sandales de bois. Les Sauuages en usent de mesme comme choses aysées, car auec icelles l'on n'enfonce point, & si on fait bien du chemin en peu de temps, & plus qu'on ne feroit sans icelles.

|| Ces Agnonra comme nos Hurons les appellent 241
sont deux ou trois fois grandes comme les nostres. Les Montagnais, Canadiens & Algomequins, hommes & femmes auec icelles suiuent la piste des animaux qu'ils font harceler & arrester par leurs chiens, puis l'abattent à coup de flesches, & d'espée emmanchées au bout d'une demie picque, qu'ils sçauent dextrement darder: apres ils se cabanent, se consolent & se resioüissent là du fruict de leur trauail, & sans ces racquettes ils ne pourroient courir l'eslan, ny le cerf, & par consequent il faudroit qu'ils mourussent de faim en temps d'Hyuer, si les autres bestes n'y suppleoient.

Lorsque pour quelque necessité ou affaire particuliere, il nous falloit aller d'une bourgade en une autre, nous allions librement loger & manger en leurs cabanes, auxquelles ils nous receuoient & traitoient

fort humainement, bien qu'ils ne nous euſſent aucune obligation, car ils ont cela de propre d'aſſiſter les paſſans, & receuoir courtoiſement entr'eux toute perſonne qui ne leur eſt point ennemie : & à plus forte raiſon ceux de leur Nation, qui ſe rendent l'hoſpitalité reciproque, & aſſiſtent tellement l'un l'autre, qu'ils pouruoyent à la neceſſité d'un chacun, ſans qu'il y ayt aucun pauure mendiant parmy leurs villes, bourgs & villages, comme i'ay dit ailleurs, de ſorte qu'ils trouuoient fort mauuais entendans dire qu'il y auoit
242 en France grand nombre || de ces neceſſiteux & mendians, & penſoient que cela fut faute de charité, & nous en blaſmoient grandement, diſans que ſi nous auions de l'eſprit on donneroit bon ordre à cela, les remedes eſtans faciles.

Mais comme une amitié requiert une autre amitié, & un don un autre preſent, il eſt plus que raiſonnable que nous autres qui leur ſommes eſtrangers, & auſquels ils n'ont aucune obligation, qu'allans loger chez eux, & viuans à leurs deſpens, nous leur donnions touſiours quelque choſe, pour y eſtre touſiours les biens * venus, autrement ils nous eſtimeroient *Onuſtey*, c'eſt-à-dire chiche & auare, & à la fin vous n'y feriez pas ſi bien receus que du paſſé. Un peu de petun, de raſſades, quelques aleines, ou autres petites choſes, vous peuuent conſeruer leur amitié, & l'affection de vous receuoir touſiours courtoiſement & traicter amiablement, comme i'ay eſté par toutes leurs terres.

‖ *Du pays des Hurons, nombre du peuple. — De leurs villes, villages & cabanes, & comme nous deuons renoncer à noſtre patrie pour viure en paix en celle d'autruy.* 243

CHAPITRE XI.

Bien que noſtre vraye patrie ſoit le Paradis, auquel ſeul nous deuons aſpirer & non aux choſes de la terre. Si eſt-ce que l'amour du pays de noſtre naiſſance nous eſt ſi naturel qu'encores que nous nous voulions reſoudre de l'abandonner, ſi ne pouuons nous pourtant l'oublier, diſoit le Sertorius Romain. C'eſt pourquoy Socrates pour aucunement moderer l'imperfection & la paſſion de cette inclination naturelle, defendit à ſes diſciples de dire ceſtuy-ci ou ceſtuy-là eſt mon pays, afin qu'ils ne peuſſent dire, cecy eſt à moy, & cela eſt à toy, penſant par là couper la ſource de toutes les querelles, procés, & debats, qui demeureroient eſteins à ſon aduis, ſi toutes choſes eſtoient poſſedées en commun.

Et à ce propos Plutarque au liure d'exil, raconte que Hercules le Thebain, ayant eſté interrogé par les Sidoniens de quel pays il ‖ eſtoit naturel, reſpondit 244
ainſi. Ie ne ſuis pas de la grande cité de Thebes, ny de la tres-renommée Athenes, ny moins de Lycaonie, ains ſuis naturel de toute la Grece. Grandement fut eſtimé par les Grecs cette reſponce d'Hercules, pour s'eſtre nommé naturel de Grece. Mais beaucoup plus

fut prifée celle de Socrates, ayant efté enquis par le grand facrificateur Archites d'où il eftoit, auquel il refpondit : Ie ne fuis de Thebes comme Thefiphonte, ny des Athenes comme Agefilaus, ny de Lycaonie comme Platon, moins de Lacedemone comme Lycurgus, mais fuis né au monde, & naturel de tout le monde.

C'eft une leçon qui deuroit feruir à beaucoup & particulierement aux Religieux, car qu'eft-il befoin
245 || que l'on fçache, ce Frere eft de ce pays là, de cette ville là, il eft de bonne maifon, il eft pauure, il eft riche, puis qu'ayant renoncé au monde & à tout ce qu'il y pretendoit, il ne doit plus rien auoir à démesler auec iceluy. C'eft auffi une vaine curiofité aux feculiers de s'en vouloir informer, pour efgaler l'honneur qu'ils leur rendent non au pois de leur vertu, mais à l'once de ce qu'ils ont quitté, comme fi l'honneur n'eftoit deu qu'aux apparences exterieures à l'exclufion des vertus internes, lefquelles Dieu feul * cherit fans diftinction du pauure ou du riche.

Or nos Hurons encores barbares n'ont pas efté inftruicts en une fi bonne efcole qu'ils vouluffent penfer en un feul Paradis, ils difent franchement leur qualité & au delà, & || croyent que ce leur foit honneur de haut loüer leur pays, quoy qu'affez mal garny en comparaifon de plufieurs autres contrées qui fe retrouuent plus vers le Sû, mais comme il n'eft pas encores des pires, ie vous en feray la defcription telle que ie l'ay deu fçavoir, laquelle vous fera d'autant plus utile que vous aurez de volonté d'y voyager.

Premierement il eft fitué fous la hauteur de qua-

rante quatre degrez et demy de latitude, et ſelon aucuns le Soleil se leue ſix ou ſept heures plus tard ſur leur Oriſon que ſur celuy de Paris, tellement qu'il eſt icy enuiron ſix heures du matin, qu'il n'eſt encor aux Hurons que unze heures ou minuit du iour precedent, ſi la ſupputation en eſt bien faite, laquelle ie rapporte ſimplement comme ie l'ay appriſe.

Ce pays eſt tres-beau & agreable, fort deſerté & trauerſé d'eſtangs, & de lacs, avec de beaux ruiſſeaux qui ſe deſgorgent dedans ce grand lac, que nous appellons la Mer douce. Il eſt plein de belles collines, campagnes, & de tres belles & grandes prairies qui portent quantité de bon foin, auquel les François mettent le feu ſur le pied quand il eſt ſec, non pour en profiter, mais pour ſe recreer.

Il y a auſſi en pluſieurs endroits quantité de froment ſauuage, qui a l'eſpic comme ſeigle, & le grain comme de l'auoine : i'y fus trompé, penſant au commencement que i'en vis, que ce fuſſent champs enſemancez de bon || grain : ie fus de meſme trompé aux pois ſau- 246
uages, où il y en a en diuers endroicts auſſi eſpais comme s'ils y auoient eſté ſemez & cultiuez : & pour monſtrer éuidemment la bonté de la terre, un Sauuage du village de Toenchen ayant planté dans un coin de ſon champ un peu de pois qu'il auoit apporté de Kebec, rendirent en quantité leurs fruicts deux fois plus gros que leur ſemence, de quoy ie m'eſtonnay, n'en ayant point veu par tout ailleurs de ſi beaux.

Il y a de belles foreſts, peuplées de gros cheſnes, fouteaux, herables, cedres, ſapins, ifs & autres ſortes de bois beaucoup plus beaux, ſans comparaiſon,



qu'aux autres prouinces du Canada que nous auons veües: & font tousiours d'autant plus belles, le pays plus beau, & les terres meilleures, que plus on auance tirant au Sû: car du costé du Nord les terres sont plus sablonneuses, les pays plus montagneux, et les forests plus desgarnies de gros bois, sinon de cedres qui croissent mesme iusques dans les veines des rochers, comme ie vis voyageant sur la Mer douce, pour la pesche du grand poisson.

Il y a plusieurs contrées ou provinces au pays de nos Hurons qui portent diuers noms, & sont gouuernées par diuers Capitaines ou chefs generaux & particuliers dependans & independans, celle où commandoit le grand Capitaine Atironta s'appelle ***Renarhonon***,
247 celle d'Entauaque s'ap || pelle ***Atigagnongueha***, & la Nation des Ours qui est celle où nous demeurions sous le grand Capitaine Auoindaon s'appelle ***Atingyahointan***, & en cette estendue de pays il y a enuiron vingt ou vingt cinq tant villes que villages, dont une partie ne sont point clos ny fermez, & les autres sont fortifiez de longues boises de bois à triples rangs, à la hauteur d'une longue picque entrelassées les unes dans les autres & redoublées par dedans de grandes & grosses escorces de huict à neuf pieds de haut, par dessous il y a de grands arbres esbranchez posez de leur long sur les troncs des arbres faits en fourchettes, fort courtes pour les tenir en estat, puis au dessus de ces pallissades & fermetures, il y a des galleries ou guerittes qu'ils appellent *Ondaqua*, lesquelles ils garnissent de pierres en temps de guerre pour ruer sur l'ennemy, & d'eau pour esteindre le feu qu'il y

pourroit appliquer. On y monte par une eſchelle aſſez mal façonnée & difficile, qui eſt faite d'une longue piece de bois charpentée de pluſieurs coups de haches, pour tenir ferme du pied en montant.

Les villes & villages de nos Hurons ſont permanans, & ne ſe changent point ſinon lorſque trop esloignez des bois, ils ont de la peine d'en auoir. Et en ſecond lieu quand leurs heritages ſont tellement amaigris & deſeichez (à faute de fumier) || qu'ils ne peuuent 248
plus produire leur bled à la perfection ordinaire, ce qui arriue de dix, vingt, trente & quarante ans, plus ou moins ſelon les contrées, la bonté des territoires, ou l'esloignement des foreſts, au milieu deſquelles ils batiſſent touſiours leurs bourgs & villages pour les commoditez qu'ils en reçoiuent, car auparauant que tous les bois des enuirons ſoient conſommez, il y a un grand temps, de maniere qu'il n'y auroit plus qu'à trouuer l'induſtrie de fumer les terres ou de ſemer en de nouuelles places leur bled d'Inde, qu'ils ont accouſtumez de planter tous les ans dans les meſmes trous des années precedentes, qu'ils feroient comme nous des eternitez en un meſme lieu, car pour le bois ils ont l'inuention de l'amener en temps d'Hyuer, par ſus les neiges, attaché ſur de certaines traiſnées ou planchettes de cedre fort commodement.

Leurs cabanes qu'ils appellent *Ganonchia*, ſont faites comme i'ay dit en façon de tonnelles ou berceaux de iardins, couuertes d'eſcorces d'arbres, longues de vingt cinq à trente toizes plus ou moins, ſelon qu'il eſchet (car elles ne ſont pas toutes d'une égale longueur) & larges de ſix, laiſſant par le milieu

une allée de dix à douze pieds de large, qui va d'un bout à l'autre de la cabane, aux deux coftez de laquelle
249 il y a une maniere d'eftablie, qu'ils appellent *Endicha*, de mefme longueur & de la hauteur || de quatre ou cinq pieds, où ils couchent en Efté, pour euiter l'importunité des puces dont ils ont en quantité, & en Hyuer au bas fur les nattes deuant le feu arrangez les uns ioignans les autres pour eftre plus chaudement, les enfans au lieu plus commode & les pere & mere aprés, & n'y a point d'entre-deux ou de feparation, ny pied, ny cheuet, non plus en haut qu'en bas, & ne font autre chofe pour fe repofer, que de s'eftendre en la mefme place où ils fe trouuent affis, & s'affubler la tefte dans leur robe, fans autre couuerture, ny lict, qui eft une façon de fe coucher ayfée, & qui fe continuë à petit fraiz.

Ils empliffent de bois fec pour brusler en Hyuer, tout le deffous de ces eftablies, mais pour les groffes bufches, qu'ils appellent *Ancincuny*, qui feruent à entretenir le feu pofées à terre par l'un des deux bouts & esleuées de l'autre fur une pierre, ou bout de tizon, ils en font des piles deuant leurs cabanes, ou les ferrent au dedans des porches, qu'ils appellent *Aque*. Toutes les femmes s'aydent à faire cefte provifion de bois, qui fe faict dés les mois de Mars & d'Avril, & auec cet ordre en peu de temps chaque mefnage eft fourny de ce qui luy eft neceffaire.

Ils ne fe feruent que de tres-bon bois, aymans mieux l'aller chercher bien loin, qu'auoir moins de peine & en auoir de mauuais ou qui faffe fumée, c'eft pourquoy ils entretiennent toufiours un feu clair & bien

faict auec peu de bois, que s'ils ne rencontrent point
d'arbres || ſecs à leur gré, ils en abbatent de ceux qui 250
ont les branches mortes, leſquelles ils mettent par
eſclats & couppent de longueur comme les cotrets de
Paris. Pour le fagotage, ils ne s'en ſeruent point du
tout, non plus que du tronc des gros arbres qu'ils ab-
batent, leſquels ils laiſſent là pourrir ſur la terre faute
de ſcie pour les ſcier, ou d'induſtrie pour les mettre en
pieces, qu'ils ne ſoient ſecs & pourris, pour nous qui
n'y prenions garde de ſi prés, nous nous ſeruions du
premier venu, ſans employer tout noſtre temps à en
aller chercher ſi loin, car c'eſtoit à nous meſmes à y
pouruoir, & non aux Sauuageſſes, qui ne nous en
donnoient que par courtoiſie ou par preſents recipro-
quez d'autres de pareille valeur, ſinon lors que nous
eſtions logez dans leurs cabanes.

En une cabane il y a pluſieurs feux, & à chaque feu
il y a deux meſnages, l'un d'un coſté, & l'autre de
l'autre, & telle cabane aura iuſqu'à 8. 10. ou 12. feux,
qui font 24. meſnages, & les autres moins, ſelon qu'elles
ſont longues ou petites, & où il fume à bon eſcient,
qui faict que pluſieurs en reçoiuent de tres-grandes
incommoditez aux yeux, ny ayant feneſtre ny aucune
ouuerture, que celle qui eſt au faiſte de leur cabane
par où ſort la fumée.

Ces cabanes n'ont aucune cloiſon ou ſeparation, qui
puiſſe empeſcher de porter la veuë d'un bout à l'autre
& voir ce qui s'y paſſe, neantmoins ils y demeurent
tous en paix & ſans aucune confuſion ny bruits, cha-
cun dans ſon departement auec ce qui leur appartient,
qui || n'eſt ny enfermé, ny clos de clefs ou de ſerrures. 251

Aux deux bouts il y a à chacun un porche, & ces porches leur seruent principalement à mettre leurs grandes cuues ou tonnes d'efcorce, dans quoy ils ferrent leur bled d'Inde, aprés qu'il eft bien fec & efgrené. Au milieu de chacun de leur logement il y a deux groffes perches fufpenduës, qu'ils appellent *Oüaronta*, où ils pendent leur cramaliere, & mettent leurs fourures, viures & autres chofes, peur des fouris & pour tenir les chofes feichement.

Pour le poiffon duquel ils font prouifion pour leur Hyuer, aprés qu'il eft boucané & bien defeiché, ils le ferrent en des tonneaux d'efcorce, qu'ils appellent *Acha*, excepté *Leinchataon*, lequel ils n'efuentrent point & le pendent au haut de leur cabane attaché auec des cordelettes peur des fouris & d'une mauuaife odeur qu'il rend en temps chaud, telle que perfonne ne la pourroit fouffrir icy.

Crainte du feu, auquel ils font affez fuiects, ils ferrent ordinairement ce qu'ils ont de plus precieux dans des tonneaux d'efcorces, qu'ils enterrent en des foffes profondes qu'ils font au coin de leur foyer, puis les couurent de la mefme terre, & par ce moyen font conferuez non feulement du feu, mais auffi de la main des larrons, pour n'auoir autre coffre ny armoire en tout leur mefnage que ces petits tonneaux. Il eft vray qu'ils fe font fort peu fouuent de tort les uns aux autres; mais encore s'y en pourroit il trouuer de mefchans, qui vous feroient du defplaifir s'ils en trouuoient
252 l'occa || fion, car l'obiect efmeut la puiffance, dit le Philofophe, & l'occafion faict le larron.

Des exercices ordinaires des Hurons & des pauures mendians & vagabons, & comme les Canadiens cabanent & courent les bois.

Chapitre XII.

Ce bon Legislateur des Atheniens Solon, fift une Loy, dont * Amafis Roy d'Egypte auoit efté iadis Autheur, laquelle obligeoit un chacun de monftrer tous les ans d'où il viuoit par deuant le Magiftrat, autrement à faute de ce faire il eftoit puny de mort. Et le bon Empereur Marc Aurelle, faifant mention de l'ancienne diligence des Romains, efcrit qu'ils s'employerent tous auec telle ardeur aux labeurs & trauaux, qu'ils ne peurent oncques trouuer en toute la Cité de Rome un homme oifif, pour porter une lettre à deux ou trois iournées.

C'eftoit une occupation fans exemple & qui tefmoignoit le bon ordre de leur Republique, dans lefquelles on ne doit iamais fouffrir ceux qui pouuans gaigner leur vie par un honnefte trauail, ne font meftier que de volleries & brigandages, comme cela n'eft que trop ordinaire par toute la France, & particulierement à
Pa || ris, où fouuent ils paffent pour honneftes gens, 253
mais le pis eft que comme ils ne fe contentent pas de la mediocrité à laquelle ils preferent le luxe & la delicateffe, ils mettent souuent voftre vie en hazard, pour l'auoir auec la bource.

Les Chinois defquels nous deurions imiter les Loix (quoy que Payens) ont auffi trouué l'inuention de

bannir d'entr'eux les fainéants & pareſſeux, par une ordonnanee inuiolablement obſeruée, à tous les pauures, ſous tres-grieues peines, de mandier par les ruës, & à qui que ce ſoit de leur donner, n'y ayant que les ſeuls Religieux Chinois à qui il eſt permis de queſter, & chercher leur vie de porte en porte, comme par deça les FF. Mineurs.

Mais pour ce qu'il ſembleroit que ce ſeroit tout à faict bannir la charité & l'humanité du milieu d'eux, ils ont des Hoſpitaux Royaux en grand nombre par tout le Royaume, pour loger, nourrir & entretenir les vrays pauures, s'entend ceux qui n'ont aucun moyen de trauailler & gaigner leur vie & non les autres qui peuuent faire quelque choſe, leſquels ſont contraincts de ſeruir pour leurs deſpens, ce qui eſt plus que raiſonnable, car quelle apparence y auroit il de nourrir du bien des pauures, ceux qui ont de la ſanté aſſez pour n'eſtre point pauures & viure honneſtement accommodé.

C'eſt pour la meſme raiſon que les Aueugles n'y ſont point exempts de trauailler, ny admis dans les Hoſpitaux, s'ils ne ſont vieux & caſſez, & ne leur eſt non plus
254 permis de tracaſſer & || mandier par les ruës, ny par les Temples, comme ils ſont à Paris, au grand deſtourbier de ceux qui prient Dieu. Mais on les oblige chez les Cordiers & Potiers d'eſtain, pour tourner les rouës, & faire pluſieurs autres exercices où il ne faut point d'yeux. Nous voyons meſmes nos vieilles Huronnes, qui pour auoir la veuë debile, ne demeurent pas pour cela touſiours oyſeuſes; elles s'employent d'elle* meſmes à eſgrener le maïz hors des eſpics, à filer, pleurer

les morts, & à pluſieurs autres petites occupations compatibles à leurs infirmitez.

On employe les manchots & eſtropiez en d'autres choſes ſelon leurs incommoditez, & les culs de iattes à faire des eſpingles & eſguilles, à coudre des habits & faire pluſieurs autres exercices des mains. Mais pour les playez & ulcerez, il eſt croyable qu'ils y ſont moins frequens que par deça, puis que la mendicité leur eſt interdite, & que s'ils entrent dans les Hoſpitaux, leurs playes ſont viſitées & eux œilladez de prés, pour euiter aux tromperies & artifices, deſquels pluſieurs gredins & caymans uzent pour entretenir leurs playes & tirer la quinte-eſſence des bources. Que ſi on y prenoit garde de prés, on feroit ſouuent icy des miracles ſans miracles, en des perſonnes que l'œil guerirait ſans medicament, & m'eſtonne comme à Paris, & autres bonnes villes de France, il n'y a des Chirurgiens gagez pour y donner ordre, puis que les abus y ſont ſi frequens que perſonne n'en peut douter, du moins les vrays pauures & malades feroient || ſe- 255
courus & les trompeurs chaſtiez ou banis.

Nos Sauuages ne ſont point en peine de dreſſer des Hoſpitaux pour les malades, ny de deffendre la mandicité aux vagabonds, car chacun a ſoin de ſes malades, & aucun n'eſt tellement vagabond qu'il doiue viure aux deſpens d'autruy. Ils ne ſont point neantmoins ſi exacts obſeruateurs, que d'employer le temps auec un ſoin ſi particulier des anciens Romains, mais encores ont ils quelques occupations & exercices particuliers, auſquels ils s'adonnent & employent aucunement le temps. Les hommes vont à la chaſſe, à la

peſche, à la guerre, à la traicte, & font des cabanes &
des canots ou les outils propres à cela; le reſte du temps
à la vérité ils le paſſent en oyſiueté, à ioüer, dormir,
chanter, dancer, petuner, ou aller en feſtin, & ne veu-
lent s'entremettre d'aucun ouurage qui ſoit du deuoir
de la femme ſans grande neceſſité, & par ainſi ioüiſ-
ſent de beaucoup de repos qu'on ne ioüyt pas icy.

Ce n'eſt pas neantmoins en cela que conſiſte leur
bon-heur, principallement, mais c'eſt en ce qu'ils
n'ont aucune paſſion pour les biens & richeſſes de la
terre, qu'ils poſſedent comme ne les poſſedans point,
ainſi que dit l'Apoſtre. N'ont aucun procés, noiſes ou
debats, pour les deffendre, & ne ſçauent que c'eſt de
condemnation, de Iuges, de tailles, ſubſides, ny de
priſon, que pleuſt à Dieu qu'ils fuſſent conuertis,
mais à meſme temps qu'ils ſeront faicts Chreſtiens, ie
crains bien fort qu'ils perdront leur ſimplicité & re-
256 pos, non que la Loy de Dieu || porte cette neceſſité,
mais la corruption gliſſée entre les Chreſtiens ſe com-
munique facilement entre les barbares conuertis, qui
ſuccent auec la doctrine des Saincts, le mauuais eſprit
de ceux qui les frequentent.

Ils ont l'exercice du ieu tellement recommandable
& couſtumier, qu'ils y employent une bonne partie
du temps qui leur reſte des autres occupations plus
ſerieuſes, auſquelles ils s'adonnent aſſez peu ſouuent,
& que la neceſſité ne les y contraingne. Ils ſont fort
beaux ioüeurs & patiens, car encores que la chanſe ne
leur en die point, ils ne s'en faſchent pas, & perdent auſſi
gayement du moins exterieurement, que s'ils eſtoit* en
chanſe, dont i'en ay veu quelqu'uns s'en retourner

en leur village tout nuds, chantans alaigrement aprés auoir tout perdu au noſtre, & eſt une fois arriué qu'un Canadien perdit (aprés toutes ſes hardes) & ſa femme, & ſes enfans contre le ſieur Du Pont Graué, lequel les luy rendit aprés volontairement & de fort bonne volonté, car il n'euſt pas voulu ſe charger d'un tel attirail, qui luy euſt apporté plus de peine que de profit, & neantmoins, il eſtoit en luy de les retenir ſans que le Sauuage l'eut pû trouuer mauuais.

Les hommes ne s'adonnent pas ſeulement au ieu des ioncs nommé *Aeſcara*, qui ſont trois ou quatre cens petits ioncs blancs, également couppez de la grandeur d'un pied ou enuiron, mais auſſi à pluſieurs autres ſortes de ieu, comme de prendre une grande eſcuelle de bois, & dans || icelle auoir cinq ou ſix noyaux 257
ou petites boulettes un peu plattes de la groſſeur du bout du petit doigt & peintes de noir d'un coſté & blanche * ou iaune * de l'autre, & eſtans tous aſſis à terre en rond, à leur accouſtumée, prennent tour à tour ſelon qu'il eſchet, ceſte eſcuelle auec les deux mains qu'ils esleuent un peu de terre, & à meſme temps l'y repoſent & frappent un peu rudement, de ſorte que ces boulettes ſe remuans, ils voyent comme au ieu des dez de quel coſté elles ſe repoſent & ſi elles ſont pour eux ou non, & pendant que celuy qui tient l'eſcuelle la frappe & regarde à ſon ieu, il dit continuellement & ſans intermiſſion, *Tet, Tet, Tet, Tet,* penſant que cela excite & fait bon ieu pour luy; encor que cela ne ſert que d'un amuſement, plus tolerable que les choleres de nos ioüeurs de cartes & de dez, qui s'emportent à leurs premieres paſſions.

O bon Ieſus, il n'y a pas iuſqu'à un tas de mauuais garçons, qui ne ceſſent de blaſphemer au ieu, comme ſi offencer un Dieu nous deuoit faire profiter ou pluſtoſt perir dans ſes diſgraces. Ah mal-heureux! qui as pris l'habitude de iurer, tous les vices doiuent eſtre abhorrez, mais celui du blaſpheme plus que tous les autres, car il n'y a vice qui ne puiſſe cauſer quelque delectation & non iamais le blaſpheme, & par conſequent moins excuſable que les autres, qui tous nous meinent à la damnation.

Pour le ieu ordinaire des femmes & filles, au-
258 quel s'entretiennent auſſi par fois des hom- || mes & garçons auec elles, eſt particulierement auec cinq ou ſix noyaux, comme ceux de nos abricots, noirs d'un coſté & iaunes de l'autre, leſquels elles prennent auec la main comme on faict les dez, puis les iettent un peu en haut, & eſtans tombez ſur une peau qui leur ſert de tapis, elles voyent ce qui faict pour elles, & continuent à qui gaignera les coliers, oreillettes, ou autres bagatelles de leurs compagnes, & n'ont iamais de monnoye d'or ou d'argent, car ils n'en ont aucune cognoiſſance ny uſage, de maniere que quand il eſt meſme queſtion de trafique ou achapt de marchandiſe, ils ne font qu'eſchanger une choſe pour une autre.

Ie ne puis obmettre auſſi qu'ils pratiquent en quelqu'uns de leurs villages ce que nous appellons en France porter les momons; car ils enuoyent le cartel de defy aux autres villages, pour les faire venir ioüer auec eux & gaigner leurs uſtencilles s'ils peuuent, & cependant les feſtins ne manquent

point, car pour la moindre occaſion la chaudiere eſt ſur le feu, particulierement en Hyuer, qui eſt le temps auquel principallement ils feſtinent & ſe reiouiſſent enſemblement pour paſſer plus doucement la rigueur de la ſaiſon.

Ils ayment la peinture & y reuſiſſent aſſez induſtrieuſement pour des perſonnes qui n'y ont point d'art, ny d'inſtrumens propres, & font des repreſentations d'hommes, d'animaux, d'oyſeaux & autres
groteſques, tant || en relief, de pierres, bois & autres 259
ſemblables matieres, qu'en platte peinture ſur leur corps, qu'ils font non pour idolatrer, mais pour contenter leur veuë, embellir leurs callumets & orner le deuant de leurs cabanes.

Pendant l'Hyuer, du filet que les femmes & filles ont diſpoſé, les hommes en font des rets & ſeines pour peſcher & prendre le poiſſon iuſques ſous la glace, par le moyen des trous qu'ils y font en pluſieurs endroits, dont en voicy la methode.

Ils font à grands coups de hache un trou aſſez grandelet dans la glace d'un lac ou de la riuiere; ils en font d'autres plus petits d'eſpaces en eſpaces, & auec des perches ils paſſent une fiſcelle de trous en trous par deſſous la glace: ceſte fiſcelle auſſi longue que les rets qu'on veut tendre, ſe va arreſter au dernier trou, par lequel on tire, & on eſtend dedans l'eau toute la rets* qui luy eſt attaché. Quand on les veut viſiter, on les retire par la plus grande ouuerture, pour en recueillir le poiſſon, puis il ne faut que retirer la fiſcelle pour les retendre, les perches ne ſeruans qu'a paſſer la premiere fois la fiſcelle.

Ils font auſſi des fleches auec le couſteau fort droictes & longues & n'ayans point de couſteaux, ils ſe ſeruoient anciennement des pierres tranchantes, & les empennent de plumes, de queuës & d'aisles d'Aigle, par ce qu'elles ſont fermes & ſe portent bien en
260 l'air. Ils accommodent la pointe auec de nos fers || qu'on leur traicte à Kebec, ou bien auec une pierre acerée qu'ils collent dans le bout de la fleſche fenduë auec une colle de poiſſon tres forte. Ils font les cordes de leurs arcs auec des boyaux ou nerfs d'animaux, de meſmes celles des raquettes, qui leur ſeruent pour aller ſur la neige au bois & à la chaſſe, puis des maſſues de bois pour la guerre, aſſez bien faictes, & des pauois de cedre, qui leur couurent preſque tout le corps, & d'autres plus petits faicts de cuir bouilly.

Ils font auſſi des voyages par les lacs & riuieres, qui ſont frequentes dans le païs, iuſques en des nations fort esloignées, où ils traictent & eſchangent de leurs marchandiſes pour d'autres, qui leur ſont beſoin & deſquelles leur païs manque, mais ils n'entreprennent pas ordinairement ces voyages de longs cours, inconſideremment & ſans en auoir premierément eu la permiſſion des Chefs, leſquels en un conſeil particulier, ont accouſtumé d'ordonner tous les ans la quantité d'hommes qui doiuent partir de chaque ville ou village, pour ne les laiſſer deſgarnis de gens de guerre, & quiconque voudroit partir autrement le pourroit faire à toute rigueur, mais il en ſeroit blaſmé & eſtimé mal auiſé & inciuil.

I'ay veu pluſieurs Sauuages des villages circonuoiſins venir au bourg S. Ioſeph demander congé au

Capitaine Onorotandi, frere du grand Capitaine Auoindaon, pour auoir la permiffion d'aller au Saguenay: car il fe difoit Maiftre fuperieur des chemins & riuieres qui y condui- || fent, s'entend iuf- 261
ques hors le païs des Hurons. De mefme il falloit auoir la permiffion & congé d'Auoindaon, pour aller à Kebec, & comme chacun entend eftre le maiftre en fon païs, auffi ne laiffent ils paffer aucun d'une autre nation par leurs terres, pour la traiɛte, fans eftre recognus & gratifiez de quelque prefent: ce qui fe faiɛt fans difficulté, autrement on leur pourroit donner de l'empefchement & faire du defplaifir, fi on vouloit.

Sur l'Hyuer que le poiffon fe retire fentant le froid, comme au mois de Juillet & d'Aouft fentant le chaud, les Sauuages errants comme font les Canadiens Algomquins* Etechemins & autres, quittent les riues de la mer & des riuieres & fe cabanent dans les bois, là où ils fçauent qu'il y a de la venaifon. Pour nos Hurons, Honquerons & autres peuples fedentaires, ils ne quittent point leurs villes & villages, que pour les raifons que i'ay deduites cy-deffus, au chapitre precedent.

Lorfque ces peuples errants ont faim, ils confultent l'Oracle, & aprés s'en vont l'arc en la main & le carquois fur le dos, la part que leur Medecin leur a indiqué, ou ailleurs où ils penfent ne point perdre leur temps. Ils ont des chiens qui les fuyuent, & nonobftant qu'ils n'abayent* point, toutesfois ils fçauent fort bien defcouurir le gifte de la befte qu'ils cherchent, laquelle ayant trouuée ils la pourfuiuent courageufement & ne l'abandonnent iamais qu'ils ne

l'ayent terrassée, & en fin l'ayant naurée à mort, ils
262 la font tant harceler par leurs chiens || qu'il faut qu'elle tombe, lors ils luy ouurent le ventre, baillent la curée aux chiens, festinent & emportent le reste. Que si la beste pressée de trop prés rencontre une riuiere, la mer ou un lac, elle s'eslance librement dedans, & nos Sauuages aprés où ils luy donnent le coup de la mort s'ils ont des canots prests, comme ils firent à Gaspey, un iour auant mon arriuée.

Or pour ce que plusieurs pourroient penser qu'estans les Montagnais errants, ils viuent en bestes en leur hiuernement, ie vous ay icy mis l'ordre qu'ils y tiennent, qui est une coustume loüable, car voulans se departir & courir les montagnes & les bois, ils font une reueuë de la quantité de femmes vefues, petits enfans & de personnes qui ne peuuent auoir leur vie par le moyen de la chasse, & les departent par les familles egalement, ostans des enfans ou il y en a beaucoup, pour les mettre ou il y en a moins, & ainsi des autres personnes inutiles. Et pour ce qui est des hommes & des garçons capables de la chasse, s'il y a quelque famille qui en manque, on en tire de celles qui en ont trop, pour en accommoder de moins accommodées. Il n'y a que les filles de mauuaise vie, à qui on a peine de trouuer place, pour autant qu'elles sont en opprobre parmy ceux de leur nation, comme les filles desbauchées icy.

Tout cest accommodement estant faict, si les neiges sont assez hautes, ils donnent ordre qu'en chaque famille il se fasse des traisnes de bois, d'enuiron un pied de large, & huict ou dix de long, un peu cour-

bées par le bout de || deuant, ſur leſquelles ils char- 263
gent tous leurs pacquets, viures & emmeublemens auec les petits enfans, qui ne peuuent marcher, ſi les meres n'ayment mieux les porter ſur leur dos emmaillottés ſur une petite planchette, à la façon de nos Huronnes, & en ceſte maniere courent les bois s'ils ne prennent les riuieres.

Eſtans arriuez au lieu où ils doiuent camper. Les ieunes femmes & filles ayans la hache en main vont par ces grandes foreſts, coupper quinze ou vingt perches, plus ou moins, ſelon la grandeur de la cabane qu'ils ont à faire. Cependant les vieilles femmes & aucunefois les hommes, en ayans deſigné le plan, vuident la neige auec leurs pelles, qu'ils font ou portent exprés pour ce ſuieɕt. La place ſe fait ronde ou en quarré à la volonté du maiſtre Architeɕte, profonde ſelon la hauteur des neiges de deux, trois iuſques à quatre pieds, de maniere que la neige leur ſert comme d'une muraille qui les enuironne de tous coſtez, excepté par l'endroit où on la fend, pour faire la porte que l'on tient fort baſſe.

Les perches eſtans apportées on les plante ſur le haut de la neige, puis on iette ſur ces perches qui s'approchent un peu par en haut, quatre ou cinq rouleaux d'eſcorces couſues enſemble commençant par le bas, comme font les recouureurs des maiſons, la neige que l'on a à dos, eſt aprés couuerte de petites branches de cedre ou de pin, de quoy la maiſon eſt
auſſi pauée, haute ou baſſe ſelon qu'il eſchet, car en || 264
aucunes on s'y tient facilement debout & en d'autres non. L'huis du logis n'eſt autre qu'une meſchante

peau d'Eslan attachée à deux perches, qui ſeruent de porte, dont les iambages du palais, ſont la neige meſme, ſoutenue de quelque bois.

Ie ne ſçay ſi l'on pourroit aſſez exagerer la peine & les incommoditez que l'on ſouffre dedans ces chetifs palais, où l'on experimente par fois les deux extremitez, un extreme chaud tel que l'on eſt a demy roſty, ou un extreme froid, tel que l'on eſt à demy glacé, & puis des chiens vous importunent ſans ceſſe pour auoir place auprés de vous, mais la fumée ſelon les vents en eſt inſupportable, comme la faim quand la chaſſe n'eſt pas bonne, un autre puiſſant diuertiſſement d'eſprit.

S'ils n'ont deſſein que demeurer une ſeule nuict en un meſme lieu, ou deux ou trois au plus, ils n'y apportent point tant d'inuention, particulierement lorſqu'ils n'ont point de petits enfans, car à peine font ils de cabanes, & ſi ce ſont chaſſeurs, ils ſe contentent de coucher ſur la neige au pied d'un arbre, ou pour le plus ils font un trou dans la neige, auquel ils font du feu & ſe couchent auprés, dormans là auſſi gaillardement, que nous ſçaurions faire icy ſur un bon lict.

Ils ſe cabanent ordinairement pluſieurs meſnages enſemble, & ne ſe ſeruent que d'un feu à deux, à la
265 maniere de nos Hurons, mais il y a cela || de difference que nos cabanes Huronnes ſont bonnes & ſolides, grandes & ſpacieuſes, & pour ce ordinairement froides ſi on n'en bouchoit les aduenuës, là où les Montagnaites ſont petites, baſſes, reſerrées & facilement eſchauffées, ſi on y apporte tant ſoit peu de ſoin.

I'ay admiré les grands voyages que nos Montagnais & Canadiens font quelquesfois tant par mer, par les riuieres, que par terre, pour traiter les marchandises qu'ils ont euës des François, ils vont iusques vers les Flamands du costé de la Virginie, & en la Virginie mesme, où sont habituez les Anglois, & en beaucoup d'autres pays du costé du Saguenay, par des chemins fort difficiles & dangereux, & entreprendront (chose incroyable) d'aller dix, vingt, trente & quarante lieuës par les bois, sans rencontrer ny sentiers, ny cabanes, & sans porter aucuns viures, sinon du petun, & un fuzil, auec l'arc au poing, & le carquois sur le dos. S'ils sont pressez de la soif, & qu'ils ne rencontrent point d'eau ils ont l'industrie de faire une fente dans l'escorce des plus gros fouteaux qui sont en seue, & en succent la douce & agreable liqueur qui en distile, comme nous soulions faire pour semblable necessité, & les affadissemens & debilité du cœur.

Les escorces de bouleau auec quoy ils cabanent sont enuiron de 8 à 9 pieds de longueur, & enuiron trois pieds de largeur qu'ils portent roulées comme une
peau de || parchemin, ayant aux deux bouts à chacun 266
une baguette platte cousuë qui les tiennent en estat & les empeschent de faire de faux plis.

Pour leurs canots ils sont assez petits, mais lorsqu'ils en ont besoin de plus grands ils traitent des chalouppes françoises, auec lesquelles ils vont librement sur les riuages de la mer, comme ils font encore auec leurs petits canots, mais auec moins d'asseurance, ceux de nos Hurons sont de huict & neuf pas de long & enuiron un pas ou un pas & demy de large par le

milieu, & vont en diminuant par les deux bouts comme la nauette d'un Teſſier, & ceux-là ſont des plus grands qu'ils faſſent, car ils en ont encores d'autres plus petits deſquels ils ſe ſeruent ſelon l'occaſion & la difficulté des voyages qu'ils ont à faire.

Ils ſont fort ſuiets à tourner ſi on ne les ſçait bien gouuerner, car ils ne ſont ſimplement faits que d'eſcorce de bouleau renforcés par le dedans de petits cercles de cedre blanc bien proprement arrangez, & ſont ſi legeres qu'un homme ſeul en porte ayſement un ſur ſa teſte, ou ſur ſon eſpaule, comme ils font ordinairement par la campagne. Chacun peut porter la peſanteur d'une pippe plus ou moins, ſelon qu'il eſt grand ou petit & ſi l'on fait auſſi d'ordinaire par chacun iour, quand l'on eſt preſſé, 25. ou 30. lieuës dedans pourueu qu'il n'y ait point de ſaut à paſſer, qu'on
267 aille au gré du vent & de l'eau, || car ils vont d'une viteſſe & legereté ſi grande que ie m'en eſtonnois, & ne penſe pas que la poſte pût guere aller plus viſte, quand ils ſont conduits par de bons nageurs.

Ils vont à la traicte en de certaines Nations, d'où ils rapportent de groſſes coquilles de limaçons de mer, qu'ils rompent par petits morceaux, & les poliſſent ſur un grais ou autre pierre dure, fort induſtrieuſement les unes en quarré gros comme une noix, & les autres un peu en rondeur gros comme un pois chiche & plus, qu'ils percent auec ie ne ſçay quel inſtrument auec grand peine & trauail pour la dureté de ces os deſquels ils font des chaines & braſſelets. Les Capitaines & quelques particuliers en ſçavent ſi bien accommoder leur * petunoirs, que vous diriez que ce

ſoit l'œuure d'un excellent graueur, tant ces petits grains de pourcelaine y ſont gentiment enchaſſez.

On auoit taſché de leur faire paſſer de l'yuoire pour de la pourcelaine, mais il n'y a pas eu moyen pour ce que la pourcelaine eſt tout autrement dure, blanche & luiſante que l'yvoire, & par ainſi ayſée à diſcerner. Les Braſiliens, les Floridiens & autres peuples & Nations americaines en uſoient anciennement, auant la venuë des Eſpagnols, & de quoy ils faiſoient autant d'eſtat pour ſe parer que nous faiſons icy des perles fines, mais à preſent ils portent leur penſée bien plus haut à meſure qu'ils deſcouurent de plus grandes ri-
cheſſes, & qu'ils ont changé de maniere de || viure & 268
embraſſé noſtre Religion. Quand nos Hurons ont leur petunoir ou leur calumets de terre rompus, ils prennent une pierre trenchante, & d'icelle ſe font tant de taillades ſur le bras qu'ils en tirent du ſang ſuffiſamment pour tremper les deux bouts du calumet rompu; puis le preſentent un peu au feu, & apres les reioignent & laiſſent ſeicher à loiſir. C'eſt un ſecret d'autant plus admirable que les pieces recollées de ce ſang ſont aprés plus fortes que les autres qui n'ont point receu de fraction. Il me ſemble qu'on en dit de meſme d'une iambe rompuë bien remiſe.

I'admirois egallement ce ſecret auec leur patience, car vous euſſiez dit qu'ils decouppoient la chair d'un autre, ou qu'ils fuſſent ſans ſentiment, car ils ne faiſoient pas une petite mine, mais c'eſtoit encor bien d'auantage * de les voir eux-meſmes conſommer un morceau de tondre ou de moelle de ſureau allumé ſur leur * bras nuds comme ſi rien ne les eut touché, &



aprés nous monſtroient les marques & cicatrices de leur bruslure qui leur reſtoient pour touſiours ſur les bras. Ce ſont ordinairement les ieunes garçons qui s'adonnent à ce ieu là pour eſtre eſtimez courageux; car pour les grands ils ont fait leur experience & ſe mocquent de quelque douleur que ce ſoit pourueu qu'elle ne les oblige au liɛ̃t.

Pendant que ie demeurois aux Hurons l'on me fit
269 recit d'un François, auſſi peu ſage || qu'il vouloit eſtre eſtimé patient, lequel eſtant deffié par un Sauuage à qui pourroit mieux endurer le feu, ſe firent attacher leur * deux bras nuds par les coudes & par les poignets auec des ligatures, puis mirent un gros charbon de feu allumé entre-deux & le soufflerent tant (chacun de ſon coſté) qu'ils le conſommerent, car qui en eut retiré ſon bras ou ſecoué le feu, eut eſté eſtimé moins courageux, tant y a que tous deux en ſortirent à leur honneur, mais au deſpens de leur propre chair qui commençoit à ſe griller.

I'euſſe volontiers demandé à ce François s'il en eut bien voulu ſouffrir autant pour l'amour de Dieu, qu'il auoit fait pour ſa vanité, mais ie crains bien fort qu'il m'eut dit que non, & que Dieu n'auoit point tant de credit chez luy, auſſi y a il plus de barbarie que de merite en toutes ces actions là, ſi elles ne ſont faites purement pour l'amour de Dieu, ou pour s'exercer au martyre, comme nous liſons qu'ont faits autrefois de nos ſaincts Frères, fols ſelon le monde, & ſages ſelon Dieu.

|| *Des femmes & en quoy s'occupent ordinairement les Huronnes.* 270

Chapitre XIII.

C'eſt un tres-excellent honneur à la femme d'eſtre appellée le ſexe deuot dans les ſainctes lettres; mais la plus rauiſſante loüange que luy puiſſe attribuer le ſage, eſt de l'appeller le ſupport des pauures, la conſolation des affligez & le refuge des indigens. Où il n'y a point de femmes le pauure gemit, dit Salomon : nous voulant donner à entendre, que les pauures n'ont que faire où n'y a point de femmes, & de fait nous les voyons plus ſecourables que les hommes, ont plus de compaſſion, ſont plus charitables & frequentent d'avantage* les Sacremens, les Hoſpitaux & les priſons, perſonne n'en peut douter, puiſque leurs pratiques ordinaires, & les exercices continuels des ſainctes femmes, en ſont des teſmoignages plus que ſuffiſans. Ie ne parle pas ſeulement des femmes de mediocre condition, & qui ne peuuent apprehender l'horreur des cachots, ny la puanteur des Hoſpitaux, mais des Dames les plus releuées de condition iuſques à la Reyne meſme la plus excellente & vertueuſe Princeſſe de la terre, laquelle abaiſſant la hauteſſe de ſa dignité || Royale, fait quelquesfois l'office des plus ver- 271
tueux & deuots Religieux, enuers les pauures agoniſans, aux Hoſpitaux, & en lieux où elle ſe rencontre, les encourage à la mort, les exhorte à la patience, & au reſſouuenir des douleurs qu'un Dieu a ſouffert pour

nous en Croix. C'eſt cette tres-admirable Princeſſe qui d'un profond reſſentiment de ſon ame, nous dit un iour dans ſon petit cabinet : O mon Dieu, falloit il que les Religionnaires paſſaſſent la mer pour ayder à perdre les ames des Canadiens, que ces bons Religieux taſchent de conuertir à Dieu, par leurs prieres & bons exemples.

Il eſt vray qu'il ne ſe voit rien de comparable à une femme vrayement deuote & ſpirituelle, elle entreprent tout pour l'amour de ſon eſpoux Ieſus Chriſt, elle ſouffre tout pour le meſme amour, puis vous la voyez tantoſt faire l'office de Marte, puis celuy de Magdelene. Elle ſçait meſnager ſes heures pour tous & les donne toutes à Dieu, car ſoit qu'elle vaque à l'Egliſe, à ſon meſnage, en compagnie, ou rende ſes viſites, comme ſon intention eſt ſaincte, tous ſes pas & ſes actions ſont contées deuant Dieu ; mais que ne peut la grace enuers celles qui ont une bonne volonté, puiſque la nature vitiée des ſon origine peut meſme par frequens actes, changer nos mauuaiſes inclinations en de bonnes habitudes, & nous rendre de vicieux vertueux, comme les anciens Philoſophes nous ont
272 fait voir en l'honneſteté de leur vie, & en la pa- || tience aux iniures & au meſpris qu'ils enduroient mieux que nous.

Que pleuſt à Dieu que le nombre des bonnes femmes fuſt le plus grand nombre, les pauures ne ſeroient plus pauures, les affligez deſolez, car chacun trouueroit ſupport en ſa pauureté, & conſolation dans ſes detreſſes, le Ciel nous ſeroit ouuert, & verrions à la fin un Dieu, qui fait plus d'eſtat de l'humilité d'une

pauure fammelette, que de la ſcience d'un Docteur indeuot.

Ie ne veux neantmoins point tellement releuer la vertu propre & naturelle des femmes au deſſus de celle de l'homme, que ie n'accorde qu'il y en a de tres-mauuaiſes, mondaines, auares, & criardes comme des furies, mais peu en comparaiſon des bonnes à mon aduis.

Nos Huronnes bien que payennes ſont à la verité un peu trop desbauchées, mais au reſte elles ont les meſmes aduantages de celles d'icy; elles ſont paiſiblement leurs petites* ouurages & s'occupent à ce qui eſt de leur charge & office, ſans que iamais on y entende aucune noiſe ou debat, quelque ſuiet qui leur en puiſſe arriuer.

Elles trauaillent ordinairement plus que les hommes, encores qu'elles n'y ſoient point forcées ny contraintes. Elles ont le ſoin de la cuiſine & du meſnage, de ſemer & cultiuer les bleds, faire les farines, accommoder le chanure, & les eſcorces, & de faire la prouiſion de bois neceſſaire. Et pour ce qu'il reſte || encor 273
beaucoup de temps à perdre, elles l'employent à ioüer, aller aux dances, & feſtins, à deuiſer & ſe recreer, & faire tout ainſi comme il leur plaiſt du temps qu'elles ont de reſte, qui n'eſt pas petit, puiſque tout leur meſnage ne conſiſte qu'à mettre le pot au feu, & à quelque petit fatras, n'eſtans obligées à tout ce qui eſt du trauail exterieur, comme eſtoient iadis les femmes d'Egypte, leſquelles exerçoient la marchandiſe, tenoient tauerne, & faiſoient tout ce qui eſt de l'office des hommes, au lieu que leurs marys viuoient en feneants* & dormoient en pareſſeux.


17

Elles n'aſſiſtoient * non plus en aucun de leurs conſeils, ne ſont admiſes en pluſieurs de leurs feſtins, & n'ont la peine de faire les cabanes & canots, ny pluſieurs autres choſes qui ſont du debuoir de l'homme, ou * les Canadiennes & Montagnaites au contraire ont une particuliere obligation de coudre les canots auec de l'eſcorce, aprés que les hommes en ont fait le corps, tiſtres * les raquettes aprés qu'ils en ont fait le bois, ce ſont elles qui vont querir les animaux, aprés que les chaſſeurs les ont tuez, les eſcorchent & paſſent les peaux, bref ce ſont elles qui vont querir lè bois qu'ils bruslent, font la cuiſine, & ont le ſoin de tout le meſnage. Ce ſont elles auſſi qui mettent la chaudiere à bas, diſtribuent les portions & ſeruent le mary le premier, puis elles & ſes enfans ſelon leur aage.

274 || I'ai appris cette autre petite particularité des Montagnais, que les ieunes filles à marier, & les femmes qui n'ont point encore eu d'enfans, n'ont rien en maniement, & ne mangent point dans les plats de leurs marys, c'eſt à dire qu'on leur fait leur part comme aux enfans. S'il arriue qu'il s'y rencontre quelque François du commun, il eſt ſeruy le dernier. Si des Religieux les ſeconds après le mary, où aux Hurons i'eſtois ſeruy le premier en la cabane de mon Sauuage.

Mais les Montagnaites à ce que i'ay pû apprendre ſont un peu friandes, car s'il y a un bon morceau c'eſt ordinairement pour elles, particulierement le py des ieunes eslans femelles, deſquels elles ne font point de part à leurs marys, & leur ſont comme maiſtreſſes en pluſieurs choſes.

Ie ne ſçay ſi elles ſçauent filer, mais nos Huronnes ont trouué l'inuention de filer le chanure ſur leur cuiſſe, n'ayans pas l'uſage de la quenoüille ny du fuſeau, & de ce filet les hommes en font leurs rets, & ſeines pour la peſche, mais en telle quantité qu'ils en trafiquent encore à nos Montagnais, & en pluſieurs Nations eſtrangeres pour d'autres marchandiſes. Lors que ie vis pour la première fois de ces hommes aſſis en guenon contre terre, laſſer les rets, le bout attaché à l'un des bois de leur cabane, ie leur demanday ſi c'eſtait là de l'ouurage des hommes (car ie n'y voyois point || trauailler les femmes) ils me dirent que 275
ouy ſinon que les femmes leur en accommodoient le filet. Elles pillent auſſi le maiz pour la cuiſine & en font de roſtis, duquel elles tirent la fine fleur pour leurs marys, qui vont l'Eſté trafiquer en des Nations esloignées.

Le mortier dans quoy elles pillent le bled, eſt fait d'un gros tronc d'arbre d'herable ou d'autre bois dur, couppé de meſure, haut de deux pieds, qu'elles creuſent petit à petit auec des charbons, ou du tondre ardant, qu'elles entretiennent deſſus, & le renouuellent tant qu'il ſoit aſſez large & profond, puis ont des baſtons longs de ſix à ſept pieds, & gros comme le bras, qui leur ſeruent de pillons plus facilles que s'ils eſtoient plus courts, ainſi que i'ay experimenté, car c'eſtoit aſſez ſouuent qu'il nous falloit batre nous meſme * noſtre bled d'Inde pour viure, & pour traitter nos François qui nous venoient voir, aux feſtes pour la ſaincte Meſſe, & peu ſouuent pour ſe confeſſer, ſinon quelqu'uns.

Elles ont l'induſtrie de faire de fort bons pots de terre, qu'elles cuiſent dans leur foyer fort proprement, & ſont ſi forts qu'ils ne ſe caſſent point au feu ſans eau comme les noſtres, mais ils ne peuuent auſſi ſouffrir long-temps l'humidité ny l'eau froide, qu'ils ne s'attendriſſent & ne ſe caſſent au moindre heurt qu'on leur donne, autrement ils durent beaucoup. Les
276 Sauuageſſes les font || prenans de la terre propre, laquelle elles nettoyent & petriſſent tres bien entre leurs mains, & y meslent, ie ne ſçay par quelle ſcience, un peu de graiz pillé parmy, puis la maſſe eſtant reduite comme une boulle, elles y font un trou au milieu auec le poing, qu'elles agrandiſſent touſiours en frappant par dehors auec une petite palette de bois, tant & ſi long-temps qu'il eſt neceſſaire pour les parfaires * : ces pots ſont de diuerſes grandeurs, ſans pieds & ſans ances, & tous ronds comme une boulle, excepté la gueule qui ſort un peu dehors.

A la fin de l'Automne, elles font des nattes de ioncs, & de feuilles de maiz, dont elles garniſſent les portes de leurs cabanes pour ſe garantir du froid, & d'autres pour s'aſſeoir deſſus, le tout fort proprement. Les femmes des Cheueux releuez, y apportent encore quelque autre choſe de plus gentil, car elles baillent des couleurs aux ioncs, ſi viues, & font des compartimens d'ouurages auec telle meſure, qu'il n'y a que redire, & de quoy admirer, mesme entre nous.

Elles corroyent & adouciſſent les peaux de caſtors, d'eslans, de cerfs, de loutres & autres, avec la meſme perfection qu'on ſçauroit faire icy, deſquelles elles font leurs manteaux & brayers, & y peignent des

paſſemens & bigarures de diuerſes couleurs, qui leur donnent fort bonne grâce, & trompent ſouuent l'œil & la penſée des nouueaux || venus, tant ils ſemblent 277
naturels, egaux & bien faits.

Elles font ſemblablement des paniers de ioncs & d'autres auec des eſcorces de bouleaux, puis des hottes & tonneaux, dans quoy elles ſerrent leurs prouiſions. Elles font auſſi comme une eſpèce de gibeciere de cuir ou ſac à petun, ſur leſquelles elles font des ouurages digne * d'admiration, auec du poil de porc eſpic coloré & teint en rouge, noir, blanc, & bleu, cramoiſy, qui ſont les couleurs qu'elles font ſi viues, que les noſtres ne ſemblent point en approcher.

Les Hurons & Canadiens font bien les eſcuelles de nœuds de bois, pour ce que cela eſt de longue haleine, mais les femmes s'exercent à faire celles d'eſcorces, pour boire & manger, & dreſſer leurs viandes & potages. De plus, les eſcharpes, carquans & braſſelets qu'elles & les hommes portent ſont de leurs ouurages: & nonobſtant qu'elles ayent beaucoup plus d'occupation que les hommes, leſquels trenchent du Gentilhomme entr'eux, encores ayment elles grandement leurs marys, viuent par enſemble fort doucement, ne s'ympatientent iamais contre leurs enfans, ne querellent point leurs voiſins, & ne ſçauent que c'eſt de iurer, de maniere que dans une cabane où il y aura peut-eſtre dix ou douze meſnages, à peine y entendroit on un ſeul petit bruit, & s'ils rient ou ſe recreent, c'eſt touſiours auec de la retenuë, & non point à gorge deſployée, car || toutes 278
leurs ioyes, leurs ieux, de meſmes que les pleurs &

lamentations des femmes Canadiennes, qui ſe barboüillent de noir au temps des funerailles, ſe font & tiennent touſiours dans un modeſte & honneſte comportement de la voix & des pieds, tellement que s'ils eſtoient Chreſtiens, il n'y a point de doute que Dieu ſe plairoit auec eux, mieux qu'auec nous miſerables qui le chaſſons de nos maiſons, par nos tumultes, nos querelles, & nos debats, qui ne trouuent iamais de fin parmy la pluſpart des familles Chreſtiennes. C'eſt pourquoy i'ay bien peur qu'à la fin il ne nous arriue le chaſtiment des Juifs, deſquels les pechez ont eſté la gloire des Gentils, diſoit l'Apoſtre, car perſeuerans dans nos malices & impietez, le ſoleil de Dieu nous ſera oſté, la vraye Religion ſera arrachée du milieu de nous, nous n'aurons plus de foy, & tout ſera pour les peuples barbares qui ſe rendront dignes du Paradis à noſtre excluſion.

---

279 || *Comme ils defrichent, ſement & cultiuent les terres, & comme ils faiſoient anciennement cuire leurs viandes dans des chaudieres de bois & d'eſcorces.*

CHAPITRE XIV.

Tu mangeras ton pain à la ſueur de ton viſage, & non point à la ſueur d'autruy, dit le Seigneur en la Geneſe, car Dieu n'approuue point les faineans ny ceux qui veulent faire bonne chere aux deſpens d'autruy. I'ay longtemps pratiqué, & encore plus ad-

miré la maniere de viure de nos Hurons, & Canadiens, à la verité eftrange à ceux qui n'y font point accouftumez, mais admirable, & telle que tous les pauures neceffiteux qui font par tout en tres-grand nombre, la deuroient imiter dans l'honnefteté, puis que fouuent faute de preuoyance & d'inuention, ils fe trouuent reduits & accablez fous le pefant faix d'une extreme pauureté, de forte qu'ils viuent languiffant, & meurent fans pouuoir mourir, au lieu que nos Barbares dans un pays fauuage & peu cultiué, viuent contens, gays & ioyeux, || & tellement 280
fatisfait*, qu'ils ne croyent pas une autre vie meilleure que la leur, & neantmoins elle ne confifte entre nos Sedentaires, qu'au bled d'Inde principalement, lequel ils fçauent tellement bien diuerfifier, & accommoder en diuerfes fauces dans la pure eau, qu'ils y trouuent du gouft, de la delicateffe & une nourriture plus que fuffifante pour les maintenir forts, & les conferuer en fanté.

Et ne faut point alleguer que les pauures ne font point accouftumez à cette vie fauuageffe, & que ce feroit leur prefcrire une maniere de viure bien miferable, puis qu'ils en meinent fouuent une autre plus deplorable, qui eft de mourir de faim, & de viure en langueur. Les Sauuages font hommes comme nous, & de mefme nature, & moy-mefme ay vefcu de leur feule viande, fans fel, fans pain & fans vin, plus d'une bonne année entiere, fans me trouuer mal ny incommodé qu'un petit du cœur, auquel ie fuis fuiet naturellement, & non de leur viande.

Ne dites donc point que ces viandes font incipides,

& de peu de gouſt, il ſuffit qu'elles ſont capables de
nourrir l'homme & le tirer de la neceſſité. Et quoy
les riches ont ils touſiours les viandes au gré de leur
appetit, helas il y en a qui les deſtrempent ſouuent
dans les larmes & les amertumes, auſquels ſont ſuiets
281 les plus esleuez, mortifiez vous donc pour l'amour ||
de Dieu, & deſtrempez tous les grains de ce bled
d'Inde dans les playes & les douleurs d'un Ieſus,
nay pauure & mort pauure pour vous, & ie vous aſ-
ſeure de ſa part, que les choſes qui vous auront ſem-
blé ameres & difficiles au commencement, vous ſe-
ront à la fin douces & faciles.

Diogenes diſoit, que la vertu ne peut habiter en cité ny en maiſon riche, c'eſt donc une grande diſpoſition à la vertu que la pauureté, laquelle étant bien priſe, nous rend imitateur de celuy qui a dit de luy meſme. Les renards & les oyſeaux ont des nids & des tanieres pour ſe repoſer, mais le Fils de l'homme n'a pas où repoſer ſon chef. Les Sauuages errants plus miſerables que les ſedentaires, ſembleroient à la verité imiter en quelque choſe Noſtre Seigneur, en ce qu'ils n'ont aucune demeure arreſtée, prouiſion, ny rente aſſeurée, mais ils ne ſont pas Chreſtiens, & n'ont point Dieu pour obiect de leurs actions, c'eſt pourquoy il n'y a point de merite pour eux ny de recompenſe à receuoir, au contraire des vrays Chreſtiens pauures, qui peuuent en toute action agrandir leur couronne & leur merite. Ayans la nourriture & les veſtemens pour nous couurir, nous nous contentons, diſoit l'Apoſtre à ſon diſciple Timothée.

Chaque meſnage de nos Hurons & Canadiens, con-

tant de ce peu qu'il a, vit de ce qu'il peut pescher, chaſſer & ſemer, car toutes les terres, forets & prairies non defrichées, ſont en commun, & eſt permis à qui veut de les defricher & enſemencer, & cette terre ainſi defri || chée, demeure à la perſonne autant d'an- 282
nées qu'il la cultiue, & eſtant entierement abandonnée du maiſtre, s'en ſert par aprés qui veut & non autrement.

Ils les defrichent auec grand peine & trauail, pour n'auoir des inſtrumens propres & commodes, car nos Hurons n'ont pour tout outils que la hache & la petite pesle de bois, faicte comme une oreille, attachée par le mollet au bout d'une manche, où celles de nos Montagnais reſſemblent un peu à celles des batteliers un peu creuſées.

Ils eſmondent les branches des arbres qu'ils ont couppez, & les bruslent au pied d'iceux, & par ſucceſſion de temps en oſtent les racines, puis les femmes nettoyent bien la terre & beſchent de deux en deux pieds ou peu moins, une place en rond, où elles ſement au mois de May à chacune neuf ou dix grains de maiz, qu'elles ont premierement choiſi, trié et faict tremper par quelque * iours dans de l'eau, & continuent ainſi tant qu'ils en ayent aſſez pour deux ou trois ans de prouiſion, ſoit pour la crainte qu'il ne leur ſuccede quelque mauuaiſe année, ou bien pour l'aller traicter & eſchanger en d'autres Nations, pour des pelleteries, ou autres choſes qui leur font beſoin, & tous les ans ſement ainſi leur bled aux meſmes places & endroits, qu'elles rafraiſchiſſent auec leur petite pesle de bois, le reſte de la terre n'eſt point labourée,

ains ſeulement nettoyée des meſchantes herbes, de ſorte qu'il ſemble que ce ſoient tous chemins, tant ils
283 ſont ſoigneux de tenir || tout net, ce qui eſtoit cauſe qu'allant parfois ſeuls * de noſtre village à un autre, ie m'eſgarois ordinairement dans ces champs de bled, plutoſt que dans les prairies & foreſts.

Le bled eſtant ainſi ſemé, à la façon que nous faiſons les febues, d'un grain ſort ſeulement un tuyau ou canne, & la canne rapporte deux ou trois eſpics, & chaque eſpic rend cent, deux cens, quelquefois 400. grains, & y en a tel qui en rend plus. La canne croiſt à la hauteur de l'homme, & plus, & eſt fort groſſe (excepté en France & meſme en quelque endroit du Canada, où il ne vient pas ſi bien ny ſi haut, ny le grain n'eſt du tout ſi bon qu'au païs de nos Hurons & és contrées plus meridionales). Le grain meurit en quatre mois, & en de certains lieux en trois : aprés ils le cueillent & le lient en pacquets par les feuilles releuées contremont, qu'ils pendent arrangez le long des cabanes du haut en bas, en des perches accommodées en rattelier, qui deſcendent iuſqu'au bord deuant les eſtablies, & tout cela ſi proprement aiancé qu'il ſemble que ce ſoient tapiſſeries tendues le long des cabanes, & le grain eſtant bien ſec & bon à ſerrer, les femmes & filles l'eſgrenent, nettoyent & mettent dans des ſacs ou tonnes à ce deſtinées & poſées en leur porche, ou en quelque coin de leurs cabanes.

Ils ſement auſſi force citrouilles du païs, & les eſleuent auec grande facilité par ceſte inuention. Les femmes Huronnes en la ſaiſon vont aux foreſts voiſines amaſſer alentour * des vieilles ſouches, quantité

de poudre de bois || pourry, puis ayans difpofé une 284
grande caiffe d'efcorce, y font un lict de la dicte poudre, fur lequel ils fement de la femence de citrouilles, qu'ils couurent aprés d'un autre lict de la mefme poudre, & fur icelle fement de rechef des femences, iufques à 2. 3. & quatre fois autant qu'ils veulent, en telle forte neantmoins qu'il y refte encor plus de quatre ou cinq bons doigts de vuide dans la caiffe, pour donner lieu au germe des femences, aprés ils couurent la caiffe d'une grande efcorce, qu'ils pofent fur les deux perches fufpenduës à la fumée du feu, laquelle efchauffe petit à petit tellement cefte poudre & en fuitte les femences, qu'elles germent en fort peu de iours, eftant grandelettes & propres à planter, on les prend par bouquets auec leur poudre, on les fépare, puis on les plante dans les champs en lieux difpofez, d'où aprés on en cueille le fruict en fa faifon.

La moiffon du bled eftant faicte, nos Sauuages en ufent en diuerfes façons, car pour le manger en pain ou petits gafteaux, ils luy font premierement prendre un bouillon dans de l'eau, puis l'effuyent & font un peu feicher: en aprés ils le broyent dans le grand mortier, & paiftriffent auec de l'eau tiede comme on faict la pafte de laquelle ils font des petits gafteaux efpais d'un bon pouce, qu'ils font cuire fous les cendres chaudes enueloppez de feuilles de bled, & à faute de feuilles le lauent & nettoyent aprés qu'il eft cuit: s'ils ont des fezolles ils en font cuire dans un petit pot, & en meslent parmy la pafte fans les efcacher, ou bien
des || fraizes, des bluës, des framboifes, meures cham- 285
peftres, & autres petits fruicts fecs & verts pour luy

donner du gouſt & le rendre meilleur; car il eſt fort fade de ſoy, ſi on n'y meſle de ces petits ragouſts.

Ils font encor d'une autre ſorte de pain, que nous appellions pain maſché; ils cueillent une quantité d'eſpics de bled, auant qu'il ſoit bien ſec & meur, puis les femmes, filles & enfans auec les dents en deſtachent les grains, qu'ils reiettent auec la bouche dans de grandes eſcuelles, qu'elles tiennent auprés d'elles, aprés on l'acheue de piler dans le grand mortier: on en peſtrit la paſte, & en faicts* des tourtelets qu'on enueloppe dans des feuilles de bled, pour les faire cuire ſous les cendres chaudes à l'accouſtumée; ce pain maſché eſt le plus eſtimé entr'eux, mais pour moy ie n'en mangeois que par neceſſité & à contre cœur, à cauſe que le bled auoit eſté ainſi à demy maſché, pilé & peſtry, auec les dents des femmes, filles & petits enfans. Ils font une troiſieſme eſpece de pain qu'ils appellent d'un nom particulier *Coinkia*, car les autres ſuſdits, auec celuy duquel nous uſons par deça, & meſmes le biſcuit, ils l'appellent Andataroni; ils reduiſent la paſte comme deux balles iointes enſemble, les enueloppent de feuilles qu'ils lient par le milieu d'une cordelette, auec laquelle ils auallent ce pain dans une chaudiere d'eau bouillante, & l'y laiſſent prendre pluſieurs bouillons, eſtant cuit, ils l'en retirent & le mangent ſans le faire paſſer par le feu.

286 || Ce pain de maiz & la ſagamité qui en eſt faicte, eſt de fort bonne ſubſtance, & nourrit merueilleuſement, comme on peut voir en ce que ne beuuant iamais que de l'eau pure, mangeant peu ſouuent de ce pain, encore plus rarement de la viande, n'uſans preſque que

des ſeuls ſagamitez, auec un bien peu de poiſſon; on ſe porte fort bien, & ſi tous ces appreſts ſe font à fort peu de frais, ſans qu'il y ait neceſſité d'y adiouſter de la viande, du poiſſon, beurre, ſel, huyle, herbes ou eſpices, ſi on ne veut, car ce bled porte preſque toute ſa ſauce quand & luy, c'eſt ce qui me faict ſouhaitter d'affection, d'en voir beaucoup de terres cultiuées en France, pour le ſoulagement des pauures qui y ſont partout en tres-grand nombre, & vont touſiours multiplians à meſure que les miſeres du ſiecle croiſſent.

Ils le diuerſifient & accommodent en pluſieurs façons, pour le trouuer bon en meneſtre & potage, car comme nous ſommes curieux de diuerſes ſauces pour contenter noſtre appetit, auſſi ſont ils ſoigneux d'inuenter de nouuelles manieres d'accommoder leur meneſtre, dont i'ay traicté amplement en mon premier volume, intitulé le grand voyage des Hurons, imprimé à Paris, chez Denis Moreau ruë S. Iacques, où ie renuoye ceux qui s'en voudront ſeruir & uſer de ce bled pour leur viure.

Nos Hurons ſe ſeruent auſſi des vieux os de poiſſon reduits en poudre pour donner gouſt à leur ſagamité quand ils n'ont autre choſe à mettre dans leur
pot, mais les Canadiens & || Algoumequins ſouuerai- 287
nement plus gueux mangent iuſques à la raclure des peaux d'Eslans & de Caſtors, qu'ils reduiſent en maſſe dure comme pierre, i'y fus trompé, car penſant auoir traicté un morceau de viande boucannée des Algoumequins, qui eſtoient venus hyuerner à la Prouince des Ours, elle deuint à force de bouillir ce qu'elle eſtoit auparauant, tellement que perſonne n'en pû

manger & la fallut ietter. Ils font auſſi pitance de glands, qu'ils font bouillir en pluſieurs eaues pour en oſter l'amertume, & les trouuois aſſez bons: ils mangent auſſi aucune fois d'une certaine eſcorce de bois cruë, reſſemblant à la ſaulx, de laquelle i'ay mangé à l'imitation des Sauuages; mais pour des herbes ils n'en mangent ny cuites ny crues, ſinon de certaines racines qu'ils appellent Sondhratates & autres ſemblables.

Auparauant l'arriuée des François au païs des Canadiens, Montagnais & Algoumequins, tout leur meuble n'eſtoit que de bois, d'eſcorces & de pierres, de ces pierres ils en faiſoient les haches & couſteaux, & du bois & de l'eſcorce ils en fabriquoient toutes les autres uſtenciles & pieces de meſnage, & meſme les plats, chaudieres, bacs ou auges à faire cuire leur viande, laquelle ils faiſoient cuire ou pluſtoſt mortifier en ceſte maniere.

Ils mettoient une quantité de grais ou cailloux dans un grand feu, puis les iettoient tous bruslans dans le plat ou chaudiere d'eſcorce pleine d'eau, en laquelle eſtoit la viande ou le poiſſon à cuire, & à
288 meſme temps les en reti || roient & en remettoient d'autres en leur place, & à ſucceſſion de temps, l'eau s'eſchaufoit & cuiſoit aucunement la viande, de laquelle ils faiſoient aprés leur repas.

Il y a eu de meſme des Religieux, qui meſpriſant le fer & l'airain, ſe ſeruoient de pots de bois. Il y en auoit un en Egypte, qui rempliſſoit un pot de bois, l'expoſoit aux rayons du ſoleil, lequel raſſemblant ſes rayons en un, à cauſe de la concauité du pot, eſchauf-

foit ayfement la partie interieure, fi bien que ce pot de bois venoit à bouillir & cuire les viandes, fans neantmoins que cefte ardeur le bruslat : cette inuention eftoit bonne en Efté feulement, & lorfque le foleil dardoit à plomb fes rayons fur la terre, mais l'autre methode inuentée par nos Sauuages, fe pouuoit pratiquer en toute faifon & à toute heure, ayans de l'eau, du bois & du feu.

Pour les Hurons & autres peuples fedentaires, ie croy qu'ils auoient, comme ils ont encores, l'ufage & l'induftrie de faire des pots de terre, dans quoy ils cuifoient leur viande, chair ou poiffon, comme i'ay dit au chapitre unziefme. Quelqu'uns ont voulu dire, ce que i'ay peine à croire veu l'ufage des bacs & auges fufdits, que les Montagnais auant la venuë des François auoient encor le mefme ufage de faire des pots de terre, lefquels ils auoient quitté du depuis, pour fe feruir de nos chaudieres, & que leurs haches eftoient comme celles des autres peuples une pierre trenchante, accommodée dans un bafton fendu, auec quoy ils abbattoient les bois, comme nous en labourions
noftre petit || iardinet au païs des Hurons, où toutes 289
fortes d'outils nous manquoient, fors la hache, les coufteaux & les chaudrons, que nous y auions porté de Kebec.

On remarque auffi qu'eux & les Algoumequins, ont autrefois labouré les terres & habité en des bourgades comme nos Hurons, mais du depuis les Hiroquois leurs ennemis mortels les en ayans dechaffez, ils furent contrainćts courir les bois, & fe rendre vagabonds & errants parmy les terres, fuyans la per-

ſecution de leurs ennemis, leſquels s'eſtans ſaiſis de leurs bourgades les fortifierent, & depuis abandonnerent, ne les ayans pû conſeruer, comme il ſe voit encore en un lieu ſur la haute terre, qui eſt auprés de noſtre petit Conuent, que l'on appelle le fort des Hiroquois.

Fin du premier Volume.

Imprimé par H. Schoutheer, à Arras,
Pour la LIBRAIRIE TROSS, à PARIS.

1865

